This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

L'ESPION ANGLOIS,

OU

CORRESPONDANCE SECRETE

ENTRE

MILORD ALL'EYE

ET

MILORD ALL'EAR.

Singula quæque notando. HOR.

Nouvelle Edition, revue, corrigée & considérablement augmentée.

TOME DIXIEME.

A LONDRES,
Chez JOHN ADAMSON.
MDCCLXXXIV.

Digitized by Google

PUBLIC LIBRARY
953334A
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS

Digitized by Google

LETTRES

Contenues dans ce dixieme Volume.

LETTRE I. *Sur les foires ; sur les spectacles forains. Anecdote curieuse & plaisante.* P. 1

LETTRE II. *Différentes lettres de M. le comte de Genlis, de M. de la Motte-Piquet, de M. le vicomte de Laval, concernant la conduite du duc de Chartres ayant, pendant & après le combat d'Ouessant. Problême à résoudre.* 28

LETTRE III. *Sur la rentrée de l'armée navale & la levée des camps ; sur la prise de la Dominique ; sur celle des isles de Saint-Pierre & de Miquelon ; sur les préparatifs de la campagne prochaine ; sur les dispositions peu amicales & même hostiles de la cour d'Espagne.* . . 48

LETTRE IV. *Fête funéraire en l'honneur de Voltaire.* 84

LETTRE V. *Sur la prise du rappel des protestans ; sur deux nouveaux écrits & sur le mouvement du parlement à ce sujet.* 91

LETTRE VI. *Suite du même sujet.* 111

LETTRE VII. *Sur la réception de M. Gérard à Philadelphie ; sur les dispositions des Américains envers les François. Détails ultérieurs de la campagne de M. le comte d'Estaing depuis qu'il s'est présenté devant New-York jusqu'à son depart de Boston pour les Antilles.* 120

LETTRE VIII. *Suite du même sujet.* 147

LETTRE IX. *Confession d'une jeune fille.* 179

Digitized by Google

Apologie de la secte Angandayne, ou Exhortation à une jeune tribade par Mlle de Raucourt, prononcée le 28 mars 1778. 206

LETTRE X. *Sur l'Eglise de Saint-Sulpice; sur la restauration de la chapelle de la vierge; sur le peintre Grassi, & sur quelques-uns de ses ouvrages.* 229

LETTRE XI. *Suite de la confession d'une jeune fille.* 248

LETTRE XII. *Sur la paix de l'Allemagne; sur les dispositions des Hollandois & de l'Espagne; sur le comte Olavidas & son supplice.* 276

LETTRE XIII. *Sur les alarmes de Rochefort; sur le départ de M. Dorves, du marquis de Vaudreuil, du comte de Grasse; sur les dispositions de la campagne prochaine; sur les constructions; sur le comte d'Orvilliers.* 289

LETTRE XIV. *Suite & fin de la confession d'une jeune fille.* 309

LETTRE XV. *Sur l'accouchement de la reine, sur la naissance de Madame, fille du roi: mariages, fêtes, réjouissances & spectacles à ce sujet.* 321

Fin de la Table.

Digitized by Google

L'ESPION ANGLOIS.

LETTRE L

Sur les foires; sur les spectacles forains. Anecdote curieuse & plaisante.

Le rétablissement de la faire Saint-Laurent, fermée depuis plus de vingt ans & qui vient de se rouvrir durant l'été (1), me fournit occasion, Milord, de vous parler de cette nature de spectacles & des amusemens qu'on y rencontre. *Panem & circenses*, étoit la devise du peuple romain lorsqu'il commença à décheoir de sa premiere vertu, à s'amollir & à se corrompre; elle est aussi celle du peuple de Paris dont la dépravation est portée à son comble: comme il n'a plus rien à perdre du côté des mœurs, il s'agit seulement d'arrêter les suites funestes de ce débordement général, & d'empêcher qu'il n'en résulte au moins de plus grands maux, des crimes, des forfaits &

(1) Le 17 août dernier.

Digitized by Google

ſurtout des déſordres politiques. Ce n'eſt donc pas une petite occupation du magiſtrat chargé de la police de cette immenſe capitale, de veiller aux plaiſirs du peuple, de les varier ſans ceſſe, &, le promenant toute l'année dans un cercle d'amuſemens, de l'étourdir ſur ſes maux, & de lui faire ronger ſon frein avec docilité. Telle a été vraiſemblablement l'origine des ſpectacles forains, tirant leur nom des lieux où ils ont pris naiſſance, les foires St. Germain & St. Laurent.

Ces deux principales foires de Paris ont varié ſouvent, ſoit pour le lieu, le tems, ou la durée; elles n'ont été conſtantes qu'en un point, c'eſt que la premiere ſe tenoit l'hiver & la ſeconde l'été (1), ce qui forme encore leur partage actuel. J'ai interrogé beaucoup de ſavans membres de l'académie des inſcriptions & belles lettres, qui n'ont pu m'aſſigner l'origine de ces foires; tout ce qu'on ſait, c'eſt qu'elles ſont fort anciennes & que pendant deux ou trois cens ans, elles furent des lieux privilégiés de commerce,

(1) Du reſte, la foire St. Germain a d'abord été inſtituée au mois d'octobre, & elle ne duroit que huit jours. On la remit au mois de mars, enſuite au mois de mai; on la prolongeoit quelquefois de quinze jours, de trois ſemaines, d'un mois; enfin elle a été fixée au mois de février, & elle dure ordinairement deux mois entiers, & quelquefois plus. La foire St. Laurent, après pluſieurs viciſſitudes ſemblables, après avoir changé ſouvent de place, quoique toujours dans le fauxbourg St. Martin, a été fixée au mois d'août, & dure à peu près autant que l'autre.

Digitized by Google

où le concours immenſe des vendeurs & des acheteurs en formoit tout le ſpectacle. Il n'y a guere qu'un ſiecle qu'on commença à y dreſſer des théâtres (1) : ce ſont les marionnettes qui ont le droit d'aineſſe ; & le nom de *Briſché*, leur premier inſtituteur, ſera mémorable à jamais en ce genre. Enſuite parurent les animaux ſauvages. Les lions, les tigres, les ours, les léopards apprivoiſés par de modernes Orphées, fournirent aux naturaliſtes dans différentes loges où ils étoient renfermés, de quoi examiner de plus près, leur ſtructure, leurs allures, leur génie, leurs mœurs ; les géans, les nains, les hermaphrodites ſuccéderent, & les hommes briguerent l'avantage de figurer à leur tour en pareils lieux. Après eux vinrent les animaux familiers, comme les chiens, les chats, les ſinges exercés à différens tours d'adreſſe, pour tirer l'argent du peuple plus flatté de ces ſpectacles ſenſibles. La cupidité fit s'évertuer une infinité de talens ; elle attira même ceux des pays étrangers ; de là les joueurs de gobelets, les ſauteurs & danſeurs de corde ; les derniers enfin formés en troupes (2), jouerent des pieces &

(1) On y repréſenta pour la premiere fois en 1678. La plus ancienne piece foraine que l'on connoiſſe, eſt intitulée : *Les forces de l'amour & de la magie*. C'eſt un divertiſſement comique en trois intermedes, ou plutôt un mélange aſſez bizarre de ſauts, de récits, de machines & de danſes.

(2) La premiere de ces troupes fut celle du Sieur *Allard*, qui commença en 1677 ; celles de *Maurice*, de

Digitized by Google

profiterent de la suppression de l'ancienne troupe des comédiens italiens (1) pour s'emparer de leur héritage, c'est-à-dire de leur répertoire. On sait qu'il ne consistoit qu'en canevas qu'ils ajusterent aux circonstances. Le public, qui regrettoit les italiens, se porta en foule à la foire St. Laurent, où l'on commença cet essai. Les comédiens français, dont la jalousie avoit fait expulser les maîtres, eurent beaucoup de peine à faire fermer la bouche à ces subalternes (2); enfin, les acteurs forains, réduits à ne représenter que des scenes muettes, se retournerent du côté des chefs de l'académie royale de musique (3) pour obtenir la permission d'exécuter de petits drames en vaudevilles mêlés de prose & accompagnés de danses & de ballets. Telle fut l'origine de l'opéra comique, devenu depuis si célebre, si essentiel à

Bertrand, de *Selle*, de *Dominique*, d'*Octave*, de *Francisque*, d'*Honoré*, de *Poitier*, de *Restier*, & aujourd'hui celle de *Nicolet* lui ont succédé.

(1) En 1697.

(2) Ils obtinrent d'abord une ordonnance du lieutenant de police, qui défendit aux farceurs forains de représenter aucune comédie. Mais ceux-ci appelerent au parlement de cette sentence: cette cour ne leur fut pas plus favorable. Ils eurent recours alors à mille artifices, pour se mettre à l'abri des poursuites des comédiens. Ils obtinrent du grand conseil un arrêt en leur faveur: mais cet arrêt fut annullé par le conseil privé du roi, où l'affaire avoit été portée.

(3) Elle étoit alors dirigée par des syndics & directeurs.

Digitized by Google

l'amuſement des Pariſiens, ſi fécond en ſaillies vives & piquantes, qu'on l'appeloit plaiſamment *le grenier à ſel*. Au reſte, il eut pour pere un des premiers hommes de la littérature françoiſe, ce LE SAGE; dont les romans plus utiles que les plus beaux traités de morale, après avoir fait les délices de ſes contemporains, ne plairont pas moins à la poſtérité, & offriront ſans ceſſe un tableau auſſi fidele que varié, auſſi gai que piquant, des mœurs de ſon ſiecle. On ſent que les moindres bagatelles d'un pareil homme devoient être pleines de critique & d'enjouement.

Dans le même tems on imagina les repréſentations par écriteaux. On ſuppléoit ainſi à la parole & même à la pantomime de mille ſcenes qui ne pouvoient s'exprimer par geſtes. Chaque acteur avoit un nombre de cartons roulés (1) ſuffiſant pour décrire ſucceſſivement tout ſon rôle, & on parvenoit avec ce ſecours à rendre une action entiere.

Cette formule dramatique trop groſſiere ne dura pas longtems; des couplets ſur des airs connus furent ſubſtitués à la proſe des rouleaux, & en rendant la même idée y jetoient un agrément & une gaité dont l'autre genre n'étoit pas ſuſceptible; pour faciliter la lecture de ces vaudevilles

(1) Chaque acteur portoit ſes cartons dans la poche droite; il les tiroit à meſure, les faiſoit lire au public & les paſſoit dans ſa poche gauche.

Digitized by Google

malins, l'orchestre en jouoit l'air, & des gens gagés par la troupe, placés au parquet & à l'amphithéâtre, les chantoient, mettoient en train leurs voisins qui les imitoient, & les spectateurs y prirent un tel goût, que ce devint un *chorus général.*

Voilà comme on amusoit à peu près le peuple durant les foires de St. Germain & de St. Laurent jusqu'au rétablissement de la nouvelle troupe italienne, (1) qui à son retour, trouvant le public plus difficile, se transporta pendant plusieurs années à ces foires. C'étoit l'opera comique qui avoit la grande vogue, & si grande que les autres spectacles employerent leur crédit à le faire supprimer plusieurs fois, jusqu'à la réunion absolue à l'un des leurs (2). Au moyen de cet anoblissement, il ne figure plus aux foires, & est devenu réservé aux plaisirs de la cour, des grands, des gens riches, & au moins de la bonne bourgeoisie.

Depuis cette époque les spectacles forains se sont trouvés réduits à deux principaux, ceux de Nicolet & d'Audinot. Le premier, comme le plus ancien en titre, s'appelle la *Troupe des grands danseurs de corde & sauteurs du roi* (3); la seconde

(1) En 1716.

(2) L'opera comique a été réuni à la comédie italienne en 1762.

(3) Cette troupe a eu la permission de se dire appartenir au roi depuis qu'elle a joué devant Louis XV dans le tems

Digitized by Google

ſe nomme *l'Ambigu comique*. Aucun des deux n'a la permiſſion de chanter; mais ils jouent des pieces régulieres, des pantomimes, & il y a toujours un concours de monde prodigieux & ſouvent la meilleure compagnie, quand quelqu'une de ces farces acquiert plus de vogue que les autres, ſoit par mode, ſoit par l'à-propos, ſoit par un mérite réel.

En effet, quoique la comédie françoiſe ait le droit de lire les pieces foraines avant qu'elles ſoient jouées, de les retenir & exécuter elle-même, ſi elle les juge aſſez bonnes pour cela, ou par un privilege plus bizarre & plus abſurde, afin d'ôter à ces théâtre tout air de rivalité; quoiqu'elle puiſſe en mutiler, en dégrader les nouveautés & obliger l'auteur de ne les laiſſer repréſenter que dans cet état de caſtration, il en échappe de tems en tems au ſcalpel des hiſtrions. Tel eſt *l'Amour quêteur* (1), ingénieuſe & piquante

---

de la comteſſe Dubarri. Elle a auſſi joué devant Louis XVI. Voyez ma lettre du 22 juin 1778.

(1) Piece en deux actes d'un abbé Robinet, jouée pour la premiere fois chez Nicolet, le jeudi 16 Octobre 1777.

A cette occaſion, Milord, il faut vous apprendre une anecdote fort ſinguliere. C'eſt qu'*Alain & Roſette* ou la *Bergere ingénue*, paſtorale dont je vous ai parlé l'an paſſé dans ma lettre du 29 janvier 1777, jouée à l'opéra, avoit été repréſentée longtems auparavant chez Nicolet, & ce miſérable ſpectacle a la gloire de fournir une piece de ſon répertoire au premier théâtre de France.

Digitized by Google

bagatelle, digne d'un autre lieu, & qu'on croiroit de l'Abbé Voiſenon, s'il ne fût mort longtems avant.

Cet étrange privilege eſt fondé ſur ce que je vous ai dit, Milord, que ces ſpectacles ſont ceux de la canaille, & ne ſont point cenſés deſtinés à des ſpectateurs plus relevés; c'eſt ce que le gouvernement lui-même a déclaré dans une ordonnance de police (1), où, par la raiſon que ces divertiſſemens étant faits pour délaſſer le peuple & empêcher les ſuites funeſtes de l'oiſiveté, il eſt néceſſaire de les mettre à un taux qui n'excede pas ſa portée, on a réduit les prix des places que les directeurs avoient rehauſſé conſidérablément (2).

Cependant, par une inconſéquence fort ordinaire & bien contradictoire avec cette aſſertion, l'été, outre la repréſentation de l'après-dinée, ces ſpectacles en donnent une ſeconde la nuit, & l'on

(1) Rendue le 14 avril 1768 & publiée le 20 du même mois à ſon de trompe, concernant les *batteleurs*, *farceurs*, *danſeurs de cordes*, & *autres ſpectacles des foires & boulevards*.

(2) Le Sieur Nicolet avoit porté les premieres places de ſon ſpectacle à 6 liv. il lui étoit défendu par l'ordonnance en queſtion de les mettre à plus de 3 liv. les ſecondes étoient fixées à 24 ſols, les troiſiemes à 12 & les quatriemes à ſix ſols.

Depuis, toutes les premieres places ont été réduites à trente ſols, les ſecondes à dix-huit, & les troiſiemes douze & point d'autres.

Digitized by Google

l'on juge qu'elle ne peut être que pour les amateurs d'un certain ton: ils ont auſſi la liberté de faire conſtruire de petites loges qu'on loue d'avance, occupées ordinairement par des gens de la plus haute qualité.

Un privilege de ces ſpectacles plus ſpécial & plus révoltant pour les dévots, c'eſt qu'ils ſont prolongés après les grands (1), & durent une ſemaine entiere au-delà de la ceſſation de ceux-ci; toujours par ce principe politique, qu'il faut diſtraire & amuſer le peuple le plus longtems qu'il eſt poſſible: & il eſt ſi vrai que c'eſt lui qu'on redoute le plus, que l'opéra comique, dès qu'il a été réuni aux italiens, a perdu cet avantage, & ceux-ci ont en vain ſollicité d'en jouir.

Ces faveurs devoient naturellement rallumer la jalouſie des grands ſpectacles: un acte de rigueur même, en apparence exercé envers ces nouveaux émules, n'a contribué qu'à l'accroître, parce que les premiers y ont vu un projet formé de les conſolider; c'eſt le quart des pauvres (2) dont

(1) Les grands ſpectacles ſont fermés dès le dimanche de la paſſion; ceux des boulevards & des foires ne le ſont que le dimanche des rameaux, & tous rouvrent le lendemain du dimanche de quaſimodo.

(2) On prélevoit ſur toute la recette des grands ſpectacles un quart au profit des hôpitaux; c'eſt ce qui fit mettre autrefois à 20 ſols les places du parterre de la comédie françoiſe, qui n'étoient qu'à quinze, ainſi qu'on l'apprend par ces vers de Boileau.

Un clerc pour quinze ſols, ſans craindre le hola,
Peut aller au parterre attaquer Attila &c.

Digitized by Google

on a grévé les ſpectacles forains qui en avoient été exempts depuis leur origine; enſorte que les prêtres qui ont l'ordonnance de ces deniers, ſe trouvent aujourd'hui intéreſſés à leur conſervation.

L'Ambigu comique avoit ſurtout excité les plaintes de l'archevêque, en ce que, compoſé dans le principe de petits enfans, il le regardoit avec raiſon comme un berceau de libertinage, & que les formant dès leurs premiers ans à l'exercice de ces jeux ſcandaleux, on les rendoit déſormais incapables de toute autre profeſſion honnête. On laiſſa le prélat murmurer; il avoit auſſi trouvé mauvais que ce ſpectacle dans une pantomime très-courue (1) parodiât les cérémonies & les habillemens de l'égliſe (2): on n'y eut pas plus d'égard; mais on lui ferma la bouche de la maniere ci-deſſus, c'eſt-à-dire en rendant *l'Ambigu comique* ſon tributaire ainſi que les danſeurs de corde, & ſuivant un principe ſacré qu'il ne pouvoit refuſer, on couvrit ainſi leurs iniquités par des aumônes. *Eleemoſinis redime peccata.*

D'après un tel principe, les directeurs de ces ſpectacles forains peuvent commettre impunément

---

Depuis, les comédiens ſe ſont abonnés & ont donné une ſomme fixe.

(1) *Alceſte*, ou *la force de l'amour & de l'amitié*, en deux actes: par M. Arnauld, muſique de M. Papavoine.

(2) Il y avoit une proceſſion, un enterrement, & les habits des pontifes reſſembloient beaucoup aux chappes des prêtres.

Digitized by Google

tous les péchés qu'ils voudront; car ils ont de quoi les racheter en abondance: ils gagnent infiniment d'argent, & le Sieur Nicolet ſurtout, qui a plus d'arrangement que ſon confrere (1). On aſſimille ſa fortune à celle de nos financiers du ſecond ordre; ſa femme à un char brillant & le mari acquiert des terres de tous côtés. Cette perſpective a excité l'émulation des ſpéculateurs du même genre; une troiſieme troupe vient déjà d'éclore à la foire Saint-Laurent & une autre ſe monte ſur les boulevards avec un luxe dont il n'y avoit pas encore d'exemple. Je pourrai vous en rendre compte à ſon ouverture, ſi l'exécution répond à la grandeur de l'entrepriſe (2). Je reviens à la nouvelle troupe & à la foire St. Laurent.

Le terrein de celle-ci eſt beau, vaſte, bien aéré; par une biſarrerie remarquable, c'eſt un terrein ſacré; il appartient, ainſi que celui de la foire

(1) Le directeur de *l'Ambigu comique* ſe nomme *Audinot*. Il avoit paſſé à la comédie italienne, lorſque l'opéra comique y fut incorporé; ſes camarades regarderent cela comme une tache: ils l'expulſerent, quoiqu'il eût plus de vrai talent que la plupart d'entre eux, & il ne doit pas s'en repentir, car il lui ont par là procuré ſa fortune.

(2) La troupe dont il s'agit s'intitulera: *les Eleves de la danſe pour l'opéra*. Elle ſera compoſée de jeunes ſujets deſtinés à ce ſpectacle & en ſera la pépiniere. La ſalle conſtruite, avec beaucoup de magnificence, les décorations, les habits proportionnés exigent une miſe dehors de plus de 600,000 liv.

Digitized by Google

Saint-Germain, à l'église. Les lazaristes (1) sont propriétaires du premier & les bénédictins du second. Tout l'inconvénient de la foire Saint-Laurent, c'est qu'elle est presque hors de Paris ; mais comme elle se tient dans la belle saison, il est beaucoup moindre, & le peuple dès cette année s'y est porté avec affluence. M. le Noir avoit à cœur d'illustrer son administration par le rétablissement de cette foire. Regardant toujours en grand les différens détails dont il est chargé, il sent qu'on ne sçauroit trop multiplier ces vastes réservoirs du peuple, ces filets publics en quelque sorte, où viennent se prendre tous les fainéans, tous les libertins, tous les mauvais sujets de la capitale, qui se trouvent ainsi continuellement sous les yeux & dans les mains de la police.

Le nouveau spectacle dont il s'agit s'est intitulé *les Variétés amusantes*. Il est fondé par un ancien acteur de l'opéra comique très-renommé, le Sieur Lécluse, dont le dérangement a toujours absorbé les gains considérables, & qui, pour se réparer & surtout pour payer ses créanciers, a excité la commisération du lieutenant de police. Il est d'usage que ce magistrat fasse en personne l'ouverture des foires avec grand apparat; il étoit naturel que celle-ci surtout, son ouvrage, attirât particulierement son attention. Il n'a pu se refuser à

(1) Espece de prêtres séculiers rassemblés en communauté & destinés aux missions, au soin des hôpitaux, & fondés par St. Vincent de Paule, il y a environ 150 ans.

Digitized by Google

jeter un coup d'œil sur le théâtre né sous ses auspices, & il a été obligé d'entendre patiemment d'assez plats couplets dans lesquels on l'a célébré.

Les *Variétés amusantes*, comme se l'imaginent aisément tous ceux qui connoissent la légereté de la nation françoise, son attrait pour la mode & les nouveautés, sont devenues le spectacle du jour, & quoiqu'elles n'aient joué jusqu'à présent que des pieces assez médiocres, la foule n'y a pas discontinué. Cela m'a fourni l'occasion de voir cette nature de facéties, que je ne connoissois pas: j'y ai été un jour qu'on jouoit *le Cocu vengé*; jamais je ne me suis tant ennuyé de ma vie, j'y baillois à toute outrance, & j'enrageois d'autant plus que je voyois de fort honnêtes gens applaudir & rire de tout leur cœur: j'observois qu'on regardoit souvent une loge où étoit un jeune robin, petit-maître qui avoit l'air assez fat, & cependant très-décontenancé en ce moment, très-embarrassé de sa personne. Mes voisins n'ayant pu satisfaire ma curiosité, mon premier soin, après le spectacle, fut de chercher quelqu'un en état de m'expliquer l'énigme. Je fus sur le théâtre & y trouvai M. Dorat que j'interrogeai. Comment, me dit-il, vous êtes à sçavoir l'avanture de M. Caze avec Dugazon. J'avouai humblement mon ignorance, afin d'en sortir, & il alloit me la raconter lorsqu'un nouvel incident troubla notre conversation.

Ce M. Caze en question, maître des requêtes,

Digitized by Google

étoit auſſi ſur le théâtre ; il déclamoit contre *le Cocu vengé*, & trouvoit cette piece très-vilaine, lorſque le Sieur Dugazon, qui avoit une petite houſſine à la main, épiant le moment où ſon ennemi ſe tranſportoit avec le plus de fureur & geſticuloit fortement, lui donne par derriere & ſur le dos un léger coup de ſa baguette. M. Caze ſe retourne, aperçoit le Sieur Dugazon qui s'étoit vîte remis dans ſa poſture : il l'apoſtrophe durement ; mais ſans articuler le ſujet de ſes reproches : le comédien s'excuſe, le preſſe de s'expliquer ; ce que ne veut pas faire le magiſtrat qui reprend ſa converſation. Le Sieur Dugazon alors recommence à faire jouer ſa baguette ſur ſes épaules, & M. Caze outré le menace d'un châtiment exemplaire. Le coupable, ſans ſe déconcerter, lui dit qu'il ne connoît rien à cette querelle, lui demande ſi c'eſt une petite parade qu'il veut encore jouer avec lui ; le maître des requêtes perdant la tête de rage, appelle la garde & veut le faire arrêter comme aſſaſſin, comme étant venu par derriere lui donner des coups de canne. „ Apparemment", répond l'acteur, qui produit la ſienne comme la ſeule arme qu'il eût ; qui le perſifle, prétend impoſſible qu'un hiſtrion comme lui eût l'effronterie d'attaquer ainſi en public un membre du conſeil. Bref, on interroge les ſpectateurs, & aucun ne voulant dépoſer du fait, cela n'a pas d'autres ſuites. Le Sieur Dugazon ſe retire en diſant à ſon adverſaire : „ Monſieur,

Digitized by Google

„ quoique comédien, j'ai l'honneur d'être gentil-
„ homme, & je ſuis à vos ordres dès que cela
„ vous conviendra.

Le Sieur Dugazon parti, nous reprîmes notre converſation que je ſupprime pour éviter les répétitions, elle n'étoit que l'eſquiſſe de la *nouvelle* ci-jointe. M. Dorat m'avoua qu'il avoit trouvé l'avanture ſi plaiſante, qu'il avoit imaginé de la raconter par écrit & de l'inférer dans ſon *Journal des Dames* (1). Il ſe flattoit qu'elle le rendroit piquant; mais envain en a-t-il déguiſé les noms pour la faire paſſer, le cenſeur inflexible s'y eſt oppoſé; il eſt obligé d'en conſerver le manuſcrit dans ſon porte-feuille & comme par l'amour propre ordinaire à un auteur, il deſireroit qu'elle fût connue, il ne demande pas mieux que de la communiquer & la faire circuler. Elle vous amuſera; je vous ai reſtitué les noms en notes, & j'y en ai joint quelques-unes recueillies dans le courant de mon entrevue avec ce poëte aimable, qui jettent plus de clarté & d'intérêt dans l'enſemble.

---

(1) Journal dont l'objet, qui eſt d'amuſer le beau ſexe & ſurtout de l'encourager par le ſpectacle des héroïnes littéraires, ſe déſigne aſſez par ſon titre; mais journal qui, par cette raiſon même, s'eſt trouvé circonſcrit dans un cercle de fadeurs & d'inepties qui l'ont toujours fait tomber, & M. Dorat, malgré tout ſon talent, ne pourra le ſoutenir.

Digitized by Google

NOUVELLE.

L'époque la plus critique de la vie d'un jeune homme eſt ſans doute celle de la ſortie du college, où le germe des paſſions commence à ſe développer chez lui, où l'amour fermentant dans ſon ſein l'enchante de ſes illuſions, le rend épris de chaque perſonne du ſexe qui ſe préſente & transforme ſouvent à ſes yeux en Venus un objet qui dans une autre circonſtance mériteroit tous ſes mépris. C'eſt pour prévenir les ſuites funeſtes d'un début dangereux que les meres philoſophes de Paris, au deſſus des préjugés, ont ſingulierement perfectionné cette partie d'éducation d'un fils chéri. Il n'en eſt aucune qui parmi ſes femmes n'en ait choiſi exprès une jolie, dégourdie, capable de s'en emparer en cet inſtant, de lui donner les premieres leçons du plaiſir, de le dégroſſir au moins ſur les inſtructions néceſſaires, afin qu'il prévienne le danger qu'il ne connoîtroit pas: elles cherchent même à prolonger le plus qu'elles peuvent ces intimités domeſtiques, & ſubſtituent ſouvent aux chambrieres quelque femme honnête qui veuille bien ſe charger du ſoin de l'introduire, ce qu'on appelle, dans le monde. Cette femme honnête eſt communément une douairiere qui, déſormais abandonnée des amans, eſt obligée d'en enlacer ainſi par ruſe, & ſe trouve dédommagée de ce que perd ſon amour-propre, par ce qu'elle gagne du côté de la

Digitized by Google

jouissance. Le jeune Zeac (1), fils d'un fermier général, maître des requêtes depuis peu, avoit passé par la première épreuve; il en étoit à la seconde & se trouvoit sous la direction de Madame de Luchat (2), épouse d'un confrere du pere de son élève. Le poëte Martelmon (3), renommé pour ses vigoureux talens dans la carriere amoureuse, devenu sexagénaire, foiblissoit considérablement, & nécessité à se pourvoir lui-même de quelque jeune Sunamite, comme David, qui le regaillardît, venoit de la quitter & de se marier à une Demoiselle charmante (4). La vieille Ariadne, furieuse, s'étoit d'abord portée à des excès de rage la plus effrénée: revenue à elle, son propre intérêt l'avoit déterminée à ne se pas décrier elle-même par un éclat scandaleux, & à se réduire à un rôle que l'âge nécessitoit. C'étoit une grosse brune, réparant avec le secours de l'art les outrages du tems, encore appétissante pour quiconque n'y regarde pas de si près, d'un tempérament fougueux, lubrique d'ailleurs &

(1) Zeac est l'anagramme de Caze, vrai nom du fermier général. Son pere l'étoit avant lui, ce qui le mettoit déjà à la tête d'une grande fortune. Les Cazes sont, dit-on, bien nés, & fort bons gentilshommes du Languedoc.

(2) Anagramme de Chalut, nom du fermier général, mari de cette Dame.

(3) Anagramme de Marmontel.

(4) Elle se nomme Morellet, & est niece d'un abbé Morellet, homme de lettres, renommé par ses mémoires qui ont provoqué la destruction de la compagnie des Indes, & par ses querelles avec M. Linguet.

Digitized by Google

très-propre à encourager merveilleusement la timidité d'un novice. Elle étoit trop contente de celui qui lui tomboit en partage pour ne pas s'efforcer de maintenir son erreur & de le conserver ; mais le moyen dans cette capitale, dans un tourbillon de plaisirs, où l'état de son esclave, sa fortune & son âge l'entraînoient ! Il ne tarda pas à lui échapper. Ce fut à la comédie italienne où il reçut la premiere atteinte de l'amour, c'est-à-dire de cette passion inquiete, active, qui vous reproduisant sans cesse l'objet desiré, vous rend tous les autres objets insipides, & suspend en quelque sorte vos facultés, n'ayant plus d'énergie pour toute beauté que celle-là. La demoiselle le Fevre, nouvelle actrice de ce spectacle, avoit tellement frappé Zeac, qu'il n'aimoit, ne voyoit, n'entendoit plus qu'elle. Ce qui rendit sa passion plus violente, ce furent les difficultés qu'il éprouva pour la faire connoître à celle qui la causoit : il apprit que mariée depuis peu au Sieur Dugazon, acteur de la comédie françoise, ce dernier en étoit jaloux à l'excès. Cette découverte ne permettoit plus de parvenir à elle aussi librement que de coutume. L'amour donne de l'esprit aux plus sots. Quoique le magistrat enfant fût de ce nombre, & ne réparât pas même ce défaut par l'expérience qui y supplée en pareil cas, il eut recours à un stratagême adroit & dont le succès devoit être infaillible.

La fureur de jouer la comédie bourgeoise,

Digitized by Google

introduite dans presque tous les ordres de l'état ; fait presque de ce talent une partie nécessaire de l'éducation de nos petits-maîtres, de nos agréables, de cette jeunesse folle & licencieuse dont il semble qu'on veuille hâter la corruption de toutes les manieres. Quand on ne peut pas avoir un théâtre en regle ; on y supplée par des spectacles plus faciles ; on joue des proverbes, des parades. Le Sieur Dugazon est surtout renommé dans ce dernier genre : il est extrêmement gai, poissard, ordurier : en conséquence on le recherche dans les meilleures sociétés. Le jeune Zeac, qui connoissoit le goût de ses parens (1) pour cet amusement, imagina d'affecter un desir extrême de s'exercer sur une scene *privée* : ceux-ci, plus empressés de voir leur fils homme aimable, que grand juge (2), sont enchantés de son goût.

---

(1) M. Caze est extrêmement fastueux ; il s'est ruiné par ses prodigalités excessives. Il avoit une terre nommée Forcy à quelques lieues de Paris sur la Marne, où il avoit fait des dépenses énormes, on en vantoit surtout les potagers, qui lui avoient coûté des sommes considérables. Il a fallu vendre tout cela.

La chambre à coucher des deux époux étoit singuliere : les deux lits se rapprochoient quand ils vouloient, au moyen de ressorts arrangés exprès ; se boudoient-ils, il s'élevoit une séparation entre les deux lits qui s'éloignoient.

(1) La femme surtout est une des plus frivoles & des plus ridicules de France. Elle se nommoit Lescarmontier, étant fille, & l'on la couroit à Paris pour sa beauté. M. Caze en devint amoureux & l'épousa sans fortune. C'est

Digitized by Google

Il a recours au Sieur Dugazon; il le prie de vouloir bien lui donner des leçons, qu'il paye très-cher, & quand il eſt aſſez exercé, il l'engage à venir chez ſes pere & mere, à faire de petites farces avec lui. Après les premiers eſſais on ſe plaint qu'il manque une actrice pour les étendre davantage, & les rendre plus variées & plus intéreſſantes. Il prétexte que ſa mere eſt fort difficile pour l'introduction de pareilles femmes: elle ne veut rien que d'honnête, & Madame Dugazon ſeule (Mlle le Fevre) peut être admiſe. Tout cela s'amenoit par degrés & naturellement: le mari eſt pris pour dupe, & ſa femme ſe trouve

---

elle qui avoit donné l'ordre à ſon portier de ne point laiſſer entrer chez elle des hommes qui n'auroient pas de manchettes à dentelles. Un plaiſant mit un jour une manchette à dentelles & une brodée; en arrivant il ne laiſſa voir que la premiere & cacha l'autre ſous ſa veſte, enſorte qu'il paſſa ſans difficulté. Quand il ſe préſenta devant la maîtreſſe de la maiſon, il changea ſa contenance: il déroba à ſes regards la manchette à dentelles & ne montra que la ſeconde. Madame Cazo furieuſe de ce manque d'étiquette, n'y peut tenir, elle fait appeler ſon portier & le gronde ſecretement. Le facétieux ſe doute de ce qui arrive: il entre en explication avec Mad. Cazo, & lui fait voir ſa bêtiſe: effectivement celle-ci égaloit ſa beauté.

Mad. Cazo avoit auſſi la manie de faire des viſites à onze heures du ſoir, à minuit, de veiller beaucoup; elle a fait périr à ce métier pluſieurs jeunes femmes qui n'avoient pas ſa vigoureuſe ſanté. Quelquefois on les trouvoit s'ennuyant, dormant au coin du feu; mais elles ne vouloient pas déroger à l'étiquette de ne ſe coucher que le matin.

Digitized by Google

avec Zeac. A son âge, quand on est riche & bien de figure, on fait rapidement des progrès dans un cœur déjà ouvert de toutes parts. Celui de Madame Dugazon étoit sans défense contre les attaques du nouvel amant, & la jalousie de son mari ne pouvoit qu'ajouter un plaisir plus vif à celui de le tromper.

La grosse Luchat ne tarda pas à s'appercevoir de l'intrigue; il y avoit de bonnes raisons pour cela. La tendresse de son pupille ne se manifestoit plus que très-rarement, & elle ne pouvoit douter qu'il n'allât porter ailleurs ses hommages. Son premier mouvement auroit été terrible, si le perfide se fût présenté en cet instant à ses regards: la réflexion la calma bientôt. Elle comprit que cette démarche ne serviroit qu'à la compromettre sans ramener le coupable & sans le punir. Elle conçoit une vengeance plus raffinée; elle se propose d'armer la jalousie de son mari & de satisfaire la sienne par le trouble qu'elle va mettre dans ces trois cœurs, & peut-être par les excès auxquels va se porter la fureur du premier.

Un soir, où tête à tête avec le jeune Zeac, celui-ci, par désœuvrement ou pour cacher sa défection, sembloit vouloir se livrer à des transports feints, elle repousse ses embrassemens avec indignation: „ Il n'est pas surprenant, lui dit-„ elle, que mes foibles attraits perdent leur „ empire sur vous; que dans la jeunesse brillan-„ te où vous êtes, vous soyez léger & volage; „ mais qu'à l'inconstance vous joigniez une

„ dissimulation profonde ; une trahison réfléchie ;
„ qu'à regret arraché des bras d'une courtisanne,
„ vous veniez vous précipiter dans les miens & me faire peut-être recueillir les fruits empoisonnés de ses caresses, ce n'est que d'un libertin consommé, d'un scélérat prématuré : c'est sous l'enjouement & les graces de l'innocence & de la candeur receler l'ame d'un monstre horrible. Oui, je sçais tout, comme si j'avois tout entendu & tout vu. Vous êtes épris de Madame Dugazon ; vous trompez son mari, & si elle ne vous trompe pas encore, cela ne tardera pas ; mais le temps seul peut vous faire revenir d'un tel égarement. Ce que j'exige à présent de vous, c'est que vous me fassiez un aveu, qui ne m'apprendra rien, mais seul capable de vous faire mériter votre grace auprès de moi. Si je dois renoncer au titre de votre amante, je veux au moins rester votre amie, vous aider de mes conseils, guider votre inexpérience & vous épargner sans doute bien des fautes & des malheurs."

Madame de Luchat avoit fait un effort sur elle en prononçant ces dernieres phrases ; elle y avoit mis une onction qui fit presque repentir le pauvre Zeac de l'avoir abandonnée, & qui l'auroit ramené à elle s'il n'eût été dans le délire le plus violent de sa passion ; mais elle obtint ce qu'elle desiroit : étourdi, confondu de son début, de l'assurance dont elle lui parloit, il ne peut

Digitized by Google

conſerver ſon ſecret funeſte; il ſe jette à ſes genoux; il a recours à des excuſes ſi cruelles pour une femme délaiſſée, & qu'un jeune homme croit fort tendres & fort touchantes; il ſe répand en grands ſentimens de reconnoiſſance; il jure qu'aux termes où va ſe réduire leur commerce, il aura pour elle une fidélité à toute épreuve, l'attachement le plus inviolable. Ces proteſtations étoient autant d'impertinences dont il ne s'appercevoit pas, ou plutôt autant de coups de poignard dans le cœur de Madame de Luchat. Elle ſe fait violence pour ſe poſſéder & montrer à l'extérieur le plus beau ſang-froid. Elle profite de ces épanchemens, afin d'apprendre les divers détails de l'intrigue: elle eſt étonnée de la dextérité du novice pour ſe mettre à l'abri de tout ſoupçon du comédien & perpétuer ſa confiance. Quand elle eſt parfaitement inſtruite de ce qu'elle veut ſçavoir, elle le congédie & prépare ſa vengeance. Elle écrit une lettre anonime au Sieur Dugazon, où on l'informe de la perfidie de ſa femme & de ſon déshonneur. Afin qu'il ne puiſſe pas douter du fait, on lui en rapporte les particularités les plus ſecrettes; on lui fournit en même tems les moyens de vérifier par lui-même ce qu'on lui découvre. Une des principales ruſes dont ſe ſervoient ces deux amans pour s'expliquer, s'écrire & ſe donner leur rendez-vous, conſiſtoit dans ces billets, reſſource ſi fréquente des auteurs entre leurs perſonnages; on l'aſſure que s'il peut en intercepter un, il verra que ce n'eſt pas un

Digitized by Google

jeu de théâtre, & aura bientôt la clef du mistere des perfides.

Il n'en falloit pas tant pour troubler le malheureux mari, pour exciter ses recherches & le porter à s'assurer de son malheur. Il profite du premier proverbe qu'on exécute chez Madame Zeac, où le jeu de la scene amenoit un de ces billets fatals que recevoit sa femme. Il ne la perd pas de vue: après le spectacle, il se hâte de la ramener, & quand elle est parfaitement endormie, il se leve à la sourdine; à la lueur d'une lampe de nuit, il fouille dans ses poches & trouve l'écrit funeste, où entre autres choses son amoureux la remercioit de son portrait qu'elle venoit de lui donner, s'exprimoit en termes brûlans sur cette copie qu'il embrasseroit au défaut de l'original, qu'il couvriroit de ses baisers enflammés. Le jaloux ne se connoît plus; il court au lit, réveille sa femme en sursaut, l'en arrache, l'accable de reproches, d'injures & de coups, la veut forcer à s'avouer coupable. Mais, ô constance admirable du sexe! elle a le courage de tout nier, & veut que ce chiffon ne soit réellement qu'une supposition. Par un caractere singulier de la jalousie, cette passion semblant toujours faire douter de son malheur celui qui en est atteint, ne lui laisse en même tems point de relâche, qu'il n'en ait acquis toutes les preuves: en désirant rester dans une erreur qui nous est chere, nous nous tourmentons continuellement pour en sortir. Le Sieur Dugazon de-

devoit aller le lendemain matin faire la répétition d'une parade chez M. Zeac; il prend une réſolution violente, & attend avec impatience l'aurore pour l'exécuter. Il ſe rend en diligence à l'hôtel du magiſtrat: il monte dans ſa chambre, il le trouve au lit, & lui fait écarter ſon laquais ſous prétexte d'une commiſſion éloignée. Reſté ſeul avec le maître, il va fermer la porte, puis furieux, égaré, il revient ſur lui un piſtolet à la main: „ Cruel, s'écrie-t-il, tu me rends le plus „ malheureux des hommes, tu me ravis le cœur „ d'une femme qui faiſoit ma félicité; je ne veux „ pas du moins que tu conſerves aucun monu„ ment de ma honte; il faut me remettre à „ l'inſtant ſon portrait & ſes lettres, ou je te „ brûle la cervelle."

Le Robin qui n'avoit pas eu le tems de proférer une parole, qui ne s'attendoit pas à voir ſubſtituer une tragédie à une parade, ſe leve, & toujours docile au piſtolet ſe rend à ſon ſecrétaire: il en tire les lettres & le portrait. Dugazon s'en empare & les met d'une main dans ſa poche, tandis que de l'autre tenant toujours en arrêt ſon raviſſeur, il l'oblige de s'agenouiller comme il faiſoit naguere devant le correcteur, & de recevoir ſur le derriere quelques coups d'une bouffine légere qu'il tenoit en entrant par contenance, en ajoutant: „ Voilà le châtiment qui convient à un écolier, mais pour que vous ne puiſſiez pas en diſconvenir, j'exige que vous

Digitized by Google

m'en donniez un certificat." Il lui fait en même tems écrire ces mots,

„ Je me repens d'avoir cherché à déshonorer „ la couche de M. Dugazon; je me suis soumis „ à la pénitence que je méritois, & pour té- „ moignage de ma réfipiſcence, j'ai ſigné le pré- „ ſent de ma main."

Alors le reconduiſant de nouveau avec le piſtolet, il le fait ſe recoucher; il gagne la porte à reculons; il la ferme à double tour & s'en va.

Le petit robin libre, ſe précipite de ſon lit, & par la porte d'un eſcalier dérobé gagne une fenêtre & crie *au voleur! à l'aſſaſſin! Jasmin, l'Epine, la Fleur, arrêtez ce coquin de Dugazon, ce traître qui vient de me mettre le piſtolet ſur la gorge; qu'on le conduiſe en priſon; qu'il ſoit roué...* L'hiſtrion étoit déjà dans la cour lorſqu'il l'entend. Il ne perd point la tête; il ſe retourne vers lui & répond: „ A merveille! Monſieur Zeac, „ à merveille! Bien joué! la fureur eſt dans vos „ yeux, la rage dans votre bouche, vous ren- „ dez la paſſion divinement. Quelle vérité, quel „ naturel! Vos domeſtiques, s'il n'étoient ac- „ coutumés à nous voir jouer nos petites farces, „ y ſeroient pris: mais en voilà aſſez, vous êtes „ en chemiſe, vous vous enrhumeriez, rentrez; „ comptez que tout ira bien." Il ſort en même tems, & laiſſe l'autre s'enrouer à crier de nouveau, qu'on coure après lui; c'eſt un ſcélérat; il a voulu me tuer.... Les ſpectateurs étourdis,

Digitized by Google

confondus, ne ſçachant que penſer des cris forcenés de l'un, de l'aiſance & de la tranquilité de l'autre, reſtent longtems incertains, & ne croient la choſe ſérieuſe que trop tard. Dugazon étoit déjà bien loin, graces à ſon cruel & adroit perſiflage. Pour ſurcroît de malheur, le laquais de Madame de Luchat, venu en commiſſion dans la maiſon, avoit été témoin de toute la ſcene, & court en hâte en inſtruire ſa maitreſſe. Celle-ci, enchantée, s'empreſſe d'arriver, de plaindre ſon pupille, & ſous cette pitié feinte elle ſe fait conter dix fois comment l'aventure s'étoit paſſée. Quand elle a réuni toutes les circonſtances: „ Au reſte, dit-elle, à quelque choſe malheur „ eſt bon; voilà une leçon qui vous tiendra „ lieu de toutes les miennes; elle vous vaudra „ une expérience de dix ans." Elle le quitte à ces mots, & pour que l'anecdote ſoit plutôt publique, la va conter dans vingt maiſons. Le farceur au ſurplus ne la nie pas; il ſupprime ſeulement le geſte du piſtolet & inſulte encore au pauvre Zeac. Il ne le rencontre plus de fois qu'il ne lui demande s'il veut jouer une petite parade avec lui? C'eſt peut-être la premiere fois qu'un cocu a les rieurs de ſon coté.

Digitized by Google

LETTRE II.

Différentes lettres de M. le comte de Genlis, de M. de la Motte-Piquet, de M. le vicomte de Laval, concernant la conduite du duc de Chartres, avant, pendant & après le combat d'Oueſſant. Problême à réſoudre.

DEPUIS la rentrée de l'armée navale françoiſe (1), qui n'a rien fait & rejette ſon inaction ſur l'amiral Keppel l'évitant avec ſoin, Milord, le retour du duc de Chartres (2) fixe de nouveau ſur ce prince les yeux du public; les propos recommencent contre lui plus que jamais, & l'on eſt auſſi ardent à le décrier qu'on l'étoit naguere à l'exalter. Ce n'eſt pas qu'il n'ait encore des partiſans, même des admirateurs juſque dans le port de Breſt (3): vous en jugerez par des

(1) Extrait d'une lettre de Breſt du 18 ſeptembre à 3 heures après midi... Notre armée navale entre, & partie eſt déjà mouillée: ſes ordres portoient de ne point eſſuyer le coup de vent de l'équinoxe à la mer, du moins c'eſt l'excuſe que donnent nos marins. Au reſte, ils ſont un peu honteux d'avoir encore moins fait qu'à la premiere ſortie....

(2) Le duc de Chartres eſt arrivé le 21 ſeptembre au matin à Paris.

(3) Extrait d'une lettre de Breſt du 30 ſeptembre... Il y a dans ce port une grande fermentation relativement au duc de Chartres. C'eſt mal à propos qu'on a prétendu

Digitized by Google

lettres (1) qui m'ont tombé dans les mains, qui ſont toujours manuſcrites, quoique deſtinées à l'impreſſion, & très-rares, quoique faites en apparence pour acquérir la plus grande publicité. Elles ſont ſi importantes, que je vous les envoie en nature avec le commentaire à côté, ce qui vous facilitera mieux d'aſſeoir un jugement ſur ces différentes pieces, & dirigera par ſuite votre façon de penſer ſur le duc de Chartres & ſur ceux qui l'entourent.

---

qu'il nous avoit extrêmement embarraſſé & empêché le ſuccès du combat d'Oueſſant. Il a au contraire beaucoup animé par ſa préſence & ſon courage. Les meilleurs ſerviteurs du roi du département rendent cette juſtice à ſon alteſſe, & ſouhaitent ſincerement qu'elle ait la place d'amiral dont elle s'eſt montrée digne. Il paroît, au ſurplus, qu'elle ſe propoſe d'éclairer le public ſur ſa conduite & de faire réformer une phraſe équivoque inſérée dans la gazette de France.

(1) La premiere de ces lettres, datée de Paris le 22 ſeptembre 1778, eſt du comte de Genlis, dont il a été fait mention précédemment, à M. de la Motte-Piquet.

La ſeconde, datée du 27 ſeptembre, eſt la réponſe de M. de la Motte-Piquet à M. le comte de Genlis.

La troiſieme, datée auſſi de Paris le 22 ſeptembre, eſt du comte de Genlis, adreſſée à M. le vicomte de Laval, colonel du régiment d'Auvergne, embarqué ſur le *St. Eſprit* avec le duc de Chartres.

La quatrieme & derniere, datée de Breſt le 27 ſeptembre, eſt la réponſe du vicomte.

Digitized by Google

COPIE *de la lettre de M. le comte de Genlis à M. de la Motte-Piquet, chef d'escadre des armées navales.*

Malgré l'estime & l'amitié que j'ai pour vous, mon cher général, à mon arrivée à Paris, je me suis encore trouvé brouillé plus que jamais, & nos divisions font le sujet des conversations. J'espérois qu'on avoit cessé de le croire dans le petit voyage que j'ai fait ici entre les deux croisieres, & j'avois eu chez M. de Sartines une explication publique dans laquelle je lui avois parlé du peu de fondement de tous ces propos.

J'ignorois à cette époque les raisons que l'on prétend nous avoir désunis, & à mon arri-

Observations.

Si M. le comte de Genlis à eu chez M. de Sartines une explication publique sur sa brouillerie avec M. de la Motte-Piquet, le ministre en étoit donc instruit; il y avoit des griefs articulés que M. de Sartines avoit jugés dignes d'être discutés. Ce n'étoit donc pas simplement des bruits vagues, des pots-pourris de société : comment donc se fait-il que M. de Genlis, ainsi qu'il va le dire, ignorât absolument les motifs de cette querelle, & ne les eût appris qu'à son retour?

On ne sait si M. de la Motte-Piquet a véritablement annoncé à M. le duc de Chartres la

Digitized by Google

vée, je viens d'en être instruit. J'imagine que vous ferez aussi surpris que moi de l'atrocité qu'on débite. On prétend que dans l'action vous fûtes trouver M. le duc de Chartres, & que vous lui dîtes: *Ah! mon prince, voilà le plus beau moment de votre vie: vous allez couper cinq vaisseaux anglois; il faut arriver sur eux.*

Qu'à cette proposition de votre part, j'avois répondu: *Ah! Monsieur, prenez garde d'engager Monseigneur; souvenez-vous que sa personne vous est confiée, & que vous en répondez sur votre tête.*

possibilité de couper quelques vaisseaux de l'arrière garde angloise; mais M. d'Orvilliers dans sa relation adoptée par la gazette de France du 3 août, déclare qu'il avoit fait au duc de Chartres le signal d'arriver, & dans un détail plus circonstancié du combat qu'a ensuite rapporté la même gazette du 14, on ajoute en propres termes: *que l'effet de ce signal d'arriver étoit de couper l'arriere-garde ennemie.* Or, il y a eu quelqu'un qui a empêché le prince d'obéir à ce signal.

Par ce qui a été dit précédemment & avoué de M. de Genlis même, si ce n'est M. de la Motte-Piquet, quelqu'un au moins avoit écrit au ministre contre M. de Genlis, & quelqu'un digne de confiance, puisque le ministre en avoit parlé, avoit exigé une sorte

Digitized by Google

Que sur ce propos vous vous étiez emporté contre moi, & qu'enfin j'étois la cause que nous n'avions pas coupé cinq vaisseaux anglois. L'on débite aussi que vous avez écrit à M. de Sartines, & que vous lui aviez mandé que vous ne vouliez plus commander un vaisseau où je me trouverois, & qu'obligé de faire la seconde sortie, vous ne m'aviez parlé de la campagne.

Voilà, mon cher général, les calomnies auxquelles l'on est exposé, lorsque par hazard on fait quelque chose de plus que les autres.

Je ne dois pas m'affliger de l'injustice du public, puisqu'elle n'en exempte pas même l'auguste prince, l'objet de notre admiration & de celui de toute la marine.

Si ce même public avoit daigné réfléchir de justification de l'accusé.

Ce n'est pas quelque chose de plus ; mais au contraire quelque chose de moins qu'on reproche à M. de Genlis d'avoir fait.

M. de Genlis se feroit sans doute déshonoré dans l'esprit du prince, s'il n'y avoit pas eu une collusion secrete entre eux ; mais s'il a ouvert un pareil avis, c'est qu'il étoit bien sûr de ne pas déplaire à son alteſſe.

Digitized by Google

un moment, il auroit jugé 1°. que si j'avois tenu ce propos, je me serois déshonoré dans l'esprit du prince dont je desirois le suffrage, & qu'il ne m'auroit pas fait l'honneur de me permettre de le suivre à la seconde sortie.

2°. Monseigneur, qui la veille avoit conseillé ainsi que vous d'attaquer les ennemis, lorsque M. d'Orvilliers lui envoya demander son avis, se seroit opposé à l'exécution d'une manœuvre timide.

Tous les jours on brave de loin le danger, qu'on redoute en le voyant de plus près.

3°. Que si je vous avois fait ces représentations, vous n'en auriez tenu aucun compte.

Toujours dans la supposition que ce prince n'eût pas été de moitié avec son confident.

Dans ce pays-ci, on aime infiniment mieux dire du mal de quelqu'un que de se donner la peine de réfléchir un moment. Les plaisanteries que nous faisions sur le banc de quart avec Monsei-

Qui prouve trop ne prouve rien : les plaisanteries sont déplacées pendant un combat ; l'esprit doit être tout entier aux objets importans qui doivent l'occuper alors, & le cœur ému de sensi-

Digitized by Google

gneur pendant l'action du 27, ne reſſemblent guere à la querelle indécente que l'on ſuppoſe.

Je vous avoue que je ne m'afflige nullement d'une atrocité ſi facile à démentir.

Je vous prie de me répondre, mon cher général, d'une maniere poſitive ſur ces différens objets, comme votre cœur, l'honneur & la probité l'exigent.

Il ſera, je crois, fort difficile de découvrir

bilité pour les malheureux qui vont être les victimes de cette fatale journée.

Pas tant, puiſqu'elle ſubſiſte encore dans ſon entier.

Ou, *comme c'eſt convenu entre nous*; car comment s'imaginer que M. le comte de Genlis & M. de la Motte-Piquet venant de ſe quitter à Breſt, lieu d'où venoient les propos & les écrits, ne ſçuſſent rien de tout cela, & qu'arrivé à Paris ſeulement le 21 ſeptembre au matin, M. de Genlis dès le 22, c'eſt-à-dire dès le lendemain, fût déjà aſſez inſtruit de la nature & des détails de l'accuſation pour en écrire ſur le champ à M. de Motte-Piquet? cela n'eſt pas trop vraiſemblable.

Cela ne doit pas être difficile, puiſque le mi-

Digitized by Google

d'où peut sortir ce dédale de mensonges & d'absurdités débitées ; mais le public finit toujours par être juste, & je crois que nous avons égal intérêt d'anéantir des propos aussi dénués de tout fondement: notre malheur sera de ne pas voir rougir de honte & de remords ceux qui les ont inventés.

Quoiqu'on veuille absolument que nous soyons brouillés, je vous prie, mon cher général, d'être persuadé des sentimens avec lesquels j'ai l'honneur d'être &c.

nistre de la marine, suivant le commencement de la lettre de M. de Genlis, en étoit instruit. Quoi qu'il en soit, malgré l'égal intérêt que M. de Genlis & M. de la Motte-Piquet ont à anéantir ces propos; ils subsistent, se perpétuent & s'accroissent au contraire.

P. S. Je vous envoie ma lettre par un courier exprès, afin qu'elle vous arrive plus surement, & que votre réponse me parvienne de même. Gardez, je vous prie, copie de ma lettre; j'ose croire que la marine sera un peu étonnée de l'absurdité & de la fausseté de tous ces propos.

Digitized by Google

COPIE *de la réponse de M. de la Motte-Piquet.*

Si le public, mon cher Genlis, veut absolument que nous soyons brouillés ensemble, qu'y faire ? J'ai mandé au ministre, à MM. de Mondragon, (1) Bory, (2) le comte de Durfort (3), de la Bellangerays (4), le duc de Liancourt (5), & j'ai dit à tout le monde que le prince & tous ceux qui l'accompagnoient m'avoient toujours comblé de marques de bonté & d'amitié.

Observations.

Qui prouve trop ne prouve rien encore. La qualité de prince du sang en cette occasion ne donnoit pas plus de droit d'attaquer sans ordre au duc de Chartres qu'à tout autre; & il n'en seroit que doublement coupable ; d'abord, d'avoir combattu mal à propos, ensuite, de n'avoir pas combattu lorsqu'il le falloit.

A l'égard de la bravoure, quel autre qu'un prince du sang aussi courageux eût pris sur lui d'arriver & de commencer le combat sans qu'il y en eût ordre ? Mardi en dînant chez M. de la

(1) Premier maître d'hôtel du roi.

(2) Ancien chef d'escadre retiré.

(3) Capitaine de vaisseau chargé alors de l'inspection des gardes-côtes.

(4) L'oncle de M. de la Motte-Piquet.

(5) Grand-maître de la garde-robe en survivance du duc d'Estissac.

Digitized by Google

Prévalaye (1), il en fut question en présence de MM. du Pavillon (2) & de Sillans (3) : tous les capitaines qui commandoient dans l'escadre dirent qu'ils n'auroient pas osé le faire.

C'est cependant cette manœuvre qui a empêché notre arriere-garde d'être écrasée, & a été cause de tout le brillant de la journée : voilà le vrai.

Cette assertion est bien opposée à celle de M. d'Orvilliers, qui, dans sa relation, dit que c'est par sa manœuvre hardie de faire revirer toute l'armée ensemble sur l'ordre de bataille renversé, c'est-à-dire en rendant avant-garde l'escadre bleue qui faisoit l'arriere-garde &c. qui a déconcerté le projet de l'amiral Keppel. Il ajoute que lorsque la tête de l'armée ennemie se présenta pour combattre par derriere l'escadre bleue, elle la trouva à l'autre bord de bataille,

(1) Chef d'escadre de 1776, commandant la marine à Brest dans l'intérim du généralat du comte d'Orvilliers.

(2) Capitaine de Vaisseau, renommé dans l'art des signaux.

(3) Un des capitaines de l'armée navale, qui commandoit *le Réfléchi* de 64 de la division du comte d'Orvilliers.

Digitized by Google

D'ailleurs, on n'avoit pas, ſuivant l'apparence, deſſein de combattre ce jour, puiſque pluſieurs vaiſſeaux n'avoient pas leur branle-bas fait. Je doute même que nous euſſions tiré du canon, ſi la veille le prince n'avoit pas marqué à M. d'Orvilliers que ſon avis & le mien étoient d'attaquer.

Quant aux cinq vaiſſeaux que nous pouvions couper, comme je n'ai rien vu d'approchant, nous ne pouvons à ce ſujet avoir eu de propos enſemble; & comment

comme en réſerve pour le moment. On dit enfin dans le ſupplément du 14 août, que la direction oblique des vaiſſeaux de la tête de la ligne angloiſe mit une partie de l'eſcadre bleue hors de poſition de pouvoir combattre l'armée ennemie. Accordez-vous Meſſieurs.

Ceci donneroit gain de cauſe à l'amiral Keppel, qui s'attribue l'honneur d'avoir provoqué le combat & forcé la circonſpection du général françois à entrer dans un engagement régulier avec lui. Voilà un des chefs de ſon armée au moins qui en convient.

M. de la Motte-Piquet aſſure que le St. Eſprit ne pouvoit plus arriver, & le comte d'Orvilliers dit que cette diviſion étoit comme en réſerve, & le ſupplément veut que

Digitized by Google

étoit-il poſſible que le St. Eſprit arrivât davantage, puiſque nous avons laiſſé fort un vent à nous les vaiſſeaux de la tête.

Au ſurplus, mon cher Genlis, je ne me ſens point fait pour une guerre de plume, j'abandonnerois tout plutôt que de la ſoutenir. Vous & moi nous nous ſommes trouvés à d'autres actions qu'à celle du 27 juillet; mais nous ne devons pas être ſurpris de nous voir calomniés, puiſqu'on oſe attaquer la bravoure même dans la perſonne d'un prince qui a ſacrifié ſon rang, ſes plaiſirs, ſa ſanté, même ſa vie pour nous donner le plus bel exemple. Voulez-vous bien lui préſenter mon hommage & mon reſpect; je n'oublierai jamais l'air de tranquillité & d'aſſurance qu'il a eu pendant tout le combat, & com par ſa poſition elle ne pût preſque pas donner & le comte d'Orvillier l'accuſe de nouveau de n'avoir pas obéi au ſignal d'arriver. Accordez vous, Meſſieurs, encore un coup.

Voilà qui eſt poſitif. Cette ardeur n'étoit pas ſi forte cependant, à n'en juger que par les effets; quant à la vérité, bien loin de ſe découvrir, on voit qu'elle devient plus que jamais difficile à trouver, ſurtout favorable au duc de Chartres.

Digitized by Google

bien il nous inſpiroit d'ardeur & à l'équipage; enfin la vérité ſe découvrira, & le public eſt juſte.

Adieu, mon cher camarade; comptez ſur tous les ſentimens que je vous ai voués pour la vie, & avec leſquels j'ai l'honneur d'être &c.

P. S. On vient de me dire que la gazette de France marquoit que M. le duc de Chartres n'avoit pas obéi au ſignal d'arriver que lui avoit fait M. d'Orvilliers; comme il n'y a rien de plus faux, il ſera facile d'en faire dédire le gazetier. C'eſt le Saint Eſprit qui a le premier fait le ſignal.

Comment ſe fait-il que la gazette de France du 3 août n'eût pas encore été lue le 27 ſeptembre par M. de la Motte-Piquet, cette gazette de France qui contenoit la relation d'un combat dont il avoit été acteur, qui n'étoit pas ignorée du dernier matelot de l'armée navale ſachant lire? Voilà une ignorance bien craſſe, bien volontaire.

D'ailleurs, M. de la Motte-Piquet poſe comme une choſe facile de faire dédire le gazetier, & cependant le gazetier ne s'eſt pas encore dédit.

Enfin, ce n'eſt pas ici le gazetier qui a parlé à tort & à travers comme un journaliſte étranger; c'eſt une relation envoyée par le général, approuvée du miniſtre de la marine, & qui a paſſé, ſuivant l'uſage, entre les mains de tous les autres avant d'être rendue publique.

Digitized by Google

COPIE *de la lettre de M. le comte de Genlis à M. le vicomte de Laval, colonel du régiment d'Auvergne.*

„ Mon cher vicomte, allez voir M. de la Motte-Piquet, & priez-le de ma part, de vous montrer la lettre que je lui écris. Vous y verrez un détail d'atrocités auxquelles je ne devois pas m'attendre. Qui plus que vous, mon cher comte, eſt en état d'en juger ? Vous avez partagé les hazards de cette journée avec nous, vous ſavez ſi aux plaiſanteries & à la gaîté qui y avoit ſur le vaiſſeau de M. le duc de Chartres il s'y eſt joint des conſeils timides de ma part. Répondez-moi par mon courier. Je fais trop de cas de votre eſtime, pour ne pas m'en appuyer dans cette circonſtance, qui n'eſt point affligeante pour moi, parce qu'elle peut être facilement démentie; mais qui eſt déſagréable à l'homme d'honneur ſoupçonné.

J'ai l'honneur d'être &c.

Réponſe de M. le vicomte de Laval.

„ J'ai lu, cher Genlis, la lettre que vous avez écrite à M. de la Motte-Piquet. Le détail d'atrocités qu'elle contient eſt inimaginable; mais permettez-moi de vous dire que ces calomnies ne devroient pas du tout vous affecter: les perſonnes qui les ont inventées, ont voulu vous fai

Digitized by Google

tort ; mais elle ne ſçavent pas s'y prendre ; car, pour perſuader, il faut dire des choſes vraiſemblables, & il y a longtems que vous avez prouvé que vous n'étiez pas porté pour les *conſeils timides*. Tout ce que je ſouhaite, c'eſt qu'à la premiere affaire où je me trouverai, il y ait autant de gaîté qu'à bord du St. Eſprit, le jour du combat. J'étois bien attaché à M. le duc de Chartres ; mais je le lui fuis bien davantage depuis ce moment-là. C'eſt un jour, qui ne s'effacera jamais de ma mémoire.

Je vous prie de dire à M. le duc de Chartres que j'attends de ſes nouvelles avec la plus vive impatience.

Mon régiment part le 3 du mois prochain pour ſe rendre à Lille ; je compte marcher avec lui juſqu'à nouvel ordre.

Adieu, mon cher Genlis, ſoyez perſuadé de la plus tendre amitié que j'aurai toute ma vie pour vous. Je vous embraſſe *de tout* mon cœur."

Par ce que je vous ai déjà dit, Milord, précédemment & par la lecture de ces lettres, vous voyez que le reproche fait au duc de Chartres eſt, ſous prétexte qu'il n'entendoit pas bien un ſignal, d'avoir paſſé à poupe du général pour ſe le faire expliquer.

Vous voyez qu'on a dit dans le monde que ce prince ne s'étoit porté à cette fauſſe démarche que ſur une diſcuſſion élevée à ſon bord entre le comte de Genlis, ſeigneur de ſa ſuite, n'ayant aucun rang ni qualité dans le vaiſſeau, & M. de

Digitized by Google

la Motte-Piquet, capitaine de pavillon de ſon altesse sérénissime.

Vous voyez qu'on est parti de là pour répandre les bruits les plus offensans contre le duc de Chartres, qui, à en croire ses détracteurs, par cette fausse manœuvre en rompant la ligne & en faisant perdre beaucoup de tems à la marche de l'armée, avoit été cause que les François n'avoient pas profité de leur avantage sur les Anglois en les battant complettement, & en prenant plusieurs de leurs vaisseaux.

Ces imputations ayant acquis beaucoup de consistance à son retour, les gens intéressés à sa gloire n'ont pu les lui cacher, lui ont fait sentir qu'il étoit obligé de s'en laver & de prouver la mauvaise foi du comte d'Orvilliers.

En conséquence, les lettres ci-dessus ont été écrites. Les serviteurs du prince, ses commensaux, ses défenseurs, ont assuré qu'on ramassoit les différentes pieces nécessaires à l'éclaircissement de sa conduite, & à la justification de ses manœuvres, & qu'on devoit faire imprimer le tout.

La premiere piece, suivant eux, & le fondement de toutes les autres, étoit le journal de M. de la Motte-Piquet, très-détaillé, d'où il résultoit qu'on avoit interverti l'ordre du moment où le *Saint-Esprit* avoit passé à poupe du général pour lui demander ses intentions, que ce vaisseau s'étoit conformé exactement aux signaux, qu'il n'y avoit eu à bord aucune difficulté sur leur signification : que ce n'étoit qu'à huit heures du soir, le jour

Digitized by Google

du combat, c'eſt-à-dire pluſieurs heures après, que le duc de Chartres avoit deſiré s'aboucher avec le général; & pourquoi? C'étoit pour témoigner à M. d'Orvilliers ſon étonnement de ſon ſignal de retraite ſur Oueſſant. Voilà le vrai ſignal qui déplaiſoit à l'ardeur de ſon alteſſe, qui la révoltoit, qu'elle ne comprenoit pas, & qu'elle auroit voulu faire changer.

Ces Meſſieurs ajoutoient qu'au journal de M. de la Motte-Piquet, on avoit réuni les dépoſitions des capitaines de l'eſcadre au nombre de vingt-huit (1), dont les journaux étoient abſolument conformes au ſien, & que du tout il réſultoit une maſſe de réclamations bien propre à balancer, à détruire le fait fauſſement énoncé dans la gazette de France.

Tout cela devoit être imprimé & acquérir la plus grande publicité. On étoit dans l'attente de la diſcuſſion de ce grand procès; mais comme le comte d'Orvilliers s'y trouvoit compromis, ou plutôt étoit la partie adverſe du prince du ſang, il falloit l'écouter, & il étoit mandé à cet effet.

Point du tout, Milord, aujourd'hui toutes ces menaces s'en vont en fumée; le roi ne veut pas qu'il paroiſſe rien d'imprimé concernant le combat d'Oueſſant, & le miniſtre qui craint des éclairciſſemens capables de faire tomber l'illuſion

(1) Les capitaines des deux vaiſſeaux abſens du combat n'avoient pu dépoſer d'un fait dont ils n'avoient aucune connoiſſance.

Digitized by Google

du public sur cette brillante journée d'Ouessant, retient le général françois à Brest.

Enfin, pour éviter les suites fâcheuses d'une querelle scandaleuse qui pourroit porter le trouble dans la marine durant toute la guerre, on a fait suggérer adroitement au duc de Chartres par les jeunes seigneurs, ses confidens, d'accepter comme une marque de satisfaction du roi, une place créée exprès pour lui, de *colonel général des hussards* (1), ayant le travail direct avec S. M.

Bien loin que cette faveur produise un bon effet dans le public, on regarde comme une lâcheté de la part de ce prince de l'avoir acceptée; en ce que la place en quelque sorte est au dessous de lui; en ce que c'est un démembrement de celle de colonel général de la cavalerie légere occupée par le marquis de Bethune; en ce que c'est une exclusion marquée de la charge d'amiral, l'objet de ses desirs & de ses démarches; en ce qu'enfin on la regarde comme une tournure visible pour ne plus laisser servir dans la marine ce prince, lorsqu'il auroit le plus grand intérêt de s'y distinguer & d'effacer les impressions flétrissantes répandues sur son compte.

D'ailleurs, c'est une espece d'engagement que prend le duc de Chartres de se contenter d'une pareille satisfaction & de ne pas donner suite aux éclaircissemens que son honneur sembloit

(1) M. le duc de Chartres avoit été fait lieutenant général des armées le 27 juillet dernier.

Digitized by Google

exiger aux yeux de toute la nation & de l'Europe entiere imbue de ſon avanture.

Les gens véritablement attachés à ce prince, & convaincus de ſon innocence, gémiſſent de ſa conduite en cette occaſion ; ils l'attribuent à la mauvaiſe ſociété dont il eſt entouré ; à cette troupe de roués, de débauchés qui le plongent dans les voluptés les plus ſales, loin de lui élever l'ame, & de l'exciter à montrer dans cette circonſtance délicate, la nobleſſe & l'énergie qu'il devroit avoir. Quant aux ſpectateurs impartiaux qui, d'abord touchés du zele que le duc de Chartres avoit annoncé pour ſe juſtifier aux yeux de la nation & gagner ſa confiance, deſiroient qu'il triomphât & fit éclater la vérité, ils commencent à ſe refroidir en voyant languir cette affaire ; ils ne peuvent ſe perſuader qu'un prince du ſang, outragé par la calomnie, s'il n'étoit véritablement coupable & très-coupable, eût aſſez peu de ſoin de ſa gloire pour laiſſer dans l'oubli ſon apologie, quelque défenſe qu'il eût reçue de la publier. Ils ne penſent pas qu'aucune autorité ſur la terre dût & pût lui fermer la bouche.

Cette molleſſe de ſa part, Milord, eſt très-fâcheuſe pour nous, en ce qu'il ne ſervira plus & ne nous ſera déſormais d'aucune utilité. Quoi qu'il en ſoit, voilà du moins une campagne de finie en Europe, ſans qu'il nous ſoit arrivé grand mal (1), & même avec un avantage déci lé du

(1) Sauf la perte de la *Dominique*, dont la nouvelle ſe répand ici depuis quelques jours.

Digitized by Google

tôté du commerce, puiſque le nôtre n'a éprouvé aucun échec, & que celui de nos ennemis eſſuie journellement de nouvelles pertes (1); mais nous ne ſommes pas au bout, & la campagne prochaine pourroit être plus pénible, ſi les Eſpagnols ſe joignent aux François, ainſi que c'eſt bien à craindre.

Paris ce 2 novembre 1778.

---

(1) Extrait d'une lettre de Bordeaux du 19 ſeptembre... La frégate du roi *le Triton* a fait à St. Domingue ce que M. Dampierre a fait à la Martinique; elle a retenu des navires qui ſe ſeroient rendus ici avant le tems où les Anglois ont commencé à arrêter les nôtres. Son objet étoit de les débouquer des parages de l'Amérique où il ne ſe commettoit encore aucune hoſtilité. Treize navires ſont ſortis ſous ſon eſcorte; cette frégate s'eſt perdue ſur les Caïques, & a fait perdre avec elle *la Bonne Nourrice* de ce port & *le Favori* de Nantes. Du reſte, il en eſt arrivé un ici; l'on ignore le ſort des autres; on eſt dans la plus vive inquiétude, & les aſſureurs qui ont offert juſqu'à 52 pour cent ſur les riſques qu'ils courent, ne trouvent point de gens aſſez hardis pour les couvrir. Les négocians ſont ſi effrayés, qu'il ne ſe fait plus d'aſſurance, & que ſi l'on n'accorde pas des convois, quelques-uns qui ont des navires chargés pour l'Amérique, vont les faire décharger.

Un de nos négocians a fait ſortir un navire de ce port le 23 du mois paſſé; il le ſçait déjà en Angleterre.

Extrait d'une lettre de Bordeaux du 5 Octobre... Il ſemble que la mer engloutiſſe tout, & nous le croirions ſi les lettres de l'Angleterre ne nous apprenoient par chaque courier, l'arrivée dans ſes ports des navires que nous attendions. Il ne nous en vient aucun ni de nos colonies, ni de l'Amérique ſeptentrionale.

Digitized by Google

LETTRE III.

Sur la rentrée de l'armée navale & la levée des camps; sur la prise de la Dominique; sur celle des isles de St. Pierre & Miquelon; sur les préparatifs de la campagne prochaine; sur les dispositions peu amicales & même hostiles de la cour d'Espagne.

Nos nouvellistes, Milord, que la saison de la campagne avoit dispersés, se sont réunis depuis peu, ils sont aujourd'hui tous rassemblés, & voici la récapitulation des faits qu'ils ont passés en revue avec les anecdotes, les gaîtés & les traits caustiques dont quelques-uns les ont assaisonnés. Ce sont les mêmes interlocuteurs du dernier dialogue.

LE COMTE DE NOLIVOS.

Il s'est passé bien des choses, Messieurs, depuis notre séparation, & quoique nous les sçachions en gros, il est mille détails que ne nous apprennent point les papiers publics, ni même les lettres particulieres, souvent trop circonspectes, sur lesquels on s'ouvre dans la conversation & qu'il seroit bon de reprendre.

LE COMTE DE CATURLAN.

Si vous en savez, comte, aprenez-nous-les; pour

pour moi, je trouve que tout cela se reduit à peu de chose. 1°. Le comte d'Orvilliers avec son armée navale, après s'être promené pendant 33 jours sur l'Océan & à l'entrée de la Manche, est rentré si adroitement, qu'il n'a pas même vu l'armée navale angloise. 2°. M. le maréchal de Broglio, après avoir tenu environ pendant un mois le camp de Bayeux, y avoir fait faire très-bonne chere aux officiers, & pensé faire mourir de faim les soldats, l'a levé sans avoir même attaqué les isles de Jersey & de Guernesey, dont la prise sembloit ne devoir souffrir aucune difficulté, & de plus y a laissé beaucoup de malades. 3o. M. de Fabry, après s'être caché dans différentes anses de la méditerranée, ayant peur de son ombre, est rentré au bout de trois mois, précisément dans le tems où les corsaires de Gibraltar & de Mahon commençoient à infester cette mer. Voilà pour l'Europe. 4°. Vous avez pris la Dominique aux Antilles, qui ne peut vous servir de rien, & qui tomboit d'elle-même par sa position. 5°. Vous avez perdu dans le nord les isles de St. Pierre & de Miquelon & avec elle le commerce de la pêche de la morue, le plus important pour vous, parce qu'outre le bénéfice dont il prive vos concurrens, c'est la pépiniere & l'école de vos matelots. 6°. Le comte d'Estaing, après avoir couru, sans dessein fixe, d'un côté à l'autre, & du midi au nord dans l'Amérique septentrionale, après avoir formé dix projets différens, sans en exécuter aucun, après s'être brouil-

Digitized by Google

lé avec les insurgens, va passer vraisemblablement à la Martinique, où il ne fera pas davantage.

M. D'ECLIEU.

Voilà, sans doute, un précis de la campagne assez vrai au fond; mais vous omettez des faits particuliers, ou qui justifient la conduite des généraux, ou qui rectifient l'idée défavorable que vous voudriez donner de leur capacité, ou qui du moins font honneur aux agens subalternes qu'ils ont employés.

M. d'Orvilliers, pressé de sortir de nouveau à dessein de favoriser la rentrée des navires du commerce attendus des Indes & des Antilles, n'étoit pas en ce moment assez fort (1) pour oser provoquer l'ennemi & ne pas se tenir sur la réserve. Il étoit obligé de contenir l'ardeur belliqueuse de ses officiers jusqu'à ce qu'il eût le nombre compétant de vaisseaux, afin de se présenter avec confiance devant l'ennemi.

LE COMTE DE CATUELAN.

Je vous arrête là, Monsieur, & vous prends

(1) Extrait d'une lettre de Brest du 19 août... On a nouvelle que trois de nos vaisseaux de l'Inde sont enfin arrivés; on en attend encore quatre, indépendamment des huit de la Chine, ce qui ne nous laissera pas tranquilles jusqu'au tems de leur rentrée effectuée. Heureusement notre armée navale, sortie le 17, comme on l'avoit annoncé, va favoriser leur passage. M. d'Orvilliers n'a encore que 25 vaisseaux de ligne, les seuls qui se soient trouvés en état de le suivre; mais le surplus ne tardera pas à le joindre.

Digitized by Google

par vos propres paroles. Comment après cette victoire fameuse d'Oueſſant, après avoir ſi fort maltraité les Anglois, au bout de trois ſemaines, vous n'êtes pas encore réparé complettement, & vous n'oſez reparoître devant eux.

M. LAMBERT.

Ma foi, Monſieur le chevalier, vous voilà pris ſur le tems, l'argument eſt preſſant.

M. GIRARD.

Des faits, Meſſieurs, des faits, nous ne finirons pas, ſi nous nous engageons dans des diſputes idéales.

LE COMTE DE NOLIVOS.

Je m'en vais lui fermer la bouche.

(Il parle à l'oreille du comte de Catuelan.)

Ne voyez-vous pas que M. d'Orvilliers avoit avec lui le duc de Chartres, & que la préſence de ce prince l'affoibliſſoit de cinq ou ſix vaiſſeaux?

M. D'ECLIEU.

Et quand le général françois s'eſt trouvé en meſure (1), l'Amiral Keppel n'a pas jugé à

(1) Sauf *la Ville de Paris*, dans laquelle, à meſure qu'on travailloit, on découvroit de ſi grands défauts, qu'on fut obligé d'y renoncer pour la campagne & de la remplacer par *le Neptune* de 74, nouveau vaiſſeau lancé à l'eau en août.

Digitized by Google

propos de compromettre une seconde fois les forces navales de l'Angleterre (1). Au reste, si l'escadre n'a rien fait en général, il y a eu des actions particulieres qui font honneur à la marine françoise.

L'Iphigénie a fait plusieurs prises qui enrichiroient M. de Kersain, son capitaine, si, faisant partie de l'armée navale, toutes n'étoient communes.

M. Pilot.

Ce lieutenant de vaisseau est bon musicien & grand gluckiste, & il doit son commandement à ce goût pour le chevalier Gluck. L'anecdote est plaisante. Quand M. de Sartines, qui connoissoit la passion de cet officier, fit, au commencement de l'année, la destination des frégates & qu'il en fut à *l'Iphigenie*, *oh pour celle-là*, dit il, *elle va par sympathie à M. de Kersain, grand amateur de l'Opéra de ce nom.* Vous voyez que, malgré sa gravité espagnole, ce ministre sait rire comme un autre, & faire un calembour.

---

(1) Extrait d'une lettre de Brest du 8 septembre.... Aucune nouvelle de notre armée navale depuis le 26, ce qui confirme de plus en plus dans l'idée qu'elle ne se battra pas. On prétend qui c'est Keppel qui élude le combat & fait bien; mais si M. le comte d'Orvilliers étoit un homme moins timide, s'il étoit audacieux & plein de nerf comme le comte d'Estaing, il l'y forceroit malgré lui, ou feroit un coup de main sur quelque port d'Angleterre : ses partisans l'excusent à raison du duc de Chartres dont la personne l'embarrasse fort, & dont il craint l'inexpérience & l'étourderie.

Digitized by Google

Le Roland, *la Senſible*, *le Zéphire*, *la Renommée* & tous les bâtimens envoyés en courſe avant & depuis la rentrée de l'eſcadre, ont auſſi fait des priſes, principalement de corſaires: on ne finiroit pas d'entrer dans ces détails.

M. D'ECLIEU.

Mais le combat de *la Junon* contre *le Fox* (1) eſt ſurtout très-glorieux.

LE COMTE DE CATUELAN.

Très-glorieux! Vous pourriez ſupprimer le ſuperlatif. Une frégate de 36 canons d'un calibre ſupérieur contre une de 28, & tout au plus de 200 hommes d'équipage contre trois cents; vous voyez qu'il n'y a pas de quoi tant ſe récrier.

M. D'ECLIEU.

Vous ne pouvez au moins conteſter la belle manœuvre, le ſang froid, la préciſion du commandement de M. de Beaumont, ſon capitaine. Il avoit recommandé à ſes canoniers de ne point tirer ſans avoir pris tout le tems néceſſaire pour bien ajuſter leurs coups. Auſſi n'y en eut-il preſque aucun qui ne portât, & la frégate angloiſe ſe trouve enfin démâtée de tous ſes mâts.

(1) Nouvelle frégate de 36 canons, conſtruite, je crois, à Rochefort: le combat a eu lieu le 8 ſeptembre, & le 12 *la Junon* a amené *le Fox* à Breſt à la remorque.

Digitized by Google

Moi, qui ne me décide point par le succès, j'admire encore plus le capitaine Windsor, qui pendant trois heures & demie, malgré l'infériorité du nombre de ses gens employés à la manœuvre, à éludé avec succès tous les efforts de M. de Beaumont cherchant à prendre une position avantageuse contre lui, tantôt à lui passer au vent, tantôt à l'enfiler par la hanche; qui, blessé dès le commencement du combat, n'est pas moins resté sur le pont à donner ses ordres jusqu'à la fin, & n'a amené qu'après avoir eu sa frégate rase comme un ponton, & un quart de son équipage tué ou blessé (1).

LE BARON DE KNIPAUSEN,
avec fureur.

En verité, Monsieur, il faut être anglois jusque dans l'ame pour oser nous tenir de pareils propos: si le capitaine Windsor a sçu mettre en défaut la capacité de M. de Beaumont, s'il a eu sa frégate si maltraitée, s'il a perdu tant de monde, tout cela relève la victoire du capitaine françois; il a donc déployé de grands talens; il a donc fait jouer son artillerie avec intelligence; il a donc battu vigoureusement son ennemi.

M. D'ECLIEU.

N'est-ce pas fort adroit d'avoir sçu conserver

(1) *Le Fox* a eu 11 hommes tués & 38 blessés suivant le relevé fait à Brest.

Digitized by Google

les siens avec tant de soin qu'il n'ait eu que quatre hommes tués & quinze blessés.

M. GIRARD.

Malheureusement dans le nombre des morts est ce brave M. Disle de la Mothe, son capitaine en second.

M. DE LA BALUE.

Messieurs, il faut rendre justice aux officiers auxiliaires, à MM. *Duclos*, *Bourfier*, *Montgon*, qui n'ont pas peu contribué à la bonne manœuvre.

M. D'ECLIEU.

Oui, comme les matelots, mais MM. de Chavagnac & de Roquefeuil ont fait servir les batteries, & ont secondé la tête du général pour modérer à propos l'ardeur des canoniers.

M. PILOT.

On dit que l'équipage étoit d'une gaîté charmante, qu'il alloit là comme à la noce, tant il attendoit avec impatience l'occasion d'un combat.

LE COMTE DE CATUELAN.

Oui, c'est la gazette de France qui nous apprend cela.

M. BOYER.

Eh bien! la gazette de France ne ment jamais.

Digitized by Google

LE COMTE DE CATUELAN.

Malgré ſon autorité irréfragable, je crois que les équipages du *Vengeur* & de la *Belle-Poule* étoient plus gaillards que celui de la *Junon*, quand ils ont repris le navire *l'Aquilon* (1) revenant de l'Inde: l'eſpoir de beaucoup d'argent gagné ſans riſque, rend infiniment plus joyeux que lorſqu'il n'y a que des coups à attraper.

M. DE LA BALUE.

Cet argent n'eſt pas encore dans leur poche; ils pourroient bien n'en pas tâter. Vous ſçavez que la capture a fait la matiere d'un procès, qu'ils ont gagné, il eſt vrai, au conſeil des priſes; mais les armateurs de *l'Aquilon* ont préſenté leur requête d'appel au conſeil royal des finances, & ils viennent d'obtenir arrêt conforme (2).

M.

---

(1) Le 28 ſeptembre *l'Aquilon*, commandé par le capitaine la Vigne-Buiſſon, fut attaqué par un corſaire anglois qui ſe diſpoſoit à l'amariner, lorſque *le Vengeur* & la *Belle-Poule*, attirés par le bruit du combat, parurent avant le jour, & prirent le corſaire eſtimé environ 300,000 livres: ils convoyerent *l'Aquilon* juſqu'à l'iſle de Grouais, où il entra le 5 octobre.

(2) Le 8 novembre. Il paroît que les propriétaires du navire *l'Aquilon* ſont d'autant mieux fondés dans leur appel, que la marine même croyoit M. d'Amblimont dans ſon tort, ſuivant ce qu'on écrivoit ci-joint.

Extrait d'une lettre de Breſt du 7 octobre. . . . *L'Aquilon*, vaiſſeau revenant de Chine, commandé par M. de la Vigne-Buiſſon avec un chargement de trois millions, avoit été

Digitized by Google

LE COMTE DE CATULLAN.

Je voudrois bien que le comte d'Amblimont perdît; c'eſt fort vilain. Sa cupidité baſſe & injuſte ternit ſa bonne action & s'accorde à merveille avec ſa ſordide paſſion du gain, qui eſt un des principaux défauts du corps de la marine.

M. GIRARD.

Meſſieurs, je n'entends point la chicane en général, encore moins la chicane maritime: expliquez-moi, je vous prie, la nature de ce procès.

M. DE LA BALUE.

Lorſqu'un navire françois pris par l'ennemi étoit repris par un bâtiment de ſa nation au moins 24 heures après, il devoit autrefois à celui-ci le droit de recouſſe, c'eſt-à-dire le tiers de ſa valeur & de celle de ſa cargaiſon. Les propriétaires de *l'Aquilon* prétendent aujourd'hui que Louis XIV & Louis XV avoient renoncé à ce droit, non-ſeulement par le ſilence de leurs ordonnances, mais encore par des diſpoſitions ſolemnelles, & que Louis XV a affecté de ne pas le rappeler

---

pris par un corſaire anglois: dans la nuit M. d'Amblimont, commandant le vaiſſeau le *Vengeur* de 64, a dirigé ſa route vers l'endroit où il avoit entendu le bruit des coups de canon, & au lever du jour a repris le vaiſſeau françois, &, comme il n'y avoit pas 24 heures que *l'Aquilon* étoit amariné, les propriétaires du navire recevront la reſtitution du tout ſuivant la loi des priſes.

Digitized by Google

dans ſes nouvelles loix ſur la marine. Ils ajoutent que même en admettant l'exiſtence du droit, ils ne ſeroient pas encore obligés de le payer, faute du délai néceſſaire écoulé entre la capture & la reprise.

LE COMTE DE CATUELAN.

Il y auroit de quoi décourager le commerce, ſi à la crainte de l'ennemi, il devoit joindre celle de ſes propres concitoyens; ſi la marine royale, faite pour le protéger, ſe réuniſſoit aux Anglois pour l'écraſer, & lui faiſoit payer ſes ſervices auſſi cher qu'elle le prétend.

M. D'ECLIEU.

Il faut cependant que le prêtre vive de l'autel; il faut donner un objet d'émulation, je ne dis pas aux officiers; ils ſont faits pour être guidés par l'honneur ſeul, mais aux équipages; ils s'embarraſſeront peu de reprendre un bâtiment national, s'il ne leur en revient aucun profit.

M. GIRARD.

Il y a du pour & du contre: Meſſieurs, cette diſſertation nous meneroit loin & ne nous apprendroit rien. Parlons plutôt du combat du *Triton*, de celui de *la Dédaigneuſe*.

M. D'ECLIEU.

Ligondez s'eſt très-bien conduit dans le premier; il a été parfaitement remplacé par ſon ſe-

Digitized by Google

cond (1) lorſque, après avoir été bleſſé en deux endroits, il a été obligé de ſe retirer du pont, ſes forces ne répondant pas à ſon courage; je crains bien même qu'il n'en périſſe, car les nouvelles que j'en ai de Breſt (2) ſont très-mauvaiſes.

LE BARON DE KNIPAUSEN, *au comte de Catuelan.*

M. l'Anglomane, nous direz-vous encore que les François étoient ſupérieurs en cette occaſion. Outre que M. de Ligondez avoit affaire à un vaiſſeau de ſa force, vous ne pouvez ignorer qu'il y avoit auſſi une frégate ennemie qui l'incommodoit beaucoup dans les différentes poſitions qu'il vouloit prendre; cependant *le Triton* a obligé l'une & l'autre de profiter de l'obſcurité de la nuit pour fuir & ſe dérober à ſes coups.

M. LE COMTE DE CATUELAN.

Moi, baron, je ne dis rien, je me tais & j'admire.

M. LAMBERT.

Meſſieurs, foin de l'honneur ſans profit. Vive M. de Keroulas de Cohars qui vous a pris une bonne frégate angloiſe de 28 canons (3). Vive

(1) M. Roquart, lieutenant de Vaiſſeau.

(2) Le combat a eu lieu le 20 octobre, & *le Triton* n'eſt rentré à Breſt que le 16 novembre.

(3) C'eſt au mois de ſeptembre dernier, ſur le môle St. Nicolas, que cette priſe eut lieu par *la Dédaigneuſe* de

Digitized by Google

ſurtout le capitaine Mandavit du corſaire *la Vengeance* de Bordeaux de 24 canons, qui après un combat des plus vifs contre la frégate du roi d'Angleterre *le Pélikan* de 38 canons & de 200 hommes d'équipage, après en être venu juſqu'à trois fois à l'abordage, s'en eſt rendu maître, & l'a conduite à Lisbonne.

M. PILOT.

Voilà quatre ou cinq frégates qu'a perdu contre nous l'Angleterre depuis les hoſtilités commencées.

M. BOYER.

Au 15 octobre dernier, ſuivant le relevé que j'ai eu d'un greffier du conſeil des priſes, de celles faites ſur les Anglois dans les mers d'Europe par la marine du roi, outre trois frégates, l'on comptoit trois cutters ou corvettes de S. M. Britannique, quinze corſaires, & trente deux navires marchands. Par les corſaires & armateurs particuliers, un corſaire & quarante-neuf navires du commerce, dont pluſieurs de ces derniers rançonnés, ce qui donne un réſultat de cent trois bâtimens de toute eſpece.

---

retour à Breſt le 14 novembre. Le capitaine anglois ſe nommoit William Williams.

Avant, M. de Tilly, capitaine de *la Concorde*, croiſant à l'atterrage du cap, y avoit pris *la Minerve*.

Digitized by Google

M. DE LA BALUE.

Il faut convenir que tout cela ne vaut pas les quatre seuls vaisseaux de l'Inde (1) que vous avez perdus.

M. LAMBERT.

Au commencement du mois d'octobre, les pertes du seul port de Bordeaux étoient évaluées de 7 à 8 millions (2).

M. DE LA BALUE.

Et à la fin de ce même mois, celles du commerce de France en général montoient à près de 50 millions (3).

M. LAMBERT.

Et aujourd'hui à soixante au moins.

M. GIRARD.

Il est certain que le commerce crie comme le diable; il demande des convois à toute force (4).

---

(1) *Le Modeste*, *le Ferme*, *le Gaston*, & *le Carnatte*: la cargaison de celui-ci seul étoit estimée plus de 4 millions.

(2) Dix-neuf navires estimés 400,000 livres l'un dans l'autre.

(3) Cent quinze bâtimens à la même estime de 400 000 livres l'un portant l'autre, font déjà 48 millions; ajoutez-y la valeur beaucoup plus considérable des navires de l'Inde.

(4) Extrait d'une lettre de Bordeaux du 10 octobre. « Jeudi il entra dans notre riviere *le Paquet*, navire de ce

Digitized by Google

LE CHEVALIER D'ECLIEU.

Il faut aller au plus pressé, Messieurs; voulez-vous perdre en détail votre marine à peine naissante.

M. LE COMTE DE CATUELAN.

Mais pourquoi, je vous prie, M. d'Orvilliers est-il rentré au bout d'un mois & a-t-il laissé après lui à la mer l'amiral Keppel dont l'armée navale si bien battue n'a pourtant pas craint comme vous le coup de vent de l'équinoxe & est restée un mois après lui exposée à la fureur des élémens.

LE COMTE DE NOLIVOS, *lui parlant à l'oreille.*

Je vais vous répondre: parce que le comte d'Orvilliers avoit toujours le duc de Chartres

---

port; il est parti le 10 août du port au Prince avec 26 bâtimens de transport du sud de St. Domingue, qu'une frégate a débouqués, après les avoir retenus pour la plupart pendant près de deux mois: c'est le seul dont nous sachions encore l'atterrage. Le capitaine dit n'avoir rien rencontré sur nos côtes; mais la pleine mer lui a paru être une rade, tant il y a vu de bâtimens. Il a passé au milieu d'eux sans être atteint d'aucun, à la faveur du gros tems qu'il faisoit & de sa marche supérieure; d'ailleurs, il n'étoit pas chargé.

Le ministre a répondu à notre chambre du commerce: qu'il ne pouvoit faire convoyer les navires, mais qu'il feroit croiser. Cela n'encourage pas les armateurs qui ne cessent de demander des convois & qui lui adressent aujourd'hui un mémoire.

Digitized by Google

qui pesoit sur ses épaules, & qu'il étoit pressé de s'en débarrasser.

M. d'Eclieu.

Vous voyez qu'au défaut de convois le ministre fait croiser, & même avec succès, par toutes les prises qui ont été faites.

le comte de Caturlan.

Je perds l'ocean de vue pour un moment & je vois dans la méditerranée M. de Fabri rentré à Toulon à la fin d'octobre contre le vœu du commerce, qui regardoit une escadre françoise croisant au détroit comme de la plus grande utilité.

M. de la Balue.

Il est certain que la ville de Marseille qui étoit alors sur le point de faire partir un convoi de bâtimens marchands pour l'Amérique, en a été consternée, & qu'il y a actuellement ici deux négocians députés de ce port pour faire des représentations au ministre à ce sujet.

le comte de Caturlan.

C'est que le bruit couroit que l'amiral Rodney alloit venir dans la méditerranée avec une escadre qu'on armoit, & M. de Fabri n'aime point du tout les Anglois.

M. d'Eclieu.

Point de mauvaises plaisanteries, comte: M. de Fabri est malade; voilà le vrai.

Digitized by Google

M. DE NOLIVOS.

A l'égard des convois, mes correſpondans m'écrivent que le miniſtre laſſé, ou perſuadé, a enfin promis d'en donner pour aller aux iſles & en revenir.

LE COMTE DE CATUELAN.

Soit; mais cela ne répare pas le mal déjà fait; cela n'empêche pas que 32 navires (1), qui devoient partir du cap deux jours après la frégate *l'Inconſtante*, arrivée à Breſt au commencement d'octobre (2), & qui auroit dû les eſcorter, ne deviennent comme tous ceux de nos iſles, depuis le malheureux convoi de M. d'Ampierre, la proie des corſaires anglois. Cela ne fait pas, il s'en faut de beaucoup, que la confiance renaiſſe: des ſuccès réitérés pourroient ſeuls relever le courage abattu. La terreur s'eſt ſi promptement communiquée aux matelots, que, ſi j'en crois mes correſpondans auſſi, quelque haute paie qu'on leur offre, ils refuſent de s'embarquer ſur les navires marchands, tant ils ont peur d'être pris.

(1) Ce ſont les mêmes, ſans doute, que ceux dont il eſt fait mention dans la lettre de Bordeaux, qui ne porte le convoi qu'à 26 bâtimens.

(2) Extrait d'une lettre de Breſt du 7 octobre... La frégate *l'Inconſtante* commandée par M. de Cuverville, Lieutenant de Vaiſſeau, eſt arrivée hier de St. Domingue.

Digitized by Google

M. DE LA BALUE.

On m'écrit de St. Malo que les isles de Jersey & de Guernesey regorgent de marchandises de nos colonies par les captures que leurs corsaires en ont faites, au point que les magasins ne pouvant y suffire, ils ont été obligés de construire des hangards pour les placer. C'est là où les commerçans de nos ports vont en interlope se pourvoir des denrées de nos colonies, dont nous manquerions, s'ils ne venoient nous les revendre.

M. LAMBERT.

A propos de ces isles, voilà donc le camp levé sans qu'on ait fait la plus légere tentative pour s'en emparer, malgré toute la mine qu'on en faisoit (1).

---

(1) Extrait d'une lettre de St. Brieux du 27 août ... Nous partons samedi pour nous trouver lundi au camp désigné près de St. Malo. On parle d'une descente dans les isles de Jersey & de Guernesey: ce sont deux petites isles, bien fortifiées aujourd'hui, pourvues d'artillerie & d'une garnison nombreuse; elles pourront nous coûter du monde; mais ne peuvent tenir longtems, si, comme l'on dit, notre escadre bloque l'armée angloise, & si rien ne nous trouble dans notre opération. Il y a à St. Malo 47 bâtimens de transport destinés pour cette expédition, & ce sera le marquis de Castries qui commandera la descente de Jersey comme la plus voisine de cette province. Les troupes de Normandie doivent attaquer Guernesey sous les ordres du comte de Vaux; mais cette spéculation n'est pas encore sûre. Ce qu'il y a de plus certain, c'est que ce camp-ci & celui de Normandie coûteront beaucoup d'argent.

Digitized by Google

M. le comte de Catuelan.

Mais cela n'eſt pas ſi facile qu'on le croiroit bien: le maréchal de Broglio a eſtimé qu'il faudroit quinze mille hommes, pour réuſſir dans cette expédition. Quinze mille hommes ne ſe mettent pas dans un canot; il faut des bâtimens de transport; il faut une eſcorte; il faut de l'artillerie, des vivres; il eût fallu que le comte d'Orvilliers ſe fût *emmanché* pour empêcher l'amiral Keppel de faire intercepter ce convoi, ou de jeter du ſecours dans ces iſles; & le comte d'Orvilliers n'aime point la Manche.

Au reſte, le véritable objet des deux camps (1) étoit de recorder les troupes & même les Officiers ſur l'exercice & les évolutions. Tant de changemens arrivés ſucceſſivement ſous divers miniſtres, faiſoient qu'il n'y avoit plus d'uniformité, ni d'enſemble dans les manœuvres. Il y réſultoit un mélange monſtrueux de toutes ces diverſes *cuiſines* (2). On a jugé eſſentiel de prévenir la confuſion & le déſordre auxquels tant de variations euſſent donné lieu s'il fût ſurvenu une guerre de terre.

Extrait d'un lettre de Breſt du 28 août... On parle toujours ici d'une deſcente dans les iſles de Jerſey & de Guernéſey, & l'on dit que la diviſion du camp de St. Malo ſera de 12000 hommes.

(1) L'un à Bayeux & l'autre à Saint-Malo.

(2) C'eſt la propre expreſſion du comte.

Digitized by Google

M. DE CATUBLAN.

La leçon a été un peu chere. On prétend que les deux camps ont coûté vingt à vingt-cinq millions.

LE COMTE DE NOLIVOS.

Cela se peut: tout ce que je sçais, c'est que le maréchal de Broglio, engoué d'une tactique nouvelle dont l'auteur l'a séduit, a bouleversé tout ce qu'avoit réglé dernierement à cet égard le comte de St. Germain, & a prétendu donner encore du nouveau.

LE BARON DE KNIPAUSEN.

On dit que c'est le système de M. Dumesnil-Durand, gentilhomme de Normandie, ancien militaire, auteur d'un livre de tactique qu'il propose depuis plus de vingt ans, que le maréchal de Broglio a adopté & qu'il a voulu mettre en vogue au camp de Normandie.

M. DE NOLIVOS.

Oui: il s'agissoit d'établir la supériorité de l'ordre profond sur l'ordre mince; c'est-à-dire des colonnes de troupes d'une grande profondeur sur des lignes très-étendues de quelques hommes de hauteur seulement; & le maréchal, qui étoit pour l'ordre profond, a été bien bourré.

LE BARON DE KNIPAUSEN.

Cela devoit être. M. de Villepatour dit que

l'ordre profond eſt bon pour tout recevoir & ne rien rendre.

M. de Nolivos.

Aucune des attaques que M. de Broglio a voulu faire faire & qu'il a faites lui-même, n'a réuſſi: les manœuvres contraires ont toujours triomphé des ſiennes, & cependant il y a mis un entêtement ſingulier.

M. de Catuelan.

On prétend que ſes ennemis ſecrets étoient les premiers à louer ſon ſyſtême, à l'exciter de l'établir, à lui faire faire beaucoup de ſottiſes dont ils tenoient regiſtre pour s'en prévaloir contre lui après la campagne & le décréditer auprès du roi. C'eſt là la raiſon pour laquelle le miniſtre de la guerre, forcé par le choix de S. M. à le nommer au généralat qu'il auroit deſiré confier à quelqu'un de ſa cabale, a ſurtout inſiſté pour que le maréchal n'eût pas auprès de lui le comte de Broglio, qui, ayant plus d'eſprit & d'aſtuce, l'auroit empêché de donner dans les pieges qu'on ſe propoſoit de lui tendre.

le comte de Nolivos.

Indépendamment du ridicule & des humiliations que ſon obſtination lui a procurées, il s'eſt fait déteſter par ſa hauteur, par ſa dureté; il s'eſt élevé un cri général de mécontentement contre lui, & depuis ſon retour, il s'eſt tenu à la table même du prince de Montbarrey des propos in-

Digitized by Google

jurieux dont il a été instruit : il a cherché à remonter à la source de ces propos, & sollicité *ad hoc* un conseil de guerre qui lui a été refusé.

M. Girard.

Les deux camps de Bretagne & de Normandie se montoient, je crois, à 70,000 hommes; il y avoit bien de quoi faire trembler l'Angleterre. D'ailleurs, le luxe ordinaire de nos armées. Le maréchal de Broglio étoit dans le plus grand appareil du généralat; il avoit 40 gardes pour sa personne, le reste étoit a l'avenant. Mais, comme nous a observé M. le comte de Catuelan, les ordres pour l'aprovisionnement du camp de Bayeux étoient si mal donnés, les précautions si mal prises, que le pain y a valu jusqu'à à dix sols la livre.

M. Boyer.

C'est la sécheresse des rivieres rendues impropres à la navigation qui a mis en défaut les précautions des vivriers, & sans doute aussi c'est la négligence des inspecteurs qui auroient dû y veiller de plus près.

M. de Catuelan.

Surement il y a de la faute de quelqu'un, conséquemment quelqu'un auroit dû être puni; mais dans ce pays-ci on ne sçait point ce que c'est que faire une exemple. Vous venez de voir tout récemment comment a fini le conseil de guerre

Digitized by Google

de Breſt (1); le vicomte de Rochechouart n'en eſt-il pas ſorti blanc comme neige?

M. D'ECLIEU.

Oui, mais M. de Trémignon à été admonêté pour n'avoir pas été aſſez attentif à ſuivre les ſignaux des vaiſſeaux de l'arriere, à les répéter, ou à inſtruire ſon commandant qu'il commençoit à ne le pouvoir faire, s'en trouvant trop éloigné.

LE COMTE DE CATUELAN.

Voulez-vous que je vous diſe pourquoi cette différence? C'eſt que le premier eſt un véritable enfant du corps, un talon rouge, d'ailleurs, un homme de cour; que le ſecond, au contraire, eſt un intrus & conſéquemment déſagréable à MM. de la marine.

M. PILOT.

Conſolons-nous de tout cela, Meſſieurs, par la priſe de la Dominique.

LE COMTE DE NOLIVOS.

Le Marquis de Bouillé s'eſt, ma foi, bien conduit dans cette occaſion, & la cour doit ſe féliciter d'avoir là un pareil homme. Dans une viſite qu'il fit l'an paſſé au gouverneur de la Dominique, ayant eu occaſion de prendre connoiſſance du local, il conçut ſoudain le projet de

(1) Fini le 3 novembre.

s'emparer de cette colonie en cas de rupt
& en a envoyé le plan au miniſtre. A peine
t-il reçu l'approbation de la cour, qu'il n'a
perdu de tems & l'a exécuté avec la plus gra
célérité.

LE BARON DE KNIPAUSEN.

On dit cela dans le monde; mais moi je
que c'eſt M. de Mondenoix, le commiſſaire
néral, ordonnateur à la Martinique, qui
l'auteur du projet. Je tiens l'anecdote des bur
même de la marine, & j'ai vu les copies
réponſes de M. de Sartines où il le félicit
ſon heureuſe idée.

M. BOYER.

Et moi, j'ai une note de la main du préſi
Taſcher, l'intendant de la Martinique, pour
inſérée au *Courier de l'Europe*, où il voud
bien faire entendre que la gloire de l'inven
lui en eſt due, qu'il l'a ſuggérée à M. de S
nes dans les conférences qu'il a eues avec
miniſtre depuis qu'il eſt ici.

LE COMTE DE CATUELAN.

En vérité, Meſſieurs, cela vaut-il la p
de ſe diſputer? Falloit-il de ſi ſçavantes &
fines combinaiſons pour attaquer une iſle
entre deux feux, pour ainſi dire, où il y a
tout au plus 500 hommes de garniſon, y c
pris les milices, & que vous avez nétoyée

Digitized by Google

moins de douze heures (1) sans la perte d'un seul homme & presque sans blessés (2).

LE COMTE DE NOLIVOS.

J'admire, comte, votre esprit de dénigrement, pour atténuer la gloire du marquis de Bouillé: vous objectez précisément ce qui doit le plus l'augmenter. Et effet, s'il n'avoit mis autant de rapidité dans sa marche, autant d'intelligence dans son débarquement, autant de justesse dans ses dispositions, autant d'ardeur dans ses attaques, auroit-il obtenu un succès aussi complet? D'ailleurs, sans aucun vaisseau de ligne,

Il

(1) Le marquis de Bouillé s'étoit embarqué le 6 septembre avec 1800 hommes des régimens d'Auxerrois, Viennois, du régiment colonial de la Martinique, des cadets de St. Pierre &c. sur 18 navires corsaires, ou autres bâtimens: il étoit escorté par les frégates du roi *la Tourterelle*, commandée par le chevalier de la Laurencie, *la Diligente*, par le vicomte Duchilleau, *l'Amphitrite* par M. de Jassaud, & la corvette *l'Etourdie* par le marquis le Montbas, tous quatre lieutenans de vaisseau.

Cette flotille n'avoit appareillé que le soir; elle avoit été contrariée par les vents & n'étoit arrivée à la vue de la Dominique que le 7 au point du jour. Le débarquement n'avoit pu s'effectuer qu'à huit heures du matin, & le même jour à cinq heures du soir la capitulation fut signée.

Ces détails ont été apportés par *l'Amphitrite*, arrivée à Brest à la fin d'octobre.

(2) Il n'y a eu que deux officiers du régiment d'Auxerrois & quelques flibustiers blessés légerement.

Digitized by Google

il falloit prévenir les secours de l'amiral Bari
ton qui, mouillé dans le voisinage avec tro
& nombre de frégates, pouvoit aisément fa
échouer l'entreprise; & vous voyez que le m
quis de Bouillé a mis en défaut la prévoyanc
l'activité de l'Anglois.

LE COMTE DE CATUELAN.

Tout ce que je vois, c'est que nos rivau
sont fort mal défendus. Je ne voudrois pas
à la place du gouverneur Stuard.

M. GIRARD.

Croyez-vous que les Anglois regrettent si
la perte d'une aussi petite isle. (*)

LE BARON DE KNIPAUSEN.

Les Anglois n'aiment point à rien per
D'ailleurs, il y a dans cette isle quelques ric
habitations; mais ce qui la leur rendoit p
avantageuse, surtout en ce moment-ci, c'
par sa position entre la Martinique & la Gua
loupe, la facilité qu'elle leur procuroit de gê
la communication des deux isles.

LE COMTE DE NOLIVOS.

Pour juger de l'accueil que doit recevoir
Angleterre le gouverneur de la Dominiq
comparez sa conduite avec celle du baron

(*) La *Dominique* a 13 lieues de long sur 5 de
& environ 35 de circonférence. (*Note des éditeurs.*)

Digitized by Google

l'Eſpérance, notre commandant aux iſles de St. Pierre & Miquelon: vous voyez que, malgré l'état de foibleſſe où il étoit, lui & ſa garniſon, puiſqu'il a été obligé de ſe rendre (1) ſans coup férir, il a obtenu les honneurs de la guerre.

M. LAMBERT.

Oui, l'on m'écrit de la Rochelle qu'ils viennent d'y arriver, le gouverneur, la garniſon, les habitans, femmes & enfans, tranſportés par les Anglois.

M. GIRARD.

Toute cette population étoit d'environ deux mille ames. Du reſte, on dit que les vainqueurs ont mis le feu à toutes les barques à pêcheur, pêcheries, magazins, habitations &c.

M. LE BARON DE KNIPAUSEN.

Il faut eſpérer qu'à la paix les François rentreront dans ces iſles en meilleure poſture.

M. PILOT.

Peut-être M. le comte d'Eſtaing les a-t-il reprises en commençant.

M. D'ECLIEU.

Premierement, cette expédition ne ſerviroit de rien, puiſque nos établiſſemens étant ruinés,

---

(1) La capitulation des iſles de St. Pierre & Miquelon eſt du 15 ſeptembre: elle eſt ſignée du commodore Evans, auteur de l'expédition.

Digitized by Google

il faudroit en former d'autres, & ce n'eſt pas pendant la guerre qu'on peut ſonger à cette opération. Secondement, le comte d'Eſtaing eſt fort embarraſſé lui-même, & le ſilence que la cour garde à ſon égard eſt une preuve qu'il n'a pas de bonnes nouvelles à nous donner de lui.

LE BARON DE KNIPAUSEN.

En général, l'on ſçait qu'il n'a pas été plus heureux devant New-York que dans la Delawarre; qu'il s'eſt enſuite préſenté devant Rhode-Island où il a été ſuivi par l'amiral Howe, ce qui a cauſé un combat bientôt ſuſpendu par un coup de vent furieux qui a également maltraité les deux eſcadres. On ſait que le comte d'Eſtaing, malgré ſon état de délabrement, s'eſt obſtiné à retourner à Rhode-Island où, l'ennemi étant venu de nouveau à ſa rencontre, il a été obligé de faire voile pour Boſton, où il étoit occupé à ſe réparer, ce qui ne devoit pas prendre peu de tems, ſuivant la lettre que j'ai lue (1); où il étoit d'ailleurs fort mal avec les Américains, auxquels leur général Sullivan avoit fait entendre que c'étoit la faute de l'amiral françois, ſi l'entrepriſe contre New-Port (*), dont il formoit le ſiege par terre, avoit échoué.

(1) Cette lettre eſt datée de Salem, ville peu éloignée de Boſton, & datée du 3 ſeptembre.

(*) Capitale de la province de Rhode-Island (*Note des éditeurs.*)

Digitized by Google

M. PILOT.

Ainſi nous n'avons rien de bon à eſpérer pour cette campagne qui devoit être déciſive, & en voilà déjà une de perdue. Au reſte, il paroît qu'on veut que la prochaine devienne plus efficace, & l'on dit que les préparatifs ſont immenſes dans les ports.

M. D'ECLIEU.

Très-conſidérables. On veut attaquer les Anglois de toutes parts. M. d'Orves va commander dans l'Inde avec deux vaiſſeaux (1); de plus il y conduit le marquis de Vaudreuil avec deux autres: quoique ſa miſſion ſoit très-ſecrete, il eſt, ſuivant toutes les apparences, deſtiné à ravager les établiſſemens ennemis à la côte de Guinée.

---

(1) Extrait d'une lettre de Breſt du 9 novembre... Le vaiſſeau *l'Orient* de 47 eſt en rade d'hier, & le miniſtre annonce des inſtructions qui viendront par le premier courier. Quoiqu'on n'en diſe pas la deſtination, on juge aiſément que M. d'Orves, qui commande, va dans l'Inde. On croit que le *Sévere* de 64, armé à l'Orient, & que commande M. de la Pulliere, ancien capitaine de la compagnie, qui vient d'être fait capitaine des vaiſſeaux du roi du 25 octobre dernier à cet effet, aura la même deſtination, & ſans doute cette petite eſcadre eſcortera un convoi de quelques bâtimens de tranſport.

Le *Fendant* de 74, commandé par le marquis de Vaudreuil, embarque 150 ſoldats de plus que les vaiſſeaux de ſon rang, il doit porter en outre beaucoup de munitions de guerre & proviſions: on ne dit pas non plus où il va; mais l'on juge que c'eſt à la côte de Guinée, ainſi que le *Sphinx* de 64, commandé par M. de Soulanges.

Digitized by Google

outre la flotille déjà partie pour la Martinique (1), le plus heureusement du monde, suivant le journal du *Roland* (2), le comte de Grasse

---

(1) Extrait d'une lettre de Brest du 14 octobre.... Dimanche dernier le commandant de l'armée envoya chercher M. de l'Archantel, capitaine du *Roland*, & lui demanda s'il seroit prêt à partir le soir avec le vaisseau *le Fier* & la frégate *la Renommée* pour aller escorter 4 bâtimens marchands, une flûte & deux frégates destinées pour la Martinique, ce qu'il promit: en effet, il est parti lundi; il doit convoyer ces bâtimens jusqu'à cent lieues environ par-delà le cap Finistere. Le vaisseau *le Fier*, commandé par M. Turpin, & la frégate *la Renommée*, par M. de Verdun, reviendront avec *le Roland*. Voici la liste des frégates & bâtimens qu'ils escortent.

Frégates	*Commandans*
La Boudeuse de 30 can.	M. Granier, lieut. de vaiſ.
Le Liveli . .	M. du Rumain, idem.

Flûtes

La Bricolé, grosse flûte du roi.
Le St. Honoré.
Le Dugué-Trouin.
Le duc d'Angoulême.
La Fidélité.
} 4 bâtimens marchands.

Jusqu'à présent cette flotille a eu un vent assez favorable.

(2) Extrait du journal du *Roland* en mer par la latitude de 47d. 21m. & la longitude 9d. 30m. méridien de Paris, le 31 octobre 1778.... Le 11 octobre M. l'Archantel, commandant *le Roland*, reçut ordre d'appareiller de la rade de Brest, ayant sous ses ordres *le Fier* & *la Renommée*, pour escorter le convoi dont on a fait mention.

Le 20 octobre nous quittâmes le convoi que nous avions escorté jusqu'à 100 lieues dans l'ouest de Finistere. Nous

Digitized by Google

s'y rendre avec une escadre de quatre vais-
, dont la composition n'est pas encore assez
pour que je vous en donne la liste en ce
ent; mais il est question de nouvelles trou-
envoyer aux Isles & d'un puissant convoi.

---

rnâmes pour croiser à la côte d'Espagne; & le 21
nous livrâmes à chasser tous les bâtimens; nous ne
is fait jusque-là qu'à une distance de tranquilité pour
rection de notre convoi, l'objet intéressant de notre
.

21, ayant apperçu un petit bâtiment qui nous pa-
rier dans sa manœuvre, nous le chassâmes & nous
parâmes: il se nomme le *Falkland*, capitaine Ben-
Clark; il alloit à la côte du Brezil faire la pêche
aleine avec 14 hommes d'équipage: nous l'expé-
pour le premier port de France.

2, *la Renommée* prit & amarina le corsaire anglois
tin portant 12 canons, 6 piérriers & deux obusiers,
e Ogilvie, ayant 58 hommes d'équipage. Le vent
été très-violent jusqu'au 26 & ce bâtiment étant
nous avons été obligés, après avoir retiré les
s sans avoir pu sauver les effets, de le laisser cou-

ême jour nous avons fait route pour les côtes
ne, que nous avons prolongées, afin d'y établir la
qui nous étoit ordonnée.

o, nous nous sommes emparés du paquebot le
d de 14 canons en batterie & de six sur les
, commandé par M. Barnaby, officier de la ma-
loise, qui avoit ordre d'aller à Lisbonne & Gi-
Cette derniere prise a été faite par la latitude de
. & la longitude de 9d. 32m. méridien de Paris.
expédions cette prise pour se rendre à Brest &
ns continuer notre croisiere jusqu'au 10 ou 12

Digitized by Google

On parle auſſi d'une eſcadre de M. de Ternay: du reſte, à Toulon, à Rochefort, à l'Orient, à Breſt les travaux ſe ſoutiennent avec une activité incroyable, & nous aurons au moins huit ou neuf vaiſſeaux neufs de plus pour notre état de marine de 1779.

M. PILOT.

Si l'Eſpagne pouvoit ſe réunir à nous, ce ſeroit bientôt une affaire faite.

M. GIRARD.

A propos de cette puiſſance, où en ſont les négociations avec l'Angleterre?

M. LAMBERT.

Tous les jours on demande que fait l'Eſpagne? & l'on répond, elle arme; elle fait filer des troupes; elle forme des camps; elle équipe des eſcadres. Pourquoi? C'eſt un problême à réſoudre preſque auſſi incomprehenſible que la conduite des Anglois envers leurs colonies.

On ne peut croire cependant que la France ſe ſoit décidée à lever ouvertement le maſque, avant de s'être aſſurée de cette alliée; on ne peut croire que la prudence de M. de Vergennes ait été en défaut à cet égard.

M. DE LA BALUE.

Pardonnez-moi, ſans qu'il y ait de ſa faute. Après la nouvelle de la défaite de Burgoyne,

Digitized by Google

M. Franklin preſſa tellement ce miniſtre de s'expliquer & promptement, qu'il ne put avant ſe concilier avec l'Eſpagne, comme il l'auroit deſiré, & que, craignant la lenteur de celle-ci, il crut devoir toujours s'aſſurer des Américains. L'eſpagne a été piquée que l'on ait pris un parti auſſi extrême, ſans ſon acquieſcement; ſa politique d'ailleurs ne s'accordoit pas avec le motif de cette guerre; il lui en falloit un plus perſonnel & plus conforme au droit des gens: elle s'eſt portée pour médiatrice. Les Anglois, intéreſſés à la conſerver neutre le plus qu'ils pourront, ont paru accepter l'offre avec reconnoiſſance; mais l'ambaſſadeur de S. M. Catholique a mis beaucoup d'aſtuce dans ſa négociation; &, ſous une modération apparente, a pouſſé l'Angleterre de façon à la provoquer à un refus formel, ou à accorder d'avance le point capital. Elle propoſe une longue treve avec toutes les puiſſances, dans laquelle les Américains ſeront compris, chacune reſtant *in ſtatu quo*. Vous ſentez qu'autant vaudroit reconnoître leur indépendance, & que ſi les Anglois renoncent à les ſoumettre dans ce moment-ci, ils doivent encore moins ſe flatter de réuſſir lorſqu'ils auront laiſſé à leurs ſujets révoltés le loiſir de reſpirer, de ſe fortifier, d'établir leur commerce, de former des alliances. Il y a donc tout à parier que cette propoſition de S. M. Catholique n'eſt qu'un piege tendu à la cour de Londres où elle refuſera de donner, & la cour

de

Digitized by Google

de Madrid partira de là pour trouver son motif de rupture sur nombre de griefs que les souverains ont toujours prêts à volonté.

M. PILOT.

Ainsi l'histoire du confesseur de S. M. Catholique, soudoyé par l'Angleterre pour entretenir dans ses dispositions léthargiques son auguste pénitent, est donc un conte.

M. BOYER.

C'est M. Linguet qui l'a accréditée dans ses annales (1) & qui l'a rapportée, quoiqu'il n'y crût pas lui-même, pour faire deux ou trois belles phrases.

M. DE LA BALUE.

Mais il pouvoit y avoir un fondement à ce bruit, en ce que le roi d'Espagne est d'une conscience timorée. Il consulte son confesseur sur les matieres d'état où il la croit intéressée. Je ne doute pas qu'il n'ait proposé comme un cas de

(1) On lit dans le N°. 29 des annales... „ On a prétendu qu'un moine accrédité auprès du trône, un „ récollet, dit-on, s'étoit servi de son pouvoir sur la „ conscience du souverain pour enchaîner la nation; & „ que le cabinet de Londres s'étoit assuré des intentions „ de celui de Madrid, en subjugnant un certain confes„ sional par des guinées. De pareils marchés sont possi„ bles; mais ce qui ne l'est pas, c'est qu'ils soient con„ nus, au moins si promptement. Il faut donc mettre ce „ bruit au rang des indiscrétions produites par l'oisiveté „ par l'envie de tout expliquer.

Digitized by Google

conscience à ce directeur : *Si un monarque étranger pouvoit assister des sujets révoltés contre leur souverain légitime?* Et ce directeur, qui savoit la façon de penser de S. M. Catolique sur ce point envisagé comme objet politique, non moins adroit courtisan que casuiste habile, l'aura décidé négativement; & ce qui prouve que ce n'est par aucune influence du cabinet britannique, c'est la déclaration de ce souverain, qui vient de paroître (1) très-désagréable à l'Angleterre.

M. BOYER.

Oui, je le crois fort, d'après la lecture que j'en ai faite, & que m'a procuré M. Herreria, le secrétaire de l'ambassadeur d'Espagne.

M. GIRARD.

Eh bien! que dit-elle?

M. BOYER.

C'est une sorte d'approbation indirecte de notre traité de commerce avec les Etats-Unis; elle tend à prendre les précautions nécessaires pour la facilité & sureté de cette correspondance, & en général des opérations diverses de nos négocians. Les ports d'Espagne doivent être

(1) En date du 2 octobre. Elle a été communiquée par M. de Muzquèz, ministre & secrétaire d'état, à la direction générale des fermes à Madrid le 12 octobre, & le 21 il a été ordonné par le corégidor de Bilbao qu'elle seroit imprimée.

Digitized by Google

ſans ceſſe ouverts à nos bâtimens revenant de nos iſles & des colonies de l'Amérique ſeptentrionale, leur ſervir d'aſile, recevoir leur cargaiſons ; nous pourrons les verſer dans des bâtimens eſpagnols, qui nous les apporteront impunément, ou les faire tranſporter de là par terre en France. Nos corſaires ne ſont pas moins bien traités ; il pourront non-ſeulement décharger, mais vendre leurs priſes, ſauf les marchandiſes prohibées, qu'ils auront cependant la liberté d'emmagaziner ou de reverſer également dans des bâtimens eſpagnols pour les ſouſtraire à la repriſe de l'ennemi & les échanger partout où ils voudront, hors des états de S. M. Catholique.

Il faut tout dire : ces conceſſions ne doivent avoir lieu que le tems qu'il plaira à S. M. Catholique, ſans qu'on puiſſe les réclamer en aucun tems, comme ſi elles réſultoient de quelque traité ou convention ; d'où il ſuit que ce n'eſt point en vertu du pacte de famille, qui reſte ſans vigueur.

LE CHŒUR *de nouvelliſtes.*

C'eſt toujours excellent : *Amen, amen, amen.*

Ici l'on ſe ſépara, Milord, & l'on reſta ſur cette mauvaiſe nouvelle pour nous. M. le comte de Catuelan ne l'ayant contrariée en rien, je n'en puis douter. Vous la ſçavez vraiſemblablement à Londres ; ainſi nous aurons bientôt de nouveaux ennemis ſur les bras.

Paris ce 16 novembre 1778.

Digitized by Google

LETTRE IV.

Fête funéraire en l'honneur de Voltaire.

Depuis quelque tems, Milord, la franc-maçonnerie s'eſt régénerée en France, & y eſt devenue très à la mode, ſurtout depuis que l'on a imaginé le moyen de tempérer l'auſtérité des aſſemblées par un mélange de galanterie, & d'y aſſocier les femmes en inſtituant des *loges d'adoption*. Cela ne contribue pas aux progrès des travaux; mais cette nation-ci ne cherche qu'à s'amuſer & non à ſonder les profondeurs d'un des plus beaux établiſſemens humains aux yeux de quiconque ne s'arrête point à une ſuperficie frivole, & remonte à l'origine des choſes. Vous voyez que je parle en franc-maçon anglois, qui connoît toute la nobleſſe, toute la dignité, toute l'utilité, tout le ſcientifique de ſon ordre: cela ne m'a pas empêché d'aller pluſieurs fois en loge à Paris, comme en un lieu propre à y former des liaiſons convenables à mes vues.

Vous avez vu, Milord, dans les anecdotes du dernier ſéjour de Voltaire à Paris, que les francs-maçons, jaloux de le poſſéder parmi eux, lui avoient adreſſé une députation à cet effet; que ce philoſophe, âgé de 84 ans, flatté d'un pareil meſſage, d'ailleurs toujours avide de con-

Digitized by Google

noître & d'apprendre, n'avoit pas dédaigné de redevenir enfant, & de se prêter aux jeux hiéroglyphiques de la société mystérieuse. La loge où il a été reçu, composée de tout ce qu'il y a de plus distingué en artistes, en savans, en gens de lettres, & désignée énergiquement sous le nom de la *loge des neuf sœurs*, devoit naturellement signaler ses regrets de la perte d'un tel frere: elle a saisi le premier moment d'indulgence; & vous me sçauriez mauvais gré de ne pas vous faire part des détails d'un évenement aussi mémorable dans son genre. Il est fâcheux qu'il n'ait pas été accompagné de toutes les circonstances qui devoient le rendre plus imposant & plus auguste; que la crainte de lui procurer une publicité prématurée ait empêché d'y appeler les virtuoses en femmes qui auroient desiré s'y trouver; que Monsieur d'Alembert, qui devoit se faire recevoir franc-maçon ce jour-là, &, comme secrétaire de l'académie, y représenter son corps, en ait été détourné par une pusillanimité (1) honteuse.

C'est le 28 novembre qu'a eu lieu la cérémonie funéraire dont il s'agit; &, ce qui n'est pas à oublier, c'est au noviciat des jésuites qu'elle s'est passée. C'est dans ce premier berceau de l'ordre qu'on a honoré du triomphe un de ses

(1) On a fait craindre à M. d'Alembert que sa démarche n'indisposât le gouvernement, ne scandalisât les foibles, & surtout ne rallumât les fureurs du clergé.

Digitized by Google

plus ardens détracteurs. O bisarre destinée, qui confond ainsi l'astuce & la superbe!

Les freres invités s'étant réunis dans une salle d'assemblée, & revêtus de leurs écharpes distinctives, on s'est transporté dans une vaste enceinte en forme de temple, où la fête devoit se célébrer. Le vénérable, le frere *la Lande*; les freres *Francklin* & comte *de Strogonoff*, ses assistans, ainsi que tous ses grands officiers & freres de la loge, avoient pris place des premiers, afin d'en faire les honneurs. Le grand-maître des cérémonies a introduit alors les freres visiteurs deux à deux, au nombre de plus de 150. Un orchestre considérable jouoit dans une tribune pendant cette marche lente, celle d'*Alceste*. Il a rempli le reste du tems par différens morceaux de *Castor & Pollux*, & autres opéra. Chacun étant assis, le frere abbé cordier de Saint-Firmin (1), agent général de la loge & l'inventeur de la fête, est venu annoncer que Madame Denis & Madame la marquise de Villette desiroient recevoir la faveur de jouir du spectacle (2). La permission accordée, ces deux Dames sont entrées, l'une conduite par le marquis de Villette, & l'autre par le

(1) Auteur d'un éloge imprimé de *Louis douze*.

(2) Tout cela étoit de convention. On ne pouvoit se refuser à inviter la niece de Voltaire & sa pupile. Pour éviter cependant de blesser la délicatesse des autres femmes, on avoit imaginé la tournure qu'elles viendroient comme par hasard.

Digitized by Google

marquis de Villevieille. Elles n'ont pu qu'être frappées du coup d'œil imposant du local, & de l'assemblée des freres décorés de leurs différens cordons bleus, rouges, noirs, blancs, jaunes, &c. suivant leurs grades.

Après avoir passé sous une voûte étroite, on trouvoit une salle immense tendue de noir dans son pourtour & dans son ciel, d'où descendoient seulement quelques lampes d'une clarté lugubre. Sur les côtés étoient des cartouches en transparens, où l'on lisoit des sentences en prose & en vers, toutes tirées des œuvres du frere défunt. Au fond s'élevoit le cénotaphe.

Quand les deux Dames & leurs écuyers ont été assis auprès du monument, les discours d'apparat ont commencé. Le vénérable a d'abord lu le sien, servant d'introduction seulement à ce qui s'alloit passer. Un membre de l'académie des sciences n'est pas obligé d'être éloquent, & il y a loin d'un astronome à un orateur (1). Celui de la loge des neuf sœurs (2), à qui sa dignité en fait un devoir plus essentiel, ne s'en est pas mieux ac-

(1) M. de la Lande a cependant des prétentions à la littérature & même à la critique. J'ai découvert qu'il étoit auteur d'une *correspondance littéraire & secrete* qui s'imprime deux fois par semaine à Dusseldorf & se répand de là chez l'étranger. Comme il y décharge assez volontiers sa bile, il garde *l'incognito*.

(2) Frere *Changeux*, auteur de quelques morceaux de poésie peu connus; mais plus distingué par des morceaux de physique, & surtout par un *Traité des extrêmes*.

Digitized by Google

quité : une voix peu sonore, une bouche empâtée, n'ont contribué qu'à faire paroître plus médiocre sa harangue verbeuse & remplie de lieux communs. Au contraire, on a écouté avec le plus grand plaisir frere *Coron*, l'orateur de la loge de Thalie, affiliée à la premiere, ce qui lui donnoit le droit de parler. Il l'a fait de mémoire, & a mis autant de graces dans son débit que dans son discours, le plus court & le meilleur sans contredit.

Enfin le frere *la Dixmerie* a commencé *l'éloge de Voltaire.* Il a suivi la méthode de l'académie françoise & a lu son cahier, ce qui refroidit également le panégiriste & l'auditeur. On y a observé quelques traits saillans, mais peu de faits & point d'anecdotes. Il s'est étendu trop amplement sur les œuvres de ce grand homme, qu'il a disséquées en détail, & n'a point assez parlé de sa personne. Nulles vues neuves, nulle digression vigoureuse, nul écart, nul élan : on jugeoit que l'auteur, continuellement dans les entraves, ne marchoit qu'avec une circonspection timide, qui l'obligeoit de faire de la *reticence* sa figure favorite. Le seul endroit où il se soit animé & ait mis un peu de chaleur, c'a été dans son apostrophe aux ennemis fougueux de son héros, où, après avoir dit tout ce qui pouvoit les toucher, les attendrir..... „ Si sa mort „ enfin ne vous réduit pas au silence, a-t-il „ ajouté, je ne vois plus que la foudre qui „ puisse, en vous écrasant, vous y forcer....

Digitized by Google

A l'inſtant des coups redoublés de tonnerre d'opéra ſe ſont fait entendre, ont retenti de toutes parts ; le cénotaphe a diſparu, & l'on n'a plus vu dans le fond qu'un grand tableau repréſentant l'apothéoſe de Voltaire. On eût deſiré qu'en même tems, par une heureuſe adreſſe, on eût fait ſuccéder à la triſte & ſombre décoration de la ſalle, une décoration brillante & triomphale.

Au reſte, s'étant permis ce jeu puéril d'un moderne *Salmonée*, ſans doute excellent dans une parade, mais peu convenable dans une ſéance auſſi grave, il falloit du moins que l'orateur briſât là & ſe tût. Point du tout : il a repris la continuation de ſon diſcours, déjà trop étendu & plus allongé encore par ſon articulation lente, par ſon débit monotone & faſtidieux. Les freres, malgré leur indulgence, commençoient à bâiller prodigieuſement, lorſque frere *Roucher* les a réveillés.

Ce poëte a terminé la fête, en déclamant un morceau du mois de janvier de ſon *Poëme des mois*. Cet ouvrage, quoiqu'il ne ſoit pas encore imprimé, prôné dans les ſociétés avec beaucoup d'emphaſe par le parti philoſophique, a cauſé les alarmes du clergé, & M. l'archevêque a engagé le garde des ſceaux d'ordonner au cenſeur (1) de l'examiner avec un ſoin particulier. Il lui a adreſſé un mémoire, où l'on marque tous les

(1) M. Pidanſat de Mairobert.

endroits dangereux de ce poëme antichrétien. La persécution, excitée d'avance contre lui, a animé le zele de frere *Roucher* à combattre le fanatisme. Il lui a fait enfanter la tirade qu'il a choisie, relative à la mort de Voltaire & au refus de l'enterrer. Il a comparé cette injustice avec les honneurs accordés aux cendres d'un prélat hypocrite & d'un ministre concussionnaire. Dans ces deux portraits, il a désigné sensiblement le cardinal de la Roche-Aimon & l'abbé Terray, morts peu avant, & a fini par annoncer que la terre où seroit la cendre de Voltaire, seroit une terre sacrée:

Où repose un grand homme, un dieu doit habiter !

Un enthousiasme général a saisi les spectateurs transportés ; on a crié *bis*, & il a fallu qu'il recommençât. On ne savoit comment le clergé & le gouvernement prendroient cette incartade imprévue. Les amis du poëte craignoient qu'elle ne lui méritât l'animadversion de l'un & la vengeance implacable de l'autre. Qui pourroit prévoir ce que les prêtres lui réservent? Mais le ministere n'a point sévi.

A cette fête magnifique a succédé, suivant l'usage, un *Agape* (1) modeste, auquel je suis

(1) Sorte de festin que faisoient les premiers chrétiens dans les églises, auxquels je crois ne pouvoir mieux comparer les repas des francs-maçons.

Digitized by Google

reſté, curieux de voir ſi M. Franklin y aſſiſteroit. Ce ſage politique, ſçachant ſe faire tout à tout; & tirer parti des plus petits moyens, ne s'eſt défendu de s'y trouver ſur aucune affaire, s'y eſt comporté avec une franchiſe, une bonhommie rare & a été infiniment aimable. O quel homme! qu'elle tête ſous ſon apparente ſimplicité!

Adieu, Milord, je vous embraſſe par trois fois trois.

Paris ce 30 novembre 1778.

LETTRE V.

Sur le projet du rappel des proteſtans, ſur deux nouveaux écrits & ſur les mouvemens du parlement à ce ſujet.

DEPUIS longtems, Milord, les bons eſprits en France avoient ouvert les yeux ſur le tort de Louis XIV d'avoir forcé par la révocation de l'édit de Nantes les proteſtans de préférer à s'expatrier en grand nombre de ſon royaume, & à porter chez l'étranger leur population, leurs richeſſes, leurs arts & leur induſtrie, plutôt que de vivre ſous un ciel d'airain & ſous de loix tiranniques. Il y a plus de vingt ans qu'un magis-

Digitized by Google

trat célebre (1), le procureur général d'un parlement voisin de provinces où il y a beaucoup de religionaires, composa un mémoire (2) sur cette matiere, très-sage, très-bien écrit, & n'ayant d'autre défaut que d'être un peu long. Dès lors il fit faire de sérieuses réflexions au gouvernement; c'étoit au commencement de la guerre de 1756, époque où l'on sent plus que jamais le danger de recéler dans le sein du royaume environ trois millions de sujets soumis (3) & fideles en apparence, payant même les subsides avec plus de zele que les autres; mais qui continuellement sollicités à la défection par leurs freres chez l'étranger & par les offres avantageuses de l'ennemi, peuvent se révolter à chaque instant, & dont tout au moins on conçoit que le vœu secret est nécessairement de sortir d'un joug rigoureux, d'une domination qu'ils doivent détester. Cependant les prêtres l'emporterent encore, & l'on se contenta d'ordonner tacitement les plus grands égards & la plus douce tolérance envers les proscrits. Depuis ce tems il a été tenté

(1) M. de Monclar, procureur général du parlement d'Aix.

(2) Il avoit pour titre. *Mémoire théologique & politique sur les mariages des protestans*; il parut à la fin de 1755.

(3) Malgré la nombreuse émigration causée, sous le regne de Louis XIV, par l'édit d'octobre 1685, les familles protestantes restées dans le royaume ont pullulé à ce point, & il est arrivé ce qui arrive toujours par la persécution, c'est que les réfractaires augmentent.

Digitized by Google

différens efforts qui n'ont pas eu un meilleur succès en général; seulement & par dégrés ils ont procuré de nouveaux adouciſſemens; enſorte qu'aujourd'hui les loix contre les proteſtans ſont preſque toutes tombées en déſuétude; mais elles ne ſont pas abrogées, elles ſubſiſtent toujours, & le fanatiſme peut les réveiller d'un moment à l'autre & les remettre en vigueur.

Depuis le commencement de la guerre actuelle on a ramené cette matiere dans le conſeil; on a fait craindre que, tandis que la France cherchoit à diminuer la puiſſance de l'Angleterre par la ſciſſion de ſes colonies ſeptentrionales, elle ne ſe préparât elle-même une ſource de dépopulation par la facilité & les avantages que les proteſtans du royaume trouveroient de paſſer chez ces nouveaux alliés. Dans le cas où ces frayeurs ſeroient chimériques ou mal fondées, on a fait valoir l'importance dont il étoit de ſe ménager une auſſi grande reſſource & d'hommes & d'argent, reſſource certaine ſi, profitant de la criſe où ſe trouvoit la rivale de la France, criſe bien propre à alarmer & décourager le commerce de ſes ſujets, on facilitoit à tant de François réfugiés chez elle une rentrée dont ils ſont toujours jaloux, après laquelle ils ſoupirent encore, & qu'ils acheteroient de la plus grande partie de leurs richeſſes.

Je ne ſçais, Milord, ſi l'eſpoir relevé de ces malheureux proſcrits ſe réaliſera; mais ſi jamais il fut bien fondé, c'eſt aujourd'hui qu'ils voient

Digitized by Google

à la tête des finances de leur ancienne patrie un proteſtant ayant la confiance du premier miniſtre & de ſon maître, exemple de faveur qui promet les ſuites les plus heureuſes.

De ſon côté, vous vous doutez bien, Milord, que M. Necker n'eſt pas le moins ardent à ſolliciter le rappel de ſes freres : & il le fait avec d'autant plus de zele, qu'il eſt appuyé par M. Franklin.

Celui-ci fait valoir des raiſons de politique, la néceſſité d'augmenter de plus en plus la communication qui va s'établir entre les ſujets des Etats-Unis & ceux de la France, les liaiſons qui vont ſe former entre eux, les alliances, les mariages, les mélanges de famille, les émigrations réciproques auxquelles la différence des religions mettroit un obſtacle invincible, ſi la proteſtante n'éprouvoit en France la même tolérance que la catholique en Amérique. Ces inſinuations de l'envoyé de nos colonies rebelles ſont d'autant plus adroites, qu'elles ne peuvent que produire un bon effet pour la nouvelle république, ſoit en lui aſſurant la reconnoiſſance des ſujets étrangers dont elle aura plaidé la cauſe efficacement, ſoit en leur faiſant ſentir avec quelle affection ils ſeront accueillis chez elle, ſi les ſollicitations de ſon miniſtre ne réuſſiſſent pas. Enfin, M. Franklin enviſage encore la douceur de ſe venger de nous dans l'un ou l'autre cas; puiſque dans le premier, il nous privera d'un portion de ſujets plus précieuſe que jamais en ce moment, retournés

Digitized by Google

ne patrie un
mier miniſtre
r qui promet

ien, Milord,
dent à folli-
le fait avec
uyé par M.

olitique, la
i communica-
ets des Etats-
ons qui vont
les mariages,
ions réciпro-
gions mettroit
ante n'éprou-
ue la catholi-
s de l'envoyé
t plus adroites,
un bon effet
lui aſſurant

ſous la domination de la France, &
cond il nous en enleveroit du mo
encore qui chercheroient à ſe réunir
concitoyens établis en Amérique.
nouvelle plaie que le fond North
l'Angleterre.

Quoi qu'il en ſoit, le gouver
excité au rappel des proteſtans pa
faſeſſe qui ont acquis un poids co
ſoumis à l'examen du parlement
queſtion politique. Deux magiſtrats,
leur brillant, d'une éloquence ſing
danne, l'autre (2) philoſophe fro
lumieres, de bon ſens & de ſagaci
en faveur des réformés contre l'ig
fanatiſme. Les vacances avoient
aſſemblées de cette compagnie;
prendre inceſſamment: les reli
dans l'attente; ils ſavent qu'on a
prélats, & ils eſperent que ceux-c
étouffer les clameurs du clergé.
le public, & de diſpoſer les eſ
on a répandu depuis peu une eſpe
me patriotique à ce ſujet: il eſt i
ſur l'état civil des proteſtans en Fra
entre un préſident du parlement
d'état & le curé de St.... Par

(1) M. d'Epréménil conſeiller.
(2) M. Dionis Duſéjour, conſeiller,
mie des ſciences.

Digitized by Google

bisurre, c'est le curé qui prend la défense
religionaires, & soutient que leur réhabili-
, loin de préjudicier aux intérêts de l'église
l'état, ne pourroit que contribuer à la
e de l'une & au bien de l'autre. Le magis-
au contraire, attaque ce paradoxe insou-
le, capable de révolter tout François qui
bistoire, & d'indigner tout catholique qui
les élémens de sa doctrine; il prétend que
ction du pasteur est (surtout dans la bouche
prêtre) une erreur grossiere en fait de poli-
, & un blasphême en fait de religion; en
e la paix du royaume ne pourroit subsister
des protestans citoyens, & que le scanda-
roit trop monstrueux de marier des hérétiques
sacrement. Le membre du conseil joue
ôle, en pesant les raisons pour & contre
les conciliant par une distinction; savoir,
ne s'agit pas des protestans du quinzieme
izieme siecle, mais de ceux du dix-huitieme;
ide enfin que ce qui auroit été très-dan-
x à l'égard des premiers, seroit très-salutaire
ard des seconds.

tte brochure est fort rare & ne se répand
landestinement comme un libelle, pour ne
déplaire au clergé, qu'on ménage surtout en
ment où il est question de lui demander
on gratuit extraordinaire à l'occasion de la
e. Je n'ai pu encore qu'en avoir communi-
, & jusqu'à ce que je vous l'adresse, Milord,
ge trop intéressante pour ne pas vous en
extrait. „ Le

„ Le désir insensé de régner sur les
„ par la force, & de maintenir par d
„ ces la pureté d'une religion de paix,
„ tems couvert la France de sang & de
„ Quel François peut arrêter sa vue
„ reur sur ce siecle entier de combats,
„ tumulte d'Amboise jusqu'au siege de
„ le; sur cette suite non interrompue
„ ge, depuis le premier massacre de M
„ le seul qui, graces à la justice & a
„ du parlement de Paris, ne soit pas
„ puni, jusqu'au massacre de la Saint-B
„ sur cette horrible liste de supplice
„ depuis la mort du conseiller Anne d
„ jusqu'à celle du ministre Chamier;
„ foule de meurtres qui dans une seule
„ tion obligerent le roi d'accorder à de
„ quatre mille lettres de graces? Dan
„ valle de vingt-ans, deux rois de
„ accusés de favoriser les protestans,
„ sous le poignard des fanatiques."

„ Henri quatre fut immolé au mil
„ peuple qu'il vouloit rendre heureux,
„ il se préparoit à venger les injures.
„ point de ville dont les habitans ne
„ montrer la place où l'on a élevé des
„ les rues que les deux partis ont inon
„ sang; point de famille qui n'ait à dép
„ meurtres, le supplice où les crimes
„ ques-uns de ses ancêtres. Ces scenes
„ ne se renouvelleront plus; &, graces

assez bisarre, c'est le curé qui prend la défense des religionaires, & soutient que leur réhabilitation, loin de préjudicier aux intérêts de l'église & de l'état, ne pourroit que contribuer à la gloire de l'une & au bien de l'autre. Le magistrat, au contraire, attaque ce paradoxe insoutenable, capable de révolter tout François qui sait l'histoire, & d'indigner tout catholique qui sait les élémens de sa doctrine; il prétend que l'assertion du pasteur est (surtout dans la bouche d'un prêtre) une erreur grossiere en fait de politique, & un blasphême en fait de religion; en ce que la paix du royaume ne pourroit subsister avec des protestans citoyens, & que le scandale seroit trop monstrueux de marier des hérétiques sans sacrement. Le membre du conseil joue son rôle, en pesant les raisons pour & contre & en les conciliant par une distinction; savoir, qu'il ne s'agit pas des protestans du quinzieme ou seizieme siecle, mais de ceux du dix-huitieme; il décide enfin que ce qui auroit été très-dangereux à l'égard des premiers, seroit très-salutaire à l'égard des seconds.

Cette brochure est fort rare & ne se répand que clandestinement comme un libelle, pour ne pas déplaire au clergé, qu'on ménage surtout en ce moment où il est question de lui demander un don gratuit extraordinaire à l'occasion de la guerre. Je n'ai pu encore qu'en avoir communication, & jusqu'à ce que je vous l'adresse, Milord, je la juge trop intéressante pour ne pas vous en faire l'extrait. „ Le

Digitized by Google

„ Le désir insensé de régner sur les opinions
„ par la force, & de maintenir par des supplices la pureté d'une religion de paix, a long-
„ tems couvert la France de sang & de bûchers.
„ Quel François peut arrêter sa vue sans horreur sur ce siecle entier de combats, depuis le
„ tumulte d'Amboise jusqu'au siege de la Rochelle; sur cette suite non interrompue de carnage, depuis le premier massacre de Mérindol,
„ le seul qui, graces à la justice & au courage
„ du parlement de Paris, ne soit pas resté impuni, jusqu'au massacre de la Saint-Barthelmi;
„ sur cette horrible liste de supplices cruels,
„ depuis la mort du conseiller Anne du Bourg,
„ jusqu'à celle du ministre Chamier; sur cette
„ foule de meurtres qui dans une seule pacifica-
„ tion obligerent le roi d'accorder à des assassins
„ quatre mille lettres de graces? Dans l'inter-
„ valle de vingt-ans, deux rois de France,
„ accusés de favoriser les protestans, tomberent
„ sous le poignard des fanatiques."

„ Henri quatre fut immolé au milieu d'un
„ peuple qu'il vouloit rendre heureux, & dont
„ il se préparoit à venger les injures. Il n'y a
„ point de ville dont les habitans ne puissent
„ montrer la place où l'on a élevé des bûchers,
„ les rues que les deux partis ont inondées de
„ sang; point de famille qui n'ait à déplorer les
„ meurtres, le supplice où les crimes de quel-
„ ques-uns de ses ancêtres. Ces scenes affreuses
„ ne se renouvelleront plus; &, graces aux lu-

„ mieres de ce ſiecle, nous ne reverrons plus
„ même les violences dont les jéſuites ont ſouillé
„ le regne de Louis quatorze, ces cruautés
„ dont ils arracherent l'ordre à la conſcience
„ trompée d'un roi naturellement humain.
„ Mais les proteſtans gémiſſent encore ſous des
„ loix ſéveres, que les mêmes hommes ont
„ dictées à ce prince, qui étoit digne d'avoir
„ d'autres conſeils; la proſpérité de la nation
„ ſouffre encore de ces loix."

„ Les verrons-nous ſubſiſter encore, tandis
„ qu'une ſouveraine (l'impératrice-reine), qui
„ édifie ſa cour par ſa piété, nous donne
„ l'exemple d'une légiſlation où les droits de la
„ religion & ceux de l'humanité ſont également
„ reſpectés; tandis que nos magiſtrats, inſtruits
„ par l'expérience des funeſtes effets de ces loix,
„ gémiſſent au fond du cœur de la néceſſité
„ cruelle où ils ſont de les ſuivre; tandis
„ qu'une nation ſenſible, éclairée, pleure ſur
„ les maux de ſes concitoyens, les appelle au
„ partage de ſes droits, & crie à ſes princes
„ de daigner augmenter le nombre de leurs en-
„ fans? L'ombre des jéſuites aura-t-elle donc
„ plus de crédit que la nation? Les proteſtans
„ ne pourront-ils être ni citoyens, ni maris,
„ ni peres, ſous le regne de Louis XVI, parce
„ que le jéſuite Layné a avancé au colloque de
„ Poiſſy, ſous le regne de Charles neuf, qu'ils
„ étoient des renards & des loups, qu'on de-
„ voit en conſéquence renvoyer au jugement.

Digitized by Google

„ du concile ; & le mal que les jéſuites ont
„ fait à la France, dans le ſiecle dernier,
„ ſubſiſtera-t-il lorſque les jéſuites ne ſont
„ plus ?"

„ Pour faire revenir les eſprits qui ſeroient
„ encore fauſſement prévenus dans ce ſiecle
„ de lumiere & de tolérance, il ſuffit d'ex-
„ poſer, en y joignant quelques réflexions, ces
„ loix malheureuſement trop peu connues de
„ la foule aimable & frivole qui, goûtant au
„ ſein de la capitale toutes les jouiſſances du
„ luxe, ignore & oublie les maux qui aſſiegent
„ l'humanité."

„ La déclaration du roi du 14 mai 1742,
„ concernant la religion (car tel en eſt le titre,)
„ forme la baſe de cette partie de notre juris-
„ prudence. Cette déclaration n'eſt, pour ainſi
„ dire, qu'un recueil des principales diſpoſitions
„ contenues dans les loix de Louis XIV. Ainſi,
„ c'eſt ſur ce monarque, ou plutôt ſur les jé-
„ ſuites la Chaiſe & le Tellier, qu'en doit re-
„ tomber tout l'odieux."

„ L'article 1er. défend les aſſemblées des pro-
„ teſtans, ſous peine de galeres perpétuelles
„ pour les hommes, de priſon perpétuelle pour
„ les femmes, & même de mort pour ceux qui
„ ſeront trouvés avec des armes."

„ On voit dans le dialogue que Louis XIV
„ pouvoit avoir eu raiſon de recourir à ces
„ moyens extrêmes, pour prévenir des révoltes,
„ qui, ſoutenues par les tréſors & les flotes de

953334

Digitized by Google

„ l'Angleterre & de la Hollande, pouvoient de-
„ venir dangereuſes."

„ Mais tout étoit changé en 1724, & il étoit
„ bien dur alors de condamner aux galeres des
„ concitoyens paiſibles, des gentilshommes qui
„ avoient verſé leur ſang pour la patrie, parce
„ qu'ils auroient prié dieu en commun pour la
„ proſpérité de l'état & du prince. Il ſeroit cruel
„ de laiſſer ſubſiſter ces condamnations, après que
„ ſoixante ans d'une ſoumiſſion, qui n'a pas
„ même été troublée par un murmure, ont
„ prouvé que les proteſtans françois ſont des
„ ſujets obéiſſans & des citoyens fideles."

„ Le ſecond article condamne à mort les
„ miniſtres, & défend ſous peine des galeres
„ perpétuelles, de favoriſer leur fuite, & de
„ leur donner retraite &c."

„ Il eſt impoſſible à tout catholique raiſonna-
„ ble de regarder comme un ſcélérat un mini-
„ ſtre proteſtant, qui explique à ſes freres les
„ dogmes de ſa communion & la morale de
„ l'évangile. On regarderoit comme infâme tout
„ catholique qui refuſeroit à un miniſtre fugitif
„ un aſile & du pain: qui, en lui fermant la
„ porte de ſa maiſon, l'expoſeroit à tomber
„ entre les mains de ceux qui le pourſuivent.
„ Oſons même interroger les chefs du clergé
„ de France; demandons à ces deſcendans de
„ nos braves chevaliers, qui, en s'honorant
„ d'être les miniſtres de Jeſus-Chriſt, n'ont
„ point dégénéré de la généroſité de leurs an-

Digitized by Google

„ cêtres, demandons-leur s'ils ne mettroient pas
„ leur honneur à protéger un miniſtre protes-
„ tant qui auroit cherché un aſile dans leur
„ palais ? Diſons plus : ſi, lorſqu'il y avoit
„ des jéſuites, un miniſtre s'étoit jeté entre les
„ bras d'un recteur d'une de leurs maiſons, n'y
„ eût-il pas été en ſureté? Pourquoi donc con-
„ damner aux galeres de malheureux proteſtans
„ qui auront fait pour un homme qui s'expoſe
„ à la mort pour les inſtruire, ce que les plus
„ violens ennemis de la religion proteſtante
„ auroient fait comme eux? Pourquoi les for-
„ cer de choiſir entre le ſupplice & l'infamie?
„ Pourquoi obliger les juges de dire à ceux
„ qu'ils condamnent : „ Nous vous déclarons
„ infâmes au nom de la loi ; mais vous méritez
„ notre eſtime, & vous ſeriez infâmes aux
„ yeux de l'honneur, ſi vous n'aviez point bravé
„ l'ignominie du ſupplice." C'eſt un grand mal
„ dans une légiſlation & un mal bien plus grand
„ qu'on ne penſe ; que de conſerver des loix,
„ telles qu'un homme puiſſe mériter l'eſtime
„ publique en s'expoſant aux galeres. D'autres
„ articles de l'édit de 1724, condamnent au
„ banniſſement les proteſtans qui déclarent à la
„ mort qu'il ont vécu & qu'ils veulent mourir
„ dans leur religion, en cas qu'ils reviennent
„ à la vie ; s'ils meurent, on fait le procès à
„ leur mémoire."

„ Par d'autres loix, qui ne ſont pas abro-
„ gées, on doit mettre aux galeres les proteſtans

Digitized by Google

„ arrêtés en voulant paſſer les frontieres: ainſi
„ les proteſtans n'ont la liberté de ſortir du
„ royaume que quand ils en ſont bannis."

„ La condamnation de leur mémoire entraîne
„ la confiſcation de leurs biens, & les enfans
„ ſont punis de l'erreur de leurs peres. Nous
„ ne parlons point de l'infamie, qui eſt la ſuite
„ de cette condamnation; l'infamie légale n'a de
„ force que lorſque l'opinion publique la ra-
„ tifie."

„ Par les articles 5, 6 & 7, les proteſtans
„ ſont obligés d'envoyer leurs enfans aux éco-
„ les catholiques; ainſi la loi leur enleve le droit
„ qu'ont les peres de veiller à l'éducation de
„ leurs enfans, ce droit de la nature, antérieur
„ à toutes les loix. Ils craindront que le zele
„ immodéré des inſtituteurs catholiques n'ap-
„ prenne à leurs enfans à regarder leurs parens
„ comme des ennemis de l'être ſuprême: accou-
„ tumés par les préjugés mêmes de leur ſecte à
„ ſe défier de la pureté des mœurs de prêtres
„ voués au célibat, ils ſeront forcés de livrer
„ leurs filles aux inſtructions de ces prêtres; &
„ ſi ces miniſtres d'une religion ſainte ſont in-
„ dignes de leur caractere, comme il n'eſt arri-
„ vé que trop ſouvent; ſi un pere a pu conce-
„ voir d'affreux ſoupçons, il n'oſera arracher ſa
„ fille au danger, de peur que des ordres ri-
„ goureux ne la viennent enlever de ſes bras;
„ & s'il laiſſe échapper un cri d'indignation,
„ expoſé à la vengeance de l'hypocriſie & du

Digitized by Google

„ fanatiſme, il ſe verra entouré de délations „ & de ſupplices."

Paſſons, Milord, à l'article qui occupe plus ſpécialement les magiſtrats aujourd'hui, & qui a provoqué la fermentation heureuſe d'où pourra naître une légiſlation nouvelle plus ſage & plus humaine.

„ Les proteſtans ne peuvent, d'après l'article „ 15 de l'édit de 1724, contracter de mariage „ que devant un prêtre catholique & en ſe con„ formant au rit de l'égliſe catholique; il faut „ donc, ou qu'ils commettent ce qu'ils regar„ dent comme un ſacrilege, ou que leurs en„ fans ſoient bâtards. Tout proteſtant marié „ peut violer impunément ſa foi, & la loi „ déclarera concubine l'épouſe qu'il aura trom„ pée; tout pere barbare peut ravir à ſes enfans „ leur héritage & leur état. Nous avons vu, il „ y a peu d'années, le parlement de Grenoble „ forcé, par la loi, de condamner, en gémiſ„ ſant, une épouſe vertueuſe & des fils inno„ cens, & de couronner le parjure, la proſtitu„ tion & le ſcandale. Un collatéral avide peut „ obliger les juges de lui donner le bien d'une „ famille infortunée."

„ Cependant, à Rome, les enfans des juifs „ ont droit à l'héritage de leurs peres; le mariage „ des juifs y eſt protégé par la loi comme un „ contrat civil. Dans les états proteſtans de „ l'Europe, où l'exercice public de la religion „ catholique eſt défendu, les mariages obtien-

Digitized by Google

„ nent la ſanction civile du gouvernement; en „ Turquie, les chrétiens de toutes les commu- „ nions jouiſſent des droits d'époux & de „ pere."

„ En France les mariages des luthériens & „ des calviniſtes d'Alſace n'ont-ils pas tous les „ effets civils ? La conſcience de nos rois „ leur défendroit-elle de permettre en Languedoc „ ce qu'ils permettent en Alſace, d'accorder „ à leurs ſujets chrétiens ce qu'ils permettent à „ leurs ſujets juifs ?"

„ Par l'édit de 1724, les proteſtans ſont „ exclus de toutes les fonctions publiques & „ d'un grand nombre de profeſſions. Non-ſeule- „ ment ils ne peuvent être ni adminiſtrateurs ni „ magiſtrats; non-ſeulement les officiers protes- „ tans ſont privés de cette marque honorable „ du ſervice militaire, ſeule décoration que le „ grand nombre de ceux qui la portent n'a pu „ avilir, parce qu'elle eſt la récompenſe de la „ bravoure, qualité qui, comme la probité, „ honore par elle-même & non par la ſupériorité „ de ceux qui la poſſedent. Les proteſtans ne „ peuvent être ni chirurgiens, ni apothicaires, „ ni accoucheurs. Boerhaave & Sydenham „ n'euſſent pu, en France, ordonner légale- „ ment une médecine; Cheſelden n'y eût pu „ faire l'opération de la cataracte, ni Margraaf „ y préparer l'antimoine. Il faut être catholi- „ que pour avoir le droit d'imprimer des livres „ ou d'en débiter. Les notaires, les avocats,

„ les

„ les procureurs doivent être catholiques; on
„ exige même des ſergens un certificat de ca-
„ tholicité; on l'exige également pour toutes
„ les charges qui donnent la nobleſſe ou des
„ privileges, & dont l'exceſſive multiplication
„ a été dans les beſoins de l'état une reſſource
„ ſi foible & ſi onéreuſe.

„ A la vérité, pour admettre un proteſtant
„ dans un grand nombre de ces états, comme
„ pour les admettre au mariage, on ſe contente
„ de quelques actes de catholicité atteſtés par
„ des témoins peu ſcrupuleux, & d'un certificat
„ qu'il eſt aiſé de ſe procurer à bon marché.
„ Mais il en réſulte cette triſte conſéquence,
„ que les places, les honneurs, les droits de
„ citoyen, tous les témoignages de la confiance
„ publique, en un mot, ſont pour les proteſ-
„ tans qui ont trahi leur conſcience, ou qui
„ regardent tout acte de religion comme une
„ vaine cérémonie, tandis que l'on punit ceux
„ qui ont une conſcience timorée, ou une ame
„ trop élevée pour conſentir à l'ombre même
„ d'un menſonge."

On démontre dans le dialogue combien ces loix offenſent à la fois & l'humanité & la juſtice. Ces loix ſont-elles plus conformes aux intérêts de la religion? Le ſont-elles aux vues d'une ſaine politique? Et, s'il faut les détruire, quand & comment doivent-elles être abrogées?

On répond à la premiere queſtion: „ Plus

Digitized by Google

„ on persécute pour la religion, plus il y a
„ d'hommes sans religion. L'observation a con-
„ firmé cette vérité générale; les pays où l'in-
„ quisition est en vigueur sont remplis d'athées;
„ on voit des déistes en grand nombre dans les
„ états où les non-conformistes sont traités avec
„ sévérité: dans les pays de tolérance il n'y a
„ que des chrétiens.

„ Des instructions solides, mais faites avec
„ modération, & auxquelles même on soit libre
„ encore de se refuser, l'exemple de la vertu
„ dans les prêtres catholiques, une égale distri-
„ bution dans leurs aumônes & leurs soins entre
„ les infortunés des deux religions; tels sont les
„ moyens d'opérer de véritables conversions,
„ & c'est ainsi qu'en ont opéré dans leurs dio-
„ cèses les prélats éclairés & pieux dont s'ho-
„ nore l'église gallicane. Quel protestant du
„ diocèse de Nismes, oseroit dire encore que
„ la religion est superstitieuse & cruelle? Ils ne
„ regardent plus comme l'ouvrage de la reli-
„ gion les loix qui les oppriment, depuis qu'ils
„ ont vu le pontife de la religion (1), opposer
„ à la rigueur des loix l'autorité de sa place &
„ de ses vertus; ils ont cessé de haïr une foi
„ dont ils ne reçoivent que des bienfaits & de
„ bons exemples."

On répond à la seconde: „ La tranquilité de

(1) M. Bec-de-lievre, sous-doyen des évêques de France.

Digitized by Google

„ l'état n'a rien à craindre de la révocation des
„ loix portées contre les proteſtans. Les paiſibles habitans de nos provinces n'ont plus
„ l'eſprit des proteſtans de Moncontour & de
„ Jarnac; de même que nos catholiques ne ſont
„ plus ceux de la Saint-Barthelemi & de la
„ ligue; de même que nos évêques n'ont plus
„ l'eſprit tirannique & ſéditieux des cardinaux
„ de Lorraine & de Tournon, des Guillaume-
„ Roſe; de même que nos moines ne ſont plus
„ des Montgaillard, des Bourgoin, des Gui-
„ gnard & des Clément.

„ En ſuppoſant même que les proteſtans euſſent conſervé le même eſprit, ce ne ſeroit
„ pas, ſans doute, en ſuivant les maximes
„ qui ont allumé la guerre au ſeizieme ſiecle,
„ que l'on aſſureroit la tranquilité publique dans
„ le dix-huitieme: mais cette défiance qu'on
„ voudroit inſpirer contre les proteſtans, n'eſt
„ qu'une calomnie inventée par quelques hommes dignes d'avoir aſſiſté aux proceſſions du
„ ſiege de Paris.

L'avocat des proteſtans prétend enfin que
„ le moment eſt arrivé en France où l'abroga-
„ tion des loix contre les proteſtans peut pro-
„ curer plus ſurement les plus grands avanta-
„ ges, & où la conſervation de ces loix peut
„ être la plus dangereuſe pour la proſpérité
„ publique.

„ L'état a beſoin de reſſources nouvelles,

Digitized by Google

„ Un million de citoyens (1) rendus au bon-
„ heur, cent mille familles rapportant en France
„ leurs richeſſes & leur induſtrie, n'offrent-ils
„ pas des reſſources plus durables, des ſecours
„ plus réels, que le crédit apparent qu'on peut
„ ſe procurer par ces ruſes d'agiotages, hono-
„ rées de nos jours du nom d'opérations de
„ finance?

„ La ſéparation de l'Amérique a jeté le dé-
„ couragement dans le commerce & dans les
„ manufactures de l'Angleterre; ceux des réfu-
„ giés françois qui ſeroient reſtés dans cette
„ nouvelle patrie, s'empreſſeront de la quitter:
„ ils auroient été obligés de ſacrifier à leur in-
„ térêt le deſir de revenir en France, & leur
„ intérêt ſe trouve d'accord avec leurs ſenti-
„ mens.

„ Les pays où les proteſtans ſe ſont réfugiés
„ dans le dernier ſiecle, leur offroient peu de
„ reſſources. Toutes les terres y étoient culti-
„ vées, aucun métier néceſſaire ne manquoit
„ de bras; ceux qui n'avoient ni des fonds ni
„ une induſtrie particuliere, reſtoient expoſés à
„ manquer de travail & de ſubſiſtance; c'étoit

(1) Il paroît que l'auteur fait un calcul trop foible du nombre des proteſtans qu'il réduit à un million, & que M. de Monclar évaluoit à trois millions. Des gens bien au fait m'ont aſſuré qu'il avoit plutôt augmenté & qu'il étoit peut-être de quatre millions aujourd'hui.

Digitized by Google

„ chez les ennemis de leur pays qu'ils alloient
„ chercher une retraite, & s'ils avoient pu haïr
„ le gouvernement de leur pays, ils aimoient
„ encore la nation françoise; ils s'intéressoient
„ à sa gloire, qu'ils avoient longtems partagée.
„ Ils ignoroient la langue des pays qu'ils al-
„ loient habiter; & cet inconvénient, presque
„ nul pour des voyageurs riches, est un mal-
„ heur horrible pour des infortunés qui cher-
„ chent un asile.

„ Maintenant l'Amérique offre aux protestans
„ un vaste pays, habité par les alliés de la
„ France, où regnent la liberté de conscience
„ & la liberté politique; où tous les hommes
„ sont égaux; où les ouvriers de toute espece
„ peuvent espérer du travail & même de la for-
„ tune; où des terreins immenses attendent des
„ mains pour les cultiver. Et si, comme il est
„ presque impossible d'en douter, le Canada
„ (1) suit l'exemple des provinces voisines, il
„ existera en Amérique une région où les Fran-
„ çois qui voudroient s'y établir, retrouveroient
„ avec tant d'autres avantages, la langue & les
„ usages de leur patrie. Nous sommes donc
„ menacés d'une émigration nouvelle; & pour

(1) Heureusement, Milord, que le pronostic de l'auteur, assez bien fondé, ne s'est pourtant pas effectué jusqu'à present, graces au parti de douceur & de condescendance que le gouvernement anglois a pris envers cette colonie.

Digitized by Google

iter, il ne nous reſte que deux partis, de conſerver des loix ſanglantes, dont nutilité eſt prouvée, ou d'ôter aux protes- s le deſir de chercher une nouvelle patrie, les rétabliſſant dans les droits que la loi peut ravir avec juſtice, qu'aux hommes i ont mérité de les perdre par un crime." remets, Milord, à l'ordinaire prochain de rendre compte de la nouvelle brochure, que de ce qui ſe ſera paſſé au parlement, 'on doit prendre une délibération préciſe & itive au ſujet des proteſtans. Par quelle té faut-il que notre ſort s'y trouve lié indi- ment, & que l'Angleterre doive redouter déciſions de l'aréopage françois? O Lord d1 chaque jour nous découvre de nouvelles s plus funeſtes de ton abominable adminiſtra- ! Qui te rendra tous les maux que tu fais Frir aux vrais amis de la patrie?

Paris ce 7 décembre 1778.

LETTRE V.

Suite du même sujet.

Au milieu de tant d'amertumes dont n
abreuve notre déteſtable miniſtere, goûto
Milord, un moment de joie: le clergé tri
phe ici en cet inſtant: les proteſtans
ſeront point rappelés, il n'y a même rien
changé à l'égard des loix qui les concernent,
ſans doute ces François expatriés que nous c
nons de perdre, non-ſeulement ne nous reti
ront point leurs bras & leurs richeſſes, n
n'en ſeront que plus implacables ennemis d'
marâtre qui continue à les rejeter impitoya
ment de ſon ſein. Il faut vous faire ſavourer
détail cette importante nouvelle.

Outre l'écrit vigoureux dont je vous ai
tretenu dans ma derniere lettre, qui traitoi
matiere dans la plus grande étendue & remont
aux vrais principes de la légiſlation & de
politique, il s'en étoit répandu un autre mo
violent, plus circonſpect & plus adapté aux v
du parlement, au moins du grand nombre
membres qui n'oſoient franchir les bornes d
leſquelles le miniſtere prétend les circonſcrir

Dans celle-ci, ſous le nom de *Réflexions*

Digitized by Google

citoyen catholique sur les loix de France relatives aux protestans, on rappelle toutes ces loix en grand nombre ; on les discute avec tout le sang-froid du juge, & l'on prouve qu'il n'en est aucune depuis 1685 qui ne soit marquée au coin du fanatisme, du ridicule, de l'absurdité, ou de la barbarie: c'est l'abrogation de ces loix que sollicitent la tolérance, le bon sens, l'humanité, la religion même qu'on y demande. Du reste, on y revient sur les difficultés, & l'on les leve à peu près de même que l'auteur du dialogue; ce qui me dispense d'entrer dans un développement plus long de cet écrit.

Il n'y avoit point de réplique à tout cela; aussi les partisans secrets du clergé dans le conseil ne pouvant résoudre de pareilles objections, ont pris le parti de ruser; ils ont fait sentir qu'on avoit mal à propos appelé les magistrats pour avoir leur avis sur un objet de politique que le gouvernement devoit seul se réserver; que c'étoit tandis qu'on resserroit d'un côté le parlement dans des bornes qu'on lui reprochoit d'avoir franchies en s'immisçant d'affaires d'état qui ne le regardoient pas, lui offrir au contraire la plus belle occasion d'empiéter de l'autre, que le clergé au surplus méritoit des considérations, & qu'il ne falloit pas du moins aggraver un coup aussi cruel en le lui faisant porter par son plus implacable ennemi; qu'il étoit d'ailleurs à ménager en ce moment, où il alloit s'assembler pour donner des secours, & où il pro-

Digitized by Google

teroit de la circonſtance pour retarder & faire des repréſentations importunes.

Le croiriez-vous, Milord? Cette miſérable objection l'a emporté; au moment où les bons patriotes ſe flattoient que les proteſtans alloient recouvrer un état légal en France par le concours de la magiſtrature avec le miniſtere & même avec des membres philoſophes du clergé, le parlement a reçu défenſe de s'en occuper. Le roi a envoyé chercher le premier préſident & lui a dit que des vues de ſageſſe lui ſuggéroient de différer en cette occurrence l'exécution d'un projet qu'il deſiroit, mais pour laquelle le moment n'étoit pas venu, & qu'il attendoit de l'obéiſſance de ſon parlement que la matiere ne ſeroit point miſe en délibération aux chambres aſſemblées qu'il ne lui eût fait connoître ſes intentions par une loi expreſſe.

Le premier préſident a rendu compte mardi (1) à ſa compagnie de cette variation du gouvernement, qui a vivement affecté les zélés: ils ont ſenti que ſi l'on laiſſoit échapper le moment où toutes les circonſtances ſembloient concourir à leur louable entrepriſe, où ſurtout la magiſtrature, ſi ennemie des innovations, ſi difficile à ramener de ſes erreurs, ſi opiniâtre dans ſa routine, étoit diſpoſée le plus favorablement, on ne le retrouveroit pas de ſi tôt; auſſi l'un d'eux,

(1) Le 15 décembre 1778.

Digitized by Google

dont le nom & le discours sont également à conserver, en témoignant son profond respect pour les volontés du roi, & son acquiescement absolu à ses ordres, a-t-il fait une réserve. „ Monsieur", a-t-il dit, en s'adressant au premier président, suivant l'usage. „ L'objet de ma réserve „ est tout-à-la-fois très-important & très-simple; „ il ne s'agit ni de favoriser l'exercice de la „ religion prétendue réformée, ni d'admettre „ aux charges ceux qui la professent; mais d'ob- „ tenir pour eux ce qu'on accorde aux juifs „ dans toute l'étendue du royaume; ce que les „ princes protestans ne refusèrent jamais aux „ catholiques, ni les empereurs payens eux- „ mêmes aux chrétiens qu'ils persécutoient; je „ veux dire un moyen légal d'assurer l'état de „ leurs enfans. Il étoit naturel d'y pourvoir „ lors de la révocation de l'édit de Nantes; „ mais les ministres de Louis quatorze pensè- „ rent qu'en évitant de s'expliquer sur cet objet, „ une incertitude si pénible pour les protestans, „ jointe aux autres moyens de rigueur qu'on „ employoit contre eux, ameneroit bientôt leur „ conversion. Cependant on sentit que l'huma- „ nité ne permettoit pas de leur interdire ex- „ pressément le mariage; ni la religion de les „ traîner malgré eux, aux pieds des autels. „ D'ailleurs, comment avouer le projet de les „ réduire à cette alternative, après leur avoir „ promis, par la loi même qui révoque l'édit „ de Nantes, une existence paisible? On aima

Digitized by Google

„ donc mieux faire ſemblant de croire qu'il n'y
„ avoit plus de proteſtans dans le royaume,
„ & par un aveuglement inconcevable, la plus
„ vaine des fictions fut regardée comme un
„ chef-d'œuvre de politique. L'expérience fit voir
„ qu'on s'étoit trompé: mais ce ſyſtême, con-
„ ſacré par le tems & par l'habitude, ſurvécut
„ pendant une longue ſuite d'années aux eſpé-
„ rances qui l'avoient fait naître. Enfin, l'on
„ ouvrit les yeux; les diſpoſitions de la décla-
„ ration du 9 avril 1736, ſur l'inhumation de
„ ceux auxquels la ſépulture eccléſiaſtique
„ n'eſt pas accordée, parurent annoncer quel-
„ que choſe de ſemblable pour les naiſſances &
„ les mariages. C'étoit en effet l'intention du
„ gouvernement. Un grand prince (le prince de
„ Conti) dont la mémoire vivra toujours dans le
„ ſouvenir du parlément & dans celui de la
„ nation, des miniſtres habiles, des magiſtrats
„ également éclairés & vertueux, s'en occupe-
„ rent, par ordre du feu roi. Mais leurs vues
„ furent traverſées par un enchaînement de
„ circonſtances malheureuſes, & par ces obſta-
„ cles que des intérêts particuliers oppoſent trop
„ ſouvent aux projets utiles. Cependant le mal
„ va toujours en augmentant: on compte depuis
„ 1740 plus de quatre cens mille mariages con-
„ tractés au déſert; ſource féconde de procès
„ ſcandaleux. Des hommes avides conteſtent à
„ leurs proches leur état pour envahir leur for-

Digitized by Google

„ tune: des époux parjures implorent le secours
„ de la justice pour rompre des nœuds formés
„ sous les auspices de la bonne-foi. Les tribu-
„ naux pressés entre la loi naturelle & la lettre
„ des loix positives, sont forcés de s'écarter
„ de l'une ou de l'autre. De quelque maniere
„ qu'ils se determinent, leurs arrêts sont atta-
„ qués, & le sort des jugemens est aussi in-
„ certain que les jugemens même. Les loix de
„ Louis XIV contre les protestans, ne sont
„ donc pas tellement tombées en désuétude,
„ qu'il soit inutile de les abroger. C'est une
„ épée suspendue par un fil au dessus de leur
„ tête: l'intérêt & le fanatisme cherchent con-
„ tinuellement à en faire usage; & malgré les
„ intentions connues du gouvernement, ils y
„ réussissent quelquefois. Que seroit-ce si les
„ administrateurs, moins sages & moins humains,
„ adoptoient d'autres principes? Non! ce n'est
„ point des systêmes mobiles du ministere, que
„ doit dépendre la sureté d'un si grand nombre
„ de citoyens. Il n'y a que la loi qui puisse
„ l'établir sur une base solide; c'est en même
„ temps l'unique moyen de rendre à la France
„ une foule de réfugiés, que la crainte de l'op-
„ pression tient éloignés de leur patrie, & de
„ prévenir de nouvelles émigrations, devenues
„ plus faciles que jamais. En effet, les pro-
„ testans ne sçauroient ignorer que tous les
„ peuples de l'Europe, jaloux d'augmenter leur

Digitized by Google

„ population, les recevroient à bras ouverts ;
„ & que l'Amérique ſeptentrionale, une fois
„ pacifiée, leur offrira des reſſources encore
„ plus ſûres. D'un autre côté, la juſtice & la
„ bonté du roi, le caractere de ſes miniſtres ;
„ le vœu des magiſtrats ont dû leur donner
„ de grandes eſpérances. Il ſera dur pour eux
„ de les voir trompées, plus dur encore de voir
„ mettre le ſceau à leur proſcription, dans un
„ ſiecle où la tolérance civile a reçu dans la
„ plupart des pays, catholiques ou proteſtans,
„ celle de l'opinion publique. N'en doutons pas :
„ le réſultat de notre délibération rendra la vie
„ à deux millions de citoyens, ou les plongera
„ dans le déſeſpoir. Tous les yeux ſont fixés
„ ſur le parlement ; c'eſt de lui, c'eſt de ce
„ ſénat auguſte, l'appui des malheureux & le
„ pere de la patrie, qu'on attend un remede
„ efficace au plus criant des abus. Les miſteres
„ ſont profanés, l'humanité outragée, les
„ droits des citoyens foulés aux pieds, l'état
„ menacé d'une perte irréparable ; & nous gar-
„ derions le ſilence ! & nous n'uſerions pas du
„ droit inconteſtable que la raiſon & la loi
„ donnent au parlement, de ce droit que le plus
„ abſolu des princes reconnoît & confirme dans
„ l'ordonnance de 1667, de repréſenter en tout
„ tems au roi ce qu'il juge à propos, ſur les
„ articles des ordonnances, qui, par la ſuite
„ du tems, uſage & expérience, ſe trouvent

Digitized by Google

„ être contre l'utilité ou commodité publique ;
„ ou être sujets à interprétation, déclaration
„ ou modération ! Je vous prie, Monsieur, de
„ vouloir bien mettre en délibération ce qu'il
„ peut y avoir à faire à ce sujet.

M. de Brétignieres (1), c'est le nom de l'auteur de l'avis qui étoit venu renforcer le parti de M. Dionis Duséjour & d'Epremesnil, se flattoit par cette tournure adroite de rengager l'affaire, d'empêcher du moins, qu'elle ne fût absolument abandonnée; mais, en admirant son courage & son éloquence, on n'a pu suivre le *Mezzotermine* qu'il indiquoit ; l'on a craint d'indisposer par cette obstination qui n'auroit pas de succès, le monarque très-jaloux de son autorité, surtout en garde contre une compagnie que, dès le commencement de son regne, on lui a peinte comme toujours prête à empiéter sur la prérogative royale. Le grand nombre a donc été d'avis d'obtempérer & de s'abstenir de s'occuper de l'affaire. On a formé un arrêté portant *qu'il n'y avoit lieu à délibérer & qu'on s'en rapporteroit à la prudence du roi.* Ce qui laisse quelque espoir aux défenseurs des protestans, c'est que S. M. n'a contre eux aucune haine personnelle ou religieuse, qu'elle est parfaitement indifférente à cet égard & disposée à ne voir l'affaire que sous le

(1) Conseiller de la troisieme chambre des enquêtes.

Digitized by Google

point de vue politique où l'on la lui présentera. C'eſt une obligation qu'a la France au comte de Maurepas, à M. Turgot, à M. de Malesherbes, à M. Necker, à tous ces miniſtres philoſophes qui ont entouré & entourent le trône encore, & ont par leurs ſages maximes détruit l'eſprit de bigoterie dont la mauvaiſe éducation du duc de la Vauguyon auroit pu infecter le prince dans ſon enfance. Ils l'ont remis dans ce point de calme où doit être un grand roi pour bien gouverner.

Le rappel des proteſtans n'eſt donc pas déſeſpéré ſous le regne actuel, s'il eſt auſſi long qu'il y a lieu de le ſuppoſer, évenement dont nous devons nous réjouir d'avance, & comme freres, & comme hommes; mais il eſt manqué pour le moment, pour le courant de la guerre, ce dont nous devons nous féliciter comme Anglois.

Digitized by Google

LETTRE VI.

Sur la réception de M. Gérard à Philadelphie ; sur les dispositions des Américains envers les François ; détails ultérieurs de la campagne de M. le comte d'Estaing depuis qu'il s'est présenté devant New-York jusqu'à son départ de Boston pour les Antilles.

Les François, Milord, qui s'étoient longtems exalté l'imagination par la perspective d'un triomphe presque certain en Amérique de la part du comte d'Estaing, voient enfin s'évanouir ces brillantes chimeres & savent maintenant à quoi s'en tenir sur cette campagne. Comment un espoir aussi bien fondé a-t-il été déçu? Comment les insurgens inexpérimentés, sans alliés, sans secours, manquant de tout, ont-ils soutenu nos premiers efforts avec une valeur dont on ne trouve d'exemple que dans les beaux siecles de la Grece & de Rome, avec une intelligence qui a mis en défaut l'habileté des plus grands généraux anglois de terre & de mer, qui a étonné, confondu la sagesse des gens du métier de toutes les nations, témoins de ce spectacle, & qui n'auroient jamais pu le prévoir? C'est qu'ils étoient seuls & unis, qu'ils n'avoient qu'une ame, qu'une passion, ce patriotisme qui dans tous

Digitized by Google

tous les tems fut la source des vertus héroïques & fit enfanter des miracles. Aujourd'hui que les François ont apporté parmi ce peuple leur esprit de domination, l'amour propre blessé des Américains s'est révolté; la défiance; la jalousie, l'envie, toutes les passions basses qui dégradent l'ame sont entrées dans la leur, & ils redoutent presque autant leurs bienfaiteurs prétendus, que leurs anciens maîtres. Ce n'est qu'à cette révolution dans leur maniere de sentir & de penser qu'on peut attribuer les choses incroyables qu'on apprend de ce pays-là. D'ailleurs, mes conjectures se rapportent aux faits que nous racontent & les lettres particulieres écrites des lieux, & les divers témoins qui en sont revenus.

Je vais, Milord, vous mettre en scene un acteur qui arrive de Boston, & m'a paru avoir tous les caracteres propres à se concilier ma créance. C'est un ancien officier de la compagnie des Indes, fort sage, fort instruit, fort expérimenté; il étoit passé comme tant d'autres dans le dessein de voir quel parti il pourroit tirer de son métier chez des gens ayant grand besoin de pareils hommes; il étoit fait pour y être bien accueilli; son air simple & modeste, sa tournure assez anglaise, devoient prévenir en sa faveur, & en effet il a été reçu à bras ouverts; mais il n'a pas trouvé la marine des Américains assez avancée pour y occuper le grade qu'il auroit desiré, & qui lui convenoit; il n'étoit plus dans le cas de jouer le rôle de corsaire ou de flibustier,

Digitized by Google

D'ailleurs, dans l'intervalle la guerre s'eſt déclarée entre l'Angleterre & la France; il a cru que c'étoit l'occaſion de retourner dans l'Inde, d'y ſervir ſa patrie, & qu'il déploiroit avec plus d'avantage ſes talens dans des mers qu'il connoiſſoit déjà & où le plus léger ſuccès pouvoit lui procurer ſa fortune. En attendant qu'il ſoit employé, il cherche avec avidité les nouvelles. On l'a préſenté dernierement au club dont vous connoiſſez les autres acteurs; celui-ci ſe nomme M. Roche, & on l'annonça comme pouvant répondre à toutes les queſtions qu'on lui feroit concernant l'Amérique & la campagne du comte d'Eſtaing qu'il quittoit; il fut donc mis ſur la ſellette; chacun l'entoura & le preſſura le plus qu'il put.

M. GIRARD.

Dites-nous donc, Monſieur, comment eſt-il poſſible que M. d'Eſtaing n'ait rien fait? M. d'Eſtaing ſur lequel on comptoit avec tant de confiance!

M. ROCHE.

Vous connoiſſez la ruſe de certains filoux de ce pays-ci, qui la nuit font ſemblant de ſe battre, & lorſqu'un tiers crédule à la bonhommie de s'aprocher pour les ſéparer ſe réuniſſent ſoudain, tombent ſur lui & le volent. C'eſt à peu près ce qui eſt arrivé au général françois. Toute comparaiſon cloche. Les Américains ne ſe ſont pas abſolument joints aux Anglois contre lui;

Digitized by Google

mais ils ont fait tout ce qu'il falloit pour le faire échouer.

M. Pilot.

Comment accorder cette conduite avec l'accueil qu'a reçu M. Gérard & qu'il méritoit en effet en ce jour mémorable où il venoit de la part du plus grand potentat de l'Europe dire à un corps de négocians & d'agriculteurs; „ Je „ vous reconnois pour mes égaux dans l'ordre „ politique; passez de l'état de sujétion à celui „ d'indépendance, & prenez désormais votre „ place au rang des corps souverains qui exi„ stent sur la terre.

M. Roche.

Vraiment M. Gérard a été très-bien venu du congrès qui, ayant su son débarquement, députa vers lui pour le recevoir & l'accompagner jusqu'à Philadelphie, où en entrant (1) il fut salué par l'artillerie de la place & causa les démonstrations de la joie la plus vive. Son premier soin fut d'apprendre par un message au congrès l'ordre qu'avoit le comte d'Estaing de prendre sous sa protection tous les armemens, soit publics, soit particuliers des Etats-Unis, & de leur abandonner exclusivement & sans partage les diverses prises qu'ils pourroient faire; politique nécessaire pour encourager la course & se mettre

(1) Le samedi 11 juillet 1778.

Digitized by Google

en mesure vis-à-vis des Anglois qui, désolant & infestant toutes les côtes par leurs corsaires, auroient empêché l'armée navale Françoise de recevoir les secours dont elle auroit besoin; mais en même tems le vice-amiral mettoit par là en quelque sorte sous sa dépendance tous les maîtres des navires américains, obligés de s'adresser à lui pour recevoir les signaux convenus.

Ce ne fut que près d'un mois après (1), tems nécessaire pour les préparatifs de la cérémonie, que M. Gérard, dans une audience solemnelle, remit au congrès la lettre de créance du roi (2), adressée *à ses très-grands amis & alliés*, qu'il traite cependant assez cavalierement à la fin *en priant dieu de les avoir en sa sainte garde*, formule usitée vis-à-vis le moindre des sujets. Quoi qu'il en soit, dans les discours que prononcerent respectivement le ministre plénipotentiaire de France & le président du congrès, discours imprimés aujourd'hui & que vous avez pu lire dans différentes gazettes, on trouve un intérêt, une confiance, une sincérité, une cordialité qu'on n'avoit pas encore vus dans ces morceaux politiques. Aussi n'est-ce pas du sénat américain que sont éclos les germes de division entre les deux nations. C'est du caractere du peuple mal disposé en faveur des François;

(1) Le 6 août 1778.
(2) Datée de Versailles le 28 mars 1778.

Digitized by Google

c'eſt de la rivalité des généraux ne voulant pas leur laiſſer la gloire des premiers ſuccès.

Le premier nous regarde comme aſſervis ſous le double deſpotiſme du gouvernement & des prêtres; comme de vils eſclaves livrés aux préjugés & à la ſuperſtition; du reſte, comme une nation frivole, énervée, ſans principes, ſans délicateſſe, ſans foi, ſans loi, ne reſpectant pas même les devoirs les plus ſacrés, comme des préſomptueux nous croyant, malgré notre abjection, ſupérieurs à tous les autres peuples de la terre; enfin comme perſuadés que le premier emploi de l'eſprit eſt de faire des dupes: les Anglois, bien loin de tirer les Américains de ces préventions, s'étoient plus à les répandre, à les fortifier. Le presbitérianiſme, ennemi implacable du catholiciſme, la ſecte dominante du pays, en avoit rendu les habitans encore plus diſpoſés à les croire. Tout ſembla dans le commencement de la liaiſon des inſurgens avec nous, les confirmer dans leur mauvaiſe idée des François. La plupart de ceux accourus en Amérique, au bruit de la révolution, étoient des hommes perdus de dettes & de réputation, qui s'annonçoient avec des titres & des noms faux, qui vantoient leur capacité, obtenoient des grades diſtingués dans l'armée des provinciaux (*), recevoient des

(*) Nom donné dans le commencement aux troupes américaines pour les diſtinguer des troupes ennemies, appelées *les mercenaires*. (*Note des éditeurs.*)

Digitized by Google

avances considérables, & disparoissoient ensuite.

LE COMTE DE CATURLAN.

Eh! qu'attendre en effet d'officiers assez bas pour valeter dans l'antichambre du Sieur de Beaumarchais & recevoir leur mission d'un pareil apôtre, l'homme le plus diffamé & le plus corrompu du royaume?

M. ROCHE.

La simplicité des Américains, leur peu d'expérience, ouvrirent un champ vaste aux escroqueries des avanturiers. Plusieurs même d'entre eux commirent des crimes dignes des derniers supplices.

Les premieres marchandises que les Américains reçurent aussi de France contribuerent encore généralement à les entretenir dans l'opinion fâcheuse où ils étoient: on leur avoit envoyé le rebut de nos manufactures; ils jugerent que nous ne savions rien fabriquer de mieux; on leur avoit fait payer ces rebuts comme des productions de la premiere qualité; ils se plaignirent qu'on eût abusé de leur bonne-foi & eurent raison.

LE COMTE DE CATURLAN.

Tout se ressentoit de l'agent chargé d'abord de ces opérations; sa cupidité les lui avoit fait regarder comme un coup de main à faire promptement: il ne s'imaginoit pas qu'il en pût résulter jamais une liaison soutenue & durable. Le

Digitized by Google

Sieur de Beaumarchais s'embarraſſoit peu des plaintes qu'il comptoit devoir être étouffées avant de parvenir juſqu'au gouvernement.

M. Roche.

Et ce ſont ces premieres impreſſions qu'on efface difficilement, qui jettent en diſcrédit même aujourd'hui les marchandiſes qui viennent de France; elles ſe vendent par cette raiſon à un prix bien inférieur à celui des productions de l'Angleterre de la même eſpece.

C'eſt donc avec ces torts, c'eſt au milieu de ces plaintes retentiſſant de tous les coins de l'Amérique ſeptentrionale, que les François parurent à la côte ſous les ordres du comte d'Eſtaing commandant une eſcadre formidable. Les Torys (*), dont il y a beaucoup de cachés parmi les gens aiſés, qui ne ſoutiennent le parti républicain que dans la crainte de perdre leur poſſeſſions, & dont le cœur eſt véritablement anglois, uſerent d'une politique adroite pour faire échouer les entrepriſes de ce général & l'empêcher de recevoir les ſecours dont il avoit beſoin. Ils ſemerent ſourdement le bruit parmi leurs compatriotes qu'il faloit ſe défier de la protection apparente de Louis Seize; que ce jeune monarque, ambitieux comme on l'eſt à ſon âge, cher-

(1) Sobriquet qui remonte au tems de Charles-ſecond, où l'on commença à appeler ainſi à Londres les gens attachés au parti du roi. (*Note des éditeurs.*)

Digitized by Google

choit moins à les soustraire au joug de la mere-patrie, qu'à les mettre sous le sien; que son intention secrete étoit de garder les conquêtes que son escadre pourroit faire, de se ménager ainsi des points d'appui, & de profiter de leur simplicité, de leur inaction, de leur inhabileté, de leur confiance pour s'insinuer plus avant & les conquérir de proche en proche; qu'on devoit d'autant mieux soupçonner ce projet, qu'il découloit naturellement de la proposition que la cour de Versailles avoit faite dans le principe à la cour de Londres de s'unir à elle pour réduire ses sujets révoltés, à condition qu'elle lui céderoit quelques postes. Ces rumeurs vagues furent bientôt consignées dans des écrits publics & inspirerent une défiance générale. De là M. d'Estaing ne trouva point de pilote pour le faire aborder où il vouloit; de là il fut trahi par ceux auxquels il avoit donné sa confiance; de là tous ses plans d'attaque furent éventés & connus des Anglois avant leur exécution; de là le défaut de vivres & d'eau; de là enfin, le massacre de M. de Saint-Sauveur, & tous les malheurs qui ont constamment accompagné ce général durant sa campagne du nord.

M. D'ECLIEU.

Je conçois, Monsieur, par le tableau que vous nous offrez de la situation des esprits dans ce pays-là, que le comte d'Estaing a dû trouver de grands obstacles; mais vous ne nous parlez pas

Digitized by Google

pas des fautes que ce général a faites, qui, au lieu de diminuer ces obſtacles, les ont accrus & multipliés. Malgré le ſoin qu'il prend d'empêcher les officiers d'écrire, je ne ſais comment il arrive toujours des lettres par les airs, & l'on lui reproche bien des écoles. D'abord à ſon aterrage, nous en ſommes déjà convenus ici, il en a commis une capitale, dès qu'il a ſu que l'ennemi avoit évacué Philadelphie, de n'être pas reſté dans la Délaware pour y faire de l'eau dont il étoit ſur le point de manquer, pour s'aboucher avec le congrès & le général Washington, concerter avec eux le plan de ſes opérations & ſurtout en recevoir des pilotes & des guides ſûrs dont, dès les premiers pas dans un pays inconnu, il avoit ſenti toute l'importance.

M. Roche.

Son activité, Monſieur, ne lui a pas permis la lenteur des délibérations, qui auroient retardé ſa marche; il ſe flattoit de pouvoir, ſinon intercepter le convoi de l'ennemi, parti depuis pluſieurs jours pour New-York, au moins le ſurprendre en déſordre encore.

M. d'Eclieu.

A la bonne heure; ſi le comte d'Eſtaing n'eût été en ce moment qu'un ſimple flibuſtier, il pouvoit courir ces riſques-là; mais le général d'une grande eſcadre ne ſe haſarde pas ainſi en avanturier; il ne compromet point toutes les

Digitized by Google

forces qui lui ſont confiées dans une expédition dont il ne connoît ni le danger, ni les moyens; il ne commence pas ſans néceſſité par expoſer douze ou quinze mille hommes à mourir de ſoif & d'inanition. D'ailleurs, l'ignorance où il étoit de la côte & le défaut de marins pour le guider, devoient lui faire perdre plus de tems qu'il n'en auroit employé dans le ſage retard qu'on lui propoſoit.

M. ROCHE.

Voilà le grand malheur: c'eſt d'avoir été abandonné, trahi par ſes premiers pilotes; c'eſt de n'en avoir par rencontré de bons enſuite; c'eſt qu'on ait prévenu l'amiral Howe de ſon arrivée, enſorte qu'il trouva les Anglois retirés dans le port de Sandy-Hook avec leurs vaiſſeaux de guerre, & les tranſports dans la riviere d'Hudſon. Malgré cela vingt navires environ (1) tomberent en ſon pouvoir, graces à la rapidité avec laquelle il s'étoit porté de ce côté-là. Du reſte, ſon ardeur étoit extrême; il promettoit

(1) Extrait d'une lettre de New-York, du 25 juillet... Depuis que l'eſcadre françoiſe eſt arrivée devant Sandy-Hook, environ 20 navires, dont aucun n'eſt européen, ſont tombés en ſon pouvoir; ce ſont pour la plupart des priſes deſtinées pour ce port, au nombre deſquelles ſont le lieutenant Whi'wort à bord du *Stanley* convoyant 8 ou 4 priſes, un brigantin de marque ayant 2 ou 3 priſes ſous ſa protection, un vaiſſeau, 5 brigantins, des ſloops & des ſchooners, venant des barbades.

Digitized by Google

cent mille écus au pilote qui voudroit se charger de l'entrer dans le port; mais cette promesse ne put servir qu'à le convaincre davantage de l'impossibilité de l'exécution; personne n'osa tenter de mériter le prix. Il tint un conseil à bord du *Languedoc*, où il fit appeler tous les pilotes; on délibéra longtems & l'on convint unanimement que les vaisseaux, commandans surtout, tiroient trop d'eau.

LE COMTE DE CATUELAN.

Vraiment, je le crois bien. On assure que le prince de Montbazon, lieutenant général des armées navales, chargé de l'inspection du port de Toulon (1), a rapporté dans le tems au ministre que l'escadre du comte d'Estaing, déjà fort encombrée des effets embarqués par ordre du roi pour nos nouveaux alliés, l'étoit pour le moins autant des pacotilles des officiers.

M. D'ECLIEU.

Bon, bon; voilà toujours les propos ordinaires.

LE BARON DE KNIPAUSEN.

Et malheureusement trop vrais.

M. ROCHE.

Quoi qu'il en soit, le *Languedoc* & le *Tonant* tiroient jusqu'à 27 pieds d'eau; cela effraya.

(1) Comme le duc de Chartres l'avoit été de celui de Brest.

Digitized by Google

Quelques pilotes convenoient bien qu'il y avoit du fond suffisamment; mais il ajoutoient que le passage étoit si étroit, qu'il étoit extrêmement hasardeux de se risquer, parce qu'un seul vaisseau venant à échouer, ce qui étoit presque inévitable, il fermeroit le passage aux autres qui seroient foudroyés par l'artillerie des vaisseaux & des batteries de l'ennemi avant qu'on l'eût retiré.

M. Girard.

Ainsi l'infériorité de l'escadre ennemie, dont les plus forts vaisseaux valoient à peine le plus petit des nôtres, qui faisoit présumer ici que l'amiral Howe devoit être écrasé, fit précisement son salut.

M. d'Eclieu.

Ce qui démontre combien le comte d'Estaing avoit eu tort de s'avanturer à cette expédition folle avant d'avoir pris langue, fait de l'eau & des vivres, c'est la difficulté qu'il éprouva pour ces deux derniers objets. On fut obligé d'essayer de faire de l'eau dans une riviere voisine (1) au péril de la vie, pour passer la barre qui en ferme l'entrée; on tira quelques provisions de Jersey; mais il fallut les porter par terre pendant une lieue & demie (2); il fallut perdre du

(1) La riviere de Schreusbury.
(2) Trois milles du pays.

Digitized by Google

monde en exposant pour les convois, un corps de troupe beaucoup trop foible pour soutenir une attaque de l'ennemi, dont toutes les forces étoient rassemblées dans cette partie, encore n'a-t-on jamais pu avoir des vivres au-delà de ce qui étoit nécessaire pour la consommation de l'escadre pendant 24 heures. Un jour cependant on s'en procura le double; mais la trop grande charge & la précipitation en transportant les barils firent perdre beaucoup de bateaux & même des hommes, à raison des lames très-dangereuses dans ces parages lorsqu'on n'y est pas accoutumé, & qu'on ne sait par les prendre convenablement.

Vous voyez, Monsieur, que je sais bien des détails; que je n'ai pas été mal servi.

M. Roche.

Avec passion cependant, car la façon de présenter les choses fait beaucoup.

M. Girard.

Suivons, Messieurs: parlons de l'expédition de New-Port actuellement.

M. Roche.

Ce qui a contribué d'abord à la faire échouer, c'est que le secret n'a pas été bien gardé. Le lord Howe, ayant été instruit du dessein de l'amiral François, y fit conduire trois mille hommes sous les ordres du général Prescot par des

Digitized by Google

bâtimens de transport; on les voyoit filer journellement & croyer l'Isle-Longue.

M. D'Eclieu.

Eh bien! c'étoit là le cas de mettre de l'activité, de fondre sur ces transports. Point du tout, l'indécision du général, onze jours passés devant New-York, en laissant le tems à l'ennemi de recevoir des secours & de se fortifier, ont augmenté les difficultés de l'entreprise.

M. Roche.

Tous ces délais n'auroient pas empêché la prise de Rhode-Island sans la jalousie du général américain Sullivan: Les habitans de New-Port tremblans avoient déjà abandonné la ville; les Hessois, troupes mercenaires, étoient prêts à se révolter à la vue du moindre péril; deux petites frégates envoyées pour garder la passe de l'est, causerent une telle alarme de ce côté, qu'une corvette de vingt canons de douze & deux galeres mouillées sous une batterie se brûlerent en les voyant paroître; le *Sagittaire* seul força la passe de l'ouest, détruisit une batterie & fut mouiller sans empêchement à la pointe nord de cette isle. Si l'escadre étoit entrée en même tems, comme elle le pouvoit, par la passe du milieu, & comme y étoit disposé le général dont les préparatifs étoient déjà faits, mille hommes de troupes, que l'ennemi avoit portés sur l'isle, auroient été faits prisonniers sans pouvoir se défendre. Sullivan, craignant de ne pas partager l'honneur de cette

Digitized by Google

journée, engagea le comte
jusqu'à ce qu'il eût rassemble

M. D'ECLI

Et M. d'Estaing, si entier
si alerte, reste tout-à-coup d
seulement ne tient pas un coi
une circonstance aussi critiqu
toutes les observations amical
& mouille froidement dev
grand étonnement de toute l'e
de satisfaction de l'ennemi.

LE BARON DE K

C'est qu'il n'étoit pas ap
bon jour de lune.

M. PILO

Comment, Baron, quelle
plaisanterie ?

M. D'ECLI

Pas si mauvaise. Les o
ont observé que le comte
disparates de caractere inconc
quelquefois prudent jusqu'à
me, & quelquefois hardi
On en a cherché la solution
On a trouvé que ces acc
prenoient toujours dans la
qu'au contraire, il ne tombo
foiblesse qu'au renouvellem

Digitized by Google

sous. On en a conclu que cet astre influoit beaucoup sur lui, & quand on veut juger du parti qu'il prendra dans les occasions périlleuses, on demande où en sommes-nous de la lune ?

LE BARON DE KNIPAUSEN.

Il a été lunatique dès sa jeunesse; car dans l'avant-derniere guerre, il revint de l'armée, le bras en écharpe, comme s'il eût eu une blessure considérable; on sut qu'il n'avoit été que légerement blessé ou même point du tout. On le plaisanta si fort, on le couvrit tellement de ridicule, qu'il prit le parti de s'expatrier & de passer dans l'Inde, où je l'ai vu de près, & puis vous assurer que sa raison n'est vraiment pas d'une espece ordinaire.

LE COMTE DE NOLIVOS.

Il y a bien quelque chose comme cela; je me rappelle l'anecdote.

M. ROCHE.

Quoique vous en disiez, Messieurs, moi je trouve que si M. d'Estaing a péché ici, ce n'a été que par trop de tête; il étoit gêné par ses instructions, il lui étoit enjoint de ne rien faire sans le consentement & le concours de ses alliés; il savoit qu'il avoit autant à redouter de la jalousie des siens que de celle des Américains; qu'il en seroit blâmé avec autant d'amertume, s'il ne réussissoit pas; il a cru plus sage de se conformer à la lettre de ses ordres.

Digitized by Google

Mais il perdoit de gaîté de cœur des avantages réels & sûrs; il auroit aussi bien attendu Sullivan dans le port que dans la rade, cette manœuvre resserroit l'ennemi de plus près; en formant des batteries de canons & de mortiers sur le continent il auroit pu bombarder & détruire la ville.

Ce qui condamne encore mieux le comte d'Estaing de n'avoir pas profité pour entrer, de la premiere terreur qu'avoit répandu dans New-Port son escadre, ce sont les premiers succès que lui valut d'abord la seule timidité de l'ennemi. Le *Protecteur* & la *Provence*, s'étant glissés dans la passe de l'ouest, forcerent cinq frégates ou corvettes mouillées près de la ville à se brûler, parce qu'elles s'imaginerent dans l'éloignement que ces vaisseaux étoient l'avant garde de l'escadre qui entroit par cette passe.

Une belle manœuvre de ces vaisseaux, & qui n'est due en rien au général, c'est le stratagême dont ils userent envers deux frégates qui veilloient les observer chaque matin au point du jour; dans la nuit ils gagnerent le vent à ces frégates & se mirent entre la terre & elles, de sorte que, ne sçachant où se retirer, elles préférerent de se brûler à la voile (1), à tomber en notre puissance.

(1) Cet évenement est du 5 août. L'escadre avoi

LE BARON DE KNIPAUSEN.

La véritable objection à faire, suivant moi, aux défenseurs du comte d'Estaing en cette occasion, c'est que, par son retard, il laissoit tout le tems à l'amiral Howe de se préparer & de survenir.

M. ROCHE.

Et voilà précisément ce qui fait pour lui, ce qui répond aux critiques & le justifie complettement. Car enfin, l'escadre angloise auroit pu arriver beaucoup plutôt & le surprendre. Quel reproche le comte d'Estaing n'auroit-il pas mérité de la cour & des Américains même, si par trop de précipitation, il se fût trouvé ainsi entre deux feux, sans être soutenu, & eût inévitablement éprouvé les suites les plus funestes d'une pareille imprudence.

LE COMTE DE NOLIVOS.

C'auroit été l'histoire de *Filingshausan* (1).

M. ROCHE.

Je vais plus loin, Messieurs: je prétends que dans le cas même où le comte d'Estaing, instruit

---

paru devant Rhode-Island en ligne de combat dès le 29 juillet. Elle avoit appareillé & quitté New-York le 22.

(1) Le maréchal prince de Soubise, qui commandoit l'armée françoise en 1760 à l'affaire de *Filingshausan*, reprocha au duc de Broglio commandant un corps séparé, d'avoir précipité l'attaque dans l'espoir d'obtenir seul la victoire, & celui-ci fut rappelé.

Digitized by Google

d'une part de l'effroi de la garnison de New-Port, de l'autre de la nonchalance de Howe (1), eût ainsi préſagé une victoire preſque certaine, il auroit été de ſa politique bien entendue de ne pas profiter de ſon avantage, parce qu'il ſe fût aliéné peut-être les Américains à jamais & préparé nombre de diſgraces pour l'avenir. C'eſt donc en derniere analiſe à nos alliés qu'il faut attribuer la mauvaiſe iſſue de cette premiere expédition. En effet, dès que Sullivan, ayant perdu onze jours à raſſembler ſes milices, eut fait ſavoir au comte d'Eſtaing qu'il étoit en état de ſoutenir ſon attaque & de le ſeconder, le général françois ne perdit point de tems; il aſſembla les capitaines de l'eſcadre, non pour tenir conſeil, il ſçavoit trop que ces ſortes de délibérations ſont toujours timides; mais pour leur ſignifier ce qu'ils avoient à faire, conſéquemment au plan d'attaque concerté avec les alliés.

M. D'ECLIEU.

On m'écrit qu'en effet il réunit les officiers commandans, plutôt pour la forme & ſa ſureté particuliere que pour les conſulter réellement; puiſqu'il commença par mettre en avant qu'il avoit ordre du roi de forcer le paſſage de New-Port, aſſertion ridicule, en ce que le roi

(1) L'amiral Howe ne ſe mit en mer de New-York avec ſa flotte que le 10 août.

Digitized by Google

n'avoit certainement pas prévu le cas où il se trouveroit pour lui donner un pareil ordre.

M. ROCHE.

Auſſi ne s'annonça t-il pas ainſi. C'eſt un ridicule que vos camarades ont cherché à lui donner; mais s'il n'avoit pas cet ordre exprès, il l'avoit au moins implicite. Ses inſtructions étoient de ſe laiſſer aller aux impulſions qu'il recevroit des Etats-Unis. Ils avoient le deſſein de s'emparer de Rhode-Island; il falloit donc qu'il ſuivît les diſpoſitions combinées. Pour la réuſſite, elle ne pouvoit avoir lieu que par cette attaque vigoureuſe, & en ce ſens en la formant il exécutoit réellement les intentions de ſon maître.

Le comte d'Eſtaing étoit donc bien décidé à tout tenter pour forcer le paſſage; il ne s'agiſſoit que de la maniere de s'y prendre. On convint que les vaiſſeaux entreroient couplés deux à deux, afin de pouvoir éviter plus facilement dans les intervalles d'un couple à l'autre, les brûlots qu'il étoit probable que les ennemis auroient placés; qu'on ſtationneroit en dehors de la paſſe le *Protecteur* & la *Provence* qui veilleroient à empêcher la ſortie des bâtimens ennemis; mais ces deux vaiſſeaux avec le *Fantaſque* & le *Sagittaire* étant dans la paſſe de l'oueſt, furent obligés de ſe *Touer* (*) pour ſortir

(*) *Touer*, c'eſt tirer ou faire avancer un bâtiment avec

& venir prendre le poste assigné, ce qu'ils n'eurent pas le tems de faire.

Selon les ordres réglés dans le conseil, le samedi huit août à trois heures après midi, les huit vaisseaux remplirent leur mission; ils se trouverent tout étonnés de se voir devant la ville de New-Port, sans avoir éprouvé la résistance qu'ils devoient craindre. L'ennemi n'avoit point profité du tems précieux qu'on lui avoit laissé, il se croyoit si peu en sureté qu'il mit le feu à ses magasins & brûla le bois qui couvroit son camp. Le vaisseau de la compagnie, *le Grand-Duc*, & deux frégates qui restoient mouillés avec les bâtimens de transport sous la ville, protégés par les batteries, défendus en outre par une ligne de bâtimens coulés bas qui empêchoient nos vaisseaux de s'approcher, ne se crurent pas en sureté; ils jugerent plus expédient de se brûler tout de suite que d'attendre l'événement (1).

---

un cable, à mesure qu'on roule celui-ci autour du cabestan (*Note des éditeurs.*)

(1) On évalue à plus de deux millions & demi la perte des frégates & chaloupes de guerre brûlés durant le siege par les Anglois eux-mêmes, quoiqu'ils en eussent retiré l'artillerie & les munitions; les principales sont, *la Flore*, *la Junon*, *l'Orphée* & *l'Allouette* de 32. *Le Faucon* de 18 & *le Pêcheur* de 16 &c.

On évalue à peu près autant une cinquantaine de bâtimens de transport coulés bas pour fermer l'entrée du Havre aux François.

Digitized by Google

M. Pilot.

Quelle belle apparence de fortune !

M. Boyer.

Vraiment, on comptoit si bien sur la prise de New-Port & de Rhode-Island conséquemment, que le bruit en a couru longtems ici. J'avois mandé cette nouvelle à mon correspondant à Londres comme positive. M. de Sartines la croyoit lui-même, M. Franklin aussi; ces Messieurs ne faisoient aucun doute là-dessus.

M. Roche.

La timidité & le découragement des Anglois étoient extrêmes. Les François en étoient d'autant plus frappés qu'ils s'attendoient à une résistance opiniatre & que les moyens ne manquoient pas à leurs rivaux.

Nos vaisseaux mouillerent un peu au nord de la ville, derriere la petite isle Rhode-Island, qui lui est opposée. Sullivan ayant sous lui le général Hancok, ancien président du congrès, & le marquis de la Fayette, débarquoit alors avec dix mille hommes dans le nord de l'isle, protégés par nos frégates. M. d'Estaing en devoit fournir autant de son escadre; on nous avoit envoyé pour cela des bateaux plats. La garnison de nos vaisseaux étant insuffisante, le général y avoit suppléé en enrôlant des matelots.

M. d'Eclieu.

Oui, cette idée bisarre étoit bien digne de

son auteur. Imaginez-vous qu'on a déjà beaucoup de peine à contenir à bord les matelots qui, la plupart, ont besoin d'être continuellement harcelés de leurs officiers; jugez quel service on peut espérer de pareils hommes en liberté de se soustraire au danger par la fuite. D'ailleurs, sans tactique, sans discipline, sans habitude à manier des armes, habillés d'une maniere nouvelle, extraordinaire, gênante pour eux, ils ne sont propres qu'à porter le désordre & à piller. On m'écrit qu'il auroit suffi de voir cette grotesque armée pour en juger.

C'est ce qu'on représenta inutilement au comte d'Estaing. On lui objecta que, sans pouvoir espérer aucun avantage du service des équipages, comme soldats, il s'exposoit à perdre des hommes essentiellement nécessaires à ses vaisseaux, impossibles à remplacer; que l'escadre se trouvoit désarmée, hors d'état de remettre en mer, & qu'elle couroit les plus grands risques si l'ennemi se montroit en ce moment.

M. d'Estaing n'est retenu par aucune considération, lorsqu'il a résolu quelque chose: cette opiniâtreté seroit une bonne qualité, si elle étoit le fruit de la réflexion, de la prévoyance, ou qu'elle fût commandée par la nécessité; mais ce n'est qu'une suite de sa présomption & de son étourderie: c'est l'homme du moment qui ne songe jamais à l'avenir, qui se commet sans cesse au hazard, ne doute de rien & se voit toujours triomphant partout; bientôt au moindre revers,

à la moindre contrariété, il perd la tête. C'eſt ce qui arriva en cette occaſion.

Il étoit trois heures après midi du 9 août, lorſque *le Guerrier*, qui appareilloit pour protéger la deſcente, ſignala l'ennemi. Le marquis de la Fayette qui comptoit peu ſur les milices américaines, preſſoit la deſcente des nôtres. Il avoit annoncé qu'il s'étoit emparé d'un fort dans le nord de l'iſle. Déjà nos ſoldats & matelots étoient embarqués dans les batteaux plats, quand la nouvelle de l'apparition de l'eſcadre angloiſe fit changer le plan d'attaque en celui de défenſe.

Tous les capitaines de vaiſſeaux commandans retirent dans le moment leur monde ſans attendre l'ordre du général, qui, conſterné d'un évenement tout ſimple à prévoir, reſtoit dans une inaction funeſte. La poſition de l'eſcadre étoit dangereuſe; il falloit en changer, pour ne pas la laiſſer expoſée aux brûlots dont elle alloit être aſſaillie évidemment; chacun le diſoit & l'on perdoit le tems à le dire. Le comte d'Eſtaing revenu a lui, mais ne ſçachant quel parti prendre, cachoit ſon irréſolution ſous l'apparence du ſang-froid & de la ſérénité; il étonnoit par ſon calme diſſimulé & ne diminuoit pas les inquiétudes. Un autre eût tenu conſeil; on crut qu'il alloit en venir là, lorſqu'à la nuit il fit aſſembler les officiers généraux & capitaines commandans. Point du tout, il n'en fut pas queſtion. M. d'Eſtaing donna ſes

seulement le plan d'un emboſſage le plus mal conçu qu'on puiſſe imaginer, dont le desavantage s'offroit au coup d'œil du marin le moins inſtruit; on ſe récria contre, l'on fit des réflexions judicieuſes, on fit ſentir que dans la poſition ordonnée, les vaiſſeaux ſeroient dans l'impoſſibilité d'éviter aucun des brulots de l'ennemi, ſans qu'on y gagnât l'avantage d'une plus belle défenſe.

On ſavoit d'avance que ces repréſentations ne ſeroient pas écoutées; mais le bien du ſervice les exigeoit: on vouloit n'avoir du moins rien à ſe reprocher. Le général perſiſtant, on travailla toute la nuit pour ſe poſter comme le deſiroit le comte d'Eſtaing: il étoit jour, les équipages étoient rendus de fatigue, que l'on n'avoit pas encore pu s'amarrer, on s'attendoit à la catastrophe la plus térrible; heureuſement le hazard, le dieu de ce général, ſur lequel il compte, vint à ſon ſecours.

Mais, ma foi, Meſſieurs, je ſuis épuiſé de parler, j'en ai encore long à vous raconter, il eſt tard; remettons, je vous prie, la ſéance & je me recueillerai encore mieux pour récapituler mes lettres, nous ne ſommes qu'au commencement; j'ai bien d'autres ſottiſes du comte d'Eſtaing à vous apprendre.

M. Roche.

Et moi, Meſſieurs, je vous prie, de ne

Digitized by Google

pas vous prévenir contre ce général, qui peut avoir fait des fautes, mais qui certainement a des qualités rares, une très-grande, ineſtimable, & dont ne peut ſe glorifier aucun officier général de la marine, c'eſt qu'il eſt craint des Anglois; c'eſt le ſeul qu'ils ſoient fâchés de ſe voir en tête: oppoſez-leur tout autre; ils en riront.

M. D'ECLIEU.

Oui, vous verrez, Meſſieurs.

LE CHŒUR *de nouvelliſtes.*

Oh! il n'eſt que cet homme-là qui puiſſe mettre les Anglois à la raiſon; c'eſt l'opinion générale.

Nous nous ſéparâmes en ce moment, Milord. La ſuite au prochain ordinaire.

Paris ce 21 décembre 1778.

Digitized by Google

LETTRE VII.

Suite du ſujet précédent.

Je n'ai rien eu de plus preſſé, Milord, que de retourner au rendez-vous pour apprendre les détails d'évenemens ſi importans, que la deſtinée de l'Amérique en dépendoit, pour connoître ſurtout par les faits ce comte d'Eſtaing dont on parle tant, auquel on a une ſi grande confiance en ce pays-ci, & que déprime ſi fort la jalouſie des officiers de la marine. Les deux contendans qui devoient principalement occuper la ſcene s'y étoient rendus les premiers, ils ne tarderent pas à ſe mettre aux priſes en préſence de tout le *Club* des nouvelliſtes, dont le bruit de la diſpute avoit groſſi la foule.

M. D'ECLIEU.

M. Roche vous a dit la dernière fois, Meſſieurs, que les Anglois redoutoient beaucoup le comte d'Eſtaing: eh bien, la preuve c'eſt que l'amiral Howe avec ſon eſcadre inférieure en nombre & qui n'étoit compoſée que de petits vaiſſeaux (1) ne craignit point de ſortir de New-

(1) Voyez précédemment ſa compoſition dans la lettre 14e, datée du 15 mai. Cependant le *Courrier* de 27 de

Digitized by Google

York & de venir attaquer l'eſcadre françoiſe dont le moindre bâtiment valoit preſque le plus fort des ſiens.

M. Roche.

Oui; mais quand, comment & pourquoi ſortit-il? Lors qu'inſtruit de tous nos mouvemens par l'infidélité des Américains du parti royaliſte, particulierement d'un traître qui nous avoit été donné par le congrès, prévenu du débarquement de nos troupes & matelots, il ſavoit qu'il n'auroit affaire qu'à des coques de vaiſſeaux & que la réuſſite ſeroit certaine. Il avoit été ſi bien averti, il mit tant de diligence à apareiller, que l'eſcadre parut dix-huit heures après notre mouillage devant New-Port: il avoit combiné que le vent, qui dans ces parages ſouffle conſtamment en été de la partie du ſud-oueſt, favoriſeroit ſon entrée & empêcheroit abſolument notre ſortie. Dans cet eſpoir, il avoit amené avec lui tout ce qu'il falloit pour nous détruire; bombardes, brûlots, troupes de débarquement: il ſe ſeroit ſervi de celui-ci pour s'emparer de l'iſle *Cononiant* que nous avions négligée, d'où l'on auroit pu nous réduire à loiſir en y établiſſant des batteries de canons & de mortiers.

---

l'eſcadre de l'amiral de Byron, arrivé vers le 1er août à New-York, devoit s'y être joint, ce qui faiſoit un douzieme vaiſſeau auquel ſe joignit le *Monmouth* de 64, comme le lord Howe étoit en mer.

Digitized by Google

M. GIRARD.

Quel maître homme que ce lord Howe que vous accusiez de nonchalance ?

M. ROCHE.

Vraiment, c'est qu'il ne vouloit pas se mesurer en rase campagne avec le comte d'Estaing.

M. D'ECLIEU.

Ou plutôt c'est qu'il attendoit que le comte d'Estaing fît quelque sottise, afin d'en profiter, & celui-ci venoit de la faire & bien haute, & sans un miracle il l'auroit payée bien cher. Imagineriez-vous, Messieurs, que, précisément au moment où le lord Howe, par ses sages mesures, comptoit sur la destruction aussi entiere que facile de notre escadre, où, ne perdant pas un instant, il alloit donner dans la passe du fanal; le démon des vents, comme aux ordres du comte d'Estaing, les fit changer tout-à-coup; ils sauterent au nord & renverserent toutes les espérances de l'amiral anglois; bien plus, ils le mirent dans la position où il comptoit nous trouver & dans un danger encore plus grand, puisqu'il nous étoit infiniment inférieur. Cependant nous l'ignorions : en général on étoit instruit dans l'escadre qu'une au moins aussi considérable que la françoise, étoit sortie des ports d'Angleterre; elle pouvoit en ce moment être réunie à celle du lord Howe, c'étoit même à présumer, & cependant par la lenteur & l'étourderie ensuite,

Digitized by Google

du comte d'Eſtaing, nous en étions réduits au point de regarder comme un bonheur de pouvoir nous préſenter devant ces forces ſupérieures & les braver; il n'y avoit point d'alternative, puiſque notre perte, ſi nous ne profitions du moment, ſi nous reſtions dans la rade, devenoit infaillible.

D'un autre côté, la prévoyance du général, tant vantée pour l'approviſionnement de ſon eſcadre, étoit en défaut, au point que nous manquions d'eau pour pouvoir tenir la mer: on y ſuppléa en réduiſant les officiers à trois gobelets d'eau par jour & les matelots à deux. Enfin, pour comble de mauvaiſe diſpoſition, *le Protecteur* étoit échoué dans la paſſe de l'oueſt, & l'on déſeſpéroit qu'il pût ſuivre la *Provence* qui, plus adroite, étoit venue ſe rejoindre au gros de l'eſcadre en voyant paroître l'ennemi.

M. Roche.

Au moins, conviendrez-vous que le général françois ſe conduiſit en cette occaſion avec beaucoup de tête & de préſence d'eſprit. D'abord, dans la crainte d'expoſer l'eſcadre à reſter en calme ſous une batterie terrible (1), dont il falloit néceſſairement eſſuyer le feu, il s'aſſura ſi le vent étoit bien établi dans la paſſe: alors il fit le ſignal de couper les cables (2), & y

(1) La batterie de *Bretonpoint*.

(2) Cette manœuvre eut lieu le 10 août à ſept heures du matin.

Digitized by Google

fit porter les vaisseaux de l'avant-garde à petites voiles pour laisser le tems aux autres de se mettre en ligne. Il s'agissoit de franchir une seconde fois le passage; les batteries étoient considérablement renforcées & rendoient cette manœuvre plus difficile & plus hardie que la premiere fois. Elle réussit au moyen de ce bon ordre, & le feu des premiers vaisseaux bien soutenu favorisa la sortie du reste de l'escadre, qui en fut quitte pour soixante hommes hors de combat.

M. D'ECLIEU.

Oui, mes camarades rendent justice en cela au comte d'Estaing; mais encore plus à la bravoure des équipages, qui, excédés de fatigues, soutinrent le choc avec la plus grande fermeté & témoignoient une impatience extrême de joindre l'ennemi. A peine fut-on hors de la passe, qu'on vit avec plaisir *le Protecteur*, dégagé des dangers qu'il avoit courus de son côté, se réunir à l'escadre, & ce commencement de bonne manœuvre faisoit bien augurer du reste & devenoit un présage de la victoire.

On distinguoit alors la flotte ennemie vers l'isle voisine (1), où elle étoit mouillée, qui coupoit ses cables & mettoit à la voile avec tout l'empressement de la crainte. Les vaisseaux formés en ligne couvroient les frégates & autres

(1) Appelé Black-Island.

Digitized by Google

petits bâtimens de guerre qui reſſembloient à un convoi (1), & qu'on mit ſous le vent; le reſte ſe plaça en échiquier dans le meilleur ordre poſſible & prit chaſſe, nous pûmes alors diſtinguer les batteries de ces vaiſſeaux, & nous reconnûmes que nous n'avions affaire qu'à l'eſcadre du lord Howe, ce qui augmenta nos eſpérances. Ce général, monté ſur la frégate *la Venus*, parcouroit ſa ligne, établiſſoit l'ordre & n'oublioit rien de ce qui pouvoit aſſurer ſa retraite. On jugea bientôt que ſon objet étoit de ſéparer les petits bâtimens, afin d'être débarraſſé du ſoin de leur conſervation. Ceux-ci ſembloient vouloir en effet ſe réfugier à *Black-Island*.

Le comte d'Eſtaing cependant, après être ſorti de la paſſe en ordre de combat, ſans avoir égard à la bonne contenance de l'ennemi, avoit fait le ſignal de chaſſe générale & de forcer de voiles, enſorte que ſes vaiſſeaux avoient rompu leur ligne abſolument & pourſuivoient l'eſcadre angloiſe, comme ſi c'eût été un convoi; cette ardeur imprudente pouvoit ſe motiver ſur la ſupériorité reconnue qu'on avoit; mais, ce qui eſt inexcuſable, c'eſt la conduite inopinée du comte en cette occaſion. Rappelez-vous la fable

(1)

(1) Il y avoit en tout 37 voiles dont 13 vaiſſeaux de ligne & 11 frégates: le reſte conſiſtoit en bombarbes, galeres ou corvettes.

Digitized by Google

(1) de la chatte, métamorphoſée en femme, qui, à la vue d'une ſouris, oublie tout-à-coup ſa dignité, & court après, emportée par la force de ſon naturel; de même à la vue de ces petits bâtimens qui veulent lui échapper & ſemblent prendre une autre deſtination que l'eſcadre angloiſe, il ne ſonge plus qu'il eſt le général d'une grande armée, il croit encore faire ſon ancien métier de flibuſtier & de pirate; il ſe ſépare du corps de ſon eſcadre, qui faiſoit route ſur les vaiſſeaux ennemis, & court ſus à ces petits bâtimens, range la terre de *Black-Island*, comme pour leur couper la retraite.

LE CHŒUR *de nouvelliſtes.*

Oh! l'on ne peut approuver cela: un général ne doit jamais quitter ſon poſte.

LE BARON DE KNIPAUSEN.

Il falloit qu'il détachât quelque frégate.

M. ROCHE.

Il n'y en avoit point aſſez dans l'eſcadre; du reſte, le comte d'Eſtaing n'étoit point ſûr que ſes ſignaux fuſſent exécutés avec la préciſion qu'il auroit fallu: un excès de zele l'emportoit.

M. D'ECLIEU.

Allons, Monſieur Roche, on ne peut voir une telle manœuvre de ſang froid: chaſſer de

(1) De la fontaine.

Digitized by Google

petits bâtimens, lorſqu'il y a une eſcadre de 19 vaiſſeaux en ligne, s'expoſer à perdre l'avantage du vent, à ſe voir ſéparé des ſiens par quelque accident imprévu, c'eſt une ſottiſe pommée, une vraie faute d'écolier.

M. Roche.

On a dû vous marquer auſſi que le comte d'Eſtaing ne perdoit point de vue les ſiens; que lorſqu'il vit M. de Barras chaſſant le premier à l'avant-garde, comme le plus ancien capitaine de l'eſcadre, ſur le point d'être engagé ſeul avec l'ennemi & forcé de diminuer de voile pour attendre les autres vaiſſeaux, il ne tarda pas à quitter ſa chaſſe, à rejoindre & à reprendre ſon poſte.

M. d'Ecrieu.

M. de Barras! voilà un homme! un excellent manœuvrier & une bonne tête! Il s'eſt montré plus digne de commander que le général & ſes deux acolytes enſemble; il a déployé dans cette occaſion une expérience conſommée, il ſuivoit tous les mouvemens de l'ennemi, ſervant de frégate à l'eſcadre qui n'avoit beſoin que de l'obſerver. Point du tout, pendant que le comte d'Eſtaing perdoit le tems à ſa chaſſe marchande, les autres capitaines ſe négligeoient ou ne ſuivoient pas M. de Barras avec la vivacité néceſſaire. enſorte que trop près de l'ennemi pour ne pas craindre de ſe voir enveloppé de toute l'eſcadre angloiſe ſans être ſoutenu, pour peu

Digitized by Google

qu'il forçât encore de voiles, il fut obligé d'
amener & de ralentir sa marche.

Tout cela ne seroit point arrivé, si le comm
d'Estaing eût continué à veiller sur son escadre
elle s'étoit dispersée pendant son absence; el
s'approchoit de l'ennemi, mais dans un désord
incroyable. Il fallut rétablir l'ordre, faire r
prendre à chacun son poste; nouvelle perte
tems. Le lord Howe profitoit de tous ces délai
conservant toujours la forme de l'échiquier,
tenoit la bordée du large, vent arriere, tand
que le convoi tenoit une route différente. I
nuit se formoit; non-seulement il ne falloit plu
songer à combattre ce jour-là; mais il fallo
opter laquelle des deux portions de la flotte e
nemie on conserveroit: il n'y avoit pas à hésite
& le général convint d'envoyer en avant u
bateau américain qui nous avoit suivis. Le p
tron reçut des signaux arrangés, par lesquels
annonceroit si l'amiral Howe faisoit route pou
New-York, ou la changeoit pour retourner
New-Port.

M. Roche.

Le lord Howe étoit bien capable de cett
manœuvre, dont l'idée n'avoit point échapp
au comte d'Estaing. Il auroit mis à sec dan
l'obscurité de la nuit, de sorte que le lendemai
matin il se seroit trouvé cinq ou six lieues d
l'arriere, par conséquent au vent, maître d
nous devancer à New-Port & de s'y moquer d

Digitized by Google

nous. L'ennemi auroit d'autant plus impunément tenu cette marche, que le bateau américain étoit encore un traître, qu'il ne fit aucun signal, & qu'on ne le revit plus à la pointe du jour.

M. D'ECLIEU.

Soit; mais on revit l'ennemi; toute la belle spéculation du comte s'évanouit: le lord Howe couroit l'échiquier dans le même ordre que la veille & faisoit de la voile tant qu'il pouvoit pour s'éloigner de nous.

M. ROCHE.

Malgré cette diligence on l'eût joint bien plutôt si l'on avoit suivi les signaux du général de se couvrir de voiles, de mettre tout dehors, les bonnettes, les voiles d'étai: on ne lui obéissoit pas; en vain il lâcha des coups de canon toute la journée; plusieurs capitaines se négligeoient, ils diminuoient de voiles, même lorsqu'ils étoient de l'arriere; enforte qu'il se trouva que *le Languedoc* fut le premier vaisseau a atteindre l'arriere-garde de l'ennemi. Reprocheroit-on encore au comte d'Estaing d'avoir manqué à sa dignité; de s'être trop exposé en devancant une chasse qu'il n'auroit dû que suivre? C'étoit d'impatience & de rage de voir qu'on lui fit manquer la plus belle occasion de combattre & de vaincre les Anglois. Au reste, il faut rendre justice à M. de Barras, *le Zélé* couroit avec la même ardeur & joignit en

Digitized by Google

même tems que le général ; mais ce fut le seul.

M. d'Eclieu.

Oui, Monsieur, on critique encore dans mes lettres cette marche peu mesurée du comte d'Estaing qui donnoit ainsi l'exemple du désordre, enforte que quand il falut combattre, personne n'étoit à son poste.

M. Roche.

Eh ! de quoi servoit la régularité en cette occasion? Il s'agissoit uniquement d'attaquer le plutôt possible, sans avoir égard au rang ni à l'ancienneté & de se placer où l'on se trouvoit. C'étoit indifférent pour le succès, puisque le plus gros vaisseau ennemi n'étoit presque pas plus fort que le moindre des nôtres, au contraire par une fatalité inconcevable, ou plutôt par une mauvaise volonté décidée, ces Messieurs, interprétant à contre-sens le signal du comte, s'obstinerent à vouloir prendre le poste assigné au rang de leur vaisseau dans l'ordre du combat réglé, ce qui fit perdre un tems précieux, jusqu'à ce qu'il survint un coup de vent si violent qu'il ne fut plus question de penser à combattre, mais de parer aux accidens qu'il devoit causer dans la nuit commençante.

M. Boyer.

Une remarque fort singuliere, Messieurs, & qui prouve combien nous sommes les jouets

Digitized by Google

d'une aveugle deſtinée qui conduit les affaires de ce bas monde, qui vérifie de plus en plus ce proverbe ancien ſi connu, *Nos dii ludunt ut pilas*; c'eſt que vous venez de louer & avec raiſon notre ſortie de Rhode-Island néceſſitée & mettant le lord Howe en apparence à notre merci avec ſon eſcadre! Eh bien, comme je le trouve obſervé par un politique de New-York dont la lettre (1) eſt inſérée dans mon *Courier de l'Europe*, ſi le comte d'Eſtaing fût reſté deux fois vingt-quatre heures de plus dans le port, il étoit à l'abri du coup de vent, ſon ennemi l'eſſuyoit tout entier; il l'auroit bientôt défait, comme il auroit voulu; Rhode-Island tomboit au pouvoir des François, & l'on ne peut calculer les ſuites de cette victoire; peut-être l'Amérique ſeroit libre en ce moment.

M. D'ECLIEU.

Nous ne ſommes pas ici pour calculer les poſſibilités, mais les ſottiſes du comte d'Eſtaing, qui malheureuſement ſont innombrables. Il commença par payer celle qu'il avoit faite, en ſortant de Toulon, contre l'avis de tous les officiers, de n'avoir pas aſſuré ſa mâture; le lendemain de l'ouragan nous apperçumes *le Languedoc* démâté de tous ſes mâts, nu comme un ponton, ce qui lui cauſa l'humiliation de ſe voir enſuite attaqué impunément par un vaiſſeau

(1) En date du 25 août 1778.

Digitized by Google

de cinquante canons: il eſt vrai que ſi, lorſque ce vaiſſeau l'a prolongé, il ne s'étoit pas obſtiné à le croire hollandois, il pouvoit avec une artillerie auſſi ſupérieure commencer par le couler bas, ou du moins par le mettre hors d'état de faire aucun mal. Nayant pas profité du moment, il couroit riſque, au contraire, d'en être pris; ce qui fût infailliblement arrivé, ſi ce vaiſſeau eût eu ſeulement pour capitaine un homme ordinaire. Quel avantage n'avoit-il pas ſur un vaiſſeau ſans mâts & ſans gouvernail; il pouvoit ſe porter de l'avant, & tirer comme à un but.

M. LE COMTE DE CATURLAN.

Oh! Monſieur, pour dénigrer davantage le comte d'Eſtaing, ne décriez pas un brave homme, le commodore Hotham (1): comptez qu'il a fait tout ce qu'il a pu. Vraiſemblablement lui-même n'étoit pas fort à ſon aiſe; il avoit eu auſſi ſa part du coup de vent; il devoit craindre qu'il ne ſurvînt quelque vaiſſeau françois en meilleur état; enfin, la nuit le néceſſitoit d'uſer de précaution pour n'être pas pris lui-même; du reſte, je ſuis bien-aiſe, à cette occaſion, de vous obſerver que les Anglois ſçavent ſe battre non-ſeulement de vaiſſeau à vaiſſeau; mais d'un très-inférieur avec un ſupérieur, & que le vieux

(1) Qui montoit *le Preſton*, vaiſſeau anglois de 50 canons, qui a eu un engagement particulier avec *le Languedoc* de 90 canons.

Digitized by Google

préjugé qu'il en faudroit deux anglois pour en attaquer un françois s'eſt trouvé bien faux; car ici les trois de cette nation qui ont donné étoient tous de 50 ſeulement contre deux de 90 & deux de 74 (1) de la nôtre.

LE CHŒUR *de nouvelliſtes.*

C'eſt-il poſſible? Quand cela ſeroit vrai, eſt-ce que cela doit ſe dire? Oh, l'anglomane!

M. DE CATUELAN.

Oui, Meſſieurs, ce n'eſt que trop vrai: & quand je le tairois, l'hiſtoire ne le taira pas.

M. D'ECLIEU.

On n'en peut diſconvenir; mais il faut ajouter qu'à l'égard du *Marſellois*, plus adroit que le *Languedoc*, il maltraita ſi fort ſon adverſaire en lui lâchant ſa bordée à la portée du piſtolet, qu'il lui ôta l'envie d'y revenir; & s'il ne s'en empara pas, c'eſt que, démâté de ſon beaupré & de ſon mât de miſaine, il lui étoit impoſſible de manœuvrer, & il étoit obligé d'abord de ſe réparer.

(1) Le *Renown* de 50, capitaine Georges Dawlon, a eu affaire au *Marſeillois* de 74, commandé par M. de la Poype de Vertrieux, & l'*Iſis* auſſi de 50, capitaine Raymor, a combattu *le Céſar* monté par M. de Broves, chef d'eſcadre. Les deux premiers ont combattu dans la nuit du douze août, & le combat du dernier eſt du ſeize août.

Digitized by Google

M. Roche.

Et quant à *l'Iſis*, ce vaiſſeau auroit dans doute été enlevé, malgré la préſence de quatre des ſiens, trop éloignés pour pouvoir le ſecourir à tems, ſi des fautes de manœvre répétées n'avoient ôté au *Céſar* tout l'avantage de ſa ſupérioté.

M. de Caturlan.

C'eſt préciſement ce que je dis. L'habileté de nos ennemis répare l'inégalité des forces & rétablit l'équilibre.

M. le comte de Nolivos.

Mon cher, reſpectez au moins M. de Broves (1); un bras caſſé mérite quelque indulgence.

M. de Caturlan.

C'eſt un brave homme, j'y conſens; mais c'eſt un mauvais marin.

M. Roche.

Et M. de Breugnon, le ſecond de l'eſcadre, celui qui l'auroit commandée après le comte d'Eſtaing, aprenez que le 12, le lendemain du coup de vent, *le Languedoc*, *le Céſar*, *le Marſeillois* manquant, il ſe trouva commander les neuf autres vaiſſeaux qui n'étoient point endommagés par la tempête. Le même ſoir vers les

(1) M. de Broves a eu, dit-on, un bras caſſé dans ſon combat.

Digitized by Google

10 heures, on entend comme le bruit d'un combat; bientôt on n'en peut douter, puiſqu'on diſtingue facilement le feu & qu'on compte les coups de canon. On l'en avertit, on lui crie au porte-voix que c'eſt ſurement quelqu'un des nôtres aux priſes avec l'ennemi; on le prie de regarder du moins, puiſqu'il ne veut pas écouter, il ne veut rien croire, il ne veut pas revirer du côté que vient le bruit, il continue ſa route oppoſée ſans ſçavoir pourquoi, juſqu'à minuit, qu'il met en panne pour attendre le jour.

S'il eût reviré, ainſi que le ſens commun l'exigeoit, il ſe ſeroit trouvé le matin près du vaiſſeau qui combattoit *le Marſeillois*, qu'on a ſu depuis être celui attaqué en ce moment; il l'auroit pu prendre; il auroit pu s'emparer auſſi de celui qui avoit attaqué *le Languedoc*; & nous en aurions immanquablement rencontré pluſieurs autres de l'amiral Howe qui auroient également été notre proie. C'eſt ainſi qu'une manœuvre abſurde, ridicule, lâche; car il faut lui donner la véritable épithete qui lui convient, nous a empêché de profiter de l'avantage de notre réunion, & laiſſoit nos vaiſſeaux ſéparés & maltraités, expoſés à tomber ſans défenſe au pouvoir de l'ennemi.

M. D'ECLIEU.

Ne blâmons point nos maîtres ſans les entendre.

Digitized by Google

M. Roche.

Pourquoi critiquez-vous donc ſi amerem
comte d'Eſtaing ?

M. d'Ecrieu.

C'eſt que ce n'eſt encore qu'un écolier.
ces entrefaites l'amiral Byron arrivoit fo
traité lui-même de coups de vents diff
car c'eſt un général malheureux qui fait ſ
les tempêtes partout où il va. On en
noiſſance, la *Princeſſe-Royale* qu'il monte
aſſez près de nous pour être chaſſée &
priſe avec de bonnes manœuvres. Que
comte d'Eſtaing ? Au lieu de la faire
par le *Tonant* & *l'Hector* qui étoient au
elle, & d'ailleurs deux vaiſſeaux en état
de la réduire; il envoie à la pourſuite u
ſeau de 64 & un de 50 (1) qui étoient ſ
vent. Vous ſentez qu'ils ne firent qu'une
ſe vaine qui dut beaucoup faire rire l'e
mais ce n'étoit qu'une faute légere aup
celle de retourner à New-Port dans l'é
délabrement où il étoit avec des vaiſſeau
d'état de doubler les caps & de naviguer
ment que vent arriere; d'ailleurs ne p
ignorer qu'il alloit avoir déſormais affaire
forces formidables qui ne manqueroient
venir l'y chercher.

(1) *Le Fantaſque* & *le Sagittaire* contre une
de 90 canons.

Digitized by Google

M. Roche.

Vous ne ſavez donc pas ce qu'il répondit aux capitaines qui lui faiſoient des repréſentations ſur une manœuvre auſſi courageuſe & auſſi hardie? Il leur dit qu'il avoit engagé ſa parole d'honneur au général Sullivan de revenir le ſeconder dans un ſiege que l'autre n'avoit entrepris que ſous ſes auſpices. Vous ne ſavez donc pas que le comte d'Eſtaing ayant tout tenté ſans ſuccès pour faire entrer ſon vaiſſeau dans le port de la ville aſſiégée, & forcé de prendre le chemin de Boſton, l'Américain lui en fit des reproches amers, lui dit qu'il ne ſuivoit pas certainement les inſtructions qu'il avoit reçues de ſa cour; que l'eſcadre du roi de France étoit faite pour ſe brûler ſi, en s'y expoſant, elle pouvoit être utile aux peuples qu'il venoit ſecourir.

M. d'Eclieu.

Je ſais que ce Sullivan étoit un perfide, ou du moins que ſa conduite devoit le faire ſoupçonner d'intelligence avec nos ennemis pour travailler à notre perte; je ſais qu'il a eu l'indignité pendant le ſiege de faire à notre nation l'outrage de donner pour mot que *les François étoient des traîtres qui l'avoient lâchement abandonné*; mais je ſçais auſſi que le marquis de la Fayette réprima ſur le champ l'inſolence des propos de Sullivan & l'obligea de ſe rétracter. Il me ſemble que M. d'Eſtaing, ſi altier, auroit

Digitized by Google

pu en faire autant, & surtout s'embarr
des reproches du général américain,
avoit pour lui le suffrage des officiers
& des capitaines de son escadre.

M. Boyer.

Permettez-moi, Messieurs, de vous
pre un moment à l'occasion de l'anecdote
quis de la Fayette. Ne confondez-vou
Je trouve bien, dans *mon Courier de*
qu'il porta un défi au lord Carlisle,
commissaires pacificateurs envoyés vers
grès, pour avoir raison des expressions i
contre la France, qui l'avoient cho
leur déclaration (1); mais je ne voi
relatif à ce que vous nous racontez.

---

(1) Adressée au congrès en date du 26 août
reste, Milord, j'ai relu exprès cette déclaratio
semble que le marquis de la Fayette est bien
Voici les phrases les plus fortes que j'aie
» Lesdits commissaires sont effrayés des cala
» les peuples malheureux de ces colonies contin
» affligés par une suite de la déférence aveu
» chefs marquent à une puissance qui s'ef
» montrée *l'ennemie de toute liberté civile &*
» & dont les offres (les commissaires de S.
» vent se dispenser de le répéter) quelle que
» leur date prétendue & leur forme présente
» faites qu'en conséquence du plan de conciliz
» rieurement arrêté en Angleterre; uniqueme
» vue d'empêcher que cette conciliation n'eû
» de prolonger cette guerre destructive...
» La France informée de la nature généreuse

M. D'Eclieu.

Ce n'en eſt pas moins vrai, Monſieur; votre gazette ne dit pas tout ce qu'on trouve dans les lettres particulieres.

Le comte de Nolivos.

Oh! l'anecdote eſt très-ſure; elle fait infiniment d'honneur au marquis de la Fayette.

M. de Catuelan.

On ne peut en diſconvenir. Quant à ſa conduite à l'égard du lord Carliſle, je n'en penſe pas de même; elle eſt bien leſte & d'un jeune homme qui n'a rien vu ni lu encore en politique; il auroit appris que les ſouverains ſe diſent bien d'autres injures dans leurs manifeſtes; auſſi le commiſſaire anglois lui a-t-il répondu avec une dignité qui a dû le faire rougir de ſon étourderie.

Le comte de Nolivos.

La lettre du marquis de la Fayette annonce

„ des offres que l'on ſe propoſoit de faire, dans la vue „ de prolonger la guerre, & de rendre ces colonies „ les inſtrumens de ſon ambition, crut expédient de „ donner une nouvelle forme & plus d'étendue à ſes „ propoſitions...

„ Lorſque les deſſeins de la France ſont conſidérés „ comme ils doivent l'être, les motifs peu généreux de „ ſa politique, & le dégré de foi dû à ſes déclarations „ ſont ſi frappans au premier coup d'œil, qu'il ſeroit „ ſuperflu de chercher à leur donner de l'évidence.

Digitized by Google

peut-être une trop grande ſuſceptibilité, une envie prématurée de ſe ſignaler; mais elle eſt au fond généreuſe, digne d'un loyal chevalier, & d'un bon patriote. Celle du comte de Carliſle eſt très-ſage & très-bien motivée; chacun a joué ſon rôle.

LES NOUVELLISTES *en chorus.*

Oh! brave la Fayette, le vengeur de la nation, conſerve toujours cette ſenſibilité rare!

M. GIRARD.

Meſſieurs, cette digreſſion nous a fait perdre de vue la ſuite des faits. Nous en étions au moment où le comte d'Eſtaing ne pouvant entrer dans New-Port, fut obligé de chercher un autre aſile.

M. ROCHE.

C'eſt ici ou ſon intrépidité ſe manifeſta. Il ne lui reſtoit d'autre parti à prendre que d'aller à Boſton; il ſe ſentoit ſuivi en queue par l'eſcadre de Biron bien ſupérieure: il avoit perdu du tems, & l'ennemi pouvoit lui couper le chemin & ſe trouver le premier devant le port à l'attendre, il n'héſita pas: pour abréger, il enfila une route entre des bancs (1), où, de l'aveu de nos priſonniers, jamais aucun vaiſſeau anglois ne s'étoit aviſé de paſſer; il eut la gloire de frayer le chemin à l'amiral Byron qui profita de

(1) Les bancs de Saint-Georges & Nantuket.

Digitized by Google

ſon exemple, enſorte que tandis qu'on ſe flattoit que cet ennemi feroit le grand tour (1), on fut étonné de le voir ſignalé deux jours après le mouillage de l'eſcadre dans la baie de Boſton. En arrivant, on avoit tenu conſeil ſi l'on s'établiroit dans la rade de Nantuket ou dans celle du congrès : on repréſenta que le premier mouillage étoit très-dangereux, la tenue mauvaiſe; que l'eſcadre n'y pouvoit pas reſter en ſureté, qu'il falloit entrer dans la rade du congrès, le plutôt poſſible, comme le ſeul endroit ou l'on pût être à l'abri des entrepriſes des Anglois. Le motif ſecret de la préférence étoit que l'on y ſeroit plus près de la ville de Boſton, où chacun avoit grande envie d'aller. Le comte d'Eſtaing ne démêlant point la vraie cauſe de l'accord unanime des officiers ſur ce point, en fut dupe. Déjà trois vaiſſeaux étoient entrés, lorſque Byron parut. Cette apparition fit ouvrir les yeux & reconnoître ſa faute au général François; il comprit qu'il alloit ſe mettre dans la ſouriciere; que s'il laiſſoit l'ennemi ſe loger dans la rade de Nantuket, avec ſeulement ſix vaiſſeaux & des troupes pour occuper les iſles, il nous tiendroit bloqués autant de tems qu'il le jugeroit convenable à ſes intérêts; qu'il ne pourroit pas ſortir un corſaire de Bos-

(1) En tournant autour de banc de Saint-George.

Digitized by Google

Boſton; il enviſagea avec effroi tout le danger qu'il auroit couru & ſe hâta de prendre poſte à Nantuket.

M. D'ECLIEU.

Mes correſpondans s'accordent avec vous là-deſſus; ſi l'ennemi eût paru vingt-quatre heures plus tard, tous les vaiſſeaux auroient été empriſonnés dans la rade du congrès & y ſeroient vraiſemblablement encore; ainſi la précipitation de Byron à pourſuivre le comte d'Eſtaing l'a ſauvé. Voyez ce que c'eſt que ſon étoile qui tourne à ſon avantage l'activité de ſon rival! elle l'a ſauvé même dans cette rade de Nantuket, où, ſi l'ennemi étoit venu l'attaquer, il l'auroit trouvé ſans défenſe; où l'eſcadre françoiſe étoit mouillée ſans ordre, comme dans un port fortifié; où il paſſa trois jours ſans faire élever de batteries, ainſi que le preſcrivoit la prudence, & qu'on le lui conſeilloit; où l'amiral anglois auroit eu certainement bon marché de vaiſſeaux tenant la mer depuis plus de quatre mois, manquant de mâture, d'agrès, d'apparaux, de munitions de toute eſpece, dont les équipages d'ailleurs étoient épuiſés, exténués de fatigue, malades, découragés.

Que de graces le comte d'Eſtaing doit rendre à la providence! car réellement on ne ſait point ce qui l'a ſauvé; on préſume ſeulement que nos ennemis nous eſtimoient dans une meilleure poſition; on préſume que le monde que nous avions ſur l'iſle Saint-George & Nantuket, occu-

pé à traîner des canons, leur a fait croire que nous avions établi déjà des batteries & qu'on ne faiſoit que commencer : peut-être auſſi comptoient-ils s'emparer du mouillage de Nantuket pour nous bloquer, & ont-ils été déconcertés de nous y trouver.

M. Roche.

Ce danger paſſé, par la retraite des Anglois, le comte d'Eſtaing en a éprouvé d'autres qui pouvoient nous être plus funeſtes & qui exigeoient des reſſources de génie d'une nature bien différente de celles que ſuggerent la bravoure, l'intrépidité ou même les connoiſſances les plus étendues, la ſcience la plus conſommée du métier. Sullivan, non content de lui avoir écrit une lettre injurieuſe à ſon départ de New-Port, que, pour toute réponſe, le général François avoit adreſſée au congrès, lui en écrivit encore une autre à Boſton; où il lui reprochoit d'avoir fui ſans motif raiſonnable, où il lui marquoit qu'il attendoit le retour de ſon eſcadre pour accélérer la conquête de Rhode-Island.

Dans tout autre gouvernement cette impudence auroit été réprimée; mais dans cette république naiſſante le peuple fait la loi, & celui-ci étoit prévenu contre nous. Non-ſeulement les lettres de Sullivan, mais celles de toute ſon armée avoient indiſpoſé leurs concitoyens de Boſton au point qu'on mit en délibération ſi l'on

Digitized by Google

nous recevroit. Le meurtre du comte de Saint-Sauveur (1), commis impunément (2) dans cette capitale par les Torys, prouve combien nous étions détestés. Quelle adresse n'a-t-il donc pas fallu de la part de notre général pour ramener les esprits, contenir du moins les malveillans & obtenir les secours dont nous avions besoin?

Les vivres étoient la premiere chose dont nous manquions, à nous pourvoir : le comte d'Estaing produisit ses instructions qui l'autorisoient à demander des comestibles dans toutes les parties des Etats-Unis où il se rencontreroit; il pria en conséquence le Magistrat de faire son possible afin de le mettre en état de remplir sa destination ultérieure ; après bien des pourparlers & des délibérations on ne satisfit qu'à une partie de ses demandes (3).

Il falloit aussi des mâtures, surtout pour *le*

---

(1) Lieutenant de vaisseau de l'état major du *Languedoc*.

(2) Il avoit été cependant rendu pour la forme de satisfaction apparente, une ordonnance promettant 300 piastres à quiconque découvriroit les auteurs du tumulte dans lequel le comte de Saint-Sauveur avoit été tué, & plusieurs officiers blessés, ordonnance dont le comte d'Estaing à eu la politique de paroître content, quoi qu'elle n'ait rien produit.

(3) Le comte d'Estaing avoit principalement exigé 1200 quintaux de farine, & on lui allégua qu'il n'étoit pas possible de le pourvoir d'une telle quantité.

Digitized by Google

Languedoc, on n'en put obtenir de convenables à ce vaiſſeau; il fallut qu'il prît celles du *Tonant* de 80; *le Tonant*, celles d'un vaiſſeau de 74, & ainſi de proche en proche juſqu'au *Sagittaire* de 50 pour lequel ſeul il s'en trouva de ſuffiſantes.

Cependant le général américain, qui ſe morfondoit devant New-Port, ne ſe laſſoit pas d'injurier le comte d'Eſtaing de ce qu'il tardoit trop longtems à revenir: ſes invectives & ſes menaces ne produiſant aucun effet, il prit le parti d'envoyer M. de la Fayette vers ſon compatriote. Ce généreux chevalier fit le trajet de l'armée à Boſton à cheval avec une diligence incroyable (1), & ayant jugé par lui-même de l'impoſſibilité du ſecours attendu, étoit revenu préciſément la nuit de la belle retraite de Sullivan (2); car, malgré ſa déloyauté, il faut rendre juſtice au talent de cet américain.

L'expédition de Rhode-Island manquée, le comte d'Eſtaing a vraiſemblablement formé un autre projet qui ne peut guere être que celui de frapper quelque coup aux Antilles pour leſquelles il eſt en route à préſent.

M. D'ECLIEU.

Oh! il doit être arrivé & avoir opéré, car,

(1) M. Roche nous raconta que quoique la diſtance de l'armée américaine à Boſton fût de près de 70 milles, le marquis de la Fayette y avoit été en ſept heures & en étoit revenu en ſix heures & demie.

(2) La nuit du 29 au 30 août 1778.

Digitized by Google

ſuivant mes lettres, il eſt parti de Boſton au commencement de novembre (1).

M. Pilot.

Voilà une F... campagne.

M. d'Ecrieu.

Voilà ce que c'eſt que d'avoir employé pour général un homme qui ne ſait pas gouverner un vaiſſeau; qui d'ailleurs a de la roideur dans le caractere; qui a voulu trancher du deſpote; qui ne défere à aucun avis, & a fait autant de ſottiſes que de pas.

M. Roche.

Ce ſont ces malheureux Américains qui en ſont cauſe. On n'a rien à reprocher au comte d'Eſtaing que d'avoir voulu trop faire pour eux, de s'être expoſé avec une audace téméraire, d'avoir hazardé ſon eſcadre dans les circonſtances qu'il eſtimoit déciſives, de s'être élevé au deſſus de la lettre de ſes inſtructions, où la cour lui recommandoit poſitivement de mettre les vaiſſeaux du roi en ſureté contre des forces ſupérieures & de n'attaquer l'ennemi qu'avec un avantage reconnu; en un mot, de n'avoir pas eu la déférence ſuffiſante aux ordres d'un miniſtre dont il ne faiſoit pas grand cas, ayant eu dans ſes converſations particulieres occaſion d'en reconnoître la timidité & l'ineptie.

(1) Le 2 novembre.

Digitized by Google

Le comte d'Eſtaing, au contraire, doit reprocher aux Américains de ne lui avoir jamais donné des avis intéreſſans, de lui en avoir ſouvent donné de faux, & de l'avoir mis entre les mains de pilotes & d'officiers qui l'ont trahi; de s'être refuſés aux beſoins de l'eſcadre, de n'avoir pas du moins fait pour elle tout ce qu'ils pouvoient faire; de lui avoir vendu leurs ſervices au poids de l'or (1), le ſeul aimant qui pût les arracher à leur indolence naturelle; enfin d'avoir paru d'accord avec les Anglois pour les prévenir de tous les deſſeins de la France.

LE CHŒUR *des Nouvelliſtes.*

C'eſt inimaginable. Comment des peuples pour leſquels on ſe ſacrifie!

M. ROCHE.

Je vous l'ai déjà dit (2), Meſſieurs; c'eſt qu'ils n'en ſont pas convaincus, qu'ils croient même que vous ne travaillez que pour vous. Les Américains, quoique ſoupçonneux, ſont faciles à tromper; on leur perſuade ſans peine

(1) M. Roche en a cité un petit échantillon; il prétend que l'eau faite par l'eſcadre à Boſton eſt revenue au roi à plus de quatre francs la barrique, & encore étoit-on obligé de mettre des matelots ſur les bateaux du pays pour faire agir les Américains & accélérer le travail.

(2) Voyez la lettre précédente.

Digitized by Google

ce qu'ils craignent, parce qu'ils ſont encore plus pareſſeux. Ils ne ſe donnent pas la peine d'examiner, de diſcuter, de raiſonner. Leur indolence eſt telle que nous avons vu l'ennemi détruire Betford, à vingt mille de Boſton, ſans que le ſénat fût inſtruit d'aucune circonſtance du fait, des forces, ni des deſſeins des Anglois; ce fut M. d'Eſtaing qui envoya un officier pour reconnoître l'état des choſes. Ils ont donc adopté les préventions répandues contre nous. La haine du peuple étoit telle que, ſans M. Hancok (1) qui faiſoit lui-même la patrouille la nuit & le contenoit, nous aurions été obligés de nous réfugier à bord de nos vaiſſeaux & de n'en pas ſortir, comme ſi nous avions réſidé chez des ennemis.

Le comte d'Eſtaing, inſtruit par ſon expérience de la déloyauté des Boſtoniens, s'eſt rendu impénétrable ſur ſes deſſeins: il s'eſt enveloppé de tant de ruſes politiques, que le ſecret de ſa deſtination n'a pas même tranſpiré dans l'eſcadre.

M. D'ECLIEU.

Oh! le comte d'Eſtaing n'avoit pas beſoin d'être excité à la réſerve; il eſt, par caractere, très-minutieux, très-miſtérieux, & juſqu'au bon jour il vous dit tout à l'oreille.

On m'écrit que la veille du jour où il ſe pro-

(1) Sans doute l'ancien préſident du congrès.

Digitized by Google

posoit de partir, il assembla les états majors dans la chambre du conseil, rapporta son combat avec *le Preston* & dit qu'il avoit été très-mécontent de son équipage, que M. de Broves n'avoit pas été plus satisfait du sien lorsqu'il avoit combattu *l'Isis* : il conclut que cette conduite timide étoit naturelle aux matelots provençaux, lorsqu'on se trouvoit dans une position critique & qu'on avoit affaire à des forces supérieures; qu'étant, généralement parlant, plus spirituels que les gens de cet état ne le sont ordinairement, ils raisonnent sur tout, calculent le danger, & manqueroient absolument, s'ils n'étoient retenus par la présence des officiers. En conséquence, il enjoignit, ordonna même aux officiers d'user de la plus grande sévérité, si nous avions un combat, de se munir de pistolets & de brûler la cervelle au premier qui quitteroit son poste par crainte.

M. Roche.

Le motif de cette recommandation étoit fondé; il s'attendoit bien à combattre. Le général Washington venoit de lui écrire qu'il s'étoit trompé en lui annonçant le départ de Byron avec une flotte; que cet amiral étoit sorti de New-Yorck sans la flotte, avec seize vaisseaux de ligne, qu'on l'avoit assuré qu'il croisoit entre le cap Sainte-Anne & les bancs pour empêcher sa sortie de Boston.

Ce

Digitized by Google

Cet avis auroit pu retenir à Boston tout autre général, mais celui-ci est intrépide.

M. d'Eclieu.

Dites le vrai mot, *téméraire*, ne connoissant de danger que celui qui est sous ses yeux, & ce n'est pas là une excellente qualité pour un chef: il faut braver le péril lorsqu'il est inévitable; mais en même tems le prévenir d'avance & prendre ses précautions pour l'éviter: il falloit que le comte d'Estaing envoyât des découvertes pour vérifier le fait; & faute de cette précaution il devenoit la proie de Byron, s'il n'eût encore été servi par les vents qui changerent à propos (1). Voilà tout ce que nous en savons en ce

(1) En même tems M. d'Eclieu nous fait la lecture de la lettre suivante qu'il venoit de recevoir, datée de Brest le 19 décembre.... Un bâtiment marchand, arrivé dans nos ports, rapporte que le 2 novembre l'escadre du comte d'Estaing a mis à la voile de Boston ayant à sa suite plusieurs navires marchands qui vouloient profiter de son escorte autant de tems que sa route pourroit s'accorder avec la leur. L'escadre avoit un vent frais. Vers le soir on vit un bâtiment dans le nord qui reparut encore le lendemain matin auquel *le Sénégal* & *le Stranley* donnerent chasse. C'étoit *la Mouche* de l'escadre de Byron qu'on avoit apperçue dans l'après-dinée, par le travers du banc de Saint-George.

L'horison étoit pour lors orageux; l'escadre étoit dans la noirceur d'un nuage par rapport à l'ennemi qui probablement ne l'auroit pas vue sans quelque bâtimens marchands qui, prenant leur point de départ par la route du sud-est, coururent directement sur l'escadre angloise que

Digitized by Google

moment. Dieu veuille que la ſuite n'ait pas été plus funeſte !

On ſe ſépara dans ce moment, Milord, avec un air très-conſterné, & en effet ces nouvelles, qui me paroiſſent aſſez ſûres, ſont excellentes pour nous. Nos ennemis conviennent eux-mêmes des mauvaiſes diſpoſitions où étoient à leur égard les Américains, malgré les ſecours qu'ils leur portoient, qu'ils avoient ſollicités & dont ils avoient un beſoin ſi preſſant : je ne l'aurois pas cru ; je ne m'en ſerois pas rapporté à ce que diſent là-deſſus dans le parlement les miniſtres & les commiſſaires pacificateurs revenus ; mais cet aveu des François, eſt bien précieux & m'ôte toute défiance à cet égard. Jugez par là, Milord, combien la haine nationale eſt enracinée dans le cœur des Américains ; combien il a fallu d'injuſtices, de perſécutions, de cruautés pour les aliéner de la mere-patrie, les exciter à la ſciſſion & à ſe jeter dans les bras des François qu'ils déteſtent. Profitez de ces

---

l'on avoit cru voir à la cape à la mizaine. Ces bâtimens, effrayés dès qu'ils en eurent connoiſſance, firent vent arriere dans les eaux de l'eſcadre françoiſe, de ſorte qu'ils guidoient l'ennemi & l'amenoient vent-arriere ſur elle, ſuppoſé qu'elle les eût pourſuivis, ce qu'elle auroit fait certainement, ſans un coup de vent du nord, qui vint fort à propos, changer ſa poſition, & le mettre ſous le vent qu'il avoit auparavant. En ce moment ce bâtiment a été ſéparé de l'eſcadre par le vent. Enſorte qu'il ignore ce qui s'eſt paſſé depuis.

Digitized by Google

connoiſſances; faites-en part à nos amis de l'oppoſition, & qu'en cauſant une révolution heureuſe dans le miniſtere, ils puiſſent fournir à ces enfans révoltés une tournure favorable de rentrer ſans deshonneur & ſans crainte dans le ſein de la mere-patrie!

Paris ce 25 décembre 1778.

LETTRE X.

Confeſſion d'une jeune fille.

Il avoit gelé un peu, Milord, dans la nuit de noël, ce qui avoit préparé une belle journée pour le lendemain. Dans la matinée le tems étoit calme, le ciel beau, le ſoleil réchauffoit l'atmoſphere. Vers midi il s'étoit rendu une grande affluence de monde aux tuilleries ſur la terraſſe des Feuillans, lieu ordinaire de la promenade en cette ſaiſon. C'eſt auſſi où M. le comte d'Aranda prend régulierement l'air au moins une fois par jour. J'y avois rencontré ce ſeigneur; je cauſois avec lui, lorſque nous remarquâmes un grand mouvement au bas de cette terraſſe; les ſuiſſes, les gardes du jardin accouroient de toutes parts, la foule les ſuivoit;

Digitized by Google

nous approchâmes & nous reconnûmes assez distinctement *la petite Comtesse*. Il faut vous rappeler que c'est ainsi qu'à la cour, où tout se peint en beau, on qualifie Mad. Gourdan, cette fameuse appareilleuse dont je vous ai entretenu plusieurs fois (1). Elle avoit avec elle une nimphe très-bien mise, très-jolie, très-jeune; c'étoit encore un enfant. Celle-ci étoit un peu dérangée dans son ajustement & pleuroit beaucoup; quant à l'autre, elle avoit un teint allumé, vomissoit des imprécations, & avoit tout l'air d'une mégere; elles étoient précédées d'un vieillard consterné de douleur & d'effroi, ayant la phisionomie assez noble, mais vêtu comme un homme de campagne. Le bruit se répandit bientôt que ce payſan, cherchant sa fille qui avoit disparu de son village depuis quelque tems, avoit cru la reconnoître à travers le vêtement élégant dans lequel il ne l'avoit jamais vue; qu'il étoit allé à elle, l'avoit traitée durement, avoit voulu s'en emparer & la reprendre, à quoi s'étoit opposée d'une part la mere abbesse, & de l'autre encore plus la fille faisant semblant

(1) Voyez mes lettres précédentes des 11 septembre 1775 & 16 février &c. Du reste, Milord, je n'ai pu vous rendre compte des suites de son procès dont j'ai ignoré le jugement, s'il y en a eu un; mais il y a apparence que par le moyen de ses hautes protections elle en est sortie victorieuse ou du moins impunie, puisqu'elle a repris son commerce avec plus d'éclat que jamais.

Digitized by Google

d'ignorer quel il étoit, ce qu'il lui disoit, ce qu'il demandoit, & que le rustre, furieux de se trouver ainsi méconnu, renié par son propre sang, lui avoit donné une paire de soufflets, délit qui occasionnoit tout le tumulte. On les conduisoit au château pour prendre les ordres de Monsieur le gouverneur ou de l'officier commandant (1).

Le seigneur espagnol est amateur; vous savez que je ne le suis pas mal; nous nous intéressions au sort de la jeune personne, & étions très-empressés de savoir ce qui en seroit décidé. En cet instant je vis se détacher de la promenade & courir au palais M. Clos, le lieutenant général de la prévôté de l'hôtel (2); je ne doutai pas qu'il n'allât remplir ses fonctions; le hasard vouloit que je dînasse avec lui ce jour-là même, chez le marquis de Villette où il loge; je m'en félicitai, & je promis au comte de l'instruire à fond de toute l'avanture le lendemain sur la terrasse où nous nous donnâmes rendez-vous.

J'avois conjecturé juste: à son arrivée M.

(1) Il y a toujours au château une garde d'invalides commandée par un officier de l'hôtel.

(2) Les officiers de la prévôté de l'hôtel ont seuls le droit de jurisdiction & d'instrumenter dans les maisons royales & dépendances; ils jugent les délits, & l'appel de leur jugement va au grand conseil.

Digitized by Google

Clos nous confirma la vérité des rumeurs répandues dans le public. Il nous dit qu'il ne doutoit pas que la jeune perſonne ne fût fille du payſan; mais que l'acte de correction qu'avoit exercé envers elle ce pere infortuné étant un délit grave & en lui-même, & à raiſon de ſa publicité, & plus encore à cauſe du lieu royal, il n'avoit pu ſe diſpenſer, quelque juſte que fût au fond la réclamation du villageois, de l'envoyer en priſon, tandis qu'il avoit fait relâcher les deux femmes à la charge de ſe rendre à cinq heures de relevée dans ſon hôtel pour y être interrogées. Vous jugez que l'ardeur des convives fut grande d'en ſavoir le réſultat: il nous flatta de pouvoir ſatisfaire notre curioſité, de venir du moins nous retrouver. On l'attendit, & en effet vers les neuf heures il nous apprit que l'affaire n'avoit été que de conciliation; qu'il l'avoit arrangée ſur le champ; que cela avoit entraîné bien des allées & venues qui l'avoient retenu juſqu'à ce moment. Suivant ſon récit, la fille ſe trouvoit véritablement celle du payſan; mais outre l'attrait qu'elle avoit pour le libertinage qui ne lui permettoit plus de vivre dans un village & dans la maiſon paternelle, elle étoit groſſe & aſſez avancée, ſpectacle trop ſcandaleux ſous le chaume; enfin elle s'étoit miſe ſous la ſauve-garde de l'académie royale de muſique en ſe faiſant inſcrire ſurnuméraire à ce théâtre, enſorte que

Digitized by Google

ſes pere & mere n'avoient plus de droit
elle (1). Le vieillard, homme de bon ſe
avoit été obligé de ſe rendre à ces raiſ
& de ſe départir d'une autorité qu'il n'au
pu déſormais exercer que pour le malheur
ſa fille & pour le ſien conſéquemment. M. C
croyant le dédommager, avoit exigé que M
Gourdan lui donnât une ſomme de vingt-
louis pour les frais de ſon voyage; mais le
ſan les rejetant avec horreur, avoit déclaré
ne vouloit rien; que l'infamie ne ſe couv
point avec de l'argent; qu'il n'avoit d'autre
à prendre que d'oublier qu'il eût jamais eu
fille. On admira l'énergie du caractere du
geois, la nobleſſe de ſon refus; on réfl
ſur ſa mauvaiſe étoile qui l'avoit fait ſorti
chez lui pour courir après ſa fille, qui la
faiſoit trouver ſans pouvoir la ramener ou ar
ſes déportemens & qui, pour récompenſe de

(1) Je me fis expliquer ce que c'étoit que ce régle
qui me parut d'abord barbare & infâme, & dont
développement l'eſprit eſt ſinon d'une légiſlation au
au moins d'une politique bien entendue. En effet
bord cette ſouſtraction à l'autorité paternelle ne
jamais avoir lieu dans le cas de l'obſeſſion ou de
duction; il faut qu'elle ſoit volontaire & réfléchie.
à quoi ſerviroit de faire rentrer ſous le joug de l'ho
nue fille qui s'en eſt affranchie une fois? Cela ne pr
ſervir qu'à l'expoſer aux mauvais traitemens de
rens dont toute la ſévérité ne lui rendroit point
geſſe.

Digitized by Google

s, de peines & de chagrins, l'avoit fait
e en prison. Ces réflexions philosophi-
ent bientôt place à l'intérêt plus vif &
turel envers la jeune personne; on re-
de curiosité sur son compte, on pressa de
ns M. Clos qui se mit à sourire & dit:
rs, je vous ai ménagé une surprise agréa-
sur laquelle vous ne comptez pas, j'ai
é Mad. Gourdan à ses fonctions, & j'ai
Mademoiselle *Sapho*, c'est le nom de la
e; si vous voulez me suivre & monter la
ous souperez avec elle (1).

s trouvâmes chez M. Clos, la plus
nte créature possible; sa grossesse ne pa-
point, & elle avoit sur sa physionomie tou-
génuité de l'enfance; elle étoit encore
de la scene de la journée; des larmes
ent dans ses yeux; car à son âge, elle
uvoit avoir perdu toute tendresse pour
re qu'elle venoit d'affliger si cruellement.
mplimens, les fadeurs, les caresses dissipe-
cilement cette impression de tristesse; elle
a gaîté, on se rangea en cercle autour du
lle s'assied au milieu & nous raconta de la
on histoire.

e suis du village de Villiers-le-bel; mon

Vous êtes peut-être embarrassé, Milord, du rôle
d. Villette jouoit pendant ce tems-là; elle n'y
s, elle étoit allée passer la journée chez Mad.

pere est un la
travaillant lui
moi, les occu
jours répugné
champs, on
du ménage, &
ce qui me fa
caractere me
rie. Dès m
à me mirer
nes, dans
M. le curé
j'étois auss
me lavois
les mains;
net de m
j'entendois
Elle est jo
journée
parce qu'
blanche,
la taille &
peau, de
mon hegu
d'or de m
j'étois co
la prom

(1) Te
cafaquin.

Digitized by Google

pere eſt un laboureur qui vit aſſez bien et travaillant lui, ſa femme & ſes enfans: pou moi, les occupations de la campagne m'ont tou jours répugné. Pendant que l'on étoit au champs, on me laiſſoit à la maiſon prendre ſoi du ménage, & je le prenois ſouvent très-mal ce qui me faiſoit gronder & maltraiter. Mo caractere me porte uniquement à la coquette rie. Dès mon enfance je goûtois un plaiſir vi à me mirer dans les ruiſſeaux, dans les fontai nes, dans un ſeau d'eau. Quand j'allois che M. le curé, je ne pouvois quitter le miroir j'étois auſſi fort propre pour mon compte; j me lavois ſouvent le viſage; je me décraſſoi les mains; j'arrangeois mes cheveux & mon bon net de mon mieux; j'étois enchantée quan j'entendois dire autour de moi par quelqu'un *Elle eſt jolie, elle ſera charmante.* Je paſſois l journée entiere à ſoupirer après le dimanche parce qu'on me donnoit ce jour-là une chemiſ blanche, un juſte (1) brun qui me prenoit bie la taille & faiſoit reſſortir la blancheur de m peau, des ſouliers neufs, une petite dentelle mon beguin. Quand je pouvois mettre la croi d'or de maman, ſa bague, ſes boucles d'argen j'étois comblée. Du reſte, oiſiveté complette la promenade, la courſe, la danſe. J'étoi

(1) Terme de village en France, qui revient à celui d cafaquin.

Digitized by Google

ıue ainſi à ma quinzieme année; j'étois
' fille, & tous mes défauts avoient cru
'âge. Il s'en développa bientôt de nou-
; je devins laſcive ſingulierement. Sans
pourquoi, ni ce que je faiſois, ni ce que
ılois, je me mettois nue dès que j'étois
je me contemplois avec complaiſance, je
ırois toute les parties de mon corps, je
ois ma gorge, mes feſſes, mon ventre;
ois avec le poil noir qui ombrageoit déjà
Ruaire de l'amour (1); j'en chatouillois
ment l'entrée; mais je n'oſois y faire
: intromiſſion, cela me paroiſſoit ſi étroit,
t, que je craignois de me bleſſer. Cepen-
e ſentois en cette partie un feu dévorant;
frottois avec délice contre les corps durs,
une petite ſœur que j'avois, & qui trop
pour travailler reſtoit avec moi. Un jour,
re revenue des champs de meilleure heure
'prit dans cet exercice; elle entra en fu-
elle me traita comme la derniere des mal-
ıſes; elle me dit que j'étois un mauvais
ui ne ſeroit jamais propre à rien; une
ondée qui déshonnoreroit ma famille;
'oſtituée qu'il falloit envoyer au couvent

---

ous penſez bien, Milord, que ce n'eſt pas le
ıloyé par Mlle Sapho; mais j'ai cru devoir ſub-
ette image au terme de la débauche dont elle ſe
t j'en uſerai ainſi à l'égard de beaucoup d'autres
ns trop groſſieres.

de la Gourdan. C
dois pas le ſens,
que parce que les
mens & de cou
réſolution de q
m'enfuir.

Mad. Gourdar
une maiſon de
elle venoit rareu
filles malades,
particulier, cel
reſte, une mai
crets, à toutes
métier. Elle
iſolée, entour
on n'y parloit
& tous ces del
monaſtere,
encore ce qu
de couvent
noient généra
véritables qu
des priſons
étoit pas
Gourdan;
parées, ria
faiſant rien
doient ſouve
acheter du
cher, ce q
de ſuivre

Digitized by Google

de la *Gourdan*. Ces épithetes dont je n'ent dois pas le ſens, ne me parurent injurie que parce quelles furent accompagnées de j mens & de coups ſi violens, que je pris réſolution de quitter la maiſon paternelle & m'enfuir.

Mad. Gourdan avoit en effet dès ce ten une maiſon de campagne à Villiers-le-Bel elle venoit rarement, mais où elle envoyoit filles malades, celles qu'il falloit accoucher particulier, celles qu'elle vouloit receler; reſte, une maiſon propre à tous les uſage crets, à toutes les opérations clandeſtines de métier. Elle étoit en conſéquence écar iſolée, entourée de bois, d'un accès diffi on n'y parloit à la porte que par une petite g & tous ces dehors aſſez ſemblables à ceux monaſtere, s'accordoient pour moi, ign encore ce qui s'y pratiquoit, à la dénomin de couvent que les payſans par dériſion lui noient généralement: je ne connoiſſois mêm véritables que par ouï-dire & ſimplement co des priſons qui me faiſoient horreur; il étoit pas de même du couvent de Ma Gourdan; j'en voyois les novices ſortir parées, riant, chantant, danſant, ſurtou faiſant rien de la journée; car elles ſe r doient ſouvent dans le village; elles y ven acheter du laitage, des fruits & payoient cher, ce qui les rendoit agréables. Je r de ſuivre le conſeil de maman & d'eſſay

Digitized by Google

manger & coucher avec elle, & m'avoit apparemment si bien visitée durant mon sommeil, qu'au moment où Mad. Gourdan parut, j'entendis qu'elle lui dit à l'oreille: „ Vous avez „ trouvé un Pérou dans cet enfant; elle est „ pucelle sur mon honneur, si elle n'est pas „ vierge; mais elle a un clitoris diabolique; „ elle sera plus propre aux femmes (1) qu'aux „ hommes; nos tribades renommées doivent „ vous payer cette acquisition au poids de „ l'or."

Mad. Gourdan ayant vérifié le fait, écrivit sur le champ à Mad. de Furiel, que vous connoissez sans doute tous, au moins de réputation, pour la prévenir de sa découverte (2). Celle-ci

(1) Mad. Gourdan est à toutes mains. Elle fournit des filles aux hommes & des hommes aux femmes: il paroît par là qu'elle produit aussi aux tribades des *succubes*. On appelle ainsi les patientes dans les combats amoureux de femme à femme.

(2) Mademoiselle Sapho avoit conservé copie de ce billet, & vous ferez peut-être bien aise, Milord, d'avoir du stile de Mad. Gourdan.

Madame,

J'ai découvert pour vous un morceau de roi ou plutôt de reine, s'il s'en trouvoit quelqu'une qui eût votre goût dépravé; car je ne puis qualifier autrement une passion trop contraire à mes intérêts; mais je connois votre générosité qui me fait passer par-dessus la rigueur que je devrois vous tenir. Je vous avertis que j'ai à votre service le plus beau clitoris de France, en outre une franche pucelle de quinze ans au plus; essayez-en, je m'en rapporte à vous, & suis persuadée que vous ne croirez

Digitized by Google

m'envoya chercher avec la même diligence & me fit conduire à ſa petite maiſon. La femme de chambre qui étoit venue me prendre miſtérieuſement en brouette, me fit entrer d'abord dans une eſpece de chaumiere, enſorte que je crus être retournée au village; nous traverſâmes enſuite une cour où, quoiqu'il y eût une porte charretiere, des écuries, des remiſes, je vis auſſi des étables, une laiterie, des poules, des dindons, des pigeons, ce qui s'accordoit aſſez à mon idée: je fus enfin détrompée quand on eut ouvert une petite porte & que j'apperçus un ſuperbe jardin de forme ovale, entouré de peupliers fort hauts qui en déroboient la vue à tous les voiſins. Au milieu étoit un pavillon oval auſſi, ſurmonté d'une ſtatue coloſſale, que j'ai ſu depuis être celle de la déeſſe *Veſta*. On y montoit par neuf degrès qui l'entouroient de toutes parts. Je trouvai d'abord un veſtibule éclairé de quatre torcheres: des deux côtés étoient deux

---

trop pouvoir m'en remercier. Au reſte, comme vous ne lui aurez pas fait grand tort, ſi elle ne vous convient pas, renvoyez-la moi, & ce ſera encore un pucelage excellent pour les meilleurs gourmets.

Je ſuis avec reſpect &c.

J'ai ſu depuis que Mad. Furiel avoit envoyé pour arrhes à Mad. Gourdan, un rouleau de 25 louis & enſuite le reſte de ma tradition fixée en tout à cent louis.

Digitized by Google

baſſins où des Nayades de leurs mamelles fourniſſoient de l'eau à volonté; à gauche étoit un billard, & à droite un cabinet de bains où l'on ne fit arrêter. On m'apprit que je ne verrois point la maitreſſe du lieu que je n'euſſe reçu les préparations néceſſaires pour paroître en ſa préſence. En conſéquence, on commença par me baigner; on prit la meſure des premiers vêtemens que je devois avoir. Pendant le ſouper ma conductrice m'entretint uniquement de la dame à qui j'allois appartenir, de ſes charmes, de ſes graces, de ſes bontés, du bonheur dont je jouirois avec elle, du devouement abſolu que je lui devois. J'étois ſi étonnée, ſi étourdie des objets nouveaux qui me frappoient de toutes parts, que je ne dormis pas de la nuit.

Le lendemain on me mena chez le dentiſte de Mad. Furiel, qui viſita ma bouche, m'arrangea les dents, les nétoya, me donna d'une eau propre à rendre l'haleine douce & ſuave. Revenue, on me mit de nouveau dans le bain: après m'avoir eſſuyée légerement, on me fit les ongles des pieds & des mains; on m'enleva les corps, les durillons, les calloſités; on m'épila dans les endroits où des poils folets mal placés pouvoient rendre au tact la peau moins unie, on me peigna la toiſon que j'avois déjà ſuperbe, afin que dans les embraſſemens les touffes trop mêlées n'occaſionnaſſent pas de ces croiſemens douloureux, ſemblables aux plis de roſe qui fai-

ſoient crier les
de la jardinier
me nétoyeren
nus, la vulv
ment toutes
mains (2) po
corps ainſi di
grands flots,
à toutes les
goon très-là
mes épaules
dans mes che
miſe faite da
dire ouvert
la ceinture j
rêtant avec
d'un corſet
le jupon de
ſe prêtoien
m'ajuſter u
de roſe dan

(1) Cette
ſans doute
vous verre
éducation
beaucoup d
le cœur aup
(2) Char
tendoit gué
(3) Jupo
qu'il colle

Digitized by Google

soient crier les Sybarites (1). Deux jeunes filles de la jardiniere, accoutumées à cette fonction me nétoyerent les ouvertures, les oreilles, l'anus, la vulve; elles me pétrirent voluptueusement toutes les jointures à la maniere des *Germains* (2) pour les rendre plus souples. Mon corps ainsi disposé, on y répandit des essences à grands flots, puis on me fit la toilette ordinaire à toutes les femmes, on me coëffa avec un chignon très-lâche, des boucles ondoyantes sur mes épaules & sur mon sein, quelques fleurs dans mes cheveux: ensuite on me passa une chemise faite dans le costume des tribades; c'est-à-dire ouverte par devant & par derriere depuis la ceinture jusqu'en bas; mais se croisant & s'arrêtant avec des cordons: on me ceignit la gorge d'un corset souple & léger; mon *intime* (3) & le jupon de ma robe pratiqués comme la chemise prêtoient la même facilité. On termina par m'ajuster une polonaise d'un petit satin couleur de rose dans laquelle j'étois faite à peindre. Par

(1) Cette façon de s'exprimer, Milord, vous paroîtra sans doute peu naturelle de la part de Mlle Sapho; mais vous verrez par la suite qu'elle avoit reçu une grande éducation auprès de Mad. de Furiel; qu'elle avoit lu beaucoup de romans surtout, & que si elle s'étoit gâtée le cœur auprès d'elle, elle s'y étoit bien formé l'esprit.

(2) Charlatan quelque tems à la mode ici, & qui prétendoit guérir ses malades en leur pétrissant les membres.

(3) Jupon fait de deux mousselines, appelé *intime* parce qu'il colle exactement sur le corps.

Digitized by Google

mon caractere donné, vous jugez quelle dut être ma joie, quel raviſſement lorſque je me vis ainſi; j'étois embellie des trois quarts; je ne me reconnoiſſois pas moi-même; je n'avois pas encore éprouvé autant de plaiſir; car j'ignorois l'eſpece de celui qu'alloit me procurer Mad. de Furiel: Au ſurplus, quoique légerement vêtue, & au mois de mars où il fait encore froid, je n'en éprouvai aucun, je croyois être au printems; je nageois dans un air doux, continuellement entretenu tel par des tuyaux de chaleur qui régnoient tout le long des appartemens.

Quand Mad. de Furiel fut arrivée, on me conduiſit à elle par un couloir qui communiquoit du quartier où j'étois à un boudoir, où je la trouvai nonchalamment couchée ſur un large ſopha. Je vis une femme de 30 à 32 ans, brune de peau, haute en couleur, ayant de beaux yeux, les ſourcils très-noirs, la gorge ſuperbe, en embonpoint, & offrant quelque choſe d'homaſſe dans toute ſa perſonne. Dès qu'on m'annonça, elle lança ſur moi des regards paſſionnés, & s'écria: „ Mais on ne m'en a pas encore dit „ aſſez; elle eſt céleſte; puis radouciſſant la „ voix, approchez mon enfant, venez vous „ aſſeoir à côté de moi. Eh bien! comment „ vous trouvez-vous ici? Vous y plairez-vous? „ Cette maiſon, ce jardin, ces meubles, ces „ bijoux, tout cela ſera pour vous; ces femmes „ ſeront vos ſervantes, & moi je veux être „ votre maman. En échange de tant de cho-

Digitized by Google

„ ſes, de ſoins & d'amour, je ne vous de-
„ mande que de m'aimer un peu. Allons, dites
„ moi: vous ſentez-vous diſpoſée? Venez me
„ baiſer ...” Sans proférer une parole, & pénétrée de reconnoiſſance, je me jette à ſon col & l'embraſſe. „ Oh! mais petite imbécile, ce n'eſt
„ pas comme cela qu'on s'y prend, voyez ces
„ colombes qui ſe béquetent amoureuſement.” Elle me fait en même tems lever les yeux vers le ceintre de la niche où nous étions, garni d'une guirlande de fleurs en ſculpture, où étoit en effet ſuſpendue cette couple laſcive, ſimbole de la tribaderie. „ Suivons un ſi charmant exemple:” Et en même tems elle me darde ſa langue dans la bouche. J'éprouve une ſenſation inconnue qui me porte à lui en faire autant; bientôt elle gliſſe ſa main dans mon ſein & s'écrie de nouveau: „ Les jolis tétins; comme ils ſont durs;
„ c'eſt du marbre, on voit bien qu'aucun homme
„ ne les a ſouillés de ſes vilains attouchemens,
en même tems elle chatouille légerement le bout & veut que je lui rende le plaiſir que je reçois; puis de la main gauche déliant mes rubans, mes cordons de derriere: „ Et ce petit
„ cul, a-t-il eu ſouvent le fouet? Je parie qu'on
„ ne le lui a pas donné comme moi?” Puis elle m'applique de légeres claques au bas des feſſes près le centre du plaiſir, qui ſervent à irriter ma lubricité; alors, elle me renverſe ſur le dos, & s'ouvrant un paſſage en avant, elle entre en admiration pour la troiſieme fois.

Digitized by Google

„ Ah ! le magnifique clitoris ! Sapho n'en eut „ pas un plus beau ; tu seras ma Sapho." Ce ne fut plus qu'une fureur convulsive des deux parts que je ne pourrois décrire ; après une heure de combats, de jouissance irritant mes desirs sans les satisfaire, Mad. de Furiel, qui vouloit me réserver pour la nuit, fonna. Deux femmes de chambre vinrent nous laver, nous parfumer & nous soupâmes délicieusement.

Pendant le repas elle m'apprit que cette petite maison qui lui appartenoit, étoit en quelque sorte devenue sacrée par son usage ; qu'on l'avoit convertie en un temple de *Vesta*, regardée comme la fondatrice de la secte *Anandryne* (1), ou des tribades, ainsi qu'on les appelle vulgairement.

„ Une tribade, me dit-elle, est une jeune pucelle qui n'ayant eu aucun commerce avec l'homme, & convaincue de l'excellence de son sexe, trouve dans lui la vraie volupté, la volupte pure, s'y voue toute entiere & renonce à l'autre sexe aussi perfide que séduisant. C'est encore une femme de tout âge qui pour la propagation du genre humain ayant rempli le vœu de la nature & de l'état, revient de son erreur, déteste, abjure des plaisirs grossiers & se livre à former des éleves à la déesse."

---

(1) Mlle Sapho ne put me rendre raison de l'étimologie de ce mot, que je crois venir du grec, & qui veut dire en françois *Anti-homme*.

Digitized by Google

„ Au reſte, n'eſt pas admis qui veut dans notre ſociété. Il y a, comme dans toutes, des épreuves pour les poſtulantes. Celles pour les femmes que je ne puis vous révéler (1) ſont ſurtout très-pénibles, & ſur dix il en eſt à peine une qui ne ſuccombe pas. Quant aux filles, ce ſont les meres qui en jugent dans l'intimité de leur commerce, qui ſe les attachent & qui en répondent. Vous m'avez déjà paru digne d'être initiée à nos miſteres; j'eſpere que cette nuit me confirmera dans la bonne opinion que j'ai conçue de vous, & que nous menerons longtems enſemble une vie innocente & voluptueuſe."

---

(1) Mlle. Sapho nous dit que depuis elle avoit ſu en quoi conſiſtoit ce genre d'épreuves & nous l'apprit.

On enferme la poſtulante dans un boudoir où eſt une ſtatue de Priape dans toute ſon énergie; on y voit pluſieurs groupes d'accouplemens d'hommes & de femmes offrant les attitudes les plus variées & les plus luxurieuſes. Les murs peints à freſque ne préſentent que des images du même genre, que des membres virils de toutes parts: des livres, des porte-feuilles, des eſtampes analogues, ſe trouvent ſur une table.

Au pied de la ſtatue eſt un réchaud, dont le feu & la flamme ne ſont entretenus que de matieres ſi légeres & ſi combuſtibles, que pour peu que la poſtulante ait une minute de diſtraction, elle court riſque de laiſſer s'éteindre le feu, ſans pouvoir le rallumer; enſorte que lorſqu'on vient la chercher, on voit ſi elle n'a point reçu d'émotion forte qui indique encore en elle du penchant pour la fornication à laquelle elle doit renoncer.

Ces épreuves, au ſurplus, durent trois jours de ſuite pendant trois heures.

Digitized by Google

„ Rien ne vous manquera; je m'en vais vous faire faire des robes, des ajuſtemens, des chapeaux; vous acheter des diamans, des bijoux; vous n'aurez qu'une ſeule privation ici; c'eſt qu'on ne voit point d'hommes, ils n'y peuvent entrer; je ne m'en ſers en rien, même pour le jardin; ce ſont des femmes robuſtes que j'ai formées à cette culture, & juſqu'à la taille des arbres: vous ne ſortirez qu'avec moi; je vous ferai voir ſucceſſivement les beautés de Paris; je vous menerai ſouvent au ſpectacle dans mes loges, aux bals, aux promenades."

„ Je veux former votre éducation, ce qui vous rendant plus aimable, vous ſauvera de l'ennui d'être ſouvent ſeule. Je vous ferai apprendre à lire, à écrire, à danſer, à chanter; j'ai des maitreſſes dans tous ces genres à ma diſpoſition; j'en ai dans les autres, à meſure que vos goûts ou vos talens ſe développeront."

Telle fut à peu près la converſation de Mad. de Furiel, qui précéda notre coucher, & qui ne fut interrompue de ma part que par des remercimens, des embraſſades, des careſſes qui l'enchanterent & préludérent à d'autres plus intimes.

La nuit fut laborieuſe, mais ſi raviſſante pour moi, que fatiguée, haraſſée, épuiſée, le matin j'appettois encore. Mad. Furiel plus ſage, qui me réſervoit pour le grand jour de ma réception, [illegible] la premiere. Elle me fit apporter un conſommé, & avant de me quitter, ordonna qu'on prît de moi le plus grand ſoin. Elle m'envoya

Digitized by Google

ſucceſſivement ſa lingere, ſon ouvriere en robe, ſa marchande de modes, ſa marchande à la toilette & je ne tardai pas à être pourvue de tout ce qui m'étoit néceſſaire pour débuter avec éclat dans le monde. Ainſi revêtue des agrémens que le luxe & l'art pouvoient ajouter à mes attraits, je fus conduite à l'opéra par ma protectrice, qui reçut de ſes conſœurs des complimens ſans fin. Qu'ant aux hommes, j'entendois qu'ils diſoient dans les corridors, lorſque je paſſai pour m'en aller: *Mad. de Furiel a de la chair fraîche; c'eſt du neuf vraiment; quel dommage que cela tombe en de ſi mauvaiſes mains.* Elle affectoit de me parler pour que je n'entendiſſe pas ces exclamations & m'entraîna bien vîte dans ſon caroſſe.

Le jour de mon initiation aux miſteres de la ſecte *Anandrine* avoit été fixé au lendemain, & j'y fus admiſe en effet avec tous les honneurs. Cette cérémonie extraordinaire étoit trop frappante pour ne m'en être pas reſſouvenue dans ſes moindres détails, & certainement c'eſt l'épiſode le plus curieux de mon hiſtoire.

Au centre du temple eſt un ſalon oval, figure allégorique qu'on obſerve fréquemment en ces lieux; il s'éleve dans toute la hauteur du bâtiment & n'eſt éclairé que par un vitrage ſupérieur qui forme le ceintre & s'étend autour de la ſtatue dominant extérieurement, & dont je vous ai parlé. Lors des aſſemblées, il s'en détache une petite ſtatue, toujours repréſentant *Veſta*, de

Digitized by Google

la taille d'une femme ordinaire ; elle descend majestueusement les pieds posés sur un globe, au milieu de l'assemblée, comme pour y présider ; à une certaine distance on décroche la verge de fer qui la soutient ; elle reste ainsi suspendue en l'air (1), sans que cette merveille à laquelle on est accoutumé, effraie personne.

Autour de ce sanctuaire de la déesse regne un corridor étroit où se promenent pendant l'assemblée deux tribades qui gardent exactement toutes les portes & avenues. La seule entrée est par le milieu où se présente une porte à deux battans ; du côté opposé se voit un marbre noir où sont gravés en lettres d'or des vers dont je vous ferai bientôt le récit : à chacune des extrémités de l'ovale est une espece de petit autel qui sert de poële, qu'allument & entretiennent en dehors les gardiennes. Sur l'autel à droite en entrant est le buste de Sapho, comme la plus ancienne & la plus connue des Tribades ; l'autel

à

(1) Il y a grande apparence, Milord, que cette statue & le globe sont creux & remplis d'un air plus léger que celui de l'atmosphere du salon, ensorte qu'ils sont dans un parfait équilibre. Voilà comme d'habiles phisiciens préfens à ce récit expliquerent ce prodige qui tient beaucoup du roman. Ils citent même l'ouvrage d'un pere Joseph Galien, dominicain, ancien professeur de philosophie & de théologie dans l'université d'Avignon qui en 1756 a publié *l'art de naviger dans les airs*, établi sur des principes de phisique & de géometrie.

Digitized by Google

à gauche, vacant jusque-là, devoit recevoir le buste de Mlle d'Eon, cette fille la plus illustre entre les modernes, la plus digne de figurer dans la secte *Anandrine*; mais il n'étoit point encore achevé, & l'on attendoit qu'il sortît du cizeau du voluptueux Houdon. Autour, & de distance en distance, on a placé sur autant de gaines les bustes des belles filles greques chantées par Sapho comme ses compagnes. Au bas se lisent les noms de *Thelesyle*, *Amythone*, *Cydne*, *Megarre*, *Pyrrine*, *Andromede*, *Cyrine*, &c. Au milieu s'éleve un lit en forme de corbeille à deux chevets, où reposent la présidente & son éleve; autour du salon des carreaux à la turque garnis de coussins où siegent en regard & les jambes entrelacées chaque couple composée d'une mere & d'une novice, ou en termes mistiques *de l'incube & la succube*. Les murs sont recouverts d'une sculpture supérieurement travaillée, où le cizeau a retracé en cent endroits, avec une précision unique, les diverses parties secretes de la femme, telles qu'elles sont décrites dans le tableau de *l'amour conjugal*, dans *l'histoire naturelle* de M. de Buffon & dans les plus habiles naturalistes. Voilà une exacte description du sanctuaire dont je crois n'avoir rien omis; voici maintenant celle de ma réception.

Toutes les tribades en place & dans leurs habits de cérémonie, c'est-à-dire les meres lavec une lévite couleur de feu & une ceinture bleue, les novices en lévite blanche avec une ceinture

Digitized by Google

couleur de rose, du reste la tunique ou chemise, & les jupons fendus & recouverts, on vint nous avertir Mad. de Furiel & moi que l'on étoit prêt à nous recevoir; c'est la fonction d'une des tribades gardiennes. Mad. de Furiel étoit déjà dans son costume; moi j'étois au contraire très-parée & dans l'habit le plus mondain.

En entrant je vis le feu sacré consistant en une flamme vive & odorante s'élançant d'un réchaud d'or, toujours prête à disparoître & toujours rallumée par les aromates pulvérisées qu'y jettent sans interruption la couple chargée de cette fonction extrêmement pénible par l'attention continuelle qu'elle exige. Arrivée aux piéds de la présidente, qui étoit Mademoiselle Raucourt (1), Mad. Furiel dit: „ Belle présidente & vous „ cheres compagnes, voici une postulante: elle „ me paroît avoir toutes les qualités requises. „ Elle n'a jamais connu d'homme, elle est mer„ veilleusement bien conformée & dans les „ essais que j'en ai faits je l'ai reconnue pleine „ de ferveur & de zele: je demande qu'elle „ soit admise parmi nous sous le nom de *Sapho*." Après ces mots nous nous retirâmes pour laisser délibérer. Au bout de quelques minutes l'une des deux gardiennes vint m'apprendre que j'avois été par acclamation admise à l'épreuve. Elle me deshabilla, me mit absolument nue, me

(1) Célebre actrice de la comédie françoise.

Digitized by Google

donna une paire de mules ou de souliers plats, m'enveloppa d'un simple peignoir, & me ramena de la sorte dans l'assemblée où la présidente ayant descendu de la corbeille avec son élève, on m'y étendit & me retira le peignoir. Cet état, au milieu de tant de témoins, me parut insupportable, & je frétillois de toutes les manieres pour me soustraire aux regards, ce qui est l'objet de l'institution, afin qu'aucun charme n'échappe à l'examen: d'ailleurs, dit un de nos plus aimables poëtes (1).

L'embarras de paroître nue fait l'attrait de la nudité.

C'est ici le moment de vous apprendre quels sont ces vers que je vous ai promis & que vous attendez à coup sûr avec impatience: ils contiennent une énumération détaillée de tous les charmes qui constituent une femme parfaitement belle, & ces charmes y sont calculés au nombre de trente. On ne dit point au reste le nom de leur auteur, qui certainement n'étoit pas du sexe, & tribade du moins. Il n'est qu'un philosophe froid, capable d'analiser ainsi la beauté. Au reste, ces vers, très-originaux dans leur genre, ne m'ont point échappé de la tête. Les voilà (2).

---

(1) Le cardinal de Bernis dans ses quatre saisons ou quatre parties du jour.

(2) Je crois, Milord, ces vers imités ou paraphrasés d'un poëte latin appelé Jean de Nevizan qui vivoit au

Digitized by Google

elle prétendant à l'honneur d'être belle
produire en soi le superbe modele
lene qui jadis embrasa l'univers,
en sa faveur trente charmes divers !
a couvrant trois fois chacun par intervale
blanc & le noir & le rouge mêlés
t autant de fois aux yeux émerveillés,
même couleur la nuance inégale.
que neuf fois envers ce chef d'œuvre d'amour
ture prodigue, avare tour à tour,
l'extrême opposé, d'une main toujours sûre
dimensions lui trace la mesure
petits riens encore, elle aura dans ses traits,
ensemble divin les contrastes parfaits.

---

ecle & a composé un poëme intitulé *Sylva nuptia-*
ci le morceau original que vous serez sans doute
e de comparer.

nta hæc habeat quæ vult formosa videri
nina : sic Helenam fama fuisse refert.
tria & totidem nigra; & tria rubra puellæ
es habeat longas res, totidemque breves.
crassas, totidem graciles, tria stricta, tot ampla;
s ibidem huic formæ, sint quoque parva tria.
cutis, nivei dentes, albique capilli:
gri oculi, cunnus, nigra supercilia,
, genæ atque ungues rubri. Sit corpore longa,
longi crines; sit quoque longa manus.
ue breves dentes, auris, pes, pectora lata,
clunes; distent ipsa supercilia,
us & os strictum; stringunt ubi singula strictæ.
t Venter, cunnus, vulvaque turgidula.
les digiti, crines & labra puellis,
rvus sit nazus, parva mamilla, caput.
nullæ aut raræ sint hæ, formosa vocari,
a puella potest, nulla puella potest.

Que ses chev
Que sa peau
Tel que l'œi
Que son poi
Qu'elle ait
La chevelu
Ses dents,
Elevé soit
Que la nim
Préfente au
Qu'à la chu
Puisse de fe
Que sa bouc
Annonce de
Que l'anus
Soient dou
Un petit n
Un tétin
Cheveux
Complette

C'est d'
procede à
ne, il ne
réuni ces
venu qu'il
c'est-à-dir
vient fuc
voix à l'
& pronon
après avo
un baiser
l'on me d
je reparus
tant aux p

Digitized by Google

Que ſes cheveux ſoient blonds, ſes dents comme l'ivoire;
Que ſa peau d'un lys pur ſurpaſſe la fraîcheur;
Tel que l'œil, les ſourcils, mais de couleur plus noire,
Que ſon poil des entours releve la blancheur.
Qu'elle ait l'ongle, la joue & la levre vermeille.
La chevelure longue & la taille & la main;
Ses dents, ſes pieds ſoient courts ainſi que ſon oreille;
Elevé ſoit ſon front, étendu ſoit ſon ſein;
Que la nimphe ſurtout aux feſſes rebondies,
Préſente aux amateurs formes bien arrondies:
Qu'à la chute des reins, l'amant ſans la bleſſer,
Puiſſe de ſes deux mains fortement l'enlacer,
Que ſa bouche mignone & d'augure infaillible,
Annonce du plaiſir l'accès étroit pénible.
Que l'anus, que la vulve & le ventre aſſortis,
Soient doucement gonflés & jamais applatis.
Un petit nez plaît fort, une tête petite.
Un tétin repouſſant le baiſer qu'il invite;
Cheveux fins, levre mince, & doigts fort délicats
Complettent ce beau tout qu'on ne rencontre pas.

C'eſt d'après ce tableau de comparaiſon qu'on procede à l'examen, mais comme depuis Hélene, il ne s'eſt point trouvé de femme qui ait réuni ces trente grains de beauté, on eſt convenu qu'il ſuffiroit d'en avoir plus de la moitié, c'eſt-à-dire au moins ſeize. Chaque couple vient ſucceſſivement à la diſcuſſion & donne ſa voix à l'oreille de la préſidente qui les compte & prononce. Toutes furent en ma faveur, & après avoir reçu ſucceſſivement l'accolade par un baiſer à la florentine, je fus ramenée, & l'on me donna le vêtement de novice dans lequel je reparus avec Mad. de Furiel. Alors, me jettant aux pieds de la préſidente, je prêtai entre

Digitized by Google

ſes mains le ſerment de renoncer au commerce des hommes & de ne rien révéler des miſteres de l'aſſemblée; puis elle ſépara en deux moitiés un anneau d'or ſur chacune desquelles Mad. de Furiel & moi écrivîmes reſpectivement notre nom avec un poinçon; elle rejoignit les deux parties en ſigne de l'union qui devoit régner entre mon inſtitutrice & moi, & me mit cet anneau au doigt annulaire de la main gauche. Après cette cérémonie, nous fûmes prendre notre place ſur le carreau qui nous étoit deſtiné afin d'entendre le diſcours de vêture que devoit, ſuivant l'uſage, m'adreſſer la préſidente: je ſupprime ce diſcours trop long pour vous être lu ici; car j'en ai conſervé la copie (1), & puis la communiquer à ceux qui voudront connoître cette piece d'éloquence unique.

Après le diſcours, la déeſſe remonta & diſparut; l'on retira les poſtes, les gardiennes, les *Thuriferes* (2): on laiſſa s'éteindre le feu & l'on paſſa au banquet dans le veſtibule. Cependant les profanes ne pouvoient y venir pour

(1) Je ne manquai pas de demander à Mlle. Sapho, cette piece afin de juger ſi elle méritoit de vous être envoyée; mais elle n'a jamais pu la retrouver: pour m'en dédommager, elle ma procuré un autre diſcours prononcé dans les mêmes circonſtances & par le même orateur pour *Mlle Aurore*, nouvelle acquiſition qu'a fait cette année Mad. de Furiel.

(2) Mot pris de la liturgie ſacrée: on appelle ainſi les enfans de chœur qui portent l'encens.

Digitized by Google

ſervir, & l'on paſſoit les uſtenciles de table; les plats, les vins &c. par des tours ou les novices les prenoient & faiſoient le ſervice. Au deſſert l'on but les vins les plus exquis, ſurtout des vins grecs; on chanta les chanſons les plus gaies & les plus voluptueuſes, la plupart tirées des opuſcules de Sapho; enfin quand toutes les tribades furent en humeur & ne purent plus ſe contenir, on rétablit les poſtes; on ralluma le feu, & l'on paſſa dans le ſanctuaire pour en célébrer les grands miſteres, faire des libations à la déeſſe, c'eſt-à-dire qu'alors commença une véritable orgie... Ici, Milord, j'interromps la narration de l'hiſtorienne & j'étends un voile ſur les tableaux dégoûtans qu'elle nous préſenta. Je laiſſe courir votre imagination qui certainement vous les retracera d'un pinceau plus délicat & plus voluptueux. Je vous ajouterai ſeulement que dans cette académie de lubricité, il y a auſſi un prix fondé, car il en faut partout; que ce prix eſt une médaille d'or, où d'un côté eſt repréſentée la déeſſe Veſta avec tous ſes attributs & de l'autre ſe gravent les effigies & les noms des deux héroïnes qui dans cette lutte générale ont le plus longtems ſoutenu les aſſauts amoureux, & que ce furent Madame de Furiel & Mlle Sapho qui remporterent le prix.

Ici la belle ceſſa & demanda du répit. Ce récit qui n'avoit point paru long, parce qu'il étoit fort intéreſſant, l'avoit fatiguée peut-être plus que ſa ſéance avec Mad. de Furiel; il étoit tard;

Digitized by Google

étoit plus qu'heure de ſe mettre à table: il lut interrompre, non ſans remettre à un autre ur la continuation; mais indéfiniment à cauſe s circonſtances qui ne permettoient pas aux nvives de ſe raſſembler de ſitôt. Ainſi, je us laiſſe dans l'attente de la ſuite, comme j'y s moi-même, & ce ne ſera vraiſemblablement e pour l'année prochaine.

Paris ce 28 décembre 1778.

pologie de la ſecte Anandryne, ou *Exhortation une jeune tribade par Mlle. de Raucourt, pro-noncée le* 28 *mars* 1778.

Femmes, recevez-moi dans votre ſein, je ſuis gne de vous.

Ces paroles ſont tirées de la *ſeconde lettre aux mmes*, par Mlle d'Eon.

C'eſt ainſi que n'aguere s'écrioit celle dont ous voyez le buſte pour la premiere fois offert vos hommages; cette fille l'honneur de ſon exe, la gloire du ſiecle, & par la réunion de es talens divers, peut-être la plus illuſtre qui it jamais exiſté, qui exiſtera jamais; la plus digne uſtout de figurer ici, d'occuper une préeminen-e que je ne dois qu'à l'indulgence de l'aſſem-blée. Ce tendre épanchement, cet élan rapide, ette bouillante ardeur, ces mouvemens impé-

Digitized by Google

tueux qui ramenent Mlle d'Eon vers ſon ſexe, ſont d'autant plus honorables pour lui, que, traveſtie en homme dès le berceau, crue homme, éduquée en homme, ayant vécu continuellement avec des hommes, elle en a contracté les goûts, les allures, les habitudes; elle en a conquis, pour ainſi dire, tout les talens, tous les arts, toutes les vertus, ſans ſe ſouiller d'aucun de leur vices: inveſtie de leur corruption, elle a toujours conſervé la pureté de ſon origine. Au college, dans les feſtins, dans les parties de plaiſir les plus licencieuſes, à la cour, au milieu des camps, &, quelquefois obligée de partager ſa couche avec un ſexe étranger, elle a réſiſté à tant de tentations dangereuſes, & juſqu'à ce qu'elle pût avoir une compagne, trouvé en elle-même une jouiſſance préférable à celles dont l'attrait puiſſant l'aiguillonnoit ſans ceſſe. Graces vous en ſoient rendues, ô déeſſe auguſte qui préſidez à nos miſteres! & vous, ma chere enfant, à qui cette exhortation s'adreſſe principalement, puiſſiez-vous profiter d'un ſi grand exemple! échappée dès votre tendre jeuneſſe aux ſéductions des hommes, goûtez le bonheur de vous trouver réunie au ſein de vos pareilles, bonheur après lequel Mlle d'Eon, commandée par les circonſtances, à ſoupiré pendant ſi longtems en vain.

Au reſte, la ſecte anandryne n'eſt pas comme tant d'autres qui ne ſont fondées que ſur l'ignorance, l'aveuglement & la crédulité; plus on en

Digitized by Google

étudie l'hiſtoire & les progrès, plus on augmente pour elle de vénération, d'intérêt & d'attachement. Ainſi donc, je vous en ferai voir d'abord l'excellence; puis on pratique mal ce qu'on ne connoît pas bien : *la lettre tue & l'eſprit vivifie*; je veux augmenter votre zele en l'éclairant, en vous apprenant l'importance & l'étendue de vos devoirs: enfin, la récompenſe au bout du terme eſt ordinairement ce qui anime & ſoutient l'athlete dans la carriere; je vous en propoſe une non pas comme tant d'autres propre à ſatisfaire uniquement l'orgueil, l'avarice, la vanité, mais à remplir votre cœur tout entier; c'eſt le plaiſir. Je vous peindrai ceux que nous goûtons. Telle eſt la diviſion naturelle de ce diſcours.

O Veſta! divinité tutelaire de ces lieux, remplis-moi de ton feu ſacré; fais que mes paroles aillent ſe graver en traits de flamme dans le cœur de la novice qu'il s'agit d'initier à ton culte: puiſſe-t-elle s'écrier avec autant de ſincérité & d'ardeur que Mlle d'Eon. *Femmes, recevez-moi dans votre ſein, je ſuis digne de vous!*

PREMIERE PARTIE.

L'excellence d'une inſtitution ſe détermine principalement par ſon origine, par ſon objet, par ſes moyens, par ſes effets.

L'origine de la ſecte anandryne eſt auſſi an-

Digitized by Google

cienne que le monde; on ne peut douter de ſa nobleſſe, puiſqu'une déeſſe en fut la fondatrice, & qu'elle déeſſe! La plus chaſte, dont l'élément qui purifie tous les autres eſt le ſimbole. Quelque contraire que cette ſecte ſoit aux hommes, auteurs des loix, ils n'ont jamais oſé la proſcrire; même le plus ſage, le plus ſévere des légiſlateurs l'a autoriſée. Lycurgue, avoit établi à Lacédémone une école de tribaderie où les jeunes filles paroiſſoient nues, & dans ces jeux publics elle apprenoient les danſes, les attitudes, les approches, les enlacemens tendres & amoureux; les hommes aſſez téméraires pour y porter les regards étoient punis de mort. On retrouve cet art réduit en ſyſtême & décrit avec énergie dans les poéſies de Sapho, dont le nom ſeul réveille l'idée de ce que la Grece avoit de plus aimable & de plus enchanteur. A Rome la ſecte amandryne recevoit dans la perſonne des Veſtales des honneurs preſque divins. Si nous en croyons les voyageurs, elle s'eſt étendue dans les pays les plus éloignés, & les Chinoiſes ſont les plus fameuſes tribades de l'univers; enfin, cette ſecte s'eſt perpétuée ſans interruption juſqu'à nos jours; point d'état où elle ne ſoit tolérée, point de religion où elle n'exiſte, ſauf la juive & la muſulmane; chez les hébreux le célibat étoit odieux & les femmes frappées de ſtérilité étoient déshonorées; mais cette nation, toute terreſtre & groſſiere, n'avoit pour but que de *croître & de multiplier*, & les juifs devinrent un ſi vilain peu-

Digitized by Google

que dieu fut obligé de le renier. Quant à
gion musulmane, on peut regarder encore
rails qu'elle favorise comme une tribaderie
e.

ſt vrai que l'objet de cette inſtitution chez
rcs eſt moins de propager le culte de notre
que d'exciter la brutalité du maître de tant
les eſclaves renfermées enſemble pour ſes
. On raconte que le grand-ſeigneur
, lorſqu'il veut procéder à la formation
éritier de l'empire, fait ainſi raſſembler
ſes femmes dans un vaſte ſalon du ſérail
à cet uſage & appelé par cette raiſon la
les Tours. Les murs en ſont peints à freſ-
& toutes les figures de femmes de grandeur
lle y repréſentent les poſtures, les attitudes,
couplemens & les grouppes les plus laſcifs.
ultanes ſe déshabillent nues, ſe mêlent,
lacent, réalifent & diverſifient ſous les
du deſpote blazé ces modeles qu'elles ſur-
t par leur agilité. Quand, l'imagination
allumée par ce ſpectacle, il ſent ſe ra-
ſes feux engourdis, il paſſe dans le lit
favorite préparée à le reçevoir & opere
erveilles. En Chine les vieux mandarins
vent du même ſecours, mais d'une maniere
nte. Aux ordres de l'époux les actrices
accouplées dans des hamacs à jour; là,
nent ſuſpendues, elles ſe balancent & s'agi-
ins avoir la peine de ſe remuer, & le paillard,
ux ardens, ne perd rien de ces ſcenes lu-

triques, jusqu'à ce qu'il entre lui-même en ac
En ce sens, même chez les juifs maudits
tribaderie fut introduite : sans cet usage, q
roit fait Salomon de ses trois mille concubi
Et, suivant les anecdotes secretes de quel
rabbins plus véridiques, le roi prophete, le
roi David ne se servoit des jeunes Suna
qu'il mettoit dans son lit, que pour ranim
chaleur prolifique en les faisant tribader par
sus son corps. Mais, il faut l'avouer,
destination, ce mélange d'exercices mâles p
noit une si belle institution. C'est en G
c'est à Rome, c'est en France, c'est dans
les états catholiques qu'on en faisit l'obj
grand & dans son véritable esprit. Dan
séminaires de filles établis par Lycurgue, le
de virginité n'étoit pas perpétuel; mais elle
épuroient le cœur de bonne heure, & hal
uniquement entre elles jusqu'à ce qu'elles se
riassent, elles y contractoient une délicatesse
sensations, après laquelle elles soupiroient en
même dans les bras de leurs époux, &, q
de leur rôle qui les appeloit à la maternité,
revenoient toujours à leurs premiers exer
Rien de si beau, rien de si grand que l'in
tion des Vestales à Rome. Ce sacerdoce
montroit dans l'appareil le plus auguste:
du Palladium, dépôt & entretien du feu
symbole de la conservation de l'empire: q
superbes fonctions! Quel brillant destin!
monasteres du sexe dans l'Europe mod

Digitized by Google

émanation du college des Veſtales, en ſont le ſacerdoce perpétué; mais n'en préſentent plus malheureuſement qu'une foible image par le mélange de pratiques minutieuſes & de formules puériles. D'un autre côté, les vierges n'y ſont point aſſujéties au ſervile méchaniſme de l'entretien d'un feu matériel; leur rôle vraiment ſublime eſt de lever ſans ceſſe des mains pures vers le ciel pour en attirer les bénédictions ſur l'empire. Si leur ferveur s'éteint par une paſſion criminelle vers l'homme, dont la preuve ſont les ſuites trop palpables d'une défloration évidente, elles ne ſont pas punies de mort, mais ſubiſſent des peines canoniques plus terribles vu leur rafinement & leur durée. Comment donc, malgré les périls qui l'environnent, l'établiſſement s'eſt-il ſoutenu? Par ces moyens ſimples, faciles, efficaces, attrayants.

Une jeune novice eſt-elle tourmentée d'un prurit libidineux de la vulve? Elle a dans ſa propre organiſation de quoi l'appaiſer ſur le champ, la nature l'y conduit machinalement comme dans toutes les autres parties du corps où elle lui fait porter les doigts, afin par un agacement ſalutaire d'en ſupprimer ou ſuſpendre les démangeaiſons. Lorſque par cet exercice fréquent les conduits irrités & élargis ont beſoin de ſecours plus ſolides ou plus amples, elle les trouve dans preſque tout ce qui l'environne, dans les inſtrumens de ſes travaux, dans les uſtenciles de ſa chambre, dans ceux de ſa toi-

Digitized by Google

lette, dans ſes promenades & juſque dans les comeſtibles. Par une heureuſe confidence, ôſe-t-elle bientôt faire part de ſes découvertes à une camarade auſſi ingénue qu'elle ? Toutes deux s'éclairent, s'aident réciproquement; elles s'attachent l'une à l'autre, elle ſe deviennent néceſſaires, elles ne peuvent plus s'en paſſer; elles ne font plus qu'une ame & qu'un corps. Alors la vie aſcétique leur paroît préférable à toutes les vanités du ſiecle; les haires, les cilices, ces inſtrumens de pénitence ſont convertis en inſtrumens de volupté; les jours de diſcipline générale & publique ſi effrayans pour les gens du monde, qui ne s'attachent qu'au nom, deviennent par ces accouplemens multipliés des orgies auſſi délicieuſes que les nôtres; car la flagellation eſt un puiſſant véhicule de lubricité, & c'eſt ſans doute des couvents que cet exercice eſt paſſé dans les écoles des courtiſannes, qui l'enſeignent à leurs éleves comme un agent victorieux propre à reſſuſciter au plaiſir les vieillards & les libertins anéantis.

Quoi qu'il en ſoit, doux art de la tribaderie! tes effets ſont tels que la nonette quitte pour toi, biens, amis, parens, pere, mere; qu'elle renonce aux propriétés les plus riches, aux jouiſſances les plus recherchées, aux affections les plus impérieuſes, les plus innées dans le cœur de l'homme, aux plaiſirs de l'hyménée ſi vantés, & qu'elle trouve dans toi la félicité ſuprême. Oh! que tes charmes ſont grands, que tes attraits

Digitized by Google

ſont puiſſans! puiſque tu diſſipes les ennuis du cloître, tu rends la ſolitude raviſſante, tu transformes cette priſon odieuſe en palais de Circé & d'Armide.

En voilà ſuffiſamment, ma chere fille, pour vous faire connoître l'excellence de la ſecte anandrine: je ne veux pas trop fatiguer votre attention: il eſt tems de vous en apprendre les devoirs, objet le plus eſſentiel de ce diſcours.

Seconde Partie.

Point d'inſtitution humaine qui n'ait pour objet ou l'utilité ou l'agrément; qui ne procure des avantages, on ne donne des jouiſſances: il en eſt qui réuniſſent les deux & c'eſt le comble de la perfection. Telle eſt ſans doute la ſecte anandryne, enviſagée ſous le point de vue ſublime où je vous l'ai préſentée dans la fondation du college des Veſtales & des colleges religieux du ſexe qui lui ont ſuccédé & ſont en honneur aujourd'hui dans notre rite. Il faut l'avouer, notre ſociété dont il s'agit en ce moment, ma chere fille, n'a pas ce degré de mérite; elle n'a pour principal & unique but que le plaiſir; mais, pour l'obtenir, il y a une marche, des moyens, des obligations, ou, pour tout dire en un mot, des devoirs à remplir: les uns tendent à la conſervation de la ſociété; car, ſans elle, les effets manqueroient; les autres à en

Digitized by Google

en maintenir l'harmonie; car dans le troub
le désordre on ne jouit point, ou l'on
mal; les derniers à l'étendre & à la prop
car rien de bien fait, sans ce goût, cette
veur, ce zele qui, semblable à l'élément
vous avez l'image sous les yeux, toujour
activité, gagne & absorbe tout ce qui l'envir
Reprenons & développons ces trois vé
afin de vous les bien inculquer dans la mé
& dans le cœur.

Hommage d'abord à la fondatrice de
culte, à Vesta dont la statue constamment
sente à nos assemblées & suspendue sur nos
est le garant de sa protection toujours subsi
de sa vengeance toujours prête à éclater
les prévarications & les infidélités. Invoq
la souvent, non par de vaines prieres, ma
des sacrifices & des libations. Point d'inten
de langue, sagesse, réserve à l'égard de ce
passe dans nos assemblées, discrétion,
parfait sur les mysteres de la déesse, po
point éveiller la jalousie & l'envie; soum
absolue à ses loix, qui vous feront explic
soit par celle occupant ma place dans les
blées, soit par la mere aux soins de laquell
êtes confiée, & qui est chargée de vous d
dans la vie-privée; mais surtout guerre v
déclarée, guerre perpétuelle aux ennem
notre culte, à ce sexe volage, trompeur
fide, ligué contre nous, travaillant sans r
à détruire notre établissement, soit à for

verte, soit sourdement, & dont les efforts & les ruses ne peuvent être repoussés que par le courage le plus intrépide, que par la vigilance la plus infatigable.

Au reste, il ne suffit pas qu'un édifice soit établi sur des fondemens solides & durables, qu'il soit écarté des élémens destructeurs, & défendu contre les dangers qui peuvent le menacer: il faut encore qu'il offre aux regards de belles proportions, un accord, un ensemble, le grand mérite des chef-d'œuvres d'architecture; il en est de même de notre édifice moral. La tranquillité, l'union, la concorde, la paix en doivent faire le principal appui, l'éloge aux yeux des profanes; qu'ils ne voient en nous que des sœurs; ou plutôt qu'ils y admirent une grande famille où il n'y a d'autre hiérarchie que celle établie par la nature même pour sa conservation, & nécessaire à son régime. La bienfaisance envers tous les malheureux doit être un de nos caracteres distinctifs, une vertu découlant de nos mœurs douces & liantes, de notre cœur aimant par essence; mais, c'est à l'égard de nos consœurs, de nos éleves qu'elle doit se déployer. Communauté entiere de biens, qu'on ne distingue pas la pauvre de la riche; que celle-ci se plaise au contraire à faire oublier à celle-là qu'elle fut jamais dans l'indigence; lorsqu'elle la produit dans le monde, qu'on la remarque à l'éclat de ses vêtemens, à l'élégance de sa parure, à l'abondance de ses diamans & de

Digitized by Google

ſes bijoux, à la beauté de ſes courſiers, à la rapidité de ſon char; qu'en la voyant on la reconnoiſſe, on s'écrie : c'eſt une éleve de la ſecte anandryne, voilà ce que c'eſt que de ſacrifier à *Veſta*! C'eſt ainſi que vous en attirerez d'autres, que vous ferez germer dans le cœur de vos pareilles qui l'admireront, le deſir, en l'imitant, de jouir de ſon ſort.

Ce zele expanſif pour la propagation du culte de la déeſſe doit principalement dévorer une tribade véritable; elle voudroit que tout ſon ſexe, ſi c'étoit poſſible, participât au même bonheur qu'elle; du moins telles ſont toutes celles que j'enviſage ici & dont une énumeration rapide contribuera, ma chere fille, à votre édification plus que tout ce que je pourrois ajouter ſur cette matiere.

Vous voyez d'abord deux femmes de qualité philoſophes (1) s'arrachant à l'éclat & aux honneurs de la cour, aux attraits plus enchanteurs des hautes ſciences qu'elles cultivent avec tant de goût & de ſuccès, pour venir dans nos aſſemblées imiter la *ſimplicité de la colombe*, cet oiſeau ſi cher à Venus, ſi ardent dans ſes combats.

A côté d'elles eſt la femme d'un magiſtrat, ſinon célebre, au moins fameux pendant pluſieurs

(1) Mad. la ducheſſe de *Urbrese* & Mad. la Marquiſe de *Terracenes*.

Digitized by Google

innées (1); mais qui dédaignant de s'associer à a renommée de son mari, s'arrachant aux caresses conjugales, aux délices de la maternité, s'est élevée au-dessus de tout respect humain, afin de se livrer avec plus de recueillement & sans relâche au culte de notre société & à ses travaux.

Sa voisine est une marquise (2) adorable, luttant avec elle d'enthousiasme pour la secte anandryne, bravant tous les préjugés, franchissant dans les brûlans accès de sa nimphomanie ce que les indévots à notre culte, appellent toutes les bienséances, toute honêteté publique, toute pudeur; comme le maître des dieux, subissant même quelquefois les métamorphoses les plus obscures (3) pour faire des prosélytes à la déesse.

Celle dont le front est ceint d'une double couronne de myrthes & de lauriers est la Melpomene moderne, l'honneur du théâtre françois (4), qui depuis près de trois lustres qu'elle s'en est retirée, y a laissé un vuide non encore rempli & peut-être irréparable. Aujourd'hui, char-

(1) M. de Furiel a été procureur général pendant toute la durée du parlement Maupeou & l'on peut se rappeler combien il a fait parler de lui.

(2) Mad. la marquise de *Téchul*.

(3) On a vu quelquefois Mad. de Téchul se travestir en femme de chambre, en coëffeuse, en cuisiniere, pour parvenir auprès des objets de sa passion.

(4) Mlle Clairon.

gée de l'inſtitution du fils d'un ſouv
elle voit à ſes pieds les grands de c
trop inſtruite par une longue expérie
des maladies cruelles du danger du
des hommes, elle en dédaigne & le
ges & les ſoupirs; ſous prétexte de f
pupile, elle partage ſon tems entre le
la Germanie & de cette capitale; elle
délaſſer de ſes importantes occupat
notre ſein avec une ferveur toujours r

Nous poſſédons encore ſa digne é
Melpomene de la ſcene lyrique (2), gran
elle étoit en outre cantatrice délicie
nous paſſionnoit par les accens de ſa
chantereſſe; eſprit enjoué & malin, e
avec autant de facilité que de graces
mots, les ſaillies, les ſarcasmes. En
ce que la ville & la cour avoient de p
ſant, elle a ſuccombé à ſon tour; a
c'eſt une brebis égarée rentrée au ber
déeſſe: dans la maturité de l'âge, elle
à faire oublier les égaremens de ſa jeu

Vous paſſerois-je ſous ſilence, illuſt
gere (3), & l'amitié qui nous lie m'emp
elle de vous rendre juſtice, de publier
vous avez préféré aux bienfaits, à l'ar

(1) Un petit prince d'Allemagne, un margr
(2) Mlle. Arnould.
(3) Mlle. Souck Allemande.

Digitized by Google

prince, frere d'un grand roi (1) les affections plus douces & plus vives de votre sexe? Vous avez repoussé ses embrassemens augustes pour mes embrassemens.

Vous ne serez point oubliée, novice prématurée (2), qui, profitant des grands exemples qui vous étoient offerts, avez marché à pas de géant dans la carriere, & avant l'âge avez mérité de monter au premier degré.

Je crois, sans amour-propre, pouvoir me citer après tant d'autres, & ne seroit-ce pas faire injure au choix de l'assemblée, si, nommée par elle pour la présider, je m'avouois sans talent & sans capacité? On fait le sacrifice que je viens de faire tout récemment (3) pour me livrer toute entiere au penchant qui m'a toujours dominée & dont je fais gloire.

Tels sont, ma chere fille, les grands modeles que vous avez à imiter: vous y serez encore mieux encouragée quand je vous aurai fait la peinture des plaisirs qu'on goûte dans notre société.

(1) Mlle. Souck étoit entretenue par un frere du roi de Prusse.

(2) Mlle. Julie, jeune tribade, formée par Mlle. Arnould & Mlle. Raucourt.

(3) Mlle. Raucourt venoit de quitter M. le marquis de Bievre, non sans l'avoir plumé considérablement; il lui avoit assuré une rente viagere de 12000 liv. ce qui la faisoit appeler par ce seigneur calembouriste *l'ingrate Amaranthe.* (l'ingrate à ma rente.)

Digitized by Google

TROISIEME PARTIE.

Par la malheureuse condition de l'espece humaine, nos plaisirs sont pour l'ordinaire passagers & trompeurs; ils sont au moins futiles, vains & courts. On les poursuit, on les obtient avec peine; on en jouit avec inquiétude, & ils entraînent le plus souvent après eux des suites funestes. A ces caracteres on reconnoît principalement ceux que l'on goûte dans l'union des deux sexes. Il n'en est pas de même des plaisirs de femme à femme; ils sont vrais, purs, durables & sans remords. On ne peut nier qu'un penchant violent n'entraîne un sexe vers l'autre; il est nécessaire même à la réproduction des deux, & sans ce fatal instinct, qu'elle femme de sang froid pourroit se livrer à ce plaisir qui commence par la douleur, le sang & le carnage; qui est bientôt suivi des anxiétés, des dégoûts, des incommodités d'une grossesse de neuf mois, qui se termine enfin par un accouchement laborieux dont les souffrances sont la mesure, & le point de comparaison de celles dont on ne peut calculer ou exprimer l'excès; qui vous tient pendant six semaines en danger de mort & quelquefois est suivi durant toute une longue vie de maux cruels & incurables. Cela peut-il s'appeler jouir? Est-ce là un plaisir vrai? Au contraire, dans l'intimité de femme à femme nuls préliminaires effrayans & pénibles, tout est jouissance; chaque jour, chaque heure, chaque minute cet

Digitized by Google

attachement se renouvelle sans inconvénient: ce sont des flots d'amour qui se succedent comme ceux de l'onde sans jamais se tarir, ou, s'il faut s'arrêter dans ce délicieux exercice, parce que tout a un terme & qu'à la fin le physique cesse de répondre aux épanchemens de deux ames si étroitement unies, on se quitte à regret, on se recherche; on se retrouve, on recommence avec une ardeur nouvelle, loin d'être affoibli, irrité par l'inaction.

Les plaisirs de femme à femme sont non-seulement vrais, mais encore purs & sans mélange. Indépendamment des maux physiques, précédant, accompagnant & suivant les plaisirs de cette espece entre homme & femme, d'où l'on peut leur refuser justement la qualification de vrais, il est des maux que j'appelle moraux, parce qu'ils affectent l'ame spécialement, qui troublent & empoisonnent ces jouissances. Je ne parle pas des combats continuels imposés dans nos mœurs à une jeune fille pour recéler, dissimuler sa passion, pour repousser les caresses d'un homme aimable qu'elle provoqueroit, qu'elle agaceroit, entre les bras de qui elle se précipiteroit si elle cédoit à l'impulsion de son cœur. Je suppose, ce qui n'arrive que trop fréquemment, qu'elle ait succombé, la voilà dans les raviſſemens, dans les extases; ne faut-il pas qu'elle s'y soustraie, qu'elle use de stratagême afin d'éviter la fin même de la nature, la conception. Si elle s'oublie une seconde, il est trop tard, elle

porte

porte dans son propre sein le témoin de sa faute; un accusateur qui la confond. Que de soins, que d'inquiétudes, que de tourmens si elle veut dérober ce fatal mistere, & fasse le ciel, qu'afin d'éviter le deshonneur, elle ne soit pas forcée de recourir au plus affreux des crimes!

Je sais que dans l'hyménée ces inconvéniens sont supprimés; mais il en entraîne d'autres: le plus grand & le plus inévitable, c'est le dégoût du mari: la facilité, la répétition de la jouissance de l'objet le plus enchanteur, rassasient l'homme à la longue, à plus forte raison quand il est époux, c'est-à-dire attaché par un lien indissoluble, & que le plaisir est pour lui un devoir. C'est ce qu'avouoit un de nos agréables (1) les plus vantés, qui croyoit ne persiflér qu'en petit maître & parloit en philosophe. Possesseur d'une femme, au printems de l'âge, réuniſſant tous les attraits, toutes les graces, tous les talens, toutes les vertus, lorsqu'on lui reprochoit de la délaisser pour des prostituées il répondoit: *Rien de plus vrai, mais elle est ma femme.*

Sans doute il est des consolateurs & des consolations pour une pareille Ariadne; les plaisirs furtifs & défendus n'en sont que plus attrayans, encore faut-il que le mari ne soit pas un de ces *eunuques au milieu du serail, n'y faisant rien &*

(1) M. de Monville.

nuisant à qui veut faire (1), que la jalousie ne s'en mêle pas, autrement c'est un enfer. Cette passion peut exister aussi entre tribades, elle est même inséparable de l'amour; mais quelle différence, puisqu'elle ne sert chez nous qu'à l'aiguiser & tourne presque toujours au profit de la jouissance! Oui, c'est ce sentiment qui donne à nos plaisirs une solidité, une durée dont ceux des hommes ne sont pas susceptibles.

En effet, imaginons la femme la plus chérie & la mieux fêtée de son époux ou plutôt de son amant? A chaque caresse qu'elle en reçoit, elle doit craindre que ce ne soit la dernière, au moins y est-elle un acheminement? Les baisers décolorent le visage, les attouchemens flétrissent la gorge, le ventre perd son élasticité par les grossesses; les charmes secrets se délâbrent par l'enfantement. Par quelle ressource la beauté ainsi dégénérée rappellera-t-elle l'homme qui la fuit? Je me trompe, il lui est toujours attaché; il n'a point cessé de l'aimer, le cœur brûle encore pour elle; mais la nature s'y refuse, elle est dans la langueur, dans la froideur, dans l'engourdissement; tout l'hommage qu'il peut rendre à son amante, c'est de ne lui être

(1) C'est un eunuque au milieu du sérail,
Qui n'y fait rien & nuit à qui veut faire.
Tout le monde connoît l'épigramme de Piron qui finit ainsi.

Digitized by Google

point infidele; c'eſt de ne point chercher à retrouver ailleurs ſes facultés. Cruel état pour tous deux! Perſpective affligeante pour l'amour propre d'un femme, qui, ſeule, quand je ne connoîtrois pas les caprices, la fauſſeté, les trahiſons, les noirceurs des hommes, me feroit renoncer à jamais à leur commerce.

Chez les tribades point de ces contradictions entre les ſentimens & les facultés: l'ame & le corps marchent enſemble; l'une ne s'élance pas d'un côté, tandis que l'autre ſe porte ailleurs. La puiſſance ſuit toujours le deſir. De là ſans doute, ſans approfondir davantage, la cauſe de notre conſtance: recevant & donnant toujours du plaiſir, pourquoi changer? Car, il faut l'avouer, & être juſte: l'inconſtance découle de la conſtitution, de l'eſſence même de l'individu viril. Il eſt ſouvent néceſſité de quitter: la diverſité des objets lui eſt d'une reſſource infinie: il double, il triple, il quadruple, il décuple ſes forces: il fait avec dix femmes, ce qu'il lui ſeroit impoſſible de faire avec une. Cependant il foiblit inſenſiblement, la gaieté mine & l'uſe: il n'en eſt pas de même de la tribade chez qui la nymphomanie s'accroît en vieilliſſant: c'eſt une fureur, elle devient alors de *fucube incube*, c'eſt-à-dire de patiente, agente. Elle monte au garde de mere & forme une éleve à ſon tour. Ce choix mérite beaucoup de ſoin; eſt-il fait, a-t-elle trouvé l'objet qui lui convient, cette autre moitié d'elle-même à laquelle elle s'unit

Digitized by Google

bientôt par sympathie, elle ne l'abandonne plus; elle veille sur elle avec une jalousie douce & inquiete que donne la crainte de perdre un bien unique & précieux, & qui tient plutôt de la tendresse maternelle que de cette passion effrénée des hommes. Aussi ce sentiment chez une Tribade, bien loin de lui éloigner son éleve, la lui attache de plus en plus & rend leur amour imperturbable; mais des plaisirs ainsi continués sont encore sans aucuns remords, & c'est là le comble de la félicité. Comment en aurions nous? Le plaisir de la tribaderie nous est inspiré par la nature; il n'offense point les loix; il est la sauve-garde de la vertu des filles & des veuves; il augmente nos charmes, il les entretient, il les conserve, il en prolonge la durée; il est la consolation de notre vieillesse; il seme enfin également de roses sans épines & le commencement & le milieu & la fin de notre carriere. Quel autre plaisir peut être assimilé à celui-là! Hatez-vous, ma chere fille, de le goûter; puissiez-vous après l'avoir reçu longtems, longtems le communiquer aussi, & toujours répéter avec le même goût: *Femmes conservez-moi dans votre sein, je suis digne de vous.*

Digitized by Google

LETTRE XI.

Sur l'église de Saint-Sulpice, sur la restauration de la chapelle de la Vierge, sur le peintre Greuze & sur quelques-uns de ses ouvrages.

4 *Janvier* 1779.

QUOIQUE par goût, Milord, je ne fréquente pas beaucoup les églises de cette capitale; cependant j'y suis quelquefois entraîné par complaisance pour des dames qui m'obligent de les y accompagner. Ce tour vient de m'arriver à la fin de l'année derniere, où j'ai assisté à la messe de minuit, suivant un rite antique de la religion catholique, & qui remonte sans doute jusqu'à la primitive église. Le jour de Noël on commence à célébrer le saint sacrifice dès la nuit. La rareté d'une pareille cérémonie, qui ne revient qu'une fois par an, en forme un spectacle très-couru. Il attire non-seulement la foule des fideles, mais les curieux & les indévots. Certaines églises sont renommées pour la richesse de leur décoration, pour la noblesse & la pompe avec lesquelles on y officie; il en est où un virtuose fameux vient toucher de l'orgue & traîne à sa suite tous les amateurs: dans les couvens de filles, c'est communément une musique douce, & recueillie qui enchante; enfin partout on recherche les jolies femmes qui y viennent.

Digitized by Google

étaler leur mondanité. L'occasion me conduisit à Saint Sulpice; je connoissois déjà ce magnifique édifice, comme tous les grands monumens de Paris; mais je ne l'avois pas encore vu avec cet appareil & cette immensité de gens de qualité & de peuple, coup d'œil déjà très-imposant. La chapelle de la vierge nouvellement restaurée me frappa surtout; l'éclat des lumieres lui donnoit un brillant incroyable & je crus être dans un palais de fées, ou, pour me rapprocher davantage de la circonstance, dans la Jérusalem céleste. Ne pouvant dans ce moment visiter à mon aise cette chapelle, & avec tout le détail qu'elle exige, je me proposai d'y retourner dans un tems de repos, & c'est ce que je viens de faire. Je vous connois trop ami des arts pour ne pas vous en donner une notice.

Autrefois, Milord, durant votre séjour dans cette capitale, il n'est pas que vous n'ayez entendu parler de Saint-Sulpice, qu'on ne vous ait invité à voir cette superbe basilique commencée depuis près d'un demi-siècle (1); alors sans doute, elle étoit déjà debout, au moins dans les masses principales & méritoit l'attention des connoisseurs. En effet, moins vaste que Notre

(1) Toute l'église a été commencée en 1645: la reine Anne d'Autriche posa la premiere pierre le 20 février 1646: il est ici question seulement d'une espece de reconstruction totale imaginée dès 1733 qui lui a fait changer de face absolument.

Digitized by Google

Dame, moins hardie que Saint-Euſtache, c'eſt la troiſieme égliſe de Paris. Elle ſe diſtingue par une ſolidité majeſtueuſe. Des critiques la lui reprochent comme un défaut: ils diſent que c'eſt une carriere de pierres; pour moi, je ne penſe pas de même: outre que, pour en bien juger, il faut attendre que le portail ſoit fini & dans le point de vue projeté, par l'abattis des maiſons qui l'offuſquent (1) & l'ouverture de la place qui lui doit ſervir d'avenue; cette maſſe formidable ne meſſied point, ce me ſemble, à un temple du ſeigneur: image du catholiciſme, aux exercices duquel il eſt conſacré, ce monument doit paroître, pour ainſi dire, inébranlable aux coups du tems, comme lui aux efforts de l'enfer dont les portes ne ſauroient prévaloir contre cette religion auguſte (2).

Quoi qu'il en ſoit, Milord, dans la perſuaſion que cet édifice religieux a déjà été l'objet de votre curioſité & de vos recherches, qu'il vous eſt encore préſent à la mémoire, je ne vous entretiendrai ni de ſon architecture ni de ſa décoration. Je paſſe ſous ſilence ces bénitiers

(1) Le ſéminaire de Saint-Sulpice ſurtout, très-voiſin du portail, auroit beſoin d'être tranſporté ailleurs, & il n'eſt pas aiſé de lui trouver dans le voiſinage un emplacement convenable & de l'étendue néceſſaire: il y a grande apparence que les choſes reſteront encore longtems dans cet état.

(2) *Et portæ inferni non prevalebunt adverſus eum.* Rappelez-vous, Milord, votre écriture ſainte.

Digitized by Google

singuliers formés de conques marines (1) rappelant trop les idées profanes & voluptueuses de la conque de Venus; les beaux marbres noirs où sont gravés en lettres d'or avec un faste apostolique les noms des prélats qui ont assisté à sa bénédiction (2); ce méridien (3), ornement philosophique, étranger au lieu saint, où le fidele ne doit entrer qu'après s'être dépouillé de l'enflure du savoir (4), qu'après s'être revêtu de la simplicité de l'esprit, que le bandeau de l'ignorance sur les yeux; enfin, ces tribunes supérieures, dorées, fermées de glaces, ornées de balcons magnifiques, où les vieilles duchesses dans toute la molesse de leur luxe, couchées nonchalament sur des coussins d'édredon, viennent prier dieu ou écouter sa parole.

Quant au portail, comme je vous l'ai observé plus haut, il n'est point encore achevé & ne le sera pas vraisemblablement de sitôt; c'est la toile de Pénélope qu'on défait & refait à mesure. Le premier curé (5) vouloit les tours rondes. Le

(1) Ces coquilles, envoyées en présent par la république de Venise à François premier, ont été tirées du garde-meubles du roi, & données par Louis XV au curé de Saint-Sulpice.

(2) En 1745, il y avoit vingt-un prélats consécrateurs & douze spectateurs, les agens du clergé & les députés du second ordre à l'assemblée décennale de cette année.

(3) Tracé par l'astronome le Monnier.

(4) *Scientia inflat*, dit encore l'écriture sainte.

(5) M. Languet.

Digitized by Google

fecond (1) les a demandé quarrées; celui actuel (2) a deſiré qu'on les rétablît rondes, mais plus élevées & ſur une lanterne quarrée afin de contenter tous les goûts: jamais le mot d'Horace ſur l'inconſtance de l'homme ne fut mieux appliqué, *mutat quadrata rotundis*. Au reſte, on prétend que c'eſt une politique de ces paſteurs qui perpétuent l'ouvrage pour continuer à jouir des fonds qui y ſont affectés (3). Je paſſe tout de ſuite à la chapelle de la Vierge, objet capital de ma lettre, qui mérite d'autant plus que j'entre dans quelques détails, qu'elle eſt aujourd'hui le point de ralliement des artiſtes & des amateurs; mais d'où ils partent bientôt pour ſe diviſer & ſe partager ſuivant le parti qu'ils prennent dans la querelle élevée au ſujet de ſa reſtauration.

Cette chapelle, commencée en même tems que Saint-Sulpice, n'étoit pas encore couverte douze ans après (4); ce fut l'actif & zélé Languet qui en preſſa les travaux, qui la changea par les conſeils des divers artiſtes (5), & la fit

(1) M. Delau.

(2) M. De Terſac.

(3) On avoit inſtitué une loterie appelée *la loterie de Saint-Sulpice*, dont les fonds étoient deſtinés à la bâtiſſe de l'égliſe: cette loterie a depuis été réunie à la loterie royale de France, ſauf à en diſtraire certaines ſommes pour appliquer aux ouvrages pieux qu'on voudra.

(4) En 1657 lorſque mourut M. Olier, le curé ſous lequel avoit commencé la conſtruction de l'égliſe.

(5) De Meſſonnier & de Servandoni.

Digitized by Google

mettre dans l'état où vous l'avez vue autrefois ; du même ordre que les bas côtés, elle faisoit ensemble avec le reste de l'édifice ; depuis par les métamorphoses qu'elle a subies, elle est insensiblement sortie de l'accord général, & aujourd'hui c'est un oratoire isolé, ou plutôt une petite église dans une grande église, ce qui, suivant moi, est un défaut & peche contre l'unité, qualité essentielle à tous les chef-d'œuvres ; mais ce n'est pas ce dont il s'agit. Le plafond peint à fresque par le célebre le Moine, que vous avez eu le bonheur de considérer dans toute son intégrité, a certainement causé votre admiration ; cependant la composition très-considérable peut vous avoir échappé, & il faut vous la rappeler pour vous mettre plus au fait de la contestation ; je vais suivre l'esquisse (1) de l'auteur qui peut seule me guider aujourd'hui.

Ce poëme pitoresque consiste en cinq groupes,

(1) Il y a deux esquisses de ce plafond, l'une dont le Moine fit présent à M. Languet le 11 mai 1733, lorsque ce curé, enchanté de son ouvrage, lui donna une gratification extraordinaire ; l'autre vendue à l'inventaire de M. Randon de Boisset 6000 liv. & qu'on attribue à Natoire son éleve. C'est ce qui rend la premiere beaucoup plus chere, puisqu'on en a offert jusqu'à 10000 livres ; on la voit dans une des chapelles de l'église : quant à la seconde, elle est chez un particulier, qui veut bien la montrer, & c'est sur celle-là que j'établis ma description, parce que l'on convient aujourd'hui qu'elle est parfaitement semblable au plafond, tel qu'il avoit été exécuté par le Moine.

Digitized by Google

dont quatre se rapportent au principal & lui sont subordonnés. Dans celui-ci la Vierge est assise sur un nuage au milieu d'une multitude d'anges qui portent ses attributs; d'autres esprits célestes à l'opposite, mais dans une région inférieure, forment un concert pour chanter ses louanges & célébrer ses grandeurs (1). Elle intercede la divinité figurée par Jehova dans une gloire, en faveur des paroissiens qui lui sont présentés par Saint Pierre (2) & Saint-Sulpice. Ces paroissiens forment une grande multitude de peuple qu'on voit en prieres, occupant une partie du bas du plafond. Ils ont à leur tête leur pasteur (3) dans le costume de sa dignité; il est accompagné de ses jeunes éleves, des demoiselles de la communauté (4) dont il est le fondateur.

Sur les cotés à droite paroissent les peres de l'église & les chefs d'ordres qui ont plus particulierement célébré la mere de dieu; à gauche les vierges qui se sont mises sous sa protection & qui reçoivent des palmes de la main d'un ange.

Tel est le sujet sublime de l'esquisse, auquel,

---

(1) On prétend que c'est le même grouppe qui avoit été peint par *Lafosse* au dôme des invalides.

(2) Je ne vois pas trop ce que fait ici Saint-Pierre, à moins que l'église n'ait été ou ne soit encore en partie sous son invocation, ce que je n'ai pu éclaircir.

(3) M. Olier. Le Moine par adulation vouloit faire figurer là M. Languet, qui eut la modestie de renvoyer cet honneur au premier fondateur.

(4) Appelées singulierement *les Demoiselles de la communauté de l'intérieur de la Sainte Vierge.*

Digitized by Google

de l'aveu même des ennemis de le Moine, répond très-bien l'exécution. La gloire en eſt d'un ton vraiment céleſte, la gradation harmonieuſe & les grouppes qui ſont, pour ainſi dire, abſorbés dans la lumiere, ſe détachent tous avec netteté ſur un fond pur & argentin; l'œil diſtingue ſans fatigue les divers objets dans une nuance convenable à la place qu'ils occupent. Ses détracteurs ſe retranchent à certifier qu'il y avoit autant de différence entre l'eſquiſſe & le plafond qu'entre un excellent tableau & une copie médiocre (1).

Quoi qu'il en ſoit, depuis l'incendie de la foire Saint-Germain (2), ce plafond, abſolument dégradé par les ſoins même qu'on avoit pris afin de le préſerver de l'élément deſtructeur qui en étoit ſi voiſin, il a fallu ſonger à le réparer (3). Au refus de ſes anciens qui n'ont point voulu ſe compromettre vis-à-vis d'un peintre auſſi renom-

(1) Je tire cette étrange aſſertion d'une lettre anonyme inſérée au journal de Paris du 21 ſeptembre dernier, & l'auteur en cite pour preuve un jugement prononcé dans la *deſcription de Paris* par Piganiol.

(2) En 1761.

(3) Ce plafond étoit dans un état déplorable: dix ou douze figures étoient abſolument tombées, pluſieurs crevaſſées & le tout ſi délabré que dans l'aſſemblée de la fabrique qui en ſuivit la viſite, il y eut des avis pour l'effacer entierement & en faire blanchir la voûte, du moins c'eſt ce qu'on lit dans une lettre anonyme inſérée au Journal de Paris du 15 ſeptembre dernier.

Digitized by Google

mé, M. Callet s'en eſt chargé. Ce jeune artiſte (1), qui ne manque pas de talent ni de génie, mais qui vraiſemblablement a encore plus de préſomption, au lieu de s'aſſervir, comme il lui étoit preſcrit, à l'eſquiſſe de le Moine, a voulu corriger ce maître & y ajouter du ſien; ſous prétexte d'une ſupreſſion faite dans l'ordonnance de l'architecture, qui laiſſoit un vuide dans le bas du plafond, il l'a rempli d'un grand nombre de pauvres & de malades conduits à la Sainte Vierge par M. Languet. Outre que ce groupe n'eſt qu'une répétition de celui de M. Olier, une ſorte de pléonaſme dans la compoſition, on reproche à ce peintre de n'avoir point proportionné ſes figures à celles de le Moine, de les avoir rendues lourdes & coloſſales : on les trouve encore mal deſſinées, d'une couleur crue, & très-peu entendues de perſpective : défaut d'autant plus répréhenſible dans M. Callet, qu'il en faiſoit la baſe de ſa critique de le Moine, de ſon dénigrement, de l'eſpece de dédain qu'il affectoit de mêler ſes travaux aux ſiens; on penſe qu'il auroit beaucoup mieux fait de ſubſtituer à ces perſonnages des maſſes de roche prolongées. Au reſte, on appelle ſa reſtauration un *replâtrage*. Avant, le plafond avoit une harmonie douce,

(1) Il a expoſé pour la premiere fois au ſallon, comme agréé, en *1777*; il a peint le plafond du ſallon des petits appartemens du Palais-Bourbon & à Genes le plafond du ſallon de M. le marquis de Spinola.

Digitized by Google

une harmonie délicieuse de tons, de la netteté dans l'effet, & du charme dans le coloris, attributs distinctifs des œuvres de cet habile maître qui mettoit une grace infinie même dans ses incorrections. On n'y voit plus qu'un cliquetis de couleurs âcres, on n'y apperçoit plus aucune masse de clairs & d'ombres ; aucuns objets ne se détachent les uns des autres ; c'est une cacophonie insupportable & un amas indigeste de figures, qui semblent toutes prêtes à tomber en bloc sur la tête des spectateurs.

Quoiqu'il y ait de l'exagération dans la critique, comme il arrive toujours dans ces sortes de guerres entre gens du métier, je ne puis disconvenir, Milord, qu'elle ne soit fondée à bien des égards & ne pas adopter les idées de l'auteur. De leur côté, les partisans de M. Callet ont poussé l'injustice jusqu'à ravaler le Moine de la façon la plus indigne, jusqu'à répandre que son plafond étoit un de ses ouvrages les plus médiocres, même une mauvaise chose qui devoit rebuter tout artiste d'y mettre la main, & qu'il falloit savoir beaucoup de gré à ce jeune éleve d'avoir eu la noble audace d'en réparer les défauts.

Tandis que les amateurs se divisent & s'injurient (1) à l'occasion de la coupole, ils se réunissent davantage pour donner de justes applau-

(1) Ce qu'on peut voir dans le journal de Paris, champ de bataille de ces Messieurs.

Digitized by Google

dissemens au surplus de la restauration; la partie de l'architecture est fort exaltée pour l'adresse dont M. de Wailly a masqué les défauts de ses prédécesseurs qui avoient donné une élévation trop disproportionnée à la voûte; il y a joint une arriere-vousſure décorée avec autant de richesse que de goût; il s'est en même tems ainsi ménagé la facilité d'obvier au défaut de lumiere, de dissiper les ténebres enveloppant presque toute l'année les peintures du plafond, de lui procurer plus efficacement par des reflets heureux ce que les Italiens appellent le *Lontanza*.

L'art avec lequel il a donné plus de profondeur à la niche de la Vierge par une trompe (1) bien imaginée, est d'autant plus louable que, sans cet attendrissement, on n'auroit pu jouir de la belle composition du statuaire.

Vous avez autrefois vu, Milord, dans cette chapelle une Vierge d'argent massif, réſultat plus riche que bien travaillé de la pieuse industrie du curé mettant à contribution tous les officiers de son quartier dont on l'accusoit plaisamment de dérober la vieille vaisselle pour en faire fabriquer sa statue: on a fait fondre cet espece de lingot & l'on l'a voulu remplacer par un chef-d'œuvre sorti des mains du premier sculpteur actuel, de

(1) Espece de voûte en saillie, ainsi nommée parce qu'elle a la forme d'une trompe ou conque marine: d'autres en donnent une définition plus puérile; ils disent que cette figure s'appelle *trompe* parce qu'elle trompe les yeux.

Digitized by Google

Pigal. Elle lui fait un honneur infini dans l'esprit des connoiſſeurs. La douceur, la modeſtie, la pureté immaculée enfin empreintes ſur ſon viſage cauſent un enthouſiaſme général; des gens difficiles ne trouvent pas le Jeſus aſſez mignard, c'eſt qu'ils ne ſont pas attention que ce n'eſt qu'un enfant de quelques mois. Mais cette Vierge, dont la perfection n'auroit été reſſentie que des artiſtes ou des gens de goût, placée dans ſa niche, auroit reſſemblé à mille autres dont les égliſes ſont remplies. L'architecte, de concert ſans doute avec le ſculpteur, a voulu que ce chef-d'œuvre eût quelque choſe de plus caractériſé, qui frappât la multitude & fixât l'attention. Pour faire valoir davantage la ſtatue, il a propoſé de lui donner des accompagnemens & de former du tout une eſpece de ſcene dont elle feroit l'objet principal & à laquelle toutes les autres figures ſeroient ſacrifiées & ne ſerviroient que de repouſſoir. Voici le plan de ſa fiction.

Il ſuppoſe que la Sainte Vierge eſt envoyée du ciel aux hommes pour vaincre les ennemis de leur ſalut & leur donner un ſauveur; il a ſaiſi le moment où dans une gloire brillante, *amicta ſole*, elle deſcend ſur la terre repréſentée par un globe. Elle y foule aux pieds le ſerpent, le plus terrible fléau de l'humanité: elle leur préſente ſon fils, le reſtaurateur du genre-humain. A côté du globe paroît Saint-Joſeph aſſis ſur un nuage

nuage, du côté opposé Saint Jean l'Evangeliste, tous deux invitent le peuple à rendre ses hommages à Marie.

Du même côté que Saint-Jean figurent Saint. Joachim & Sainte Anne, & de l'autre l'ange Gabriel, tous en contemplation (1).

Quoiqu'il n'y ait pas un grand effort de génie dans cette vaste machine, on ne peut disconvenir cependant qu'elle ne produise beaucoup d'effet & n'en impose singulierement, surtout au moyen du jour, qui, ménagé à propos, y jette un éclat ravissant.

Il seroit fastidieux, Milord, de suivre en détail, la récapitulation de la foule des richesses prodiguées pour l'embellissement de cette chapelle. L'architecture, la sculpture, la peinture, la cizelure, la dorure (2), tous les arts se sont épuisés comme de concert en sa faveur, & pour ceux qui n'ont point vu les églises d'Italie, c'est à coup-sûr, ce qu'on peut admirer de plus ma-

---

(1) La Vierge est en marbre & de sept pieds de proportion. Les autres statues, toute la gloire & les nuages sont en stuc, fait avec de la poussiere de marbre. C'étoit M. Pigal le neveu, qui étoit chargé de cette partie.

(2) Outre les artistes nommés, il ne faut point oublier M. *Mouchy*, auteur du tabernacle, espece de piédestal qui porte un agneau sur la croix & le livre des sceaux; MM. *Metivier* & *Lachenait*, auteurs de la sculpture en ornemens; M. *Hervieux*, chargé de la ciselure & dorure en bronze; enfin M. *Vallée*, de toute la dorure qui est à huile, soit brunie, soit matte.

Digitized by Google

gnifique. Je préfere de vous entretenir d'un tableau d'un autre genre que j'ai été voir en même tems que la chapelle, tandis que je faisois, pour ainsi parler, mon cours de beaux arts. Il s'agit d'un chef-d'œuvre de M. Greuze.

Vous avez sans doute été surpris, Milord, qu'en vous faisant l'année derniere la revue des illustres de l'académie de peinture, je ne vous aie fait aucune mention de ce grand artiste dont la réputation est si prodigieusement répandue chez l'étranger; c'est qu'il n'est plus de l'académie, ou du moins c'est que son nom placé sur la liste seulement pour mémoire, il n'expose point & ne mêle en rien ses ouvrages avec ceux de ses confreres; piqué de n'avoir pu être reçu peintre d'histoire (1) dans son tems, & d'avoir été relégué dans la classe des peintres de genre, il se retira tout-à-fait & fit salon chez lui. Comme la modestie n'est pas sa vertu dominante, il affecte de lutter seul contre l'académie entiere, il dit hautement qu'on ne voit que des enluminures au sallon, & que c'est dans son attelier qu'on trouve des tableaux. Il est certain que si, pour être peintre d'histoire, il faut un sujet héroïque, des pensées sublimes, un dessein grand, un stile noble, une maniere fiere,

(1) En 1769 M. Greuze avoit composé pour son tableau de réception le sujet de *l'empereur Severe reprochant à son fils Caracalla d'avoir voulu l'assassiner*... les juges ne trouverent point ce sujet traité de maniere à faire admettre son auteur dans la classe de l'histoire.

Digitized by Google

anguiſſant depuis l'évaſion
orcé de maudire, ſuccombe
consume; au moment où
cident trop bruſqué à mon
où il ne peut être prévu,
omme dans une piece de
introduit par ſa mere qui
age & lui reproche d'avoir
eillard. Douleur du jeune
it entier à ſon repentir, il
poitrine, il tient ſa tête de
ar ſon déſeſpoir l'objet de
ſpectateurs qui ſe raſſemble
s'augmente encore à la vue
pieds, indiquant qu'il eſt
e la famille joue dans cette
la premiere, des rôles pro-
aux caracteres de chacun,
il ſe trouve. La fille aînée
l'abſence de ſon frere; ſon
re ans augmente le nombre
des larmes de ſa mere, il
ſes bras innocens,
cadette peu accou-
ort, ſe flatte que ſon
dans la ruelle du lit,
la porte contre ſon
ée ne lui confirme
A côté de celle-ci
ſſige moins de l'état
ſa ſœur; le calme,

Digitized by Google

blant, & de ſes mains étendues & deſſechées il repouſſe l'ingrat & de ſa bouche entr'ouverte ſemble le maudire. Celui-ci, frappé comme d'un coup de foudre, malgré la fureur qui le poſſédoit dans le moment même & qui eſt indiquée par le poing qu'il ferme encore avec rage, eſt arrêté dans ſa fuite; ſa mere ſe met à ſon paſſage, & l'expreſſion de la tendreſſe foible de celle-ci contraſte à merveille avec l'autorité impoſante de ſon mari. On voit ſur cette figure un reſte de fraîcheur, & de beauté altérées par les ans & flétri par les chagrins que lui a donné ce fils qu'elle a gâté. Quatre enfans répandus dans cette ſcene jouent des rôles différens proportionnés à leur ſexe, à leur âge & à leur caractere. L'une des ſœurs cherche à appaiſer par ſes prieres & par ſes larmes le pere irrité; une autre plus raiſonnable ſuit ſon frere, l'exhorte au repentir & à prévenir les malheurs qui vont fondre ſur lui; un petit garçon tient le fuyard par la baſque de ſon habit & ne pouvant encore démêler la cauſe de tout ce tapage, dans ſa frayeur s'attache à ce qu'il peut; un dernier moins vif eſt plongé dans la triſteſſe & comme atterré par ce ſpectacle; il regarde ſon pere, & cherche à deviner le ſujet de ſon état violent. Enfin, un huitieme perſonnage termine ce chef-d'œuvre de compoſition. C'eſt le recruteur qu'on voit à l'écart, qui rit de ce qui ſe paſſe & attend ſa proie avec impatience. Voici maintenant la ſeconde partie du drame.

Digitized by Google

Le pere de famille languiſſant depuis l'évaſion de ſon fils qu'il a été forcé de maudire, ſuccombe enfin au chagrin qui le conſume; au moment où il expire, par un incident trop bruſqué à mon gré dans un tableau où il ne peut être prévu, préparé, annoncé comme dans une piece de théâtre, le fils arrive introduit par ſa mere qui lui montre ſon ouvrage & lui reproche d'avoir hâté les jours du vieillard. Douleur du jeune homme: en proie tout entier à ſon repentir, il frappe d'une main ſa poitrine, il tient ſa tête de l'autre, & devient par ſon déſeſpoir l'objet de l'interêt général des ſpectateurs qui ſe raſſemble ſur lui. Cet interêt s'augmente encore à la vue d'une béquille à ſes pieds, indiquant qu'il eſt eſtropié. Le reſte de la famille joue dans cette ſcene, comme dans la premiere, des rôles proportionnés à l'âge, aux caracteres de chacun, aux circonſtances où il ſe trouve. La fille aînée s'eſt mariée pendant l'abſence de ſon frere; ſon enfant de trois ou quatre ans augmente le nombre des perſonnages: ému des larmes de ſa mere, il ne voit qu'elle; il lui tend ſes bras innocens, comme pour la conſoler: la cadette peu accoutumée au ſpectacle de la mort, ſe flatte que ſon pere vit toujours; elle eſt dans la ruelle du lit, elle lui preſſe la main, elle la porte contre ſon cœur; mais cette main glacée ne lui confirme que trop ce qu'elle craint. A côté de celle-ci le plus jeune des garçons s'afflige moins de l'état de ſon pere que de celui de ſa ſœur; le calme,

Digitized by Google

la sérénité de la vertu qui respirent sur le visage du vieillard lui dérobent encore les traits hideux d'une nature sans vie. Sur le devant du lit est placé son frere déjà dans l'âge de la raison & des sentimens religieux, un genou en terre près d'un tabouret sur lequel est un livre; il y lisoit les prieres des agonisans; le cri d'effroi répandu dans la chambre au moment où le pere a passé, l'a fait cesser; il baisse la tête & est presque suffoqué par ses larmes. Il n'est pas jusqu'à un chien qui figure dans l'action; il envisage son maître; il semble douter que ce soit lui, & son instinct ne lui fait que trop pressentir son malheur. Assurément si les grands peintres ont admis ces animaux dans les scenes les plus héroïques (1), pourquoi les excluroit-on de ces scenes villageoises dont ils augmentent le naturel & la vérité. C'est là le caractere distinctif des ouvrages de M. Greuze. Rien de mieux senti que les deux que je viens de vous décrire; tous les airs de tête variés y expriment des passions différentes & quelquefois plusieurs ensemble. Le spectateur partage tour-à-tour les affections de chaque acteur de ce poëme pittoresque en deux actes, dont l'intérêt croît par degrés & qui produit plus d'effet que le plus beau sermon. On dit que l'auteur compte ainsi traiter une suite de pareils sujets

(1) Je vois entre autres au Luxembourg dans la galerie de Rubens, trois chiens qui figurent au couronnement de Médicis.

Digitized by Google

moraux, & il fera bien de s'y tenir, car, à ne considérer son talent que du côté du méchanisme, sa maniere le rapproche plus de ce genre; son pinceau est terne, ses couleurs sont mal empatées, ses draperies mesquines; mais il entend à prodige la magie du clair obscur. Quant à l'invention & au génie, je crois qu'il en a plus qu'aucun des peintres françois actuels: par son défaut de noblesse s'il ne vaut rien dans la tragédie, il est excellent pour le drame, pour le l'armoyant, c'est le *la Chaussée* (1) de la peinture.

Pour moi, Milord, peut-être penserez-vous qu'en fixant les yeux sur une chapelle, & sur ces scenes funebres, c'est commencer l'année un peu tristement; mais je vous égaîrai la prochaine fois. J'ai invitation pour me trouver avec Mlle Sapho incessamment.

Paris, ce 4 janvier 1779.

(1) Poëte françois qu'on regarde ici comme le premier inventeur du comique larmoyant, ou drame bourgeois.

Digitized by Google

LETTRE XII.

Suite de la confession d'une jeune fille.

ENFIN, Milord, je puis tenir l'engagement que j'ai contracté & que vous me sommez de remplir. Je vais vous révéler la suite de la confession de la jolie pénitente à laquelle vous me semblez assez disposé à donner l'absolution. M. Clos nous a réunis dans la neuvaine des rois pour tirer le gâteau, & Mlle Sapho, qui en étoit l'objet, n'a pas manqué de s'y trouver. Après les complimens d'usage dans cette saison, & chacun ayant payé à la nymphe le tribut qu'exige la galanterie françoise, elle a repris son récit de la sorte.

Depuis près de quinze mois je résidois dans la petite maison de Mad. de Furiel; j'y étois entretenue dans l'appareil du luxe le plus propre à satisfaire la vanité, ma passion favorite; d'ailleurs, je nageois dans tous les délices, dans tous les plaisirs: mon éducation étoit fort avancée non-seulement par rapport aux premiers élémens; mais encore dans les arts d'agrément. Je ne parlois plus le langage du village; je lisois, j'écrivois, je chifrois très-bien; je cousois, je brodois, je faisois de la tapisserie, du filet; je dansois avec grace, je chantois proprement; je pinçois de la harpe; ces occupations diversifiées rem-

rempliſſoient mes loiſirs, & les jours couloient rapidement. Il ne me manquoit rien en apparence, je me croyois la plus heureuſe des femmes; lorſqu'une avanture bizarre me fit connoître la félicité ſuprême & me plongea bientôt après dans un abîme de maux.

La fameuſe Bertin, marchande de modes de de Mad. de Furiel, avoit ordre de me fournir tous les ajuſtemens de ſon reſſort & notre correſpondance étoit fréquente. Une demoiſelle de boutique affidée alloit & venoit entre nous. Celle-ci profitoit de ſes courſes pour ſe rendre à la dérobée chez ſon amant; c'étoit un coëffeur, nommé Mille, très-joli garçon, tout jeune, d'une taille moyenne & qu'à ſa fraîcheur, à ſon coloris vermeil, on auroit pris volontiers pour une fille. Dans ſes viſites, il étoit naturel que ſa maîtreſſe l'entretînt de l'objet qui lui procuroit la félicité d'avoir avec lui des entrevues fréquentes; elle lui en parla ſi ſouvent & avec tant d'éloges de ma figure & de mes charmes, qu'elle lui alluma l'imagination & qu'il devint amoureux de moi ſur ſa ſeule deſcription. Sa paſſion ſe fortifia tellement, qu'il n'y put tenir & réſolut de juger par lui-même de celle qu'il ne connoiſſoit encore qu'en idée. Il s'y prend adroitement; il fait porter ſa curioſité moins ſur moi que ſur ma façon d'être, que ſur le local que j'habitois: il propoſe à cette ouvriere, un jour qu'elle aura quelque choſe à m'apporter, de le laiſſer ſe traveſtir ſous ſes habits & de le lui

Digitized by Google

confier. Sa maitreſſe bien fétoyée juſque-là, ne conçoit aucun ſoupçon, & dupe de cette tournure, elle y conſent. Quelques jours après, Mlle Bertin l'ayant chargée d'un chapeau pour moi; elle va trouver Mille, elle lui arrange ſa baigneuſe, ſon manteau de lit & tous les autres acceſſoires féminins néceſſaires à ſon déguiſement, puis il prend à deux mains le carton énorme qui contenoit le chapeau & part, tandis qu'elle ſe met dans ſon lit pour l'attendre: il arrive, on l'introduit auprès de moi; à ſon aſpect je témoigne ma ſurpriſe de voir un nouveau viſage; la prétendue fille de modes me répond que ſa camarade eſt malade & qu'elle eſt chargée de ſon département. Au ſurplus, elle ſe félicite de l'évenement; elle a vu bien des Dames, des Demoiſelles, elle en voit tous les jours; mais jamais rien d'auſſi charmant; c'eſt à juſte titre qu'on appelle le lieu où j'habite un temple, puiſque je ſuis une divinité. La louange eſt le poiſon de l'homme, à plus forte raiſon de la femme, & le mien par-deſſus tout. Cette oraiſon prononcée du ton affectueux d'une dévote qui feroit au pied de l'autel, me plut ſingulierement: je prenois du chocolat; j'ordonnai qu'on en apportât une ſeconde taſſe pour ſon déjeûner, & je me mis à cauſer avec l'ouvriere que je trouvois pleine d'eſprit & de ſenſibilité.

Dans le courant de la converſation elle me parla en ces termes: „ Vous me paroiſſez, Ma„ demoiſelle, jouir du ſort le plus fortuné, tel

Digitized by Google

„ que vous le méritez ; cependant je trouve
„ qu'il manque une choſe eſſentielle à votre fé-
„ licité ; je ſuis fâchée de vous voir ſevrée du
„ commerce des hommes. Aſſurément je n'aime
„ point ce ſexe, je n'ai jamais eu la moindre
„ intimité avec aucun être mâle ; je n'en ai
„ nullement le goût & je ne penſe pas qu'il me
„ vienne ; mais on peut faire autre choſe que
„ de coucher avec eux. Enfin, c'eſt la moitié
„ du genre humain pour laquelle nous ſommes
„ faites. Pourquoi vous priver de tant d'hom-
„ mages que vous recevriez d'eux ? Vôtre amour
„ propre ne ſeroit-il pas ſatisfait de voir à vos
„ genoux tous ces roués aimables dont abondent
„ & la cour & la ville, de venger par vos dé-
„ dains les autres femmes crédules dont ils abu-
„ ſent tous les jours ?" Et ſur ce que je lui ré-
pondis en riant qu'elle ne diſoit pas vrai, qu'elle
m'avoit l'air d'une grande libertine, „ Non,
„ continua-t-elle, je vous jure, je vous parle
„ comme ſi j'étois aux pieds de mon confeſſeur ;
„ je n'ai point d'amant, je ſuis conformée même
„ de façon à ne pouvoir guere goûter le com-
„ merce des hommes ; au contraire je ſuis folle
„ des femmes. Entre nous autres nous n'avons
„ rien de caché : ſi vous voulez je vous mon-
„ trerai quelque choſe de fort extraordinaire ;
„ je ſouhaiterois bien que vous m'eſtimaſſiez
„ digne d'être attachée à vous, ou comme ou-
„ vriere, ou comme coëffeuſe, ou comme fem-

Digitized by Google

„ me de chambre; comptez que vous n'aurez
„ jamais été ſi bien ſervie.

Cette liberté, cette aiſance de la part d'une ſubalterne que je voyois pour la premiere fois, qui m'auroient indignée peut-être contre une autre, me plurent dans celle-ci, ſans doute par une ſympathie ſecrete dont je reſſentois déjà les effets ſans en connoître la cauſe, ſurtout, quand s'approchant de moi, me prenant les mains, les careſſant, les baiſant, elle m'ajoute : „ Allons, laiſſez-vous toucher; ſoyez ma petite „ maitreſſe, ma ſouveraine; recevez-moi ſous „ votre loi," je me ſentis dévorée d'un feu bien plus violent que tout ce que j'avois éprouvé juſqu'alors; mais ne paroiſſant encore que céder à la curioſité; je vais à la porte, je ferme le verrouil & lui dis en revenant: „ Voyons donc „ cette merveille, ce que vous ſavez faire." Elle joue un moment la timidité; elle rappelle l'intervalle qu'il doit y avoir entre une ouvriere & moi; elle s'étonne elle-même de ſon effronterie: il ne faut l'attribuer qu'à l'excès de la paſſion que lui ont tout-à-coup inſpiré mes charmes: puis, bientôt devenue plus hardie, elle couvre ma gorge de ſes baiſers, prend ma main & la porte doucement à .... „ Monſtre, m'écriai je, „ tu es un homme, & je ſuis perdue." Cependant ma main, comme retenue par une force magnétique, ne lâchoit point priſe; même pour arrêter la ſienne qui faiſoit des progrès & me

Digitized by Google

rendoit les titillations raviſſantes que je procurois au téméraire, en ſorte que nous conſommâmes tous deux réciproquement notre ſacrifice enſemble ; mais avec un tel ſpaſme de ma part que j'en reſtai en ſyncope. Ayant bientôt repris ſa premiere vigueur, il profite de mon état pour entrer dans la route du vrai bonheur & me livrer un aſſault ſi terrible que la douleur me rappelle à la vie; j'allois crier, lorſque le plaiſir fait expirer ma plainte ſur mes levres. Quand après pluſieurs extaſes répétées preſque coup ſur coup j'eus le loiſir de me reconnoître & de parler, je voulus ſavoir à qui j'avois eu à faire & comment il avoit ourdi cette intrigue. N'oſant m'avouer quel il étoit, Mille me fit une hiſtoire il ſe dit fils de Mad. de Furiel; m'ayant apperçue pluſieurs fois dans le caroſſe de ſa mere au boulevards & dans ſa loge aux ſpectacles, il s'eſt ſenti jaloux d'elle; il eſt devenu amoureux fol de moi: ne ſachant ni comment m'entretenir ni comment me voir; inſtruit de l'impoſſibilité de parvenir à moi ſous ſa forme ordinaire, il a imaginé de corrompre quelqu'une de mes ſuivantes; ayant encore échoué, il s'eſt retourné du côté des ouvrieres à mon ſervice, & a bénit l'amour de lui avoir ſuggéré ce ſtratagême qui lui à réuſſi complettement. Il eſtime toutefois prudent que l'agente de ſon ſuccès l'ignore il va lui dire que j'ai été inexorable & qu'il perd tout eſpoir; je dois de mon côté ne faire aucun reproche à la demoiſelle & garder le plus pro

Digitized by Google

fond silence. Il va se faire faire des habits de femme & il s'introduira désormais de lui-même aux heures & de la maniere que je lui indiquerai: je ne puis qu'approuver ces sages résolutions & je le quitte, non sans lui témoigner mon desir de le revoir bientôt.

Mon premier soin fut de prétexter une incommodité afin de me ménager quelques jours de repos, & par des lotions doucement astringeantes de dérober à la connoissance de Mad. de Furiel les vestiges des ravages que le monstre m'avoit causés. A ce soin dut bientôt en succéder un autre non moins essentiel: j'eus des vomissemens, des malaises, tous les simptômes de la grossesse, des suppressions surtout impossibles à cacher à mes femmes qui en rendirent compte à Mad. de Furiel & l'alarmerent sur mon état; mais le plus difficile étoit de soutenir deux copulations dont l'une m'étoit devenue également insipide & fatigante par les efforts de l'autre trop attrayante, à laquelle se livroient avec emportement toutes mes facultés. Vous concevez que ces divers incidens ne pouvoient que préparer une femme si clairvoyante à la découverte d'un mistere qui devoit éclater tôt ou tard.

De son côté, Mille, fort embarrassé à son retour de témoigner à sa maitresse sa reconnoissance telle qu'il avoit coutume, & telle qu'elle l'attendoit, fut obligé d'avoir recours à quelque mensonge & de la laisser sortir du lit comme elle y étoit entrée; elle se consola dans l'espoir que

Digitized by Google

cela iroit mieux une autre fois; même anéantissement, elle ne put plus douter de son refroidissement & que ce refroidissement ne vînt de quelque autre allûre. Il s'agit de la découvrir; ses soupçons ne portoient nullement sur moi, d'après ma réticence absolue, d'après ce que lui avoit dit son amant, d'après la persuasion où elle étoit qu'il n'étoit venu chez moi qu'une fois, & surtout d'après le peu d'analogie qu'il devoit y avoir entre un coëffeur & une demoiselle aussi richement entretenue. Sans le hazard elle auroit dont été longtems à espionner. Un matin qu'elle venoit m'apporter quelques modes, elle observe de loin sortir une fille ressemblant beaucoup à Mille; celui-ci ne pouvoit la distinguer dans sa Thérese; elle veut s'éclaircir: elle suit par derriere la fille déguisée; elle se confirme dans son idée, lorsqu'elle la voit entrer dans la rue, dans la maison, dans la chambre de Mille. Elle frappe, on ne répond point; elle regarde par le trou de la serrure, elle le voit occupé à se déshabiller. Elle frappe plus fort; il répond qu'on attende un moment; enfin il ouvre: quelle surprise lorsqu'il trouve sa maitresse! il rougit; il lui demande excuse; mais il ne savoit qui c'étoit, il sort de son lit; il a été incommodé toute la nuit; il n'a eu que le tems de passer une robe de chambre: elle n'est plus dupe de tous ses mensonges dont elle connoît la fausseté; elle trouve d'abord sur-lui même, sur sa chemise des indices de son infidélité; elle furete

enſuite & reproduit à ſes yeux l'habillement qu'il vient de quitter & dépoſant trop bien contre lui, elle fait ſemblant encore d'ignorer d'où il ſort; elle veut le ſavoir; elle ne lui accordera ſa grace qu'à ce prix. Toute cette recherche étoit accompagnée d'un torrent d'injures, d'invectives, de menaces qui l'effraient; il avoue tout pour en être quitte. Elle n'a plus rien à apprendre, elle ſort redoublant de fureur & lui ſouhaite pour dernier adieu que Mad. de Furiel inſtruite de ſa perfidie, lui en paye inceſſamment le ſalaire, & le faſſe aſſommer dans les bras de ſa conquête. Elle ne s'en tient pas à ce pronoſtic, ayant laiſſé à l'infidele quelques jours de repentir ſans qu'il en profite, elle ſe rend chez Mad. de Furiel & l'inſtruit de ce qui ſe paſſe. Cette dénonciation jointe à ce qui avoit précédé eſt un coup de lumiere pour celle-ci qui ne doute plus d'être ma dupe; mais elle en veut acquérir la preuve plus certaine. Elle avoit eu ſoin de ſe faire donner le ſignalement le plus exact de ce garçon traveſti en fille; elle s'en informe aux ſurveillantes dont le rapport eſt parfaitement ſemblable: elle donne ordre la premiere fois que cette fille viendra, de la laiſſer paſſer ſans aucune difficulté, mais de venir l'avertir ſur le champ. L'occaſion ne tarde pas à ſe préſenter d'obéir à Mad. de Furiel: on court l'inſtruire; elle arrive. Nous étions enfermés dans mon boudoir; elle en fait enfoncer les portes; nous avions eu le tems de nous remettre en poſture décente;

Digitized by Google

mais trop d'indices nous trahiſſoient, notre ſilence, notre ſtupeur ſurtout, nous ne pouvions articuler une parole. Elle s'adreſſe à moi & s'écrie: „ Malheureuſe, voilà donc comme tu „ tiens tes engagemens, tes ſermens ? Voilà „ comme tu reconnois mes ſoins, tu payes mes „ bienfaits, tu me rends amour pour amour! „ Ingrate, as-tu pu t'oublier à ce point? Et „ dans quels lieux? Dans des lieux où tout auroit dû te rappeler à la reconnoiſſance & te „ reprocher ton crime, où tu ne pouvois faire „ un pas, porter tes regards, étendre ta main, „ au loin, de près, autour de toi, ſur toi, ſans „ rencontrer des marques de ma foibleſſe & des „ preuves de ta perfidie! Comment n'as-tu pas „ craint que cette ottomane même, théâtre infâme „ de tes plaiſirs, ne s'animât tout-à-coup, ne ſe „ ſoulevât d'indignation pour rejeter de ſon „ ſein celle qui la ſouilloit, qui la preſſoit par „ une proſtitution abominable dont juſque-là „ elle n'avoit jamais été le témoin & la complice? . . . . Au reſte, c'eſt ma faute: que „ pouvois-je attendre d'une fille née de la boue, „ dont l'âme auſſi baſſe que ſon origine devoit „ néceſſairement s'en reſſentir." Alors elle ſe tut, oppreſſée par la vivacité de ſon apoſtrophe; elle verſa des pleurs, non de tendreſſe, mais de déſeſpoir & de rage. Cependant j'étois revenue de ma première frayeur & lui dis: „ Ma„ dame, je ne ferai point de menſonge ici. Je „ ne déſavouerai point ma faute, trop prouvée,

Digitized by Google

„ que vous appelez un crime; ſi c'en eſt un,
„ c'eſt celui de la nature, c'eſt le vôtre. Vous
„ ſavez par votre propre expérience qu'on ne
„ peut ſe ſouſtraire à ſon penchant que les
„ promeſſes ni les ſermens ne peuvent rien con-
„ tre elle, que tôt ou tard elle reprend ſon
„ empire; mais je me défendrai du crime plus
„ réel d'ingratitude. Ce ſentiment n'eſt point
„ dans mon cœur, il eſt loin de moi; je ſuis
„ pénétrée de vos bontés; je m'en ſouviendrai
„ toute ma vie; je voudrois les payer de mon
„ ſang; & ſi mes ſervices vous ſont agréables,
„ je conſens à vous les rendre juſqu'à mon der-
„ nier ſoupir, à être votre eſclave; mais c'eſt
„ tout ce que je puis faire & je renonce autre-
„ ment à tous vos bienfaits. Au ſurplus, vous
„ voyez que je nai point fait un choix indigne
„ & dont vous ayez à rougir: *c'eſt le ſort de mon*
„ *ſang de s'enflamer pour vous:* j'ai paſſé des bras
„ de la mere dans ceux du fils... Mon fils!
„ qu'entends-je?" répond avec fureur Mad. de
Furiel, jetant un regard terrible ſur Mille. „ Eſt
„ ce que le ſcélérat auroit eu l'imprudence d'i-
„ maginer une pareille fable? Mon fils, un
„ vil coëffeur....." A ces mots Mille, ſen-
tant qu'il n'y avoit plus à reculer, que tout le
miſtere étoit dévoilé, ſans lui répondre, ſe pré-
cipite à mes genoux, convient de ſa ſupercherie, m'en demande pardon, la rejette ſur la crainte de me déplaire par un nom obſcur & ſa profeſſion d'artiſan; cherche ſon excuſe dans

Digitized by Google

ſon amour, & ſe croit pardonné, puiſqu'il m'a plu. Frappé de cette autre découverte, je n'avois pas encore ouvert la bouche, mais mon ſilence ne pouvoit que s'interpréter favorablement. Madame de Furiel au comble de la rage continue & termine de la ſorte. „ Je pourrois vous faire infli„ ger ſur le champ la punition que vous méri„ tez tous deux; mais vous êtes des créatures „ trop mépriſables à mes yeux pour que je m'a„ baiſſe à la vengeance. Qu'on la dépouille „ de tout ce qui m'appartient; qu'on lui rende „ ſes habits de payſanne; qu'on la mette à la „ porte avec ſon greluchon, & qu'elle aille „ bientôt obtenir ailleurs la correction réſervée „ à ſes pareilles." On exécute les ordres de ma bienfaitrice. Je ne me déconcerte point, & d'un grand ſang-froid je prens Mille ſous le bras. „ Allons, mon ami, lui dis je, je te „ pardonne ta ruſe & la perte de ma fortune, „ tu as de quoi m'en dédommager; tu vaux „ mieux que tout ce qu'on m'ôte. Sortons au „ plutôt de cette moderne Sodôme avant que la „ foudre du ciel tombe & l'écraſe."

Le coëffeur me conduit à ſon appartement; il m'y recueille, il a grand ſoin de moi; cela va le mieux du monde pendant quelques jours & peut-être aurions-nous vécu longtems heureux enſemble, ſans la fille de mode, ſa premiere maitreſſe. Outrée de perdre le fruit de ſa méchanceté, de voir qu'elle a tourné contre ſes propres vues, & au lieu de nous ſéparer, nous

Digitized by Google

à réunis plus étroitement, ſa jalouſie s'accroît au point de venir ſouvent nous faire des ſcenes, des algarades qui alarment les voiſins de Mille ; ils me prennent pour un catin des rues ; ils en portent des plaintes au commiſſaire, & une belle nuit on vient m'arracher du lit de mon amant pour me conduire à Saint-Martin.

Je ne vous peindrai point en détail, cette priſon conſacrée aux femmes de mauvaiſe vie, ſéjour auſſi horrible que dégoûtant. Il ſuffira de vous la repréſenter comme la ſentine de tous les vices, le théâtre de toutes les impudicités, où ſe débitent toutes les ordures, toutes les groſſieretés, tous les juremens, tous les blaſphêmes de la débauche la plus crapuleuſe & par fois la plus énergique. Heureuſement ce n'eſt qu'un dépôt, un lieu de paſſage pour aller à ce que nous appelons *la grande maiſon*, c'eſt-à-dire l'hôpital général. Il n'eſt ſans doute aucun de vous, Meſſieurs, qui n'ait lu le court & magnifique éloge qu'en fait Mad. Gourdan dans le chef-d'œuvre d'éloquence érotique qu'on a jugé digne d'être tranſmis à la poſtérité : il faut toutefois beaucoup rabattre de ſon enthouſiaſme. Ce lieu de correction, quoi qu'elle en diſe, tout auſſi abominable que le premier, ne ſeroit pas moins ſuſceptible de corruption & au phyſique & au moral, ſi d'une part, il n'étoit plus vaſte & plus aéré, & ſi de l'autre un miniſtre patriote n'avoit imaginé d'appliquer au travail tant de mains criminelles, & en préſervant de l'oiſiveté

Digitized by Google

ces malheureuſes captives, de faire tourner à l'avantage commun, leur punition. Le lieutenant général de police actuel, non moins homme d'état, a perfectionné ce plan que M. de Malesherbes n'avoit pu qu'ébaucher, & les ſalles immenſes de l'hôpital, dont l'air peſtilentiel eût autrefois corrompu la vertu la plus pure ſi elle y fût entrée, ſont devenues des laboratoires, ſinon édifians, au moins utiles. Au reſte, comme j'étois groſſe, ainſi que j'en fis la déclaration, qu'il fut aiſé de vérifier; on me mit dans un quartier ſéparé; j'y fus traitée fort doucement; j'y accouchai; l'on me ſoigna très-bien juſqu'a mon parfait rétabliſſement, & l'on me renvoya; enſorte que je ſortis heureuſement de cette priſon, preſque ſans la connoître que par ouï-dire; mais je n'avois pas le ſol; je n'avois point de hardes, rien à mettre en gages pour faire de l'argent, & je ne ſavois où donner de la tête, ſurtout quand après avoir été chez Mille, j'appris que, tourmenté par ſa mégere & pour ſe ſouſtraire à ſes perſécutions, il s'étoit engagé avec un ſeigneur étranger & étoit parti pour la Ruſſie. Il avoit vendu tous ſes effets & les miens, il n'avoit pas daigné me donner le moindre ſecours, s'informer de moi & m'avoit laiſſée dans le dénûment le plus abſolu. Je compris alors, mais trop tard, la vérité ce que m'avoit dit ma bienfaitrice de la légereté, de l'inconſtance, de la perfidie, de la ſcélérateſſe des hommes; je réſolus bien de ne m'attacher à aucun de

Digitized by Google

ma vie: cependant il falloit exiſter, & je ne vis d'autre reſſource que d'aller demander un aſile à Mad. Gourdan. Je ne connoiſſois guere encore Paris; je ne ſavois point ſa demeure ni la rue de cette femme célebre; mais je m'imaginois que tout le monde devoit la ſavoir & j'interrogeois tous les paſſans. Les uns ne me répondoient point, d'autres me rioient au nez; les dévotes faiſoient des ſignes de croix: une d'elles, après cette ſimagrée, m'enviſage, me prend la main & me dit: „ Mon enfant, vous n'êres pas faite „ pour aller là; j'ai pitié de votre ingénuité; „ béniſſez la providence, & remettez-vous en „ mes mains; je vous placerai mieux qu'en pa„ reil lieu. Venez chez moi d'abord & faites„ moi votre confeſſion." Je la ſuivis non loin d'ici, dans la rue du Bacq, près des miſſions étrangeres où étoit ſon domicile. Je ſuis naturellement franche; d'ailleurs je n'avois point eu le tems d'arranger une hiſtoire; j'étois preſſée par le beſoin. Je pris confiance en cette femme & lui racontai de point en point tout ce qui m'étoit arrivé, dont au fond je n'avois nullement à rougir, puiſque j'avois été entraînée dans mes divers déréglemens par une fatalité preſque inévitable. De ſon côté, elle avoit des raiſons pour être indulgente, & ne voyoit pas avec peine par tout ce que je lui apprenois, que je n'en étois que plus propre à la deſtination qu'elle vouloit me donner.

Elle me dit à ſon tour qu'elle s'appeloit Mad.

Digitized by Google

Richard, qu'elle étoit veuve & ſans enfans, que ſon époux avoit été loueur de chaiſes à l'égliſe des miſſions étrangeres. d'où elle avoit eu occaſion d'aller dans la maiſon, de faire connoiſſance avec ces Meſſieurs; que pour mieux s'inſinuer auprès d'eux, elle avoit pris le parti de jouer le rôle de dévote; qu'elle s'étoit attachée à l'un de ces gros bonnets & faite ſa pénitente; qu'ayant eſſayé dans une confeſſion d'éprouver ce que la chair pourroit ſur lui ſous prétexte de lui expoſer ſes ſcrupules de la maniere dont ſon mari opéroit l'œuvre avec elle, c'étoit avec une vraie ſatisfaction qu'elle avoit reconnu qu'il n'étoit pas inſenſible; ce qui l'encouragea, quoiqu'il l'eût beaucoup grondée cette fois & lui eût enjoint d'être déſormais plus réſervée & d'abreger pareils détails, à redoubler la ſeconde fois de laſciveté dans ſa deſcription. Celle ci plus adroite rouloit ſur une infidélité commiſe envers ſon mari, en cédant enfin aux inſtances d'un galant dont les ſéductions l'avoient fait ſuccomber. Elle s'apperçut que ce péché ne déplaiſoit point tant au grave perſonnage dans le cœur duquel ſe gliſſoit déjà, malgré lui, l'eſpoir d'être quelque jour auſſi heureux; il la réprimanda pourtant encore, mais avec moins de ſévérité, l'appelant ſa chere pénitente & l'exhortant à venir ſouvent au tribunal de la pénitence pour extirper ce malheureux penchant qui l'entraînoit vers l'homme. Après avoir par ces heureuſes

tentatives ébranlé la vertu du Miniſtre de Jeſus Chriſt, elle réſout de lui porter le dernier coup. Il s'agit d'un ſonge voluptueux. Ce n'eſt plus une fornication, un ſimple adultere, c'eſt un ſacrilege, un inceſte ſpirituel; avec un prêtre, avec un religieux, avec ſon .... elle n'oſe achever, tant elle eſt effrayée de l'énormité de ſon crime, quoiqu'il n'ait point été réaliſé & n'ait eu lieu qu'en rêve. Pour le coup, il oublie ſon rôle, ou plutôt il en uſe dans toute ſon étendue, il veut ſavoir avec qui, il la preſſe, il lui ordonne de la part de Dieu, qu'il repréſente, de n'avoir rien de caché. Enfin elle ſe rend à la volonté du ciel..... C'eſt avec ſon confeſſeur qu'elle croyoit être couchée, c'eſt avec lui.... Cet aveu étoit trop artificieuſement préparé pour ne pas produire ſon effet. Il jette le trouble tout-à-la-fois dans le cœur & l'ame du directeur; il en perd la tête; il balbutie, il ne ſait ni ce qu'il dit, ni ce qu'il fait; la chair ſe révolte avec une impétuoſité qu'il n'avoit pas encore éprouvée, il cherche machinalement à la dompter, il s'agite, il ſe ſecoue, il tombe dans une frénéſie délicieuſe; ſa chair ſe tait, mais il rougit de la victoire; il n'a rien de plus preſſé que de ſe débarraſſer de la pénitente par une promte abſolution & d'aller enſevelir ſa honte dans ſa cellule.

Celle-ci n'avoit rien perdu de ce qui ſe paſſoit: elle conçoit qu'il ne s'agit plus que de faire naître l'occaſion d'un tête à tête avec lui pour com-

Digitized by Google

compléter la séduction ; qu'il faut profiter du moment où son imagination est exaltée. Elle prétexte une maladie, on étoit dans la quinzaine de pâques : elle envoie son mari prier son confesseur de vouloir bien venir l'entendre: il arrive en diligence; elle étoit au lit dans une grande propreté; il l'interroge avec un vif intérêt sur son état. Elle n'en sait rien elle même, ce sont des vapeurs, c'est une mélancolie profonde, une langueur générale, ou plutôt c'est un feu secret & dévorant; ce n'est plus un songe, c'est une réalité continue, elle est atteinte d'une passion violente qu'elle combat en vain, & cependant passion d'autant plus folle que dans le cas même où la grace l'abandonneroit, où le démon l'emporteroit, ce seroit sans espoir de retour de la part de celui qui en est l'objet, personnage grave, éminent en vertu & qui ne daigneroit pas jeter les yeux sur elle; elle se retourne en même tems; elle offre à ce témoin qui ne perdoit rien une gorge ravissante & qu'elle a en effet assez belle, puis le regardant avec tendresse, elle continue: „ Oui vous voyez „ en moi, mon pere, la plus coupable des „ pécheresses : c'est au tribunal de la pénitence même, c'est en y déposant mes iniquités, que je me couvrois de nouvelles, que „ je puisois un amour sacrilege, incestueux. „ Ah ! que ne puis-je quitter les habits de „ mon sexe, prendre un habit religieux, aller „ vivre auprès de lui, le servir, ne le point

„ quitter & repaître au moins sans cesse mes „ regards du plaisir de contempler sa face véné- „ rable : car il a l'air majestueux comme vous, „ le regard benin & doux, la voix onctueuse „ & touchante; je crois le voir & l'entendre.... „ Malheureuse qu'ai-je dit! Hélas! vous ne lui „ ressemblez que trop bien sans doute, vous „ seriez inexorable comme lui... La déclaration de Phedre n'étoit pas plus directe & plus pres- sante; celle-ci fut plus heureuse..... „ Tu l'em- „ portes, ma Richard, s'écrie le saint homme; „ tu triomphes de cinquante ans d'austérités & „ de vertu..... Tu me damnes; mais quoi! „ n'éprouvé-je pas depuis que je te connois „ des maux au dessus de ceux qu'on ressent en „ enfer, ne peux-tu pas me faire goûter des „ plaisirs au dessus des béatitudes du paradis: ou „ plutôt n'est-ce pas l'être suprême qui mani- „ feste ici sa volonté? N'est-ce pas lui qui „ nous a donné cette sympathie mutuelle, qui „ nous est venue sans nous, que nous avons „ envain combattue, & supérieure à tous nos „ efforts? Sans doute il ne nous punira pas de „ son propre ouvrage. C'est lui qui parle; ses „ voies sont impénétrables; livrons-nous à son „ inspiration, reçois-moi dans tes bras; que je „ te rende & la santé & la vie; use de ce re- „ mede sans remords. Vas, le scandale est le „ seul mal de ces sortes d'unions; qu'un voile „ impénétrable dérobe la nôtre aux profanes & „ aux jaloux." A ces mots il se rue sur elle avec une fureur indicible. Elle lui rend justice; elle

Digitized by Google

croit avoir eu son pucelage; il sembloit absolument neuf au commerce des femmes & n'en avoit la théorie que parce qu'il en avoit appris en confession ou dans les casuistes. Elle fut obligée de le mettre dans la route du bonheur; mais aussi quand il y fut, quelle extase, quel ravissement! Il avoit cinquante ans de moins; il réitéra plusieurs fois dans la même journée; le lendemain, le surlendemain il la confessa encore.

Ce commerce duroit depuis près d'un mois & son talent ne décroissoit point, elle ne sait s'il prenoit dans ses alimens de quoi le soutenir; c'est très-vraisemblable. Quoi qu'il en soit, cela ne pouvoit durer: une fievre inflamatoire s'empara de ce vieillard & il succomba en peu de jours. Elle devint en même tems veuve de deux manieres: son mari qui étoit ivrogne, se cassa la tête en revenant de la guinguette, & la débarrassa de lui; mais le saint homme lui manquoit; il avoit de bons bénéfices, & elle en auroit pu tirer parti: elle n'en eut pas le tems. Elle étoit de nouveau intriguée sur quel autre confesseur jeter son plomb pour le remplacer, lorsque la providence vint à son secours.

Un jour elle voit entrer dans sa chambre un confrere du défunt, un grand chapeau, c'est-à-dire un béat dans toute la force du terme, qui étoit chargé des consciences & des aumônes de la plupart des dévotes de haut parage du quartier. Elle le connoissoit de vue; elle lui avoit même parlé quelquefois par occasion; mais il

Digitized by Google

lui avoit toujours déplu par son extérieur. C'étoit un échalas, maigre, sans contenance, d'une figure blême, hâve, pénitente, qui la repoussoit. Il étoit l'ami du défunt; il avoit reçu ses derniers soupirs & ses remords en confession, ce qui lui avoit avoit donné une connoissance détaillée de son intrigue avec Mad. Richard, & fait naître le désir d'en tirer parti; mais, afin de ne pas se compromettre & de sonder avant le terrein à son aise, il avoit pris une tournure très-honnête. Il lui forge une histoire ainsi qu'il lui a depuis avoué: il suppose que son confrere a fait un testament par lequel il laisse tout son bien à la maison; mais à la charge de quelques legs particuliers, entre autres de vingt-cinq louis en faveur de Mad. Richard pour raccommodage de ses collets, surplis, & en même tems le caffard étale un rouleau d'or sur la table. L'effroi qu'il lui avoit inspiré par sa présence, se calme à cet aspect: bientôt ils entrent en pourparler, ils s'arrangent & le défunt est oublié. Les aumônes des duchesses pleuvent en abondance chez la louveuse-de chaises qui s'arrondit à merveille.

La maison des missions étrangeres, dont les chefs répandus chez les grands seigneurs du faubourg Saint Germain, ne laissent pas que d'avoir un certain crédit par les femmes sous leur direction & par leurs entours, est sujette à une circulation continuelle de prédicateurs, d'écrivains ecclésiastiques, de jeunes abbés de condition, de gros bénéficiers, d'évêques. L'hypocrite con-

Digitized by Google

noit beaucoup de ces derniers; c'eſt un intriguant adroit qui, dans ſa ſphere obſcure ne pouvant pas jouer un rôle par lui-même, a l'amour propre de ſe rendre au moins néceſſaire à Meſſieurs : il leur procure au beſoin des ſermons, des mandemens, des grands-vicaires, des bénéfices & même des filles, quand il les connoît à fond & en eſt bien ſûr. C'eſt Mad. Richard qui a ce département; elle me dit qu'elle ſeroit peut-être bientôt chargée de pourvoir de maîtreſſe en regle un prélat; qu'elle avoit jeté les yeux ſur moi, mais qu'auparavant il falloit connoître mon ſavoir-faire, ou me donner des inſtructions; que d'ailleurs elle étoit ſurchargée de fatigue depuis la perte d'une éleve que lui avoit enlevé un jeune égrillard, & qu'elle avoit beſoin que je la ſecondaſſe juſqu'à ce que je fuſſe mieux placée. Entrant alors dans une petite diſſertation ſur notre état dont les principes ſolides & les vues fines ne m'ont point échappé, elle me dit:

„ Ne croyez pas qu'il faille traiter notre mé-
„ tier avec les dévots comme avec les gens du
„ monde. A l'exception des vieillards & des
„ libertins trop uſés, il faut infiniment plus
„ d'art & de talent auprès des premiers qu'au-
„ près de ceux-ci, chez qui la paſſion ou le
„ goût au moins précede pour l'ordinaire la
„ jouiſſance, la rend plus délicieuſe & en fait
„ preſque tous les frais. Il n'en eſt pas de
„ même d'un caffard, paillard honteux à qui
„ chaque perſonne du ſexe offerte ſucceſſive-

Digitized by Google

„ ment à ſes regards, plaît tour-à-tour; parce
„ qu'il n'en eſt aucune qui n'éveille ſes ſens:
„ la circonſtance ſeule détermine ſes approches;
„ mais ce n'eſt qu'en couchant avec lui qu'une
„ courtiſane experte peut lui faire naître le
„ deſir d'y coucher encore, ſe l'attacher & le
„ fixer. Il faut pendant les courts momens qu'el-
„ le le poſſede, qu'elle lui enflamme l'imagina-
„ tion pour les longs intervalles de l'abſence, &
„ que, toujours préſente devant lui par le ſou-
„ venir des plaiſirs qu'elle lui a fait goûter, il
„ en appette de nouveaux & déſeſpere d'en
„ rencontrer ailleurs de ſemblables. Au con-
„ traire dans la ſociété une femme qui a rendu
„ un cavalier amoureux d'elle, qui peut ne le
„ pas quitter, le voir ſans ceſſe, a mille moyens
„ de ſoutenir & perpétuer la ſéduction, ſoit en
„ prenant un aſcendant impérieux ſur ſon eſclave
„ qui lui ôte toute faculté, toute volonté; ſoit
„ en l'écartant adroitement des lieux ou des
„ objets qui pourroient le faire changer; ſoit en
„ lui procurant des jouiſſances étrangeres qui
„ l'occupent & le diſtraient, juſqu'à ce que
„ l'appétit charnel le rappelle véritablement dans
„ ſon ſein. Obſervons-en outre que les dé-
„ vots, les prêtres, les cénobites, les princes
„ de l'égliſe, travaillés du démon de la chair,
„ ſont plutôt vieillis & épuiſés que les gens du
„ monde, ce qu'on attribue à leurs macéra-
„ tions, & ce qui eſt la ſuite du fréquent uſage
„ de l'onaniſme auquel ils ſont ſujets, faute de

Digitized by Google

„ femmes, ou crainte de se compromettre. Cet
„ exercice solitaire, par la facilité de s'y livrer,
„ tourne bientôt en habitude; il devient un be-
„ soin, mais au grand détriment de l'individu,
„ puisqu'un seul acte lui cause plus de déperdi-
„ tion de substance que plusieurs jouissances par-
„ tagées. Aussi l'onaniste transporté dans les
„ bras d'une femme, est-il fort difficile à amu-
„ ser: accoutumé à toutes les gradations, tou-
„ tes les nuances du plaisir, qu'il prend, qu'il
„ diversifie, file, suspend ou précipite à son
„ gré, il lui faut une prêtresse, s'oubliant elle-
„ même, se modifiant comme sa victime; il faut
„ qu'elle étudie & devine, pour ainsi dire,
„ chaque perception voluptueuse de son ame,
„ qu'elle suive la lubricité de ses mouvemens,
„ feigne d'en recevoir l'extase qu'elle lui pro-
„ cure & de sacrifier avec lui."

„ Cet art si raffiné chez les anciens, à ce
„ que j'ai appris d'un savant clerc, membre de
„ l'académie des belles-lettres, auquel j'ai eu
„ affaire, & perdu ou du moins dégradé durant
„ les tems d'ignorance & de barbarie, devient
„ en vogue plus que jamais dans ce siecle de
„ lumiere & de philosophie. Non moins de
„ quarante mille impures l'exercent dans la ca-
„ pitale; mais parmi ce nombre il en est peu
„ qui se distinguent: depuis un demi-siecle on
„ n'en compte guere que quatre parvenues à
„ une certaine célébrité, la *Florence* & la *Paris*
„ qui, mortes depuis plusieurs années, vivent

Digitized by Google

„ encore par leur renommée, & la *Gourdan* &
„ la *Briſſon* qui profeſſent aujourd'hui cet art
„ avec beaucoup d'éclat, qui voient paſſer ſuc-
„ ceſſivement chez elles preſque tout Paris, de-
„ puis le courtaut de boutique juſqu'au prince
„ du ſang, & depuis le frere quêteur des capu-
„ cins juſqu'à l'éminence la plus circonſpecte."

„ La *manuélisation* aidée ou réciproque eſt
„ ſurtout à l'uſage des perſonnages graves que
„ vous verrez ici; obligés d'envelopper leurs
„ foibleſſes du plus profond miſtere, ils crain-
„ droient qu'un enfant mal-adroitement jeté en
„ moule, ou quelque maladie honteuſe dont
„ ſes ſimptômes ne peuvent guere ſe cacher ne
„ les décelât. Cette derniere conſidération dé-
„ termine à uſer de la même recette beaucoup
„ de ſéculiers, perſuadés que le mal ſyphilitique
„ ne ſe gagne que par le contact vénéneux des
„ parties, organes de la génération."

„ Le cours de tribaderie que vous avez fait,
„ ma chere Sapho, vous a ſans doute rendue
„ très-propre à l'autre exercice, lorſque vous
„ en aurez reçu les documens; car vous ne
„ pouvez en avoir acquis beaucoup avec un
„ jeune amant fougueux, ne recherchant qu'une
„ jouiſſance rapide, toujours ardent à la con-
„ cluſion, parce qu'il étoit toujours prêt à re-
„ commencer. Vous aurez affaire ici à des
„ hommes d'un âge mur, chez qui le grand feu
„ du tempérament ſe trouve amorti, & l'imagi-
„ nation doit ſuppléer aux facultés."

„ Il

Digitized by Google

„ Il faut d'abord vous apprendre la langue du
„ métier dont l'uſage nous eſt indiſpenſable &
„ de la plus grande importance ; le terme pro-
„ pre placé à propos, produit ſouvent plus
„ d'effet, frappe, émeut, aiguillonne plus vive-
„ ment les ſens que l'image galante qu'y ſubſti-
„ tue par une longue circonlocution une belle
„ parleuſe. Je vous donnerai enſuite la défini-
„ tion de chaque mot que vous n'entendez pas,
„ & enfin je vous indiquerai l'application de
„ diverſes pratiques de notre état."

Ici, Milord, l'hiſtorienne nous fit l'énumération d'un dictionnaire de mots abſolument nouveaux pour moi ; ils étoient accompagnés de commentaires ſi obſcenes, que je les ſupprime en entier, de déſeſpoir de pouvoir vous les rendre ſupportables : tous ces détails peuvent être excellens dans la chaleur de la débauche, mais deviennent inſipides & dégoûtans dans le ſang froid de la narration. Je paſſe à la péroraiſon de la harangue de Mad. Richard.

„ Au reſte, une légere pratique vous rendra
„ bientôt plus habile que le plus long catéchiſme.
„ Il en eſt de notre métier comme de certains
„ jeux de cartes dont il faut ſavoir les regles
„ générales, mais auxquelles on déroge ſouvent,
„ au *Reverſi*, au *Wisk*, au *Treſette*, c'eſt ſur le
„ tapis qu'on apprend ce qu'il faut faire : la ma-
„ niere de jouer des adverſaires, détermine
„ celle dont on doit uſer. Il en eſt de même
„ du putaniſme : (car pourquoi rougir de nom-

„ mer une profeſſion qu'on ne rougit pas d'exer-
„ cer) c'eſt l'âge, le caractere, le goût d'un
„ amant qui doivent décider de la nature du
„ plaiſir à lui procurer. Il faut être très-com-
„ plaiſante avec certains hommes ; d'autres
„ pour entrer en humeur exigent de l'impétuo-
„ ſité, de l'emportement, de la fureur ; il en
„ eſt avec qui l'on doit affecter de la réſerve,
„ de la pruderie : ceux-là veulent du tendre &
„ ſe plaiſent à filer le ſentiment ; ceux-ci aiment
„ qu'une pute ſe montre telle qu'elle eſt, & faſſe
„ ſon métier franchement."

La fin de ce diſcours fut regardé comme un point de repos où M. Clos fit ſervir : on remit la concluſion de l'hiſtoire après ſouper ; mais le repas fut ſi gai, Mlle Sapho ſi agaçante, que pluſieurs convives ſe trouverent plus preſſés d'avoir un tête-à-tête avec elle que d'entendre le reſte : pour ſatisfaire tout le monde, notre amphytrion convint qu'on ſe raſſembleroit une troiſieme fois ; je m'arrachai, non ſans peine, à cette ſociété d'aimables libertins, de crainte des contacts vénéneux dont Mlle Sapho m'avoit réveillé l'idée & j'allai me coucher, duſſai-je n'éprouver que l'illuſion menſongere d'un rêve !

Au reſte, Milord, me voilà embarqué malgré moi dans un roman que je n'imaginois pas devoir être ſi long de la part d'une auſſi jeune perſonne ; heureuſement il ne vous déplaît pas ; il vous pique par ſa ſingularité, vous amuſe par ſes détails, & votre philoſophie même ſait

Digitized by Google

en tirer parti. Vous y comparez la corruption de la Babylone françoiſe avec celle de la Babylone angloiſe, & vous trouvez qu'elle ſurpaſſe la nôtre en raiſon de l'hypocriſie religieuſe que néceſſite ici le célibat chez cette multitude de moines, de prêtres, d'abbés, d'évêques qui ne peuvent, comme notre clergé, dans le ſein d'un chaſte hymen payer à la nature le tribut que tout homme lui doit. Faites lire à ceux de votre connoiſſance ces avantures, & qu'ils bénifient leur ſort & le proteſtantiſme.

Paris, ce 11 janvier 1778.

Digitized by Google

LETTRE XII.

Sur la paix de l'Allemagne; sur les dispositions des Hollandois & de l'Espagne: sur le comte Olavides & sur son supplice.

Au moment, Milord, où tous les gens qui viennent de Versailles, atteſtoient qu'on y parloit beaucoup de guerre de terre, qu'il y avoit de grands mouvemens dans les bureaux, qu'on ne doutoit pas que les gardes du corps, les chevaux légers, les gendarmes ne fuſſent rétablis ſur l'ancien pied & les mouſquetaires même recréés; qu'il étoit queſtion de dédoubler les compagnies; que la machine des vivres, des fourages étoit déjà montée ſourdement; que tous ceux qui devoient avoir des poſtes étoient prévenus d'avance & ſavoient à quoi ſe tenir, la nouvelle de la paix décidée, quoique non ſignée encore entre l'empereur & le roi de Pruſſe eſt arrivée & vraiſemblablement va faire changer toutes ces diſpoſitions. Je ne vois ici aucun politique la révoquer en doute. Un miniſtre de Hambourg écrivoit, il y plus d'un mois, que cette paix prochaine étoit infaillible. Il ſe fondoit ſûr deux raiſons puiſſantes: l'une, la menace de l'impératrice des Ruſſies de ſe joindre au roi de Pruſſe, ſi S. M. impériale perſiſtoit

à troubler le repos de l'Allemagne: l'autre
forte encore, le défaut d'argent dont manq
l'empereur & son auguste mere, qui n'ont
même assez de crédit pour en trouver chez
tranger: ils y ont vainement tenté des empru
quoique le fisc de Vienne ne soit pas gar
comme celui de France, les armées nombre
que l'empereur a continuellement sur pied,
qu'il a augmentées dans cette circonstance,
soûtent des sommes énormes & qui ne sont
en proportion avec ses revenus.

On n'a nul détail ultérieur sur les art
qui faisoient la base des préliminaires déjà si
entre les puissances belligérantes; on dit en
néral que le roi de Prusse a stipulé de la fa
la plus avantageuse les intérêts de l'électeur
latin, ceux du duc des Deux-Ponts, ceux
l'électeur de Saxe, ceux, en un mot, de
le corps germanique dont il maintient vigou
sement les droits & la liberté; l'on ajoute
a eu la générosité de sacrifier absolument
siens, ce qu'on admire d'autant plus que jus
présent ce monarque ne s'est pas oublié.

Cet évenement est un surcroît de malheur
l'Angleterre que tout semble concourir à a
bler aujourd'hui. En effet, s'il nous re
quelque espoir, c'étoit dans la diversion qu
guerre d'Allemagne devoit causer à la Fra
du moins dans l'état hostile où elle la néces
de se mettre & de se tenir de ce côté-là;
la multiplication de ses dépenses qu'elle va d

Digitized by Google

mais tourner toutes entieres du côté de la marine & contre nous. Obligée de se partager entre la terre & la mer, la prépondérance que lui donnoit sa scission de nos colonies jointes à elle s'annulloit en quelque sorte ; nous perdions, il est vrai, celle que nous avions eue constamment jusque-là ; mais il n'en résultoit qu'une sorte d'équilibre entre notre rivale & nous. Je ne crois pas que vous fassiez aucun fond sur les Hollandois ; nous nous en sommes absolument aliéné les négocians, & la résistance qu'oppose la république aux efforts de l'ambassadeur de France, qui voudroit nous en faire une ennemie ouverte, ne provient que de la cour de la Haye, dont les liaisons avec celle de Londres rangent en notre faveur les grands & le militaire. Du reste, M. de la Vauguyon n'insiste pas, sans de fortes raisons, pour que la république maintienne la liberté illimitée qu'il prétend appartenir à son pavillon par une suite de son indépendance & de l'intégrité du commerce que lui assurent le droit des gens & les traités (1) : je sais qu'il y a un marché fait avec ces perfides alliés pour fournir au roi de France des bois de cons-

(1) Ce sont les propres termes d'un arrêt du conseil en date du 24 janvier 1779, qui, à commencer du 26 du même mois, révoque, à l'égard des sujets de la république des provinces des Pays-bas, la ville d'Amsterdam exceptée, les avantages énoncés par l'article premier du réglement du 26 juillet 1778, pour la Navigation des neutres &c.

Digitized by Google

truction (*) néceſſaires à ſa marine; marché ſi avantageux à nos ennemis qu'une compagnie françoiſe s'eſt vainement préſentée au même effet & a été rejetée, parce que M. de Sartines lui ayant offert la préférence à des prix égaux, cette compagnie s'eſt trouvée dans l'impoſſibilité de l'accepter ſans perte. Je prévois que le Stathouder, malgré toute ſa bonne volonté, ne pourra que retarder l'exécution de ce traité, un des plus cruels coups qu'on puiſſe nous porter: juſqu'ici, les guerres maritimes avoient tou-

(*) Pour l'intelligence de ce paſſage, il faut ſe rappeler que les Etats généraux déterminés à protéger le commerce & la navigation de leurs ſujets, avoient réſolu d'accorder des convois pour tous les navires dont les cargaiſons ne contiendroient aucun objet de contrebande. Cette réſolution eut ſon effet par l'expédition d'un premier convoi parti dans les premiers jours de novembre 1778. Tous les bâtimens chargés de marchandiſes libres & permiſes par le traité de 1764 avec l'Angleterre, eurent la faculté d'en profiter & y furent admis ſans diſtinction; mais le 19 novembre les Etats-généraux prirent une réſolution particuliere & ſecrete par laquelle ils ſuſpendoient proviſoirement les convois à l'égard des bois de conſtruction: en conſéquence refus formel aux navires portant des bois de conſtruction dans les ports de France de les recevoir ſous convoi, ce qui motiva un premier mémoire que M. de la Vauguyon remit le 7 décembre 1778 aux Etats-généraux & fut la matiere d'une longue négociation, de rigueurs même exercées envers les commerçans Hollandois & ſe termina par donner à la cour de Verſailles toute la ſatisfaction & préférence qu'elle deſiroit. (*Note des éditeurs*).

Digitized by Google

jours mal tourné pour la France en ce que par le manque de munitions navales, elle avoit, même après le premier succès, fini par voir ruinée en détail sa marine qui ne pouvoit se réparer à mesure, tandis que nous jouissions de toutes les facilités possibles de nous refaire de nos pertes.

Parmi tant de nouvelles accablantes, la seule qui me donne un peu de consolation, c'est le répit que nous laisse l'Espagne, c'est d'entendre contre cette puissance les clameurs des François prétendant que la guerre seroit déjà finie si elle avoit voulu se joindre à elle. Bien plus, ils se plaignent d'une infraction récente des traités de commerce qui subsistoient entre eux, par la prohibition des farines de ce royaume & de beaucoup d'ouvrages de ses manufactures que les Espagnols en tiroient habituellement pour leur consommation & l'exportation dans les Indes; ils se plaignent que sur les objets même non prohibés on ait fortement augmenté les droits d'entrée & bien au-delà des stipulations de ces traités; enfin, ils trouvent mauvais que le conseil de Madrid, en laissant encore pendant deux ans au commerce, la liberté d'acheter ses navires chez l'étranger, suivant l'usage habituel des négocians, ceux-ci soient tenus au bout de ce tems de les avoir désormais de construction nationale. Cet évenement, si ce n'étoit pas une astuce & un jeu joué entre les deux puissances, comme je le crains, devroit sans doute réjouir

Digitized by Google

l'Angleterre. Nous avons encore pour nous les caſuiſtes de S. M. Catholique : on prétend qu'elle a conſulté ſes théologiens à l'égard du parti qu'elle prendroit dans la querelle des inſurgens, & qu'ils ont décidé que ce ſeroit un péché d'aſſiſter ces hérétiques, quoique ce ſoit contre d'autres hérétiques; mais quand le roi d'Eſpagne voudra nous faire ſérieuſement la guerre, n'a-t-il pas aſſez d'autres prétextes tirés de l'intérêt de ſa couronne & de ſes ſujets, d'une foule de griefs qu'il nous objectera, de plaintes portées à notre cour ſur leſquelles il n'a été donné aucune ſatisfaction? quoi qu'il en ſoit, peut-on beaucoup regretter d'avoir pour ennemi un monarque totalement aſſervi ſous le joug des moines, un gouvernement qui a toléré & encouragé l'exécrable jugement de l'inquiſition contre l'illuſtre Olavides, digne plutôt qu'on lui dreſſât des ſtatues, enfin, un peuple témoin avide de ce ſpectacle, y applaudiſſant & béniſſant le ciel de l'iniquité la plus atroce? Enviſageons donc d'un œil plus philoſophique l'inſurrection poſſible de ces nouveaux ennemis; & en attendant que nous puiſſions laver dans leur ſang leur perfidie, rions aux dépens de leur ſtupidité.

Empreſſé de vous ſatisfaire, Milord, j'ai ramaſſé les matériaux néceſſaires pour vous rendre compte de la perſonne & du ſupplice d'Olavides, de cet homme rare, qui, formé à l'école de *Monteſquieu*, de *Voltaire*, de *Rouſſeau*, de

Digitized by Google

Buffon, ſous l'influence du plus ſage miniſtre (1) qu'ait eu l'Eſpagne, avoit fait briller quelque lueur de philoſophie ſur ce royaume plongé de nouveau dans la nuit de l'ignorance, des préjugés & de la ſuperſtition.

Le comte Paul Olavides a de cinquante à cinquante-cinq ans. Il eſt né au Pérou, &, par la ſeule force de ſon génie, s'affranchit de bonne heure des préjugés & de la ſuperſtition ſi communs chez ſes compatriotes. Il préſenta dans ces climats lointains le rare ſpectacle d'un philoſophe; mais, cachant prudemment ſa façon de penſer, il parvint par ſon mérite à la place d'Oydor ou de juge à *Lima*. Sa fermeté, ſon intégrité, ſes lumieres, ſon indépendance le rendirent odieux aux jéſuites qui lui intenterent un procès conſidérable & l'obligerent de venir ſe défendre en Europe: il ſuccomba. Il étoit magnifique en tout, il avoit fait de grandes dépenſes & fut empriſonné pour dettes; il couroit riſque de reſter longtems en captivité, lorſque la veuve du premier commis qu'il avoit ſu charmer, le vint trouver un jour & lui déclara qu'il ſeroit maître de ſortir le lendemain, qu'elle avoit ſatisfait tous ſes créanciers. Son premier ſoin fut d'aller voir ſa bienfaitrice qui, pour toute récompenſe, lui demanda ſa main. Devenu ainſi puiſ-

(1) Le comte d'Aranda, qui avoit aboli, ou ſuſpendu, du moins, les horreurs de l'inquiſition.

Digitized by Google

ſamment riche, il ſe livra aux belles-lettres & à la philoſophie: pour perfectionner ſes connoiſſances, il demanda permiſſion de voyager à ſa femme; il vint en France, & ſe plut beaucoup à Paris; on ne ſait ſi ſon projet étoit de s'y établir un jour; mais il s'y fit 60,000 livres de rentes viageres; il en vit les beaux eſprits & les philoſophes; il lut tous les excellens ouvrages modernes & revint dans ſon pays ſurtout enthouſiaſmé des théâtres de cette capitale: il ajuſta pluſieurs pieces françoiſes au théâtre eſpagnol; il en compoſa lui-même de régulieres dans ſa langue, qu'il fit apprendre aux acteurs, en leur enſeignant la vraie déclamation, & Madrid vit en peu de tems la ſcene y devenir preſque auſſi excellente qu'à Paris. Il y étoit en général le protecteur des arts & des ſciences: il excita les écrivains à compoſer des feuilles périodiques, genre de littérature abſolument inconnu dans ces contrées peu exercées à la critique. Il en réſulta du mouvement dans les eſprits & un accroiſſement de goût parmi les auteurs, qui ſe répandit dans toute la nation.

Le comte Olavides fut ſollicité par le gouvernement de dreſſer un plan d'études pour la jeuneſſe; il y fut généralement admiré: il y montroit l'univerſalité de ſes connoiſſances, ſa profonde ſageſſe, & un tact fin des hommes. Il plut au comte d'Aranda, alors préſident du conſeil de Caſtille. Ce ſeigneur reconnut en lui non-ſeulement un homme de goût, mais un

Digitized by Google

homme d'état. Dans la circonſtance critique de la révolte de Madrid qu'on peut ſe rappeler, lorſqu'il s'agit de faire des innovations dans le coſtume eſpagnol & d'expulſer les jéſuites, il le chargea de la police de cette capitale. Cet utile citoyen réunit ainſi tous les ſuffrages de la cour & du peuple; car celui-ci ayant eu pour la premiere fois le droit d'élire une eſpece de tribun ou de repréſentant, appelé *Perſonero*, il eut la gloire d'être le premier élu par toutes les claſſes.

Le comte d'Aranda lui fit avoir enſuite l'intendance de Séville. Ce fut pendant cette adminiſtration qu'il fit préſenter à la cour ſon mémoire pour le défrichement de la Sierra Morena, canton inculte où il ne croiſſoit que du bois dégradé, & qu'il prouva être ſuſceptible de devenir un des ſols les plus fertiles de l'Eſpagne. Son projet fut accepté: il appela des Allemands & autres étrangers, ſans s'embarraſſer de quelle religion ils étoient, pourvu qu'ils euſſent des bras & de l'induſtrie; il fonda ſa colonie qui réuſſit à merveille: il établit une ville chef-lieu de ſa réſidence. Un couvent de moines dont le voiſinage lui déplaiſoit, gênoit ſes opérations; il profita de ſon crédit pour les tranſporter ailleurs. Ces moines en conſerverent un reſſentiment profond. Le comte Olavides s'en repoſant ſur le miniſtre éclairé qui gouvernoit le royaume, fut moins circonſpect dans ſes propos & dans ſa conduite. Ses ennemis s'en prévalurent, ils tinrent ſecrétement regiſtre de tout ce qui lui échap-

Digitized by Google

poit contre la religion & attendirent le moment favorable de la disgrace du comte d'Aranda & du rétablissement de l'inquisition pour éclater & accuser le comte Olavides comme coupable d'hérésie; machination qui l'a conduit enfin au sort funeste qu'il a éprouvé, & que nous croirions être arrivée aux siecles de barbarie si nous n'en étions contemporains & témoins en quelque sorte.

Ce fut à la fin de novembre dernier (1) que le tribunal général de l'inquisition tint un acte secret dans lequel comparut comme accusé le Sieur Paul Olavides assistant de Séville & sur-intendant des nouvelles colonies de la Sierra Morena.

On procéda au rapport de son affaire qui dura depuis huit heures du matin jusqu'à midi & demi; les griefs fondés sur ses excès & son libertinage étoient renfermés dans 170 articles d'une part & 70 d'une autre sur le témoignage de 78 témoins.

Ayant été déclaré hérétique dans toutes les formes, il se présenta en cette qualité tenant en main une torche de cire verte, & surchargé de la croix de Saint André, dont néanmoins M. le grand inquisiteur lui fit grace; il fut condamné

(1) Le 24 novembre 1778. Cette relation est tirée de différentes lettres espagnoles que j'ai déchifrées chez M. le comte d'Aranda, comme il est aisé de le juger aux expressions fanatiques dont elle est remplie.

Digitized by Google

à la confiscation de tous ses biens, à huit années de clôture dans un couvent, pendant la premiere année desquelles il devra jeuner les vendredi, si sa santé le lui permet, ce qui sera remis à la décision d'un directeur éclairé qu'on lui nommera pour le fortifier dans la pratique de ses exercices, & l'instruire de la religion chrétienne: il lui fut enjoint de faire régulierement ses prieres du matin & du soir; de lire *le guide des pécheurs* du révérend Frere Louis de Grenade, de réciter tous les jours à genoux le rosaire, ainsi qu'un *Credo*; il fut déchu de tous ses titres & charges, & déclaré incapable d'en posséder jamais aucuns; défense d'user à l'avenir de vêtemens de soie, de velours, de tissus d'or & d'argent, ni de galons & de pierreries: ordre au contraire de s'habiller en drap jaune du plus commun; défense également de monter à cheval ni de porter des armes: on prononça ensuite son bannissement perpétuel de Séville, de toutes les maisons royales de Madrid, des nouvelles colonies & de Lima, lieu de sa naissance où il prit le grade de docteur.

On lui fit faire en qualité d'hérétique une abjuration solemnelle; il fut absous de l'excommunication & réconcilié suivant toutes les formalités prescrites par les saints canons, à l'effet de quoi se présenterent quatres prêtres en surplis ayant chacun une poignée de verges à la main, dont ils frapperent sur ses épaules suivant la cérémonie d'usage, pendant qu'on réci-

Digitized by Google

toit le pſeaume *Miſerere*; il fit ſa profeſſion de foi & fut interrogé ſur plus de trente articles de croyance.

Dès que les deux ſecrétaires eurent fini de lire la procédure, au moment où l'on prononça ces mots: *Nous le déclarons atteint & convaincu d'hérésie*, le Sieur Olavides tomba en ſyncope de deſſus la ſelette; il ne perdit cependant pas connoiſſance: on lui donna de l'eau & du vin, ce qui le rétablit & le mit en état d'écouter ſa ſentence, à la ſuite de laquelle il fit ſa profeſſion de foi, baigné de larmes & pouſſant des gémiſſemens qui firent bien augurer de ſa converſion. Ses erreurs ſont en grand nombre & des plus extravagantes, provenant toutes de ce qu'il n'a pas voulu croire au ſixieme commandement, ni ni à l'exiſtence d'un enfer deſtiné à en punir les violemens, choſe qui lui fit concevoir une haine implacable contre le clergé ſéculier & régulier, ce qui a été en lui le fruit de ſes rapports & relations avec *Voltaire* & *Rouſſeau*. On le dépouilla de l'ordre de Saint-Jacques dont il avoit été décoré.

Le comité qui aſſiſta à ce jugement étoit compoſé des ducs de Grenade, d'Hixart, d'Abrantes, du comte de Mora, du comte de la Corogne, de trois conſeillers de Caſtille; de deux des finances, deux du conſeil des Indes, deux des ordres royaux & un du département de la guerre; de l'abbé de Saint-Martin avec deux de

Digitized by Google

ſes moines; du prieur de l'Eſcurial, de l'abbé de Saint-Baſile, de deux trinitaires, de deux religieux de la Merci, du pere Cantenas capucin, de pluſieurs prêtres décorés, & de pluſieurs chevaliers de l'ordre royal & diſtingué de Charles III.

Le croiriez-vous, Milord? Il faut cependant en convenir, comme le dit le journaliſte judicieux dont j'emprunte les réflexions. Il obſerve que l'infortuné comte Olavides en eſt quitte à bon marché, & qu'autrefois il lui en eût coûté la vie pour s'être aviſé d'avoir le ſens commun. C'eſt donc une forte de ſatisfaction pour l'honneur de la raiſon humaine & le bien de l'humanité, que l'inquiſition, tribunal autrefois ſi redoutable par des actes de barbarie & de cruauté, ſe contente aujourd'hui de ne faire que des actes qui le vouent au mépris & à la dériſion; or, quand un pouvoir quelconque ne prête plus qu'un ridicule, il n'eſt plus à craindre & il touche à ſon anéantiſſement. *Amen, amen, amen.*

P. S. En ouvrant mes lettres, j'en trouve une de l'Orient, qui contient une anecdote venant ici comme de cire: il y a peu de jours qu'un inquiſiteur de l'Inde, de l'ordre de Saint François, dînoit dans cette ville chez M. de Mont avec un Suiſſe parlant bien eſpagnol & françois, il étoit queſtion de littérature: le Suiſſe ſervoit d'interprête aux deux autres convives. Je fais, dit le maître de la maiſon, un grand

Digitized by Google

grand cas de Voltaire. Si jamais vous venez en Eſpagne, lui répondit le ſaint homme frémiſſant de rage, je vous ferai percer la langue & couper la tête trois fagots ſous le...

Paris, ce 21 janvier 1779.

LETTRE XIII.

Sur les alarmes de Rochefort, ſur le départ de M. Dorves, du marquis de Vaudreuil, du comte de Graſſe; ſur les diſpoſitions de la campagne prochaine; ſur les conſtructions; ſur le comte d'Orvilliers.

MIEUX vaut, Milord, *bonne renommée que ceinture dorée.* C'eſt ſuivant ce proverbe ſans doute, au ſouvenir de nos anciens exploits qu'il faut attribuer l'alarme répandue en France à la fin de l'année derniere & les premiers jours de celle-ci. On mandoit du pays d'Aunis que, d'après le rapport des eſpions des trois miniſtres écrivant ſéparément & s'accordant tous enſemble, le gouvernement avoit été frappé d'une terreur qu'il avoit communiquée à Rochefort; elle avoit été telle que non-ſeulement on avoit garni à la hâte les côtes d'hommes & de canons, on avoit ſuſpendu le départ d'un convoi préparé depuis

Digitized by Google

longtems, raſſemblé à l'Iſle d'Aix, & remonté tout à coup en riviere; mais on avoit cru voir, ce qui n'exiſtoit point, c'eſt-à-dire une très-belle eſcadre angloiſe menaçant toute cette plage & diſpoſée à faire un débarquement (1), & l'on avoit donné ordre au général futur, au comte d'Orvilliers, de ſe rendre à Breſt en diligence (2)! Ce qu'il y a de mieux dans tout cela, c'eſt qu'on

(1) De peur que vous ne m'accuſiez moi-même d'être un viſionnaire; voici une lettre entre cent autres que je pourrois citer... Extrait d'une lettre des Sables d'Olonne du 21 décembre 1778.... le 23 de ce mois M. de la Touche, commandant la marine à Rochefort, a fait part à tous les officiers de ſon corps raſſemblés chez lui, des alarmes du gouvernement pour ce canton. Il a déclaré que les Anglois ſe diſpoſoient à un débarquement avec 14000 hommes de troupes réparties ſur 180 bâtimens de tranſport, eſcortés de 17 vaiſſeaux de ligne, avec tout l'attirail convenable ſous les ordres de l'amiral Rodney; il a ajouté que les eſpions des trois miniſtres avoient donné cet éveil reſpectivement à leur chef, & que ne ſe connoiſſant pas, leur rapport unanime avoit merveilleuſement frappé le conſeil d'état, ce qui avoit fait décider à garnir les côtes d'hommes & de canons. On a prétendu avoir vu ſur le platin d'Angoulin, très-belle plage entre Rochefort & la Rochelle propre au débarquement, cette eſcadre de l'amiral Rodney; mais quand le projet des anglois ſeroit vrai, il ſeroit trop tard aujourd'hui pour l'exécuter.

(1) Extrait d'une lettre de Breſt du 8 janvier 1770.... Les terreurs du gouvernement s'étant calmées, M. le comte d'Orvilliers a eu contre-ordre & eſt reſté à la cour; nous ne l'attendions ici que du 10 au 15 avec les pouvoirs les plus amples.

Digitized by Google

ne peut pas dire, suivant un autre dicton populaire, que les François n'en aient eu d'autre mal que la peur, il en a résulté toujours un mouvement précipité de troupes très-dispendieux & le retard des approvisionemens & secours à fournir à leurs colonies d'Amérique (1). Fasse le ciel que nous en soyons quittes à aussi bon marché! Trois armemens viennent de partir de Brest, & nous menacent de divers côtés: le premier cependant est peu formidable; c'est un seul vaisseau (2) allant dans l'Inde secrétement sous les ordres d'un capitaine (3) qui va relever M. de Tronjoli dans ces mers. Ce nouveau général est un personnage lourd, indolent, apoplectique, & qui, je crois, ne nous fera pas grand mal. Je craindrois plus un homme qui doit le suivre bientôt (4), parce qu'il est sorti d'un corps plus

(1) Extrait d'une lettre de Rochefort du 9 janvier 1779.... La terreur du gouvernement à l'occasion de Rochefort avoit été telle, qu'on avoit ordre de faire remonter en riviere le convoi qui étoit à l'Isle d'Aix, opération longue & dispendieuse: il a fallu le faire redescendre ensuite; tout cela fait crier le commerce de plus en plus, qui se consume en frais; il y a de ces bâtimens qui sont prêts depuis le mois de septembre.

(2) L'Orient de 74, qui a appareillé vers la fin de décembre 1778.

(3) M. Thomas d'Orves.

(4) M. de la Palliere destiné à commander *l'Ajax* de 64, qu'on arme à l'Orient, & qui doit partir pour l'Inde dans quelque tems. C'est un ancien capitaine de la compagnie des Indes, fait capitaine de vaisseau le 25 Octobre dernier.

Digitized by Google

fécond en habiles gens; mais c'eſt un intrus & certainement il aura peu de voix dans les conſeils & ne ſera jamais en chef. Le ſecond armement peut auſſi être très-funeſte à notre commerce; il eſt parti avec miſtere auſſi; mais on ne doute pas aujourd'hui que ſon objet ne ſoit d'aller ruiner nos établiſſemens à la côte de Guinée; il eſt compoſé de pluſieurs frégates & petits bâtimens ſoutenus de deux vaiſſeaux de ligne (1): c'eſt le marquis de Vaudreuil qui les commande, & très-capable de bien remplir ſa miſſion; il y a grande apparence que les vaiſſeaux de ligne iront enſuite aux Iſles ſe réunir à l'armée navale du comte d'Eſtaing.

Le troiſieme armement eſt d'une plus grande conſéquence: c'eſt une eſcadre de quatre vaiſſeaux de ligne & quelques frégates, partie depuis peu (2) ſous les ordres du comte de Graſſe,

---

(1) Le *Fendant* de 74, commandé par le marquis de Vaudreuil capitaine, & le *Sphinx* de 64, par M. de Soulanges capitaine. Les frégates & petits bâtimens ſont la *Réſolue*, par le vicomte de Pontevès Gien lieutenant; la *Nymphe*, par le chevalier de Saineville, idem; la *Lunette* par M. de Chavagnac lieutenant; l'*Epervier*, M. de Capellis, idem; le *Livèli*, M. Eyriez, idem.

(2) Le 14 janvier 1779. Elle eſt compoſée ainſi:

Le Robuſte. . . .	74 . .	Le comte de Graſſe, chef d'eſcadre.
Le Magnifique. .	74 . .	de Brache, capitaine.
Le Dauphin Royal.	70 . .	Mithon . . idem.
Le Vengeur. . . .	64 . .	de Rays. . idem.
La Senſible, frégate.	. .	Egarion l'aîné, lieutenant

Digitized by Google

chef d'eſcadre; on n'en dit pas davantage la deſtination: il a des paquets à ouvrir à la mer; on préſume, ſurtout d'après le convoi qui l'accompagne, que ſes ordres ſont de ſe rendre à la Martinique ou à toute autre colonie indiquée par le comte d'Eſtaing. Voilà un renfort puiſſant, non d'excellens marins, car tous ces capitaines ſont aſſez médiocres, mais de bons vaiſſeaux bien équippés, bien armés. Quant au chef, c'eſt peut-être ce qui pouvoit nous arriver de mieux, parce que c'eſt un provençal orgueilleux & fournois, jaloux du mérite du comte d'Eſtaing, de ſon grade principalement, qui minera ſous terre, cabalera ſourdement, fera ſon poſſible pour le ſupplanter, & s'embarraſſera peu de bien faire les affaires du roi, pourvu qu'il qu'il faſſe bien les ſiennes. Juſque-là, comme le comte de Graſſe ſeul eſt aſſez actif & ne manœuvre point mal, lorſqu'il s'agit de faire route, que d'ailleurs il eſt très-heureux, on a déjà eu nouvelle de ſon décapement le plus favorable poſſible (1), ſauf cependant la perte d'un bâti-

---

L'Alerte, Boop. . . . . priſe de M. Capellis, enſeigne. Cette eſcadre a dix navires ſous ſon eſcorte.

(1) Extrait d'une lettre de Breſt du 29 janvier 1779... Le 25 la *Fortunée*, une des frégates qui ont accompagné M. de Graſſe juſqu'au-delà des caps, eſt rentrée à Breſt; quant à la *Senſible*, elle étoit reſtée à croiſer & s'eſt emparée du corſaire de la reine d'Angleterre, appelé le *Gramby*.

Digitized by Google

ment de son convoi; mais repris peu après par une frégate de son escorte.

L'ennemi se renforce beaucoup dans les parages des Isles du vent & sous le vent, & voilà enfin son convoi de l'Isle d'Aix parti (1): ce convoi malheureux qui, après tous les retards qu'il a essuyés & la facilité que nous avions eu de l'intercepter, va mettre l'abondance dans les

---

(2) Extrait d'une lettre de Rochefort du deux février. Notre convoi parti de l'Isle d'Aix hier & destiné pour nos Isles est au juste de 54 voiles. Voici leur escorte.

L'Actionnaire. . . 64 . . M. de Proisy, capitaine.
L'Indien. . . . . 64 . . M. de la Grandiere, idem.
Le Fier. . . . . 50 . . M. de Turpin. . . . idem.

Frégates.

La Renommée. . 36 . . M. Verdun de la Gresne, lieutenant.
La Courageuse. . 36 . . M. de la Rigaudiere, idem.

Le vent est devenu bon; & le convoi doit être loin s'il n'a pas fait de mauvaise rencontre: nous en aurons bientôt des nouvelles: si, comme on le dit, *l'Actionnaire*, *l'Indien* & *la Courageuse* le quittent à 100 lieues des Açores & reviennent, il n'y aura plus guere à craindre que les intérêts de l'Amérique.

Extrait d'une lettre de Rochefort du 10 février. . . . Il est heureux que, durant son séjour à l'Isle d'Aix, les Anglois n'aient pas tenté un coup de main sur cette flotte qu'ils auroient aisément enlevée dans une rade ouverte, où elle n'avoit pour défense qu'un vaisseau de 50 canons & quelques frégates.

Il seroit à souhaiter qu'elle arrivât promptement saine & sauve dans nos isles & surtout à Saint-Domingue où les vivres sont bien chers.

Digitized by Google

colonies françoises, où étoit la disette, & donner au comte d'Estaing la facilité d'opérer.

Du reste, il est question encore d'une autre escadre de quatre ou cinq vaisseaux de ligne dont l'armement est ordonné: on dit assez publiquement que sa destination est pour l'Inde; mais je n'en crois rien: on s'y prend trop tard, & j'imaginerois plutôt que c'est un nouveau renfort à envoyer aux Isles françoises, ou pour seconder le comte d'Estaing, ou pour remplacer partie des siens qui doivent revenir en Europe. Quand tout cela sera plus clair & le commandant mieux connu, je vous en instruirai; jusqu'à présent on nomme M. de Ternay, chef d'escadre, assez bon officier, mais ennemi trop déclaré du général intrus pour qu'il puisse sympathiser avec lui.

Tous ces armemens particuliers expédiés, il restera pour l'armée navale d'Europe en ramassant ceux des trois ports, environ trente vaisseaux de ligne, effort incroyable pour la France, qui se verra de la sorte cette année en avoir près de soixante d'armés à la fois. Les gazettes qui vous ont annoncé qu'elle en pousseroit le nombre jusqu'à 80 ont dit une absurdité, 1o. parce qu'elle ne les a pas effectifs en ce moment, 2o. parce qu'elle manqueroit de la quantité de matelots nécessaires à leur manœuvre, 3o. parce que dans la quantité qui est dans les ports il y en a un quart en construction, en refonte, à radouber. Vous avez vu que l'an passé ses efforts s'étoient

Digitized by Google

réduits à 52 (1) : je conviens que ses constructions ont été poussées avec une vigueur dont il n'y a pas d'exemple dans la marine françoise, & que neuf vaisseaux de ligne 2) en état d'aller à la mer en moins d'un an sont un vrai phénomene; mais ils ne peuvent guere que remplacer ceux hors d'état de faire campagne cette année, à réformer ou à réparer. Par exemple: dans le seul port de Brest je compte un vaisseau de 64 (3), vendu à des particuliers, & neuf refonte (4), dont trois seulement pourront être prêts au tems convenable.

Quant au port de Toulon, il paroît constant que ses vaisseaux neufs, soit qu'on désespere de pouvoir les armer assez à tems, soit qu'on veuille leur confier quelque mission particuliere, ne seront point de la grande escadre d'Europe. Des sept

(1) Savoir 32 vaisseaux de ligne à Brest & à Rochefort, 17 à Toulon, un à la Martinique & deux dans l'Inde.

(2) Savoir à Brest trois; l'*Auguste*, le *Neptune*, l'*Annibal*; à Toulon trois; le *Triomphant*, le *Héros* & le *Jason*. Voyez, Milord, votre état de la marine de ces deux ports; joignez-y trois autres vaisseaux construits à Rochefort, le *Scipion*, l'*Hercule* & le *Pluton*, tous trois de 74 canons.

(3) L'*Union*.

(4) Le *Duc de Bourgogne*, le *Minotaure*, le *Sceptre*, le *Diligent*, les *Six-Corps*, le *Northumberland*, le *Duc de Bourgogne*, l'*Actif*, le *Citoyen*, ces trois derniers sont ceux qui pourront entrer en ligne cette année.

Digitized by Google

sept autres vieux, ceux qui pourront soutenir l'Océan, passeront le détroit. L'ancienne escadre de M. de Fabry croise actuellement dans la méditerranée sous les ordres de M. d'Albert de Saint-Hypolite, capitaine de vaisseau. On a été mécontent à la cour de la pusillanimité qu'a montré le premier dans sa dernière campagne (1), de sa couardise; mais le ministre toujours foible, craignant les éclats du caractere altier de ce chef insolent, au lieu de le démonter comme il le méritoit, a voulu le ménager jusque dans sa disgrace: il lui a fait insinuer de se trouver malade; voilà l'anecdote véritable.

L'escadre actuelle s'est séparée en deux: la plus petite partie est allée croiser vers les échelles du Levant, & l'autre vers le détroit; si, comme tout le fait craindre, l'Espagne se déclare contre nous pour cette campagne, elle doit se charger de garder la Méditerranée, & donnera plus de facilité à la France de dégarnir le port de Toulon; d'ailleurs, nous serons moins que jamais en état d'y paroître, & nos corsaires de Mahon seuls pourront causer quelque inquiétude à son commerce.

Indépendamment de ces préparatifs immenses dirigés contre les possessions britanniques & contre notre marine royale, la France se propose de nous attaquer dans la partie la plus sensible,

(1) Voyez ma lettre du 6 décembre 1778.

Digitized by Google

dans notre commerce resté jusqu'à présent presque intact durant les dernieres guerres. On encourage des armemens de corsaires dans les différens ports marchands, & les mers vont en être bientôt infestées. On a vaincu même la répugnance du port de Bordeaux fort récalcitrant jusqu'aujourd'hui : ses armateurs avoient de l'humeur contre M. de Sartines, qui, malgré ses représentations, avoit négligé de prendre les précautions que lui avoit indiqué l'un de ses négocians les plus accrédités & les plus lumineux (1); mais ils sentent aujourd'hui la nécessité de se dédommager par des captures, des pertes énormes qu'ils ont souffertes (2). Celui de Dunkerque,

---

(1) M. Dutasta.

(2) Extrait d'une lettre de Bordeaux du 2 janvier. . . . On vient de lancer à l'eau dans cette capitale un corsaire de 18 canons; il y en a d'autres sur les chantiers & vraisemblablement l'objet du voyage du prince de Nassau a été de seconder les vues de M. de Sartines.

M. de Sartines a engagé *Monsieur* à se rendre protecteur de l'armement de trois chebecks-frégates, autorisés par lettre du Ministre du 29 juillet à faire la course contre les ennemis de l'état dans différentes mers; cet armement languissoit. Le prince a permis qu'un des Chebecks porte son nom & se mette au rang des actionnaires, ce qui donne beaucoup de confiance dans l'expédition. La somme totale de la mise dehors sera de 900,000 livres.

Extrait d'une lettre de Bordeaux du 26 janvier. . . . Les freres Feuilherade & compagnie proposent un plan d'armement pour les colonies françoises de l'Amérique, pendant la présente guerre, en marchandises seulement.

Digitized by Google

qui, par sa position incommode à notre voisinage, nous a déjà été si funeste même avant la guerre, va le devenir davantage : à Nantes, qui se félicite au contraire d'avoir sur tous les ports de la Manche l'avantage par son éloignement, de pouvoir dérober aux Anglois ses desseins & ses préparatifs, il se dispose un armement de corsaires combinés qui nous feroit beaucoup de mal, si le nombre de matelots qu'il exige ne donnoit lieu d'espérer qu'il ne se réalisera jamais dans toute son étendue (1); enfin dans la Mé-

---

Il sera composé de douze petits navires, dont six pour le Cap françois, un pour le Port au Prince, un pour Saint-Louis, deux pour la Martinique, & deux pour la Guadeloupe. Ils doivent être construits en mai.

Ils se nommeront la *Rosiere*, le *Bayard*, le *Gaston*, le *Brutus*, le *Sully*, l'*Achille*, le *Gordius*, le *Titus*, l'*Antée*, le *Dédale*, le *Janus*, le *Borée*.

Chaque navire aura cinquante pieds de quille, portera cent tonneaux & ses vivres, sa mise dehors est estimée à 55000 livres; ensorte que le total sera de 660,000 livres qu'on propose par actions.

(1) Extrait d'une lettre de Nantes du 1er février.... Les Sieurs Desgranges & compagnie de cette ville, excités par le gouvernement & pour répondre à ses vues en réparant autant qu'il sera possible les pertes qu'a éprouvé le commerce, & repoussant les efforts continuels de nos ennemis pour le détruire, se proposent d'armer en course six frégates & deux corvettes.

L'armement aura lieu dans ce port, qui par sa position a déjà un avantage sur tous les ports de la Manche, trop exposés au voisinage des Anglois, pour que tous les bâtimens qui en sortent ne deviennent aussitôt la proie de

Digitized by Google

diterranée onze corſaires ſortis de Marſeille ſeule balaîront cette mer des nôtres de Minorque hors d'état de leur tenir tête.

Au reſte, je conviens que tous ces mouvemens ſont peut-être & ſans doute fort exagérés; que c'eſt une aſtuce bien digne du petit génie du miniſtre actuel de la marine, qui, par les magnifiques préambules de ces entrepriſes particulieres, a pour but de faire ceſſer les plaintes du commerce, de ſe réconcilier avec lui en lui faiſant voir que le gouvernement s'en occupe & cherche à le protéger efficacement. Il eſpere encore nous effrayer en nous montrant qu'il peut

---

leurs vaiſſeaux, frégates & corſaires de force, qui croiſent en foule ſur cette mer & s'aperçoivent aiſément de tout ce qui ſe paſſe dans ſes ports.

Chacune des frégates portera 36 canons de 18 & 24 & ſera montée par 400 hommes d'équipage; elle aura 140 pieds de quille portant ſur terre avec toutes les proportions pour une marche ſupérieure: chaque corvette aura 14 canons de 6 & de 8, douze pierriers & 120 hommes d'équipage.

Trois de ces frégates marcheront toujours de conſerve avec une corvette.

Les fonds de l'armement feront de deux millions cinq cents mille livres, diviſés en actions de 1200 livres.

Le vrai eſt que cet armement aura beaucoup de peine à s'exécuter par la diſette de matelots; nous n'en avons pas de quoi fournir à notre cabotage; mais c'eſt toujours beau ſur le papier, & ce moyen eſt dans le genre des petites ruſes de M. de Sartines avec leſquelles il croit pouvoir en impoſer à l'ennemi.

Digitized by Google

ſuffire à tout, faire face partout, nous attaquer en tout & de toutes les manieres.

C'eſt par une ruſe de cette eſpece qu'il a à ſes ordres un journal ſpécialement deſtiné aux commerçans & lu par eux (1), où l'on détaille très-exactement les priſes actives de la France, ſans y parler jamais des priſes paſſives; enſorte qu'un Pariſien qui ne liroit que ce journal, verroit tout couleur de roſe & nous croiroit écraſés abſolument. Dernierement on y avoit inſéré des lettres factices venues de Nantes, de Saint-Malo, & où l'on dit qu'il n'y a point de banqueroutes dans ces ports, que tout s'y comporte à merveille, que les pertes eſſuyées ne ſont pas à beaucoup près en raiſon des bénéfices faits depuis quelques années par le commerce, que les captures ſe multiplient & qu'avec les efforts qu'on redouble, le commerce des Anglois ne doit pas tarder à s'anéantir. Heureuſement, tandis que le rédacteur gagé de cette feuille inſéroit ces nouvelles ridicules, je recevois des lettres plus vraies, où ils continuoient à ſe plaindre de l'inſolence des *Guerneſiens*, préciſément dans les mêmes parages de la Bretagne, où ils en infectoient toujours les côtes; où l'on parloit d'un corſaire de cette eſpece qui s'eſt montré tout récemment à l'entrée du Morbian, vers l'iſle de

(1) *Les petites affiches, annonces & avis divers* de Paris, appelées emphatiquement aujourd'hui *le journal général de la France*, rédigées par l'abbé Aubert.

Digitized by Google

Ruis, a mis pied à terre dans un endroit sans défense & a tellement effrayé les moines d'une abbaye voisine, que, craignant d'être pillés, ils se sont enfuis & ont emporté avec eux les vases sacrés & leurs effets les plus précieux; mais ce coup de main ne caractérise que l'audace d'un simple particulier, & les faits de notre marine royale n'ont point répondu jusqu'à présent à notre attente, à l'impression de frayeur qu'en avoit laissé même parmi nos rivaux le souvenir de leurs défaites & de ses exploits; ainsi, quoiqu'il y ait trop de forfanterie dans cette présomption des François, elle n'est pas dénuée de tout fondement, & jamais ils n'auroient osé écrire pareille chose dans un autre tems.

Jusqu'à présent sans doute la balance des prises actives & passives est pour nous & de beaucoup (1) tant en nombre qu'en qualité: mais il ne faut pas croire que cette déroute du commerce de France continue, après avoir recueilli & ramené les débris du dernier convoi de Saint-Domingue réfugiés & éparpillés dans les divers ports des côtes d'Espagne & de Portugal (2): les précautions sont

(1) Suivant l'état arrêté à la fin de janvier dans les différens ports de la France des prises actives depuis le commencement des hostilités dans les mers d'Europe, il se montoit à 165 bâtimens tant de guerre que marchands, & les prises passives à plus de 530.

(2) Ce sont les frégates la *Terpsichore* & la *Courageuse* qui ont reçu & rempli cette mission.

prises pour escorter désormais aux Iles & en ramener toutes les flottes marchandes avec des forces toujours respectables: en outre, les neutres auront permission d'en aprovisionner les ports qui leur seront désormais tous ouverts, & ils sont invités à venir en faire autant dans ceux de France, surtout par rapport aux munitions navales; c'est ainsi que tout récemment un convoi hollandois, chargé de marchandises maritimes, de bois de construction, d'agrès, & escorté d'un vaisseau de guerre & d'une frégate de la même nation, est entré par portions à Brest, à Rochefort, à Bordeaux.

Ce procédé, Milord, n'est certainement pas d'une nation amie; il est même très-déloyal; il prouve combien nous sommes déchus de notre prépondérance, combien peu l'on nous craint. Sans cela nos voisins auroient-ils osé enfreindre si ouvertement les traités, & s'attirer notre indignation? Mais hélas! nous sommes la fable de l'Europe; s'il nous reste encore quelque nerf, que le chevalier York tonne donc fortement auprès des Etats-Généraux, & rompe, s'il est possible, l'intelligence qui s'établit entre eux & la France; autrement les constructions vont aller leur train: supposé que nous ayons quelque succès, les pertes de nos ennemis seront bientôt réparées, & nos propres victoires en prolongeant la guerre ne serviront qu'à nous la rendre plus accablante.

L'exception affectée de la France en faveur de

Digitized by Google

deux provinces (1) de la république, & le ménagement qu'elle conserve même pour celles dont elle est mécontente, doivent vous prouver qu'elle n'ose la pousser à bout, qu'elle attend tout du bénéfice du tems & espere gagner par la politique & les insinuations, ce qu'elle n'a pu obtenir par les menaces & les craintes. Il s'ensuit que l'Angleterre n'a qu'à prendre le contre-pied, & tandis qu'elle est sûre encore de la puissance exécutrice, que la confédération qui se forme contre elle dans le second ordre, entre les négocians & le peuple, n'est pas devenue la plus prépondérante, il faut risquer le tout pour le tout, forcer la Hollande à se déclarer, à prendre un parti qui doit être en ce moment en notre faveur, & plus tard ne peut que nous être desavantageux & opposé. En effet, si nous ne faisons pas cette année une campagne plus vigoureuse, ces alliés disposés à la défection, perdront bientôt la haute opinion qu'ils avoient de notre capacité maritime, & en concevront une meilleure de celle de nos rivaux.

Heureusement, car la fortune, malgré nos

(1) Celles d'Amsterdam & de Harlem exceptées du nouveau réglement, suivant lequel, à commencer du 8 février, les sujets de leurs Hautes Puissances sont privés non-seulement de la liberté accordée aux nations neutres par le réglement du 26 juillet 1726 concernant la navigation des bâtimens neutres en tems de guerre, mais encore des faveurs essentielles & gratuites dont ils jouissent & qui ne sont fondées sur aucune convention.

Digitized by Google

ſottiſes, ſe mêle encore un peu de nos affaires; heureuſement le miniſtre s'obſtine à conſerver le général de l'année derniere: le comte d'Orvilliers eſt mieux que jamais en cour; il eſt peu riche & d'un caractere naturellement modeſte. Durant ſon ſéjour à Paris cet hiver, il vouloit ſe loger obſcurément & n'avoir qu'un train médiocre. M. de Sartines lui a déclaré que l'intention de S. M. étoit qu'il ſe mît dans un hôtel convenable à ſa dignité & y vécut avec l'appareil & l'éclat qu'elle exigeoit (1); mais il a moins que jamais la confiance de la nation & a perdu beaucoup de partiſans, même parmi les ſiens. La publicité du diſcours de l'amiral Keppel à ſes juges, a fait grand tort ici au comte d'Orvilliers: on dit que s'il étoit mis au conſeil de guerre à ſon tour, il ne s'en tireroit pas auſſi bien, parce que cette lettre révele une foule de griefs que l'on articuloit déjà contre lui, & qui ſe confirment décidément, entre autres, d'avoir laiſſé échapper pendant quatre jours l'occaſion d'attaquer l'amiral anglois, pouvant le faire avec une ſupériorité marquée de 32 vaiſſeaux de ligne

(1) Extrait d'ue lettre de Breſt du 23 janvier 1779.... M. le comte d'Orvilliers eſt revenu très-ſatisfait; il nous a appris qu'en arrivant à Paris il avoit voulu n'y prendre qu'un petit logement modeſte, mais que M. de Sartines avoit deſiré qu'il choisît un appartement convenable à ſa dignité en lui déclarant que S. M. le payeroit...

Digitized by Google

contre 30, & de canons & d'equipages encore plus conſidérables.

D'avoir ſouffert que, pour le forcer au combat, l'amiral anglois coupât deux vaiſſeaux de ſa diviſion (1), qui, par cette manœuvre, obligés de s'échapper, n'ont pu ſe retrouver à l'action & ont affoibli l'armée d'autant.

D'avoir, par ſuite de cette puſillanimité, manqué de perdre un de ſes vaiſſeaux dont l'amiral Keppel aſſure qu'il ſe ſeroit emparé, ſi le vent n'eût changé.

De n'avoir pas profité, après le combat, de l'avantage qu'il avoit ſur le général anglois par le grand nombre de vaiſſeaux ennemis déſemparés dont il avoit connoiſſance, puiſqu'il s'en eſt glorifié dans ſa relation rapportée par la gazette de France & dont ſon rival convient lui-même; de n'en avoir pas profité, encore un coup, en recommençant l'attaque, ou l'obligeant de rentrer.

D'avoir manqué ainſi l'occaſion d'intercepter les flottes des Indes Orientales & Occidentales angloiſes, leurs convois militaires & de ruiner pour longtems le commerce de ſes ennemis.

Enfin, d'être rentré le ſurlendemain dans Breſt & d'avoir ainſi laiſſé tous les vaiſſeaux françois de l'Inde, tous les navires du commerce ſortans & rentrans en proie aux corſaires

(1) *Le Duc de Bourgogne* de 80, & *l'Alexandre* de 64.

Digitized by Google

anglois, enſorte que l'amiral aſſure que dans une période de tems auſſi courte, l'hiſtoire de la marine angloiſe n'offre nulle part l'exemple d'autant de priſes. Pour excuſer tant de fautes accumulées, les partiſans du comte d'Orvilliers autoriſent ſa conduite ſur ſes inſtructions. Ils conviennent qu'en partant de Breſt il aſſembla tous les capitaines à ſon bord, & leur lut une lettre du roi, qui marquoit en ſubſtance que S. M. outrée des inſultes faites à ſon pavillon & au commerce de ſes ſujets par les anglois, étoit réſolue d'en tirer une vengeance éclatante; lui donnoit ordre en conſéquence & à tous les commandans de ſes vaiſſeaux & autres d'attaquer, prendre & couler bas ceux de la marine angloiſe & les eſcadres, flottes, armées navales ennemies en quelque ſupériorité & nombre qu'elles fuſſent, ne doutant pas de la bravoure, du zele & de l'intelligence de ſes officiers.

M. d'Orvilliers lut enſuite, diſent-ils, une lettre du miniſtre explicative & confirmative de celle du roi, où il ajoutoit que l'on alloit rencontrer néceſſairement l'eſcadre de Keppel, peut-être plus ou moins forte, ce qui dépendroit de la jonction ou de la ſéparation de Byron; mais que dans tous les cas, il falloit en venir à une action déciſive, S. M. s'en rapportant au ſurplus au général ſur le tems, le lieu & les circonſtances.

Peu de tems après, c'eſt-à-dire à la mer &

Digitized by Google

avant le combat, M. d'Orvilliers reçut une nouvelle lettre du miniſtre plus irréſolue, où il lui recommandoit la réſerve, la circonſpection pour ne pas compromettre l'honneur du pavillon françois.

Suivant les partiſans du comte d'Orvilliers, c'eſt donc au miniſtre & non à lui qu'il faut imputer la puſillanimité.

Une pareille juſtification, Milord, rigoureuſement diſcutée, ne ſeroit peut-être pas trouvée bien bonne; mais ce n'eſt pas à nous à la critiquer. Nous devons approuver fort un tel miniſtre & un tel général parfaitement dignes l'un de l'autre: chantons leurs louanges & ſouhaittons qu'ils reſtent longtems à la tête de la marine & de l'armée navale de France.

Paris, ce 8 février 1779.

Digitized by Google

LETTRE XIV.

Suite & fin de la confession d'une jeune fille.

IL faut terminer, Milord, les avantures de Mlle Sapho, dont la longueur m'effrayoit pour vous, & dont au contraire vous desirez la continuation: elle viendra sans doute; car cette jolie personne n'est pas à son terme; mais à seize ans, c'est déjà beaucoup d'avoir fourni presque la matiere d'un volume; si elle y alloit toujours de même train, les romans de la Calprenede (1) ne seroient rien auprès. Elle entre en scene, écoutez-là:

Après son instruction, Mad. Richard m'ajouta: „ Ce qui doit vous donner quelque confiance „ en mes discours, ou plutôt vous convaincre „ de l'excellence de mes préceptes, c'est ce que „ vous me voyez: assurément je ne suis rien „ moins que jeune, mon embonpoint seulement „ empêche mes rides de paroître & en cache „ quelques-unes; je n'ai jamais été jolie: j'ai „ le front gravé de petite vérole, je n'ai nulle „ noblesse dans la figure ou dans la taille, j'ai „ la jambe grosse, le bras & la main mal; je

(1) Auteur mort en 1663, & qui avoit mis les longs romans à la mode en France.

Digitized by Google

l'effet. Je n'en pus douter quand je vis ce prêtre paillard ainſi armé entrer en érection, quoique foiblement. Alors Mad. Richard prend des verges & le flagellant d'importance ſur les cuiſſes, ſur les feſſes & ſur les reins, lui fait faire pluſieurs fois le tour de la chambre, à chaque pas qu'il fait, ſon ſang agité par les frottemens de ſa cuiraſſe ſe porte aux parties de la génération & le diſpoſe à l'œuvre de la chair: cependant il n'en a point encore aſſez, & comme ſœur Félicité & ſœur Rachel, ces fameuſes convulſionnaires, qui, lorſqu'on les aſſommoit de coups de buche, n'en recevoient jamais trop, il en demande encore davantage & palpe avec transport, dans ſa lubricité, tout ce que lui préſente la vaſte corpulence de Mad. Richard: celle-ci par ce puiſſant exercice après avoir ſuffiſamment aiguillonné la chair chez le reſſuſcité qui commence du moins à donner ſigne de vie, ſe couche ſur ſon lit avec lui, du bout des doigts lui titille légerement les tetons dont les boutons paſſoient à travers des œilleres pratiquées exprès dans la cuiraſſe, elle y porte enſuite l'extrémité de la langue avec un prurit infiniment plus voluptueux. Il n'eſt point d'engourdiſſement qui tienne à de ſemblables careſſes, & ſans toucher aux parties de la génération, ce que l'on évite avec le plus grand ſoin, elles prennent enfin une telle vigueur, un deſir ſi violent du coït qu'il faut y ſatisfaire ou y ſuppléer en provoquant la na-

nature par les frottemens différens suivant le genre de plaisir que cherche le Miché (1). Celui-ci aimoit la jouissance complette; mais il étoit jaloux de la réciprocité : il vouloit connoître par lui-même s'il avoit le bonheur d'exciter quelque émotion; il falloit que Mad. Richard, accoutumée à cette fantaisie, jouât la comédie, qu'elle poussât des soupirs, l'interpellât par des exclamations amoureuses, en un mot parût appéter aussi ardemment que lui ; c'étoit un corps vivant accouplé à un cadavre; n'importe, elle se contrefaisoit à merveille & parut s'épancher en même tems avec une luxure incroyable & qu'elle étoit bien éloignée d'éprouver; nous en rîmes bien quand nous nous retrouvâmes seules ensemble. Au surplus, *à bon entendeur il ne faut que demi-mot :* cette leçon m'en valut cent & mon institutrice eut bientôt lieu de connoître mon savoir-faire & d'en être surprise. Parfaitement convaincue que je ne pourrois que lui faire honneur, Mad. Richard n'hésite point à me montrer au prélat auquel elle me destinoit: bien plus,

(1) J'ai conservé, Milord, ce terme de Mlle Sapho, comme d'une énergie difficile ou plutôt impossible à rendre autrement. Il exprime de la façon la plus méprisante la vilité du rôle que joue dans les mauvais lieux un homme qui n'y reçoit du plaisir qu'en proportion de l'argent qu'il donne. Les filles appellent *bon Miché* celui qui paye bien *mauvais miché* celui qui paye mal, *sot miché*, celui qui n'a pas le ton ou les allures au lieu où il se trouve.

Digitized by Google

ce qui eſt fort rare en pareil cas, très-perſuadée que la jouiſſance ne contribuera qu'à m'attacher davantage ſa grandeur, elle lui propoſe un eſſai. Il en eſt ſi content, ſi enchanté, qu'il ſe détermine à m'entretenir : il ne ſe flattoit pas de trouver dans le même objet tant de jeuneſſe & de charmes (c'eſt vous, Meſſieurs, qui par vos éloges m'autoriſez à me louer ainſi moi-même) réunis à des talens ainſi conſommés dans l'art des voluptés ; il donne un gros pot de vin à l'entremetteuſe, il s'empare de moi & me met ſous la clef. Le terme n'eſt pas trop fort; il étoit jaloux comme un tigre. Il me logea dans une petite maiſon du faubourg Saint-Marceau qui étoit une miniature, extrêmement bien meublée, mais tout-à-fait écartée, uniquement entourée de jardins & de couvens. Il rempliſſoit par-là ſon double objet, & de me ſouſtraire au commerce & aux regards, pour ainſi dire, de tous les humains, & de ſe ménager la facilité de s'introduire chez moi ſans ſcandale & ſans bruit, à telle heure & comme bon lui ſembleroit. En outre, il ne vouloit point que j'euſſe auprès de ma perſonne de domeſtique, mâle ſurtout: une coëffeuſe à mes ordres tous les matins ajuſtoit mes cheveux & me ſervoit de femme de chambre. Une vieille venoit faire mon ménage, mettre mon pot au feu & s'en alloit l'après-dînée; elle ne revenoit que le ſoir très-tard, à l'heure indiquée, lorſque Monſeigneur ne couchoit pas avec moi, parce que je lui avois déclaré que

Digitized by Google

j'aurois trop peur, que je ne pouvois ainſi paſſer la nuit toute ſeule dans une maiſon. Je me trouvois donc dans une captivité infiniment plus gênante que celle ou m'avoit tenu Mad. de Furiel, & je doute que j'euſſe pu ſupporter longtems cette ſolitude. Un incident très-extraordinaire, car je ſuis née, ce ſemble, pour les évenemens bizarres, vint encore renverſer ce commencement de nouvelle fortune.

Monſeigneur, par ſon hipocriſie & ſa haute naiſſance, parvenu de bonne heure à l'épiſcopat, dès qu'il avoit été ſur le ſiege, s'étoit laiſſé aller à la fougue de ſon tempérament. Il avoit choiſi des grands-vicaires, jeunes égrillards comme lui, de ſon goût & moins deſtinés à le ſeconder dans la régie de ſon diocèſe que dans ſon libertinage : s'occupant peu de convertir, ils ne cherchoient, au contraire, qu'à pervertir les perſonnes du ſexe qu'ils en jugeoient dignes ; ils dépuceloient les filles, débauchoient les femmes, ils étoient le fléau des meres & des époux ; ils répandoient la terreur dans tout le canton. Ce train de vie dura auſſi longtems que Monſeigneur reſta ſur ce ſiege. Nommé depuis à une autre prélature, blazé ſur les plaiſirs de l'amour & uſé de débauches, il a profité de cette circonſtance pour changer de vie. L'ambition s'eſt éveillée chez lui ; il brigue aujourd'hui les plus hautes dignités de ſon ordre, même la pourpre. En conſéquence il s'eſt réformé ; il affiche plus de régularité, & n'a ſourdement qu'une ſimple

Digitized by Google

maîtresse, afin de satisfaire aux besoins de la nature quand ils renaissent encore. Je vous rends sa propre confession, & voilà ce qui l'avoit engagé à solliciter l'entremise de Mad. Richard & à m'entretenir.

Quatre de ses grands vicaires qui étoient à Paris, confondus de ce changement, ne pouvoient se le persuader; ils ne le croyoient point véritable & avoient soupçon de quelque mistere. Afin de s'en éclaircir, ils résolurent d'épier Monseigneur séparément, chacun de leur côté, de suivre ses allures & de découvrir ce qui en étoit. Ils convinrent que le premier qui sauroit quelque chose en instruiroit les autres. L'un deux connoissoit un exempt de police: avec de l'argent on fait tout ce qu'on veut; il en eut bientôt les mouches à ses ordres qui éventerent ma retraite & lui conterent mon histoire entiere. Alors il rassembla ses confreres étonnés de son intelligence & de sa finesse: ils furent enchantés de la justesse de leurs conjectures; mais, pour punir Monseigneur de sa dissimulation, ils arrêterent qu'il falloit lui souffler sa maîtresse, ou du moins partager sa couche. Quel seroit ce fortuné mortel? On ne peut desirer ce qu'on ne connoît pas; il falloit commencer par s'introduire auprès de la belle, par reconnoître si elle méritoit les éloges qu'on en faisoit, ensuite chacun, suivant que le cœur l'inspireroit, pousseroit sa pointe auprès d'elle.

Digitized by Google

Ces lévites, souvent déserteurs du service des autels pour celui des femmes, accoutumés à courir les bonnes fortunes, à hanter les mauvais lieux, se respectoient cependant assez pour ne pas compromettre leur robe; ils se déguisoient alors en cavaliers; ils prennent ce travestissement d'autant plus nécessaire en cette occasion, que dans le cas où ils ne réussiroient pas, ils ne craignoient rien de mon indiscrétion auprès de leur évêque, dépaysé par un tel costume. Ils se rendent en caroſſe à ma porte un jour qu'ils savoient Monseigneur à Versailles & étoient biens sûrs qu'il n'en reviendroit pas de sitôt. Je suis effrayée de leur descente: quatre plumets, dont je ne connoissois aucun, m'intimident; je crains qu'ils ne veulent faire tapage, & je suis forcée de leur faire beaucoup d'honnêteté & d'accueil. Je suis bientôt rassurée; mais ils m'embarrassent bien autrement quand ils m'apprennent toute mon histoire & surtout quel est mon entreteneur; je tombe de mon haut, je suis confondue. Bientôt la conversation prend une tournure gaie & plaisante; ils me proposent de remplacer Monseigneur dont ils connoissent l'insuffisance, & m'offrent le choix entre eux. Je les aurois volontiers pris au mot, & tous quatre sur le champ; mais il falloit me contenir vis-à-vis de pareils étrangers. Je n'en résolus pas moins de satisfaire ma fantaisie; mais de m'y prendre plus adroitement. Tandis que nous rions, que nous folâtrons ensemble, je les tire successive-

Digitized by Google

ment à l'écart & leur donne à chacun un rendez-vous séparé, je les prie en même tems de me garder le secret, même vis-à-vis de leurs camarades. Je comptois plus sur leur amour-propre que sur ma défense, du moins jusqu'au moment où ils auroient joui & cela me suffisoit. En effet, chacun désirant mettre à fin son avanture avant de s'en vanter, rit intérieurement de la duperie des autres & en s'en allant se récrie sur mon honnêteté à laquelle il ne s'attendoit pas : il me cite comme un dragon de vertu dont il n'est pas possible d'approcher, comme un phénomene unique entre les courtisannes.

Afin de mieux juger des talens rapprochés & comparés de ces galans entre lesquels ils s'agissoit d'élire un coadjuteur à Monseigneur, je leur avois assigné rendez-vous pour la même soirée, chacun à une heure de distance, l'un de l'autre. Le premier devoit venir à sept heures, le second à huit heures, le troisieme à neuf & le dernier à dix. Le prélat, qui soupoit régulierement à l'archevêché, ne pouvoit jamais me surprendre avant onze heures; je ne doutois pas qu'au moins pour cette fois, on ne fût exact à l'assignation précise; ainsi je restai parfaitement tranquile.

En effet, sept heures sonnantes arrive le premier. C'étoit un blondin d'une fort jolie figure, d'un ton miéleux, d'une conversation séduisante; il étoit très-caressant & s'arrêtoit longtems aux préliminaires & ne pouvant répéter le plaisir, le

Digitized by Google

filoit de son mieux. Il avoit à peine fini lorsqu'on sonna : ce cas étoit prévu, je l'avois même préféré pour éviter l'inconvénient plus grand, que ces camarades se rencontrassent & se reconnussent. Je cachai celui qui étoit expédié dans une garde-robe dont une petite porte donnoit dans mon anti-chambre & lui indiquai comment en se coulant derriere un paravant placé exprès il pouvoit facilement gagner l'escalier. J'ouvre ensuite & faisant signe à celui que j'introduis de garder le silence, je le mene dans mon appartement; là je lui rends compte à voix basse de la raison de ce mistere, que je fonde sur l'appréhension qu'il n'ait été apperçu de quelque espion de Monseigneur & suivi dans l'escalier : je ressors comme pour vérifier ce soupçon ; mon objet étoit de favoriser l'évasion du précurseur, en cas qu'il ne fût pas encore parti dans ce moment : j'entends la porte se refermer; je ne doute plus de son départ & je rentre. Point du tout, le curieux impertinent avoit bien poussé la porte, mais du dedans & étoit revenu dans sa cachette, afin d'observer les manœuvres du prélat en posture & de s'en amuser. Sa curiosité redouble en levant le coin du rideau d'une porte vitrée, lorsqu'au lieu d'un évêque, il voit un cavalier : bientôt il reconnoît la voix de son camarade; & n'a garde de quitter en un aussi bel instant.

Celui-ci étoit un brun, assez laid, mais bien bâti, vigoureusement corsé, tout muscles, tout nerfs, dans la force de l'âge, & pressé d'aller

Digitized by Google

au fait, parce qu'il se sentoit en état de recommencer. Il double, il triple, il quadruple ma jouissance, il y seroit encore, si je n'avois eu la prudence de l'arrêter, non sans lui promettre incessamment un autre rendez-vous; c'étoit bien mon projet de lui tenir parole, j'y étois intéressée autant & plus que lui, si les circonstances n'eussent dérangé notre liaison & ne m'eussent privée d'un de ces Hercules rares aujourd'hui & qu'on ne rencontre plus guere que dans l'église. Quoi qu'il en soit, il fallut nous séparer à l'heure indiquée, c'est-à-dire à neuf heures, lorsque le troisieme se présenta: mêmes précautions pour cacher le second galant, le soustraire aux regards du jaloux & lui ménager ainsi qu'au premier le moyen de s'en aller sans éclat; avec la différence qu'il fut bien surpris de trouver dans le cabinet un rival qui heureusement le rassura sur le champ, se fit connoître, lui apprit comment il se rencontroit là, l'engagea de rester, & de voir le dénouement de tant de passades.

Par le portrait que je vous ai esquissé des deux premiers galans, vous avez pu juger combien ils différoient entre eux. Le troisieme étoit un original d'une espece plus particuliere encore: Il avoit plus d'amour-propre que d'amour; il se faisoit une grande gloire de grossir la liste de ses conquêtes; il la portoit toujours avec lui: il me la montra; j'y lus les noms de femmes de qualité, de financieres, de bourgeoises; il m'assura qu'il étoit blazé sur ces sortes de bonnes fortu-

Digitized by Google

tunes; qu'il ne se soucioit plus de femmes prétendues honnêtes; que la plupart, sans tempérament, n'ayant un amant que par imitation, par mode, par air, étoient des jouissances fort insipides; qu'il falloit en revenir aux putes.... par cet aveu flatteur il piquoit mon émulation, je déployai à son égard toutes les ressources de l'art que m'avoit apris mon institutrice, & il convint que je savois amuser à merveille, exercice assez maussade pour moi; mais il étoit généreux, je me fis un devoir de le satisfaire, sauf à ne pas y revenir. Maltraité plusieurs fois de mes semblables pour avoir été trop loyal, ce libertin étoit obligé d'user de toutes sortes de stratagêmes & de s'en tenir à l'image du plaisir de peur que la réalité ne lui en fît recueillir encore les fruits amers & cuisans, d'ailleurs d'un génie caustique & présomptueux, le reste de notre conversation se passa à s'égayer sur le compte de ses camarades qu'il croyoit ses dupes. Il ignoroit que d'eux l'écoutoient & que lorsqu'il rioit à leurs dépens, ils prenoient à plus juste titre leur revanche. Il fut bien sot quand la venue du dernier m'obligea de le congédier de la même maniere qu'eux & qu'il les rencontra nez-à-nez. La curiosité l'emporta sur le ressentiment, & tout trois se tapirent ensemble ne doutant plus ce quatrieme ne fût leur confrere.

En fait de disputes métaphisiques, morales, phisiques même, autant de têtes, autant d'avis; on en pourroit dire de même en amour, autant

Digitized by Google

d'athletes, autant de caprices divers. Le dernier que j'avois réſervé pour la fin, comme celui ſur lequel je comptois le plus, étoit un Provençal, qui avoit le goût de cette nation fort désagréable au ſexe; il l'avoit contracté dès le college, s'y étoit fortifié au ſéminaire & ne l'avoit pas perdu au milieu des orgies féminines. Je l'avois fort bien jugé: il avoit tout l'extérieur d'un ſatire & c'étoit un monſtre en réalité. J'en attendois des prodiges, après avoir beaucoup tourné autour de moi, il me fit ſa déclaration d'une eſpece vraiment galante, & dit que depuis la *Venus aux belles feſſes* (1) on n'avoit certainement rien vu de ſi divin. Je compris, & lui reprochai la dépravation de ſon goût, il ſe juſtifia par un axiome reçu généralement dans tous les lieux de débauche: que tout eſt *le vaſe légitime* dans une femme (2). A l'appui de ce propos de libertins il me proteſta très-ſérieuſement qu'il pourroit ajouter des déciſions de caſuiſtes recommandables (3). Il me parut plaiſant qu'un militaire citât de pareilles autorités & à qui? Je me récriai enſuite ſur l'énormité de l'introducteur qui me cauſeroit des douleurs effroyables; il me raſſura par un proverbe provençal qu'avec de la ſalive

(1) Fameuſe ſtatue que tout le monde connoît.

(2) Cet apophtegme dans ſa véritable énergie porte: *tout eſt c** dans une femme.*

(3) Entre autres du jéſuite Sanchès *de matrimonio.*

Digitized by Google

& de la patience on venoit à bout de tout (1). Alors la curiosité me prit: je voulus éprouver si l'agent dans un pareil exercice recueilloit en effet beaucoup de plaisir, s'il refluoit dans le voisinage & si la patiente en pourroit goûter quelqu'un. Il s'y prit en homme intelligent & qui n'étoit pas à son coup d'essai; il nageoit dans les délices, il étoit ravi; il s'extasioit, se pâmoit, & moi je n'éprouvai que des desirs, des irritations vaines; je voulois m'en débarrasser; mes efforts ne servoient qu'à lui donner plus de pied. Ce priape insatiable, collé sur moi, ne désemparant point de sa place, répétoit ses sacrifices presque coup sur coup.... A la fin je saisis un moment de relâche & m'en débarrassai en le qualifiant de l'épithete qui lui convenoit, en maudissant l'abus qu'il faisoit de ses talens, en protestant bien que ma porte lui seroit pour toujours close.... Nos débats duroient encore lorsque Monseigneur vint fermer la marche de cette journée. Je fus obligée de traiter ce vilain avec les mêmes égards que j'aurois eu pour le greluchon le plus favorisé. Je n'avois pas eu le loisir de me rajuster; il me sert de valet de chambre, & quand le désordre où il m'avoit mis est un peu réparé, je lui indique sa marche pour sortir & cours au devant du prélat.

(1) Ce proverbe au naturel est qu'avec *de la suive & de la patience un provençal en* ******** *une mouche.*

Un entreteneur n'eſt point fait pour attendre, celui-ci avoit pris de l'humeur; ſon caractere ombrageux ſe manifeſte par une querelle violente. Les femmes, quand elles ont tort, n'en crient ordinairement que plus haut, c'eſt ce que je fais, & ſi fort que je l'oblige de baiſſer le ton. Il veut me careſſer, je le repouſſe & me plains à mon tour de l'eſclavage où il me tient. Je lui dis qu'il ne connoît point mon ſexe; qu'il devroit ſavoir que les obſtacles ne ſont propres qu'à l'irriter & qu'il n'eſt grille ni verroux qui réſiſtent aux deſirs d'une femme amoureuſe. J'ajoute: „ quoique vous me teniez en chartre „ privée, ſi je m'étois mis dans la tête de vous „ cocufier, vous le ſeriez quatre fois pour une „ en un jour.. ." Cette ſaillie, articulée d'un ton ferme, élevé, & de colere, qui ſe trouvoit ſi juſte en ce moment, entendue du cabinet, leur donna une envie de rire ſi violente, qu'ils ne purent y tenir & éclaterent. Quel fut mon étonnement, & quelle fut la frayeur du prélat! Il s'imagine que c'eſt un complot formé contre lui, que ce ſont des couppe-jarrets apoſtés pour le voler; il perd la tête, & veut s'enfuir. Moi, je reſte immobile un moment, puis une lumiere à la main, vais viſiter le cabinet; je n'y vois perſonne; mais la couliſſe qui rendoit dans l'antichambre ouverte, je ſuis la trace des perfides & trouve un ſpectacle formant la carricature la plus groteſque; Monſeigneur & ſes grands-vicaires ſe rencontrent en même tems à la porte; il

Digitized by Google

ſe perſuade de plus en plus du mauvais deſſein qu'on a, qu'on veut l'arrêter : il ſe jette à genoux aux pieds des aſſaſſins prétendus, offre ſa bourſe & demande grace pour ſa vie. Ceux-ci le relevent en riant de plus belle; ils lui diſent que c'eſt à eux à prendre cette poſture, qu'ils ſont ſes ſerviteurs les plus zélés & les plus reſpectueux; ils le prient de leur pardonner cette eſpieglerie dont il leur a donné l'exemple & daigné être quelquefois le complice; qui devient au ſurplus très-heureuſe, puiſqu'elle ſert à lui déciller les yeux, à lui faire découvrir la fauſſeté d'une femme qu'il comble de biens, qui ſe joue de lui & le trompe auſſi vilainement. J'arrive en ce moment au milieu d'eux & d'après leur converſation découvre un miſtere dont je ne pouvois me douter : je reconnois tous les maſques qui me peignent ſi bien. Monſeigneur, un peu revenu de ſa terreur, à l'aide de la bougie, malgré leur traveſtiſſement dont il avoit été pluſieurs fois le témoin, voit enfin à qui il a affaire; il me comble, m'accable de reproches, d'invectives, d'horreurs : les autres les répetent en *chorus*. Inveſtie de cette prêtraille, je ne ſais que devenir & que répondre : je m'apperçois que la porte étoit dégagée, je m'y précipite & gagne la rue; je cours devant moi ſans ſavoir où je vais; je monte dans le premier fiacre que je rencontre & me fais conduire chez Mad. Gourdan, car je la regardois toujours comme mon refuge

Digitized by Google

dans ma détreſſe. Elle me reconnoît; elle m'accueille & me fait conter mon hiſtoire: elle me dit qu'il ne faut pas ainſi jeter le manche après la coignée; que je dois dès le lendemain matin retourner à ma maiſon. J'arrive & vois un écriteau qui porte: *maiſon à louer préſentement*; j'entre, je ne trouve que les quatre murailles & ma femme de ménage qui me dit qu'elle a ordre de reſter là tout le jour pour montrer les lieux: que dès le grand matin, on avoit payé le propriétaire, & qu'un tapiſſier étoit venu enlever les meubles comme lui appartenans. Je retourne inſtruire maman de cette vilainie du prélat; elle me fait lui écrire & me dicte une lettre de bonne ancre, à laquelle, afin de ne pas ſe compromettre, il ne répond point; mais il m'envoie mon ancienne ménagere, pour me déclarer de ſa part que, s'il m'arrive de me porter à l'éclat dont je le menace, il me fera enfermer à la ſalpêtriere. C'eſt alors que Mad. Gourdan, par ſes protections voulant éviter tout malheur de cette eſpece, m'a fait inſcrire ſurnumeraire à l'opéra. Depuis elle a mis en jeu les prélats, ſes amis, qui ont négocié auprès du mien: les pourparlers ont été longs; il étoit outré; il ne vouloit s'exécuter en rien; mais lorſque ma groſſeſſe a été certaine, on a tellement fait valoir cette circonſtance, qu'il m'a envoyé cent louis dont s'eſt emparée Mad. Gourdan, ſous prétexte de mon entretien, de ma penſion, de mes couches futures. Du

reſte', nous ſommes les meilleures amies du monde; elle m'appelle ſon enfant; je lui gagne beaucoup d'argent, dont elle ne me rend qu'une très-petite part; mais elle m'aſſure que lorſque je ſerai délivrée de mon fardeau, elle me procurera un bon entreteneur & me remettra une troiſieme fois dans le chemin de la fortune, & j'eſpere bien en mieux profiter. Malheur aux dupes qui tomberont dans mes filets! C'eſt par cette ingénuité que finit Mlle Sapho.

O Milord! eſt-il poſſible, à cet âge, d'être ſi bonne & ſi perverſe, ſi naïve & ſi corrompue, ſi aimable & ſi coquine!

Paris, ce 11 février 1779.

Digitized by Google

LETTRE XV.

Sur l'accouchement de la reine, sur la naissance de Madame, fille du roi: mariages, fêtes, réjouissances & spectacles à ce sujet

QUOIQUE la naissance d'un enfant, Milord, soit un évenement pour une famille & surtout pour une maison royale, puisqu'il la perpétue, intéresse l'état & quelquefois le sort de l'Europe entiere, je ne vous aurois point parlé de celui-ci, s'il n'eût été qu'un fait isolé; parce que, consigné dans tous les papiers publics, dans tous les almanachs, je n'aurois pu que les répéter, parce que d'ailleurs l'enfant né est une fille, & qu'une fille est à peu près nulle en France, suivant cet axiome métaphorique *Lilia non laborant, neque nent*, c'est-à-dire qu'elle ne peut ni porter la couronne, ni la faire porter à son époux; mais cette naissance, arrivée au bout de plus de huit ans & demi de mariage, lorsqu'on commençoit à craindre que la reine ne fût stérile, ranime l'espoir des deux époux & de leur fideles sujets; ils se flattent qu'elle sera suivie de plusieurs autres, parmi lesquelles surviendra enfin un héritier mâle; mais elle a pensé coûter la vie

à l'auguſte mere & mettre la France en deuil; mais elle à été accompagnée d'un cérémonial d'étiquete extraordinaire qui ne ſe pratique que cette ſeule fois & n'avoit point eu lieu depuis un demi-ſiecle; mais elle a fourni l'occaſion de fêtes philoſophiques; c'eſt-à-dire, dénuées d'un vain luxe, peu diſpendieuſes, populaires, dans la ſimplicité des mœurs de l'âge d'or, ou des tems héroïques, telles qu'on auroit pu ordonner Séſoſtris, ou Numa, telles que les ont chanté Homere & Virgile; mais elle a été le ſujet d'une ivreſſe générale & de quantité d'autres fêtes, réjouiſſance, ſpectacles, dont les détails précieux ne ſont recueillis par perſonne & méritent cependant d'être conſervés ſurtout pour les étrangers, ſi avides de tout ce qui ſe paſſe dans ce royaume, & que je vais ramaſſer au moins pour vous, Milord, conformément à la fonction que vous m'avez confiée.

Dès que la nouvelle de la groſſeſſe de la reine a eu pris quelque conſiſtance, on s'eſt occupé du ſoin de chercher un accoucheur à S. M. & ce choix, comme tous ceux qui ſe font à la cour, a été l'objet de beaucoup de menées & d'intrigues. Il paroiſſoit naturel de prendre le Sieur Levret, l'homme de la plus grande & de la meilleure réputation en ce genre; le roi le deſiroit; mais ce n'étoit point ſans l'idée de ceux qui entouroient ſon auguſte compagne. Ils prétendirent d'abord que le Sieur Levret étant atta-

Digitized by Google

ché pour cette fonction à Mad. la comteſſe d'Artois, ne pouvoit l'être à la reine; que les deux princeſſes, ſuſceptibles de devenir groſſes, d'accoucher & d'avoir beſoin de ſon ſecours en même tems, ce chirurgien, dont les ſoins ſeroient ainſi partagés, n'y ſuffiroit pas; qu'il faudroit le remplacer par un inconnu, ce qui déplairoit à l'une ou à l'autre; ils ajouterent que la politique ne vouloit pas que la même main travaillât aux deux opérations; enfin, ils mirent en jeu la ſenſibilité de la reine, qui, deſtinée par ſa jeuneſſe à donner longtems une ſuite d'héritiers au trône, vu le grand âge du Sieur Levret, ſeroit obligé de changer & verroit diſparoître avec peine cet habile & zélé ſerviteur. Il fut donc exclus, & pour qui? Pour un accoucheur brillant, dont on ne pouvoit conteſter le talent, mais auquel on reprochoit une cupidité barbare, qui lui avoit fait ſacrifier pluſieurs victimes; toujours prêt à abandonner la bourgeoiſe obſcure pour la financiere le récompenſant magnifiquement, ou pour la ducheſſe le prônant dans le grand monde & lui faiſant une réputation. Pluſieurs anecdotes ſcandaleuſes de cette eſpece lui en avoient procuré une trés-mauvaiſe auprès de ſes confreres, & ils n'en faiſoient aucun cas, lorſque la fortune l'eſt venu prendre par la main & le porter au haut de ſa roue.

Ce favori de la déeſſe avoit pour frere un abbé de Vermont, lecteur de la reine, qui, tiré

Digitized by Google

de la pouſſiere des colleges (1), avoit été envoyé à Vienne en qualité d'inſtituteur de l'archiducheſſe, lors de l'arrangement entre les deux cours pour la faire épouſer à M. le dauphin. Il gagna dès lors ſa confiance & l'a toujours conſervée depuis & méritée ſans doute par ſon zele, ſon attachement & ſes ſervices. Deſirant faire parvenir ſon frere à une place auſſi importante dans la circonſtance, il ne s'eſt effrayé ni des difficultés, ni des concurrens; il a pris les biais néceſſaires afin d'écarter les obſtacles, de faire tomber les objections, & par ces voies détournées, il l'a fait arriver avant les autres; il a été nommé, & les bons François ont frémi. Il y avoit cependant encore d'autres inconvéniens à craindre: le Sieur Vermont eſt fort laid; il eſt très-groſſier, & n'a rien moins que l'écorce du courtiſan; tout cela pouvoit ne pas plaire à Verſailles. On s'eſt habitué à ſa figure, & l'on a ri de ſes propos; on les conſerve même, on les cite; en voici, pour échantillon, deux que je me rappelle, qui ne ſont pas des moins plaiſans. Sur la fin de ſa groſſeſſe, S. M. ſe plaignoit d'avoir plus de ventre encore, que le néceſſitoit ſon état; *Madame*, répliqua-t-il, *c'eſt que vous êtes ventrue.* Elle gémiſſoit également du volume de ſa gorge... Madame, c'eſt que

(1) L'abbé de Vermond étoit ſous-bibliothécaire du college Mazarin; ce fut l'archevêque de Toulouſe qui le propoſa & le fit connoître.

Digitized by Google

vous êtes *tétonniere*. Au reſte, cette groſſeſſe a provoqué d'autres ſaillies plus fines, plus piquantes, & vraiment dignes du lieu & des perſonnages dont elles partoient. La maniere, dont la reine apprit au roi qu'elle commençoit à ſentir remuer l'enfant, époque où il eſt d'étiquette que la gazette de France annonce à l'Europe cette grande nouvelle (1), eſt tout-à-fait gaie & ingénieuſe. „ Sire, a-t-elle dit, je viens „ vous demander juſtice contre un de vos ſujets „ qui m'a violemment inſultée .." Le Roi, ému d'un ton ſérieux de S. M. s'eſt empreſſé de la faire expliquer: „ oui, ſire, a-t-elle continué, „ il s'en eſt trouvé un aſſez audacieux, le dirai-„ je! pour me donner des coups de pieds dans „ le ventre." Alors ſon auguſte époux a compris le calembour & en a ri de bon cœur. On prétend que M. le comte d'Artois préſent, entrant dans la plaiſanterie, ajouta: *& à moi, ſire, des coups de pied dans le cul.* Quoi qu'il en ſoit, ce n'a pas été pour cette fois, puiſque cet enfant s'eſt trouvé n'être qu'une fille (2).

M. le gouverneur de Paris (3) a, ſuivant l'uſage, dépêché un de ſes pages à la ville pour lui annoncer les premieres douleurs de la reine; ſur quoi elle s'eſt aſſemblée à l'hôtel-de-ville

(1) Ce qui ſe pratique à peu près à quatre mois & demi.

(2) Née le 19 décembre 1778.

(3) M. le duc de Coſſé.

Digitized by Google

pour y attendre l'évenement non ſans une grande impatience ; il a enſuite envoyé ſon capitaine des gardes lui apprendre que la reine étoit accouchée d'une fille. Le roi rentré dans ſon appartement, a chargé un des officiers de ſes gardes du corps du même meſſage. Quoique ce ne ſoit pas un dauphin, le même cérémonial a été obſervé, & les préſens ont eu lieu pour ce qu'on appelle l'ouverture du ventre (1), ce qui ne ſe réitéreroit pas une ſeconde fois.

La reine, comme vous le jugez bien, Milord, étoit très-empreſſée d'apprendre le ſexe du nouveau-né; elle avoit même cherché à prématurer cette connoiſſance par la prédiction d'un de ces charlatans toujours prêts à flatter les grands pour leur argent; car, quoique S. M. en le conſultant y eût fait apporter le miſtere qu'exigeoit ſa démarche, & le dirai-je, ſa foibleſſe, il avoit conçu tout au moins qu'il ſeroit payé en proportion du pronoſtic agréable qu'il tireroit 2). Il n'avoit pas manqué d'annoncer qu'il découvroit un garçon. On eſpere facilement ce qu'on deſire, & ſi l'eſprit de S. M. trop éclairé ne fut pas déçu, ſon cœur ſe laiſſa volontiers ſé-

(1) C'eſt une expreſſion groſſiere, digne du Sieur Vermont; mais d'étiquette & conſacrée par ſon ancienneté.

(2) Ce charlatan étoit un nommé *Printems*, ſoldat qui s'eſt conſtitué médecin, & d'abord l'oracle du peuple, eſt devenu bientôt celui des gens de la plus haute conſidération. Il prétend découvrir par les urines d'une femme groſſe de quel enfant elle accouchera.

Digitized by Google

duire par une auſſi douce illuſion. Ce fut donc un coup bien ſenſible pour l'accouchée d'apprendre qu'elle avoit été trompée : on n'avoit pu lui cacher la fatale nouvelle ; il s'enſuivit une révolution qui la mit auſſi-tôt dans un danger imminent. Il falloit prendre promptement un parti déciſif, & la faculté déconcertée ne ſavoit que prononcer. Le Sieur Vermont ne perdit pas la tête en cette circonſtance & tandis que les docteurs délibéroient, il prit ſur lui de faire une ſaignée du pied qui eut le plus heureux ſuccès. On ne peut s'empêcher de lui rendre juſtice ; même ſes rivaux malgré leur jalouſie, & de convenir que la reine lui devoit la vie. Le roi lui en témoigna ſa joie, & lui dit qu'il n'oublieroit jamais ce ſervice, enſorte que dès le jour même, le public raſſuré, il y eut illumination de décence chez les princes, & de bonne volonté & de zele chez beaucoup de particuliers. Cependant la calomnie, depuis longtems acharnée contre S. M., enhardie de l'impunité, à cet évenement qui auroit dû la confondre, a redoublé de rage & d'activité ; elle diſtribuoit ſourdement & dans les ténebres une caricature infernale que des gens dignes de foi atteſtent avoir vue, mais que repouſſoient avec horreur tous les bons François & qu'à défaut d'autre flétriſſure, il faut condamner au moins au mépris & à l'oubli.

Dès le lendemain des couches de la reine 231 dames vinrent faire la révérence au roi pour le féliciter, & plus de 50 encore s'étant préſentées

Digitized by Google

trop tard, ne purent avoir cet honneur. Ce ſpectacle unique par le cortege & le tumulte qu'il occaſionnoit dans le château ne peut ſe peindre; j'en ai été témoin, & j'avois avec moi un courtiſan bien inſtruit, très-cauſtique, qui me les nommoit ſucceſſivement, me faiſoit remarquer celles que je ne connoiſſois pas & me les déſignoit d'un trait. Je ſuis bien fâché de n'avoir pas pris mon crayon pour les étiqueter. Voici quelques-unes de ſes caricatures, à travers leſquelles, comme il étoit juſte en même tems, il mêloit auſſi des éloges très-adroits & très-fins. La minutieuſe princeſſe de *Chimay*, d'ame d'honneur de la reine; la comteſſe de *Grammont*, dame du palais, toute glorieuſe d'avoir, ſous le feu roi, attaché le grelot contre la comteſſe du Barri & d'avoir mérité l'exil. La princeſſe de *Luxembourg*, dévote, qui, pour éviter les tentations, ſe ſeringue d'eau bénite; la merveilleuſe princeſſe d'*Hénin*, ſi jolie & ſi catin, pour la rime ſans doute; la marquiſe de *Roſen*, dame de compagnie de Madame, qu'on prétend avoir reçu le fouet ſous le regne précedent pour avoir déplu à la favorite; la comteſſe de *Fougieres*, attachée à Madame la comteſſe d'Artois; à qui l'on reproche des galanteries ameres & cuiſantes; la marquiſe de *Simiane*, dame de compagnie de Madame victoire, remarquable par ſa taille élégante & ſvelte, la plus charmante femme de la cour; la ducheſſe de *Grammont*, malgré ſon air commun & ſa laideur, toujours impérieuſe & do-

Digitized by Google

minante, visant toujours à remonter au rang suprême dont elle est descendus ; la superbe comtesse de *Brionne*, levant fierement sa belle tête, & fâchée de n'avoir pas mieux mis le tems & ses appas à profit, la princesse de *Beauveau*, séduisante par son esprit, la comtesse de *Montesson*, par tous les charmes que l'art peut donner ; la comtesse de *Blot* ayant le jargon du sentiment & le modele des amantes par son long attachement au marquis de Castries ; la bonne, la douce marquise de la *Fryette*, déjà resplendissante des rayons de gloire dont son mari la couvre ; la vicomtesse de *Noailles*, si bourgeoisement attachée à son mari ; la matérielle comtesse de *Montmorin* ; la rustre & grossiere marquise d'*Ossun* ; son insolente & dévergondée bru ; enfin la vive & piquante marquise de *Coigny*. Cette galerie de portraits pourra vous servir, Milord, si vous venez quelque jour en France ; vous saurez à quoi vous en tenir sur toutes ces femmes de la cour, pourvu toutefois que vous ne tardiez pas ; car vous savez combien dans ce pays-ci la scene est mobile & les personnages varient.

Je reviens à l'auguste accouchée, toujours frappée de n'avoir fait qu'une fille, elle se le reprochoit sans cesse ; elle demandoit ce qu'on en pensoit à Paris ; elle disoit qu'elle seroit honteuse la premiere fois qu'elle paroîtroit en public. Cependant il a fallu régler le sort & le rang de la nouvelle princesse. Elle auroit dû naturellement faire perdre à *Madame* son titre : il a été con-

Digitized by Google

convenu que la belle-sœur de S. M. le conserveroit, & que la jeune princesse pour la distinguer s'appelleroit, *Madame*, *fille du roi*; que même l'autre auroit le pas sur elle, comme femme de l'héritier présomptif, tant que la reine resteroit sans enfant mâle; qu'un dauphin venu, la nouvelle *Madame* la précéderoit.

Pendant que cette étiquette se traitoit à Versailles, Paris étoit dans l'ivresse. Dès que le bureau de la ville avoit été informé de l'heureuse délivrance de la reine, une décharge du canon de la Greve en avoit porté la nouvelle aux extrémités de la capitale, & deux échevins (1) avoient été dans les prisons la manifester d'une façon plus consolante en délivrant des peres & meres infortunés, victimes de l'amour conjugal & forcés de maudire leur fécondité (2): le lendemain trois décharges de canon, & l'accompagnement ordinaire de ces fêtes triviales (3), puis le *Te Deum* dans toute sa pompe (4).

Un spectacle vraiment singulier, qu'ont présenté les trois théâtres successivement, un spec-

(1) MM. Duval & Guyot.

(2) Détenus faute de payement de mois de nourriture de leurs enfans.

(3) Comme feu d'artifice, illuminations, distribution de pain, de vin, de viande.

(4) Le jeudi 24 décembre M. de Watronville, aide de cérémonie, étoit allé inviter de la part du roi, toutes les cours souveraines & le bureau de la ville d'assister au *Te Deum* qui devoit être chanté à Notre-Dame le 26 décembre.

Digitized by Google

taſſe digne de la curioſité du philoſophe avide d'étudier l'homme dans ſon état de pure nature en quelque ſorte, a été celui qu'ils ont donné *gratis* en réjouiſſance de l'heureux accouchement de la reine. C'eſt ſurtout à la comédie françoiſe où l'on a vu deux corporations de l'eſpece la plus infime, les charbonniers & les poiſſardes, diſputer ſur l'étiquette (1) comme auroient pu faire les compagnies les plus pointilleuſes, exiger qu'on leur rendît ſtrictement les honneurs qui leur étoient dûs, en jouir avec tout l'appareil de l'orgueil. C'eſt-là où l'on a vu une populace groſſiere s'arrêter tout-à-coup au milieu de ſa joie effrenée, entrer dans le plus grand ſilence dès qu'on a commencé *Zaïre*, goûter parfaitement les beautés de cette tragédie, s'en pénétrer le cœur & verſer des larmes délicieuſes; puis

(1) Ces deux premieres communautés de la populace étant arrivées trop tard le mardi 22 décembre, jour du *gratis* de la comédie françoiſe, ont été arrêtées par la garde, qui leur a déclaré qu'il n'y avoit plus de place. Elles ont trouvé ce propos très-mauvais, & ont demandé pourquoi l'on avoit laiſſé occuper les loges du roi & de la reine, qui en pareille cérémonie leur appartenoient de droit? Grande rumeur! Il a fallu appeler le ſemainier, & la troupe des comédiens s'étant aſſemblée pour délibérer, on a reconnu par la compulſation des regiſtres, la légitimité de leur réclamation. Pour y ſuppléer, on a mis des banquettes ſur le théâtre, de chaque côté, où les charbonniers ont pris place du côté du roi & les poiſſardes du côté de la reine.

Digitized by Google

reprendre au Florentin (1) leur allégresse bruyante, se répandre en saillies grivoises, en quolibets ordusiers, fruits d'une vivacité d'imagination hardie, que n'ont jamais poussé à un plus haut point dans leur genre, *Voisenon*, *Voltaire* & *Piron*.

Tout cela n'étoit que le prélude d'un acte de bienfaisance, qui, parfaitement bien vu du côté de la politique, de la morale, & même de la finance, puisque c'étoit semer pour recueillir (2), n'étoit pas moins bien entendu du côté du spectacle & de l'amusement : aux fêtes brillantes que la ville se proposoit de leur donner, leurs Majestés ont préféré de doter cent filles & ont consacré une somme à cet effet (3); en faisant part aux curés de Paris des ordres du roi à cet égard, on leur a insinué de tâcher de réunir dans leur choix la gentillesse à la vertu, parce que ce seroit un coup-d'œil plus agréable pour le roi & la reine qui se proposoient d'en jouir. L'au-

(1) Comédie de la Fontaine assez plaisante.

(2) On sait que la population est la première richesse de l'état & le principe de toutes les autres.

(3) 50,000 livres faisant 500 de dot pour chaque fille, 200 livres pour le trousseau & 12 livres pour la noce : il y a aussi des gratifications proportionnées pour les premiers enfans qui naîtront. L'argent de la dot doit être déposé entre les mains de chaque curé & employé seulement à l'achat d'un métier, d'une maîtrise, ou de tout autre moyen de subsistance.

guste accouchée s'en faisoit une idée charmante ; elle s'en amusoit d'avance, se refusant aux objets de luxe & de futilité pour lesquels on cherchoit à irriter son goût (1), afin de la distraire & de l'amuser pendant qu'elle étoit obligée de garder le lit & la chambre ; elle s'entretenoit de son voyage de Paris ; elle invitoit avec une naïveté aimable & rare tous ceux qui venoient lui faire leur cour de ne pas manquer d'y assister & de la voir passer.

Il avoit fallu du tems pour les préparatifs : M. le grand-maître des cérémonies, le marquis de Dreux, étoit venu en personne faire mesurer sous ses yeux le chœur & la nef de l'église de Paris afin d'estimer le terrein nécessaire aux acteurs de la scene, à tous leurs accessoires (2) & à la suite de Leurs Majestés. L'archevêque, emporté par son zele, d'ailleurs fort jaloux de toutes ses prérogatives, avoit d'abord voulu célébrer successivement les cent mariages & contestoit même aux curés le droit inhérent à leur qualité d'assister en étole à la cérémonie ; on lui

(1) Tels que des bijoux & des diamans ; mais Sa Majesté s'est refusée, dit on, à les acheter disant que le roi avoit déjà payé deux fois ses dettes & qu'elle ne vouloit pas en contracter d'autres.

(2) Outre les cent filles & cent garçons, il devoit y avoir 400 témoins à raison de deux de chaque côté, les peres & meres &c.

Digitized by Google

en avoit démontré publiquement l'impossibilité & il s'étoit rendu; chaque curé devoit réunir ses ouailles dans sa paroisse & les amener à Notre-Dame pour les y marier & y recevoir ensuite en commun la bénédiction de Monseigneur. On avoit arrêté cet arrangement, parce qu'il sauvoit à Leurs Majestés l'ennui d'une célébration trop longue. Seulement tous les couples des nouveaux époux, dont les filles habillées en toile d'orange jaune & les garçons en drap puce, devoient être rangés en haie, chaque pasteur à la tête de son troupeau, & faire lire dans leurs regards au roi & à la reine lorsqu'ils passeroient les témoignages de leur reconnoissance & de leur allégresse.

Afin que le spectacle fût plus imposant, on étoit convenu que toute la famille royale seroit du cortege. On avoit proposé de se servir des carosses du sacre, ce qui auroit ajouté à la magnificence; mais M. le premier écuyer (1) représenta que l'étiquette de ces sortes d'entrées étant que le roi & la reine fussent à deux chevaux seulement, il seroit impossible de faire tirer ces énormes machines avec la quantité de pages & autre suite dont elles seroient surchargées, au moyen de quoi la reine jouant le principal rôle dans cette cérémonie où le roi n'étoit plus censé

(1) M. le duc de Coigny.

Digitized by Google

qu'assister comme simple curieux, c'est elle qui l'a mené.

Au jour indiqué (1) Leurs Majestés, accompagnées de *Monsieur*, de *Madame*, de Monseigneur le comte & Madame la comtesse d'Artois, de Madame Elizabeth, Madame Adelaïde, Mesdames Victoire & Sophie, furent reçues à leur entrée par le gouverneur, le corps de ville & tous les officiers dans l'usage d'assister à ces sortes de cérémonie. Le cortege étoit composé de vingt-huit carosses, de détachemens des gardes du corps, gendarmes & chevaux légers & officiers de la fauconnerie (2): rien de plus beau que le coup-d'œil du peuple immense qui bordoit les chemins, les quais, les rues. M. le comte d'Artois, quoiqu'accoutumé aux spectacles magnifiques, en arrivant à la Muette (3), se plaignit d'avoir le torticolis à force de regarder.

Le plus ennuyeux pour Leurs Majestés fut d'être obligées d'écouter successivement une foule de harangues que leur adressèrent le gouverneur & le corps de ville, le recteur de l'université, le lieutenant civil, l'abbé de Sainte-Genevieve, & jusqu'aux marchandes d'oranges. Celle-ci

(1) Le 8 février 1779.

(2) C'est-à-dire des faucons & autres oiseaux de proie pour la chasse.

(3) Château où toute la famille royale se rendit ensuite pour dîner.

Digitized by Google

placées sur le Pont-neuf, au pied de la statue d'Henri quatre, leur présenteront une corbeille de leurs fruits & une de fleurs; & la singularité du spectacle leur sauva l'insipidité du discours. La scene muette de cette double haie d'époux à travers laquelle passerent le roi & la reine fut plus expressive & plus éloquente pour eux que toutes les harangues; ce qui ajoutoit à l'intérêt du coup-d'œil, c'étoit le contraste de deux vieillards unis depuis 50 ans, à qui M. l'archevêque venoit de donner une seconde bénédiction nuptiale & obtenant les mêmes faveurs que des jeunes époux: ils étoient entourés de leurs enfans, petits enfans & arrière-petits enfans. C'étoit en même tems offrir aux autres une leçon & un exemple à suivre. Au milieu de toute cette joie, la reine avoit ressenti de l'amertume; il manquoit quelque chose à son bonheur, elle n'avoit pas été applaudie autant qu'elle le desiroit, qu'elle l'avoit espéré & qu'elle le méritoit déjà par le seul prix qu'elle mettoit à l'attachement des Parisiens. Elle en a été bien dédommagée il y a quelques jours à l'opéra, & son triomphe a été complet.

Les réjouissances occasionnées par l'heureux évenement qui mettoit tout le royaume en joie, ont été prolongées au-delà du grand jour dont je viens de vous offrir, Milord, une foible image: outre la représentation qu'ont donné *gratis* au peuple l'opéra & les deux comédies,

Digitized by Google

les ſpectacles forains ſe ſont ſignalés par des pieces compoſées & exécutées *ad hoc* : le Sieur *Nicolet* à joué *l'heureux jour & la fête des Lys*; le Sieur *Audinot*, *la Gaîté Pariſienne*; enfin les petits comédiens du bois de Boulogne, *Le cri du cœur*, *opéra comique*: mais la fête qui faiſoit le plus de bruit, qui mettoit en l'air toute la jeuneſſe effrénée de cette capitale & promettoit une orgie véritable à raiſon des auteurs, des acteurs & de la nature des ſpectateurs qu'elle devoit avoir ſpécialement, c'eſt celle qu'annonçoient les coriphées du chant & de la danſe du théâtre lyrique. Elle devoit ſe paſſer au Waux-hall d'hiver: deux époux qu'ils ont unis & dotés en étoient le prétexte. On leur a laiſſé la liberté d'accomplir la bonne action, & on leur a refuſé la permiſſion de l'accompagner du ſcandale public qui auroit réſulté vraiſemblablement d'une fête dirigée par des ordonnateurs auſſi licentieux : d'ailleurs le gouvernement à craint de donner de l'éclat à cette eſpece de parodie de ce que la cour avoit fait.

Mlle Guimard (1), pour éluder les défenſes de la police, a tranſporté la ſcene chez elle (2). Cette courtiſanne eſt logée dans un petit palais, ou plutôt dans un petit temple dédié à la déeſſe de

(1) Voyez ma *lettre ſur l'opera* du 29 mai 1776, où il eſt queſtion de cette danſeuſe.

(2) La fête a eu lieu le mercredi dix de ce mois.

Digitized by Google

la danſe, à laquelle ſes adulateurs la comparent. C'eſt une curioſité que l'empereur a voulu voir: on en vante le luxe & l'élégance; on y trouve un jardin d'hiver, un théâtre, & vous concevez que c'eſt un local très-propre à donner des fêtes. Cependant quelques incidens ont troublé celle-ci: l'orcheſtre de l'opéra, ſcandaliſé qu'on ne l'eût pas compris dans le nombre des ſujets participans à la bonne œuvre, a regardé cette exception comme injurieuſe & a refuſé de contribuer aux plaiſirs de la Terpſichore moderne, enſorte qu'il a fallu avoir recours à des ménestriers étrangers, ce qui a rendu le ſpectacle meſquin & triſte. Enſuite on eſt venu pendant le repas y ſignifier une lettre de cachet aux Sieurs d'Auberval & Veſtris pour ſe rendre en priſon au Fort-l'Evêque; cette punition eſt la ſuite de leur révolte contre le directeur de Viſmes (1) & de leur refus de danſer le mardi précédent.

Je pourrai peut-être, Milord, vous entretenir de cette guerre inteſtine; ſi elle entraîne les ſuites ſérieuſes qu'on doit craindre. Quoi qu'il en ſoit, elle a, comme vous voyez, déjà produit un très-grand mal, puiſqu'elle a porté

(1) Il y a une ligue des principaux ſujets du chant & de la danſe contre le Sieur de Viſmes qui a ſuccédé aux adminiſtrateurs de l'opera dont je vous ai parlé dans le tems, qui les contient & les morigine mieux qu'ils n'ont encore été; & qui leur déplaît fort & les aigrit.

Digitized by Google

le désordre dans la fête de Mlle Guimard, d'autant plus respectable qu'elle terminoit le cours de celles données à Paris au sujet de l'heureuse délivrance de la reine.

Une mauvaise nouvelle du comte d'Estaing est venu porter le deuil & la tristesse dans cette capitale. Puisse ma lettre porter la consolation & la joie dans le cœur de nos bons patriotes ; mais hélas ! il en faudra bien de cette espece : je cours en ramasser les détails.

Paris, ce 22 février 1778.

Fin du dixieme Volume.

Digitized by Google

SUPPLÉMENT

A

L'ESPION ANGLOIS,

OU

LETTRES

INTÉRESSANTES

Sur la retraite de M. NECKER; ſur le ſort de la France & de l'Angleterre; & ſur la détention de M. LINGUET à la Baſtille.

Adreſſées à Milord ALL'EYE.

*Par l'Auteur de l'*ESPION ANGLOIS.

A LONDRES,
Chez JOHN ADAMSON.

1782.

Digitized by Google

Digitized by Google

AVERTISSEMENT

DU

LIBRAIRE ANGLOIS.

C'est bien inutilement, comme on le voit, que les précautions les plus précises en apparence cherchent à dérober les écrits les plus secrets, les plus curieux & les plus intéressans, au zèle des esprits qui se sont voués à dévoiler tout au public.

A peine M. Necker *a-t-il quitté le Ministère, à peine l'ami de Milord* All'Eye *lui en fait-il part, & de quelques réflexions profondes & sçavantes sur le sort actuel & futur des puissances belligérantes ; à peine vient-on de déposer dans son sein les conjectures les*

Digitized by Google

plus préſumables ſur la détention de M. Linguet, *que ces objets deſtinés au ſilence le plus profond, ſortent des Preſſes pour être tranſmis à la publicité :*

Vertu de l'or telle eſt donc ta puiſſance !

L'Editeur n'ajoute rien au titre du morceau intéreſſant qu'il s'eſt procuré à tel prix qu'il n'oſeroit lui-même l'avouer. Récompenſé d'une partie de ſes peines, par la ſatisfaction d'en faire part aux curieux, il ne doute point que ce même Public ne l'en dédommage ſuffiſamment ; & c'eſt ſur le ſuccès à cet égard, dont il ne doute point, qu'il continue à ſe donner les mouvemens les plus énergiques pour ſe pourvoir de tout ce qui a trait aux mêmes objets.

Digitized by Google

LETTRES

INTÉRESSANTES

Sur la Retraite de M. NECKER ; *ſur le ſort de la France & de l'Angleterre ; & ſur la détention de* M. LINGUET *à la Baſtille.*

LETTRE PREMIERE.

VOUS êtes entiché, Milord, de la conſtitution de votre iſle ; je pardonne à la force de vos préjugés ; ſouffrez que je déchire le voile qui vous fait illuſion, je prétends faire diſparoître à vos regards étonnés le phantôme impoſteur qui vous dérobe la cauſe

Digitized by Google

des diſſentions qui travaillent ſans ceſſe vos compatriotes, & la ſource empoiſonnée des maux qui les tourmentent. Je me flatte de vous arracher un aveu qui vous fera honneur, & qu'il vous ſera facile de tourner à l'avantage de votre nation. Pardonnez-moi quelques détails ; je vous préviens cependant, Milord, que je me ſuis fait une loi d'être le plus précis qu'il me ſera poſſible. Je me bornerai à frapper au but. J'ai fait vœu de tenir parole. En attendant que je m'exécute, buvez force *punch*, & rêvez à la meilleure conſtitution poſſible de l'Angleterre. Je ſuis, Milord, &c.

LETTRE II.

Vos fiers inſulaires, Milord, ſont de grands calculateurs ; ſoupçonnez-vous qu'ils puſſent *ſommer* les maux que le conſeil farouche, ſanguinaire

Digitized by Google

& tyrannique de votre monarque ; qui, dit-on, a le malheureux talent de ne point entendre raiſon, fait éprouver avec un ſourir malin, une ſatisfaction criminelle à toute la nation Britaunique. Le coup fatal eſt porté à votre prétendue liberté ; le ſang coule de toutes parts, & perſonne ne ſe préſente pour l'étancher. Vos fiers Anglois éprouvent les mouvemens convulſifs de la plus affreuſe agonie.

La criſe qui travaille avec tant de violence vos compatriotes, eſt le produit naturel de la conſtitution Angloiſe ; il me tarde de vous en convaincre ; diſpoſez votre eſprit à des vérités alarmantes. En attendant croyez-moi, Milord, &c.

LETTRE III.

J'AI jetté la terreur dans votre ame, Milord ; je me hâte de vous raſſurer : Necker a obtenu ſa démiſſion ; il n'eſt

Digitized by Google

plus directeur des finances du Roi des François, la France touche au moment du plus grand discrédit; on assure que Louis XVI va faire afficher son bilan; on doit s'y attendre: triomphez, Milord; la France va expirer sous le poids de ses dettes; les courtisans se disputent le prix de la sueur & les dépouilles du pauvre peuple; Christhophe de Beaumont en bénit le ciel, & tous les Evêques ont ordonné le chant d'un *Te Deum*, de ce qu'il a plû à la Providence de sacrifier à quelques jaloux, le bonheur des François, qui couroient le danger imminent de leur salut, en ce que leurs finances étoient parfaitement administrées par un enfant de Genève; un enfant de Loyola s'y seroit mieux pris. Il auroit commencé par faire égorger environ trois millions de Protestans que renferme la France; il auroit fait pendre quelques centaines de Jansénistes, & auroit fait distribuer quelques milliers de lettres de cachet à tous ceux qu'il auroit soup-

Digitized by Google

çonnés n'être pas de ſes amis, & par-là même taxés de Janſéniſme. Il auroit ſollicité le rappel du ſcélérat de Maupeou, pour exterminer de rechef les Parlemens ; il auroit reclamé les foudres du Vatican contre quiconque auroit eu l'audace de penſer, de dire, ou d'écrire que le Pape n'a pas le droit de détrôner les Rois, de dégager les Sujets du ſerment de fidélité ; il auroit ſoufflé par-tout le feu de la diſcorde ; il auroit aiguiſé le couteau ſacré du prêtre perſécuteur ; il l'auroit toujours tenu levé ſur un jeune Monarque, trop timide pour épouſer un ſyſtême, & trop peu expérimenté pour déployer la force de ſon bras contre les ennemis ſecrets de l'Etat : dans des circonſtances auſſi favorables, un enfant de Loyola auroit faſciné les yeux de ſon maître, dominé ſon eſprit ; il auroit intimidé les plus grands Seigneurs, en auroit amorcé d'autres ; les François auroient été condamnés à gémir ſous le joug le plus affreux, ſous le poids des impôts les plus énor-

Digitized by Google

mes ; on auroit bu leur ſang, & la plainte même leur eût été défendue ; le Clergé inſolent auroit fait enfin éclater la joie la plus indécente : car telle eſt la maniere dont on opere depuis long-tems le bien public en France ; vous le ſçavez, Milord, & vous en riez, vous autres Anglois. Necker avoit une morale plus humaine : auſſi n'étoit-elle pas du goût de ceux qui n'approchent du trône que pour dépouiller les peuples. Rappelez-vous, Milord, certaine époque à laquelle, pendant notre ſéjour à Paris, dans nos promenades aux Thuileries, nous raiſonnions ſi triſtement des maux qu'on faiſoit épouver à ce pauvre peuple François. Or, la ſource de tous ces maux d'où venoit-elle ? N'étoît-ce pas de l'énorme diſſipation des deniers publics, des dons immodérés verſés ſur des ſujets ſans mérite, de ces prodigalités faſtueuſes méconnues des uſurpateurs les plus effrénés ? Si le peuple François étoit réduit à la plus affreuſe miſere, à qui falloit-il

Digitized by Google

s'en prendre ? N'étoit-ce pas à des monopoleurs (l'Abbé Terrai), à des adminiſtrateurs, aux receveurs des fonds publics, qui avoient ſacrifié la réputation de probité au deſir de s'enrichir ; qui avoient conſenti à être odieux ? Avec quelle indignation, Milord, il vous eſt arrivé plus d'une fois de fixer vos regards ſur ces viles ſang-ſues de l'Etat, qui affectoient de cacher ſous le faſte la baſſeſſe de leur naiſſance, pour en impoſer ſur le coloſſe de leur fortune ; qui s'étourdiſſoient dans les plaiſirs, pour perdre le ſouvenir de ce qu'ils avoient été. Tels étoient alors les maux funeſtes qui déſeſpéroient une nation gouvernée par des hommes, qui formoient une ligue avec un petit nombre de ſujets favoriſés, pour tromper & dépouiller tous les autres : alors, on vit la France ſe diviſer ; le Monarque (Louis XV) devenir un être central qui allumoit toutes les paſſions à ſon gré ; il créoit le juſte & l'injuſte ; ſon caprice devenoit loi, & ſa faveur étoit

Digitized by Google

la mesure de l'estime publique ; la nation Françoise gémissoit sous un fardeau qu'elle ne pouvoit plus supporter. Eh bien ! Milord, vous allez voir, vous autres Anglois, avec une joie secrette, les mêmes maux pleuvoir sur le peuple François. Réjouissez-vous de la démission de M. Necker ; célébrez-la par des fêtes ; elle est plus désastreuses pour la France que dix batailles navales, remportées par vos vaisseaux sur la marine Françoise : qui, mieux que vous, sauroit apprécier cette abdication ; & quel funeste contre-coup doit en résulter pour vos rivaux & vos ennemis naturels ! Je vous laisse, Milord, vous repaître à loisir du plaisir que vous devez naturellement savourer, depuis le moment qui vous aura rendu certain d'une nouvelle, aussi flatteuse pour votre nation, qu'elle est désespérante pour les François vos bons amis. Quel grand jour de fête pour vous, Milord, enivrez-vous de Bourgogne & de Champagne en véritable Anglois.

Digitized by Google

Rien de mieux à sa place ; après un sommeil pénible & laborieux, je veux dire à votre réveil, pensez à moi, écrivez-moi deux mots des baccha-nales que vous aurez célébrées à Lau-sanne chez Traxel : la démission de M. Necker sera pour ce dernier un jour mémorable qui aura grossi sa bourse ; le visage de cet hôte si honnête & si poli se sera immanquablement déridé, & sans doute il vous aura fait la grace de sourire à vos guinées. Adieu Mi-lord.

LETTRE IV.

QUOI ! Milord, trois jours & trois nuits consacrés à la joie, à la bonne-chere, à l'ivresse ! Vos orgies sont en vérité de bien longue haleine. La dé-mission de M. Necker a donc livré de terribles assauts à vos estomacs, puis-que vous les avez farci si long-tems de roft-biff, en les inondant d'un fleuve

Digitized by Google

punch, de Champagne & de Bourgogne. J'apprends auſſi, dans ce moment même, que le Clergé de France, tous les ennemis de M. Necker, ou plutôt ceux de l'Etat, ſe ſont comme donné le mot avec vous, pour faire éclater la folle joie dont ils étoient tranſportés. Je ne ſuis pas étonné du tout de ce que vous me marquez des feux-de-joie qu'on prépare à Londres, pour célébrer le jour à jamais mémorable, où le grand conſeil d'Etat, tenu à Marly, à ſix heures du ſoir, a décidé la retraite du reſtaurateur des finances de la France.

C'eſt un moment de délire qui coûtera cher à la nation Françoiſe. Pour colorer la bévue que la cour de Verſailles vient de faire, on a eu ſoin de répandre dans le public que M. Necker avoit ſollicité l'entrée au conſeil d'Etat, toutes les fois qu'il auroit à propoſer quelques nouvelles opérations; d'y aſſiſter auſſi lorſqu'il ſeroit queſtion des opérations déja propoſées, pour être préſent aux diſcuſſions qu'elles

Digitized by Google

pourroient occaſionner, & y répondre. Pétition qu'on dit avoir unanimement révolté ce conſeil. C'eſt ainſi qu'on aime à jetter du ridicule ſur les démarches les plus ſimples & les mieux raiſonnées. M. Necker, contrarié ſans ceſſe par les objections les plus abſurdes, qu'on oppoſoit aux projets les plus ſenſés, & aux opérations les plus heureuſement combinées, dont il n'appartenoit à aucun membre du conſeil de ſaiſir la fineſſe & de développer l'enſemble; M. Necker, dis-je, ſe voyant ſans ceſſe rebuté, avoit trouvé un moyen de parer aux traits de ſes contradicteurs, dont le nombre groſſiſſoit tous les jours. Incapables de pénétrer les vues de l'adminiſtrateur des finances, ces contradicteurs critiquoient tous ſes plans, ſans aucune apparence de raiſon; & reprouvoient hautement tout ce qui paſſoit la ſphere étroitement circonſcrite de leur petit génie. M. Necker prenoit-il le parti de donner des éclairciſſemens, de détruire les objections qu'on lui fai-

Digitized by Google

ſoit, on ne vouloit rien y comprendre, on perſiſtoit opiniâtrement à déconcerter tous ſes projets. N'étoit-il pas naturel à celui-ci de ſolliciter auprès du Roi la permiſſion de diſcuter, d'éclaircir ſes projets, & de répondre de vive-voix aux objections qu'on auroit pu lui faire ? C'étoit un moyen bien ſimple, & qui trancheit toute difficulté; on n'auroit pas même dû attendre que ce grand homme fût obligé de faire cette démarche; mais il falloit un prétexte ſpécieux, & l'on s'eſt cru trop heureux d'en trouver un qui ait paru aſſez plauſible pour ſe défaire d'un réformateur importun, dont on redoutoit les regards pénétrans. On a préféré ſacrifier la nation Françoiſe à la jalouſie, au fanatiſme des Prêtres, à la vengeance de la petite ame de M. de Sartine, & à la haine implacable de la Reine. Vous ſavez, Milord, que cette Princeſſe fait les dépenſes les plus extravagantes; peut-être même n'ignorez-vous pas que ſon luxe effréné a coûté pendant un tems à la nation

plusieurs millions par semaine. M. Necker, ami de l'ordre, grand homme, habile calculateur, avoit rendu sensible au Roi la dépense exorbitante de la Reine ; elle fut condamnée à la réforme par un maudit *réformé* de Genève ; indignée d'un tel procédé ; elle mit dans ses intérêts M. de Sartine, qui lui sacrifia quelques douzaines de millions : comment en rendre compte à l'Administrateur incorruptible des finances ? Il n'y avoit aucun moyen. M. Necker tint ferme ; & M. de Sartine succomba. La Reine jura, en bon allemand, la perte de ce Necker, dont l'ame haute & magnanime étoit au-dessus de tous les orages de la Cour. Etoit-il possible de tenir plus long-tems contre les piéges qu'une Reine lui faisoit tendre de toute sorte de façons ? L'administrateur des finances, sans cesse menacé du poison, du poignard, étoit obligé d'être continuellement sur ses gardes. Il ne goûtoit aucun mêts qui n'eût été apprêté par son épouse, ou dont on

Digitized by Google

n'eût fait l'épreuve sur quelqu'animal. Telle étoit la triste alternative à laquelle le restaurateur de la France étoit condamné. Vous savez, Milord, que la Reine chérit autant le royaume de France que le Roi son auguste époux. C'est peut-être en dire trop pour un homme d'esprit comme vous, Milord. Je suis, &c.

LETTRE V.

Vous m'apprenez, Milord, que Mr. Necker est remplacé par M. *Joly de Fleuri*, autrement nommé *de la Valette;* qu'il préside un comité composé de M. *Moreau de Beaumont*, de MM. *de Foulon*, Conseiller, *de Calonne*, maître des Requêtes, Intendant de Flandres & d'Artois, & de M. *le Fevre d'Ammecourt*, Conseiller de Grand'Chambre. Vous me demandez, Milord, si je connois les personnages qui composent ce *Sanhédrin;* les connoissant aussi peu que j'en suis connu, je me contenterai de

Digitized by Google

vous faire quelques observations
sujet de deux de ces nouveaux fin
ciers ; c'est que, à ce qu'on assu
M. Necker, Protestant, est rempl
par un Janséniste ; le clergé sera d
encore mécontent ; mais il trouv
bientôt le moyen de débusquer
dernier. Parmi ceux qui compos
ce comité, vous voyez paroître
nom de *Calonne*, dont la prononc
tion est devenue si révoltante p
toute ame sensible & bien née ; j'ig
re si c'est le même de *Calonne* qui
dépêché par le Duc d'Aiguillon, p
aller faire le procès au brave, à l'
nocent, au vertueux, noble & m
gnanime de la Chalottais : ce cert
de *Calonne*, que cet illustre malh
reux avoit connu assez singuliérem
à Paris ; qui, corrompu par arge
avoit, bientôt après, monté sur
échasses, eu l'audace de chercher
coupable dans la personne de son bi
faiteur, par les interrogations i
dieuses qu'il adressa à M. de la Cl
lottais, détenu prisonnier au Chât

de St. Servan ; ce même de *Calonne*, qui, né avec une ame noire & atroce, osoit dire, d'un ton impérieux, à M. De la Chalottais : " votre sort est dé-
„ cidé, le Roi veut votre mort, ainsi
„ prenez votre parti, rendez hom-
„ mage à la vérité, avouez ; écrivez
„ Greffier „ ; à qui M. De la Chalot-tais se contenta de répondre : " si le
„ Roi veut que je meure, il est le
„ maître de ma vie, l'arbitre de mon
„ sort ; mais il est sûr qu'il me fera
„ mourir innocent : ce n'est pas lui,
„ c'est le Duc d'Aiguillon qui veut
„ ma mort. Et vous, M. de *Calonne*,
„ vous, homme de loi, dont il ne
„ m'est pas permis de soupçonner la
„ connivence avec les ennemis qui
„ ont juré ma perte, souffrez que je
„ vous dise que vous n'êtes qu'un vil
„ instrument entre les mains de ceux
„ qui ont concerté contre ma vie :
„ ignorez-vous les premiers élémens
„ de la procédure criminelle ? Procé-
„ da-t-on jamais d'une maniere aussi
„ barbare, aussi illégitime, contre au-

Digitized by Google

„ cun prétendu coupable dont on ait
„ voulu ſurprendre l'innocence, ex-
„ torquer des aveux par des queſtions
„ captieuſes & révoltantes, par des
„ queſtions qu'on n'adreſſa jamais,
„ pas même aux plus grands ſcélérats
„ déjà convaincus de leurs crimes,
„ comme vous le faites à mon égard.
„ Je n'ai rien à vous répondre, M. de
„ Calonne ; peut-être ſerai-je aſſez
„ heureux pour faire pénétrer au pied
„ du trône mes juſtes plaintes contre
„ vos irrégularités, contre cette atro-
„ cité avec laquelle on me traite à
„ l'inſçu de mon Roi. Diſparoiſſez à
„ mes regards indignés, M. de Ca-
„ lonne, & comptez que je vous ferai
„ connoître un jour à toute la Fran-
„ ce. „ Que ce nom de Calonne, Milord, doit ſonner bien mal à vos oreilles ; qu'il mérite bien toute votre indignation. Vous avez raiſon de triompher, Milord ; je conviens avec vous, que les individus qui compoſent ce comité, devront être autant de ſangſues qui vont diſſiper bien vîte les mil-

Digitized by Google

lions que M. Necker a si péniblement accumulés dans les coffres du Roi. Vous apprendrez bientôt que les finances sont épuisées, qu'il est impossible de fournir aux dépenses de la marine, qui, incessamment, va languir, dépérir & retomber dans son ancien cahos. Dans peu, la nation Françoise va se trouver réduite aux derniers abois. Un peu de patience, Milord, & vos compatriotes vont recouvrer l'empire des mers.

Croyez-vous, Milord, que Joseph II soit insensible au déplacement de M. Necker; vous sçavez comme moi que, dans son voyage à Versailles, il exhortoit vivement la Reine sa sœur à faire le plus de dépense qu'elle pourroit, & à constituer la France dans tous les frais qu'elle pourroit imaginer. Il en a bien dû coûter à cette Princesse, dans ces derniers tems, de n'avoir pû dépenser à son gré; comptez qu'elle va se dédommager avec usure. Ah! Milord, si le Roi de Prusse venoit à payer le tribut à la nature,

dans ces entrefaites, que vous ser
bien au comble de vos vœux. V
n'ignorez pas le projet de l'Empere
concerté avec la Cour de St. Jam
pour démembrer la France; pr
qui doit avoir son effet à certaine é
que. Les cantons Suisses sont dans
grande fermentation; si une fois
y seme la division, occupés entr'e
ils laisseront tranquillement Joseph
diriger ses opérations; & je ne do
pas un instant qu'il ne recouvre tr
facilement l'Alsace & la Lorrain
s'il ne pénètre pas plus avant.
Prince est ambitieux, il aime les A
glois; ceux-ci se sont engagés à é
blir une compagnie de commerc
Ostende, ce qui ne contribuera
peu à vivifier la Flandre Autrichien
Tout est Anglois à la Cour de Vien
on y parle Anglois, on s'y appro
les modes Angloises; en un m
vous le sçavez, Milord, pour fi
l'attention de Joseph II, & capti
ses bonnes graces, il faut être A
glois, parler Anglois, être vêtu à l'A

gloiſe & ne trouver bon que ce qui vient de l'Angleterre ; comme auſſi, déteſter & abhorer tout ce qui a le moindre trait à la nation Françoiſe. Vous êtes bien content, bien ſatisfait, Milord, des grands ſuccès dont votre nation ſe flatte d'avance, & deſquels votre imagination aime tant à ſe repaître. Je veux vous laiſſer, Milord, ſavourer à longs traits le plaiſir que vous vous promettez, immanquablement, de cette maſſe des brillans ſuccès qui vont couronner la bravoure Angloiſe. Quoiqu'il puiſſe en arriver, je veux vous tenir parole; ne vous imaginez pas que j'aie perdu mon projet de vue ; non, Milord, mon plan eſt de vous étonner, de vous effrayer même. Adieu, Milord.

LETTRE VI.

QU'APPRENDS-je, Milord, & que viens-je de lire dans les papiers publics d'Amſterdam ! Demande, le

Digitized by Google

5 Février, d'une liſte de tous les négocians établis à Saint-Euſtache, en les diviſant par claſſes, ſuivant les différentes nations. Le 6, proclamation qu'on ait à donner un état de toutes les marchandiſes & de l'argenterie, ſous peine de confiſcation & baniſſement. Le 8, ordre à quiconque auroit des effets appartenant aux Américains de les remettre ſous peine de punition militaire; embarquement de pluſieurs négocians Américains & Anglois; priſe des clefs de leurs maiſons & magaſins; dès-lors, juſqu'au 13, pluſieurs proclamations, avec ordre aux Juifs de s'embarquer en laiſſant leurs femmes & leurs enfans; viſite faite de leurs malles & de leurs perſonnes; enlèvement de tout leur argent: on a vu même ouvrir la malle d'un vieillard, dans laquelle il y avoit 150 Portugaiſes cachées dans la doublure d'un habit de velours, qu'on a dechirée pour en ôter l'or; & cette atrocité, exécutée par un adjudant du commiſſaire général & un ſergent, ſous la

Digitized by Google

préſidence du Capitaine de l'*Invincible* : la plupart de ces malheureux tranſportés enſuite à Saint-Chriſtophe, & le reſte laiſſé à Saint-Euſtache, juſqu'à nouvel ordre ; diverſes perſonnes ont été fouillées au ſortir de leur maiſon, parce que leurs poches paroiſſoient volumineuſes ; ordre de payer à l'*encanteur* tout ce qu'on lui devoit en 24 heures, ſous peine de punition militaire, ſans pouvoir faire de compenſation par ceux qui avoient à recevoir dudit encanteur. Le 17, trois lieutenans de vaiſſeau envoyés chez MM. *Carrere* & *Candeau*, François, pour fouiller la terre aux environs de leurs maiſons, & tâcher de découvrir des eſpèces. Pendant la nuit du même jour & le lendemain, enlèvement de 800 nègres mis à bord de la diviſion de l'amiral Hood. Le 19, proclamation d'amener tous les chevaux ſellés & bridés, avec un domeſtique par cheval. Chaque officier, ſuivant ſon grade, a choiſi celui qui lui convenoit. Ils s'en ſont ſervis pour

Digitized by Google

leur amuſement juſqu'au ſoir ; les domeſtiques des propriétaires, obligés de les ramener chez leurs maîtres, pour être ſoignés & nourris dans les écuries, & reconduits le lendemain matin à la porte des mêmes officiers. Le 21, tous les Américains embarqués comme priſonniers ; défenſe, dans Saint-Euſtache, d'avoir du feu ou de la lumiere après le ſoleil couché. Le 22, ordre à tous les négocians d'apporter leurs livres de correſpondance, avec les lettres originales, & à tout étranger de produire un certificat du tems qu'il a été dans l'iſle. Défenſe à qui que ce ſoit de vendre ni marchandiſes, ni vivres, excepté du pain, ſans un ordre du général. Embarquement de toutes les denrées qui étoient ſur la baie & dans les magaſins ; de tous les cordages, toiles à voiles, & généralement de tous les articles propres pour les troupes de terre. On accorde un parlementaire aux François, mais à leurs frais, dans le moment, que, leur refuſant des

Digitized by Google

vivres, on les condamne ainſi à périr de faim. Suit la confiſcation générale de toutes les marchandiſes, déterminée dans un conſeil de guerre. Cela fait, on commence à démolir les maiſons, pour les embarquer, & les tranſporter à Sainte-Lucie & à la Barbade. A l'embarquement des François, leurs malles ſont ouvertes, viſitées avec beaucoup de rigueur, & cette viſite, faite avec tout le ſoin imaginable, eſt ſuivie, de la demande *s'ils avoient de l'argent.* Requête préſentée par MM. *Carrere* & *Candeau* à l'amiral Rodney, au nom des négocians François, d'être traités comme les habitans de la Grenade, qui ont été pris à diſcrétion. Réponſe de cet amiral, qu'il n'a pas le tems de lire la requête, &c. &c. Et telles ont été, juſqu'au départ, les opérations des commandans Britanniques en chef, dans une iſle qui s'eſt rendue ſans réſiſtance.

Que d'horreurs, Milord! & toutes ratifiées par la nation Angloiſe. Car

M.

Digitized by Google

M. Burck n'a-t-il pas fait la motion ſuivante ? *Qu'il ſoit mis ſous les yeux de la Chambre des copies de toutes les lettres, ordres, proclamations, &c. relatifs à la confiſcation de la propriété des habitans de Saint-Euſtache, & des inſtructions envoyées à ce ſujet par les miniſtres de Sa Majeſté.* La motion a été rejetée, Milord, par une majorité conſidérable ; cent ſoixante voix ont voté pour ſa rejection, contre quatre-vingt & ſix qui étoient en ſa faveur ; conſéquemment à quoi l'enquête n'a pu avoir lieu.

Ah ! Milord, tout mon ſang bouillonne & ſe ſoulève à la ſeule idée d'un ſpectacle pareil, fait pour couvrir à jamais la nation Angloiſe d'ignominie & d'horreur. Mon ame ſe révolte, mon cœur frémit, & ma bouche vomit les plus épouvantables impréca-tions contre tout ce qui tient à l'eſ-pece Angloiſe. Je ſens que je déteſte, que j'abhorre tout ce qui peut naître parmi vous ; je n'y vois plus qu'une affreuſe tourbe, compoſée de victimes

Digitized by Google

& de bourreaux ; & ſi elle ne doit pas être meilleure un jour, puiſſe-t-elle au plutôt, être détruite & anéantie ſous les coups redoublés de la juſtice divine, & de la vengeance implacable de toutes les autres nations Européennes conjurées.

Tremblez, Milord, tremblez pour votre nation ! Si une fois les jouiſſances du luxe parviennent enfin à pervertir entiérement les mœurs nationales ; ſi l'amour des plaiſirs amollit une fois le courage des chefs & des officiers dans les flottes & dans les armées ; ſi l'ivreſſe des ſuccès momentanés, ſi les vaines idées d'une fauſſe grandeur expoſent un jour la nation à des entrepriſes plus vaſtes que ſes forces; ſi elle venoit à ſe tromper dans le choix de ſes alliés ou de ſes ennemis ; ſi la nation Angloiſe perdoit ſes colonies par une ſuite de ſon imprudence, de ſon avarice, de ſa tyrannie, de ſa cruauté & de ſa barbarie ; ſi l'amour du patriotiſme ne s'exalte pas juſqu"à l'amour de l'hu-

Digitized by Google

manité ; je vous le prédis, Milord, la nation Angloise est sure d'être asservie, & de retomber dans le néant des choses & des hommes, d'où elle n'est sortie qu'à travers des torrens de sang, & par les calamités de deux siecles de troubles attisés par le fanatisme ; & le peuple Anglois ne sera plus que l'image de tant d'autres peuples qu'il mépriſe ; que dis-je ! souillé de tant de forfaits odieux, il sera cent fois plus mépriſable encore que ces hordes sauvages que nos histoires ont peut-être tant calomniées. Alors, Milord, & par une suite nécessaire de la justice immuable, l'ame avilie & dégradée des Anglois se verra plier d'elle-même sous le joug du plus affreux despotisme, qui levra seul, dans la plus grande des isles Britanniques, une tête altière au milieu de la ruine du commerce, des arts, des mœurs, de la raison & de la liberté. Rappelez-vous, Milord, les prédictions faites à votre nation l'année 1774, dans l'ouvrage intitulé *le Monarque accompli*;

Digitized by Google

ouvrage qui n'étoit pas ſans défauts, mais qui fut beaucoup plus ravalé & déprimé qu'il ne méritoit, par la légion de ces petits eſprits qui forme le plus grand nombre de la grande armée littéraire. L'Eſpion Anglois m'a fait connoître cet ouvrage, dans les détails duquel il eſt beaucoup entré, qu'il a analyſé en partie, & dont il a exalté les morceaux qui lui ont paru dignes d'éloges, pour impoſer ſilence à ſes détracteurs. Trouvant comme lui que cet ouvrage méritoit & gagnoit beaucoup à être médité, ſouffrez, Milord, que je mette ſous vos yeux les prédictions que j'y ai trouvées, annoncées à la nation Angloiſe, pluſieurs années avant que les Inſurgens euſſent arboré l'étendart de la liberté. L'auteur s'adreſſe à l'Empereur.

« Il eſt une obſervation qui fixe ici » toute l'attention de Votre Majeſté » Impériale ; c'eſt que vous prévoyez » d'une maniere ſure & poſitive la » chûte du commerce de l'Angleterre,

» la perte de ſes vaiſſeaux, la ruine
» totale de cette iſle avec toute ſa
» gloire : vos regards pénétrans dé-
» couvrent d'une maniere diſtincte les
» fers qu'on fabrique pour enchaîner
» ces fiers Inſulaires, le deſpotiſme
» eſt ſur le point d'y courber toutes
» ces têtes fieres & ſuperbes ; dès
» que vous avez vu les Anglois viſer
» à devenir conquérans au-delà des
» mers, vous avez prédit leur eſcla-
» vage ; & votre prédiction, ſur le
» point de s'accomplir, commence
» à réveiller quelques eſprits. »

Et, dans un autre endroit, voici ce qui a fixé encore l'attention de l'Eſpion Anglois.

« Envain voudroit-on alléguer
» pour raiſon, qu'en Angleterte la
» dette publique & les impôts ſont
» immenſes, ſi on les compare à la
» reproduction. Auſſi tout y eſt fort
» cher, mais les charmes de la liberté
» ont apparemment ſervi juſqu'à pré-
» ſent de dédommagement. Cepen-
» dant, comme l'Amérique angloiſe

Digitized by Google

» offre la même liberté ; ſi des cir-
» conſtances extraordinaires occaſion-
» noient en Angleterre de nouveaux
» beſoins publics conſidérables, elle
» ne pourroit peut-être pas y pour-
» voir par de nouveaux impôts, ſans
» occaſionner une émigration, &
» ſans contrarier ſes établiſſemens
» d'induſtrie. Alors les créanciers ſe-
» ront juſtement allarmés ».

Je vous ai prévenu, Milord, dès ma premiere lettre, qu'elle avoit pour but de diſpoſer votre eſprit à des vérités allarmantes pour votre nation; je vous abandonne le ſoin de les méditer à loiſir.

Je vous prie de me faire paſſer le réſultat de vos méditations; je ſçais qu'elles ſont toujours profondes. Impatient d'en avoir connoiſſance, c'eſt dans l'eſpoir flatteur de les recevoir bientôt que je ſuſpens ici les miennes. Je ſuis toujours, Milord, &c.

Digitized by Google

LETTRE VII.

Vous m'avez laiſſé bien long-tems ſans réponſe, Milord; vous m'avez fait languir; je me faiſois des reproches de ma franchiſe; je craignois de vous avoir allarmé ſur le ſort de votre nation, mais vous me raſſurez; je ſoupçonne cependant que vous cherchez à m'éluder; comptez, Milord, que vous ne m'échapperez pas, je vous le promets : vous n'avez pu, dites-vous, vous procurer *le Monarque accompli*, tant il eſt devenu rare; vous deſirez que je vous tranſcrive le morceau oratoire ſi fort exalté par l'Eſpion Anglois, qui a mérité à cet ouvrage les honneurs de la brûlure. Voici cette apoſtrophe ſublime, pour me ſervir des termes mêmes de l'Eſpion.

" O peuples! qui êtes ſi patiens „ dans vos maux, que n'avez-vous le „ courage de mourir avec gloire &

Digitized by Google

„ avec généroſité ! Il eſt des tems ;
„ des circonſtances où le lâche ſeul
„ dit : *il faut obéir & haïr.* Quand le
„ mal eſt ſans remède, & parvenu à ſon
„ dernier période, il faut, ou égorger
„ les monſtres qui dévorent la ſubſ-
„ tance du pauvre peuple, ou, ſi la for-
„ tune ne vient à tromper votre valeur,
„ il faut ſi bien faire qu'on ne meure pas
„ ſans vengeance, combattre en dé-
„ ſeſpérés, & ne céder la victoire aux
„ auteurs de ſes maux, qu'au prix de
„ leur ſang ou de leurs larmes.

„ Peuples malheureux ! pour qui
„ l'on forge des fers d'une trempe ſi
„ ſingulière, ſçachez au beſoin exter-
„ miner vos tyrans ; que ce ſoit-là dé-
„ ſormais votre deviſe. Les Rois trem-
„ bleront devant vous, & vous ne
„ tremblerez devant perſonne. Il eſt
„ une époque qui devient néceſſaire
„ dans certains gouvernemens ; épo-
„ que terrible, ſanglante, mais le ſi-
„ gnal de la liberté dont je veux par-
„ ler : c'eſt-là que s'élèvent les grands
„ hommes ; les uns attaquent, & les

Digitized by Google

„ autres défendent la liberté, qui,
„ seule, peut former des citoyens gé-
„ néreux. Réduit à être témoin des
„ maux qui affligent sa patrie, il faut,
„ ou, à l'exemple de Nerva, termi-
„ ner le cours de ses jours, en maudis-
„ sant les auteurs de tant de calami-
„ tés, ou prendre exemple sur ce ver-
„ tueux Chinois, qui, justement ir-
„ rité des vexations des Grands, se
„ présente à l'Empereur & lui porte
„ ses plaintes: „ *Je viens*, dit-il, *m'of-
frir au supplice*; *auquel de pareilles re-
présentations ont fait traîner six cens
de mes concitoyens, & je t'avertis de
te préparer à de nouvelles exécutions,
la Chine possède encore dix-huit mille
compatriotes, qui, pour la même
cause, viendront successivement te re-
demander le même salaire.* „ A ces
„ mots l'Empereur se tait; étonné
„ de sa fermeté, il lui accorde la ré-
„ compense la plus flatteuse pour un
„ homme vertueux, la punition des
„ coupables, & la suppression des
„ impôts. Voilà de quelle maniere se

Digitized by Google

„ manifeſte le bien public. Grands de
„ la terre ! s'il en eſt parmi vous,
„ dans ce ſiecle où nous vivons, qui
„ n'aient des yeux que pour ne point
„ voir, & des oreilles pour ne pas
„ entendre ; s'il eſt vrai que vous
„ ayez un cœur de bronze, & que
„ vous vous croyez faits pour inſul-
„ ter à l'humanité, & l'avilir ; appre-
„ nez qu'un Roi n'eſt puiſſant qu'à la
„ tête d'une nation généreuſe & con-
„ tente. La nation une fois avilie, le
„ trône s'affaiſſe ; tôt ou tard éclate
„ une guerre civile, qui déploye les
„ talens les plus cachés, & crée les
„ reſſources les plus inattendues : on
„ voit des hommes extraordinaires,
„ dignes de commander à des hom-
„ mes ; c'eſt un remede affreux, il
„ eſt vrai, mais après la ſtupeur de
„ l'Etat, après l'engourdiſſement des
„ âmes, il eſt indiſpenſable. La li-
„ berté ſeule enfante des miracles,
„ elle triomphe de la nature ; elle fait
„ croître des moiſſons ſur la cime des
„ rochers arides ; elle donne un air

Digitized by Google

„ riant aux régions les plus triſtes ;
„ elle éclaire des pâtres ,.& les rend
„ plus pénétrans que les ſuperbes eſ-
„ claves des cours. Il faut opter , ou
„ d'être heureux , ou d'être miſéra-
„ ble ; déteſter l'eſclavage , abhorrer
„ la tyrannie , armer ſon bras : point
„ de milieu ; mourir avec gloire , ou
„ vivre malheureux & deshonoré „.

Faites-moi la grace , Milord , de me marquer ſans fard ce que vous penſez de cette période. En attendant votre déciſion , je ſuis , &c.

LETTRE VIII.

Vos couriers ſont plus fréquents qu'à l'ordinaire , Milord ; je m'en réjouis, & je ſens que je reçois toujours vos miſſives avec un nouveau plaiſir : que j'y reconnois bien cette plume fine & délicate, qui prodigue les éloges avec un art inimitable. Mais ces éloges, que mon ambition dit ſi haut qu'elle voudroit mériter , ne doivent-

Digitized by Google

ils pas faire bien rougir ma modeſtie?

Vous voulez, dites-vous, Milord, faire paſſer dans la langue angloiſe, l'apoſtrophe que j'ai tranſcrite du livre dont je vous avois parlé, & que j'ai pris la liberté de vous faire parvenir; mais vous déſeſpérez, ajoutez-vous, de rendre dans votre langue ce morceau de piece oratoire avec l'énergie qu'il renferme dans l'idiome françois. Cette idée de votre part me rappelle, Milord, ce qu'à dit M. de Voltaire à cette occaſion, *qu'il en eſt des traductions comme des revers de tapiſſerie*, où l'on n'apperçoit plus que de groſſiers délinéamens. Mais vous ſavez mieux traduire que cela, Milord, ſûrement. Notre commerce épiſtolaire me fait bien regretter de ne pas ſavoir votre langue, & me fait bien ſentir tout l'avantage que vous avez ſur moi, puiſque vous parlez & écrivez le françois avec tant de pureté, d'élégance & de facilité que ſi vous étiez né ſur les bords de la Loire; & moi, je ne ſais pas un mot d'anglois,

Digitized by Google

qui eſt votre langue maternelle. Je vous félicite, Milord, du plaiſir d'avoir entre les mains l'Eſpion anglois, & je ne ſuis pas étonné que vous le dévoriez. Continuez, Milord; plus vous avancerez dans votre lecture, & plus vous ſerez enchanté d'apprendre & de recueillir tant d'anecdotes ſi intéreſſantes pour un philoſophe, un politique & un homme avide de nouveautés, & plus vous aurez d'eſtime pour l'auteur dont je regrette infiniment d'ignorer le nom. Il ſeroit bien à ſouhaiter qu'il eût continué d'écrire. Vous me dites, Milord, qu'on n'a pas le talent d'intéreſſer le public par des productions de cette nature & de ce goût-là dans votre patrie. Vous regrettez, dites-vous; que vos Littérateurs n'ayent point cette fineſſe d'expreſſion, & cette délicateſſe précieuſe, qui caractériſent les Ecrivains françois; c'eſt peut-être, Milord, la premiere fois qu'un Anglois aura rendu juſtice aux François. Pardon, Milord; on m'appelle; je ſuis obligé de

Digitized by Google

vous quitter brusquement, mais vous ne cesserez pas d'être présent à mon esprit. Je suis.

LETTRE IX.

QUELLE singularité, Milord! après avoir cherché si long-tems le *Monarque accompli*, vous m'apprenez que vous l'avez trouvé, dans un jour de chasse, chez un vieux Curé Fribourgeois, qui vous a reçu comme un ange. Il ignoroit donc, sans doute, que vous étiez Anglois; que vous aviez le malheur de croire que Dieu n'est ni du pain ni du vin, & que ces mystères sont.... mais j'oublie que ce n'est pas sur la Théologie que roule notre correspondance.

Le bon Curé vous a donc fait remarquer un passage qui l'a si fort scandalisé, & qui vous a d'autant plus frappé que l'espion Anglois ne l'a pas rapporté. En effet, il est remarquable, car je ne doute pas que ce ne soit le

Digitized by Google

paragraphe que voici : " l'Italie entiere vous tend les bras, on vient „ d'y briſer le taliſman de l'imbécillité ; un pontife philoſophe travaille „ à y renverſer l'idole de la ſuperſtition ; il s'occupe des moyens d'y „ éteindre le feu qu'avoient allumé, „ pendant un ſi long eſpace de tems, „ l'enthouſiaſme & le fanatiſme ; d'un „ ſouffle il vient de diſſiper, comme „ la pouſſiere, une ſociété ennemie „ de toutes celles qui ne travailloient „ pas pour ſon intérêt ſecret. Un petit „ nombre de ſages ramaſſent, dans „ ces contrées ſi favoriſés du ciel, les „ triſtes débris du trône des Céſars „ vos prédéceſſeurs, pour y faire aſſoir ; volez à Rome, montez au „ Capitole, le triomphe vous eſt aſſuré; „ daignez vouloir, & l'Empire romain va renaître de ſes ruines, plus „ floriſſant qu'il ne fut jamais „. C'eſt donc la le morceau qui a tant outré le bon Curé du village ; il ne peut pas ſe réſoudre à pardonner à l'auteur du *Monarque accompli* l'idée de déplacer

Digitized by Google

le St. Pere. Vous ne ſauriez vous imaginer, Milord, combien la pétulance & la fureur du bon Prêtre m'ont amuſé. Ah ! s'il tenoit ce malheureux Auteur, comme il lui feroit payer cher une aſſertion ſi hardie ! Vous me demandez, Milord, ſi ce n'eſt point moi qui ſuis l'auteur de l'eſprit de Clément XIV ; vous ſavez, Milord, que je ne fis jamais d'outrage à la vérité ; vous m'avez deviné ; je ſuis charmé que cet ouvrage ait mérité vos éloges, malgré que l'auteur ait été condamné aux anathêmes de Rome & de ſon Clergé intolérant.

Vous avez raiſon, Milord, je dois convenir avec vous que l'eſpion Anglois eſt un ouvrage unique dans ſon genre. Ce livre eſt charmant ; il peint avec tout l'art imaginable les ridicules & les travers des François, en même tems qu'il prend à tâche de vanger le mérite outragé & perſécuté avec tant d'acharnement.

Je ſuis, Milord, &c.

Digitized by Google

LETTRE X.

Ah ! ne le croyez point, Milord ; il eſt faux que je ſois entiché des maximes d'une philoſophie mécontente & jalouſe, qui, ſous prétexte de ramener la juſtice ou le regne d'Aſtrée ſur la terre, voudroit confondre tous les rangs, pour introduire dans les ſociétés civiliſées une égalité chimérique, qui ne ſubſiſta pas même dans les hordes les plus ſauvages. Il y avoit ſûrement un peu d'humeur dans les réflexions que vous venez de me faire paſſer ; d'ailleurs nos principes ſont les mêmes, il ne s'agit plus que de nous entendre. Non, Milord, je n'ai point cherché à déprimer la nobleſſe. Je ſçais très-bien que dans la néceſſité cruelle qui met ſi fréquemment les nations en armes, l'on ne doit pas anéantir l'eſprit militaire, ni arracher à la valeur la conſidération qui lui eſt due. Je n'ai prétendu autre choſe que

Digitized by Google

rappeler la nobleſſe à ſa véritable origine & à ſon inſtitution naturelle. Je ſuis bien perſuadé que la juſtice, toujours unie aux intérêts de l'état, ne peut pas ſe propoſer d'introduire dans les nations une égalité démocratique, qui dégénéreroit bientôt en confuſion. Je ſais que les empires ont beſoin de défenſeurs animés par l'honneur, de défenſeurs à qui l'éducation ait inſpiré des ſentimens élevés ; je conviens qu'ils doivent être récompenſés par des diſtinctions honorables, par la conſidération publique ; en un mot, par des récompenſes méritées ; mais convenez auſſi, Milord, que la juſtice ne peut pas approuver que la nobleſſe, elle-même, lorſqu'elle vit dans l'oiſiveté, jouiſſe de priviléges onéreux pour le reſte des citoyens, & ne ſupporte rien des fardeaux, qui ſont ainſi cruellement repouſſés ſur la partie la plus foible & la plus laborieuſe des nations. Le noble qui, par état, eſt le défenſeur de ſon pays ; le grand, qui donne ſes conſeils aux

Digitized by Google

Souverains ; le Magiſtrat, qui conſacre ſes veilles au maintien de la juſtice & du bon ordre, ſont des citoyens juſtement diſtingués des autres, & qui ne doivent pas être confondus avec le citoyen obſcur qui ne rend pas les mêmes ſervices à la patrie. Convenez encore, Milord, que l'équité naturelle, dont les loix ſont plus ſaintes que les folles conventions des hommes, met au néant des priviléges accordés par l'injuſtice, ſoutenus par la violence & confirmés par les ſiecles. Le pacte ſocial exige que nulle claſſe de citoyens ne s'arroge le droit de tourmenter les autres ; il met le foible ſous la ſauvegarde du puiſſant ; le cultivateur ſous la protection de ſon Seigneur : le château du noble doit être de même que ſon cœur l'aſyle de ſes payſans opprimés. Une nobleſſe vertueuſe, citoyenne, éclairée, doit être la protectrice comme le modele des peuples ; ſes membres, bien unis, ſont de droit les repréſentans des nations ; voilà pourquoi ils devroient être un rem-

Digitized by Google

part que la tyrannie ne pourroit jamais renverſer. Je ne crains pas d'être démenti là-deſſus par la nobleſſe angloiſe : mais n'a-t-elle aucun reproche à ſe faire relativement à cet objet ? Convenez donc, Milord, que des nobles, oppreſſeurs, ſans lumieres & ſans mœurs, après avoir accablé leurs propres ſujets, finiſſent par être accablés eux-mêmes à leur tour ; n'avez-vous point à redouter cela dans votre iſle ? N'eſt-il pas vrai, Milord, que le rang doit annoncer une ſupériorité de vertus, de talens & d'expériences, à laquelle ſont dûs le reſpect & la conſidération ? N'eſt-il pas vrai que les grandes places annoncent la puiſſance, la capacité, la volonté de faire le bien, une autorité légitime à laquelle, pour leur propre intérêt, les hommes ſont obligés de ſe ſoumettre : par conſéquent les nobles, les guerriers, les grands, les hommes élevés en dignité, ne doivent ſe diſtinguer que par des vertus & par les connoiſſances qui conviennent à leur état ; par

Digitized by Google

conſéquent il leur eſt défendu de ſe dégrader par une conduite ſervile, ou par des vices capables de les confondre avec de vils eſclaves, ou avec la plus baſſe populace. Nobleſſe, Milord, eſt un mot fait pour annoncer le courage, la grandeur d'ame, une volonté ferme & conſtante de maintenir les droits de la ſociété. En conſéquence, la nobleſſe, le rang & la grandeur ſont des mots vuides de ſens, dès qu'ils ne procurent aucun avantage au public; ils ne méritent même que le mépris & l'indignation quand les nobles ne font que du mal: ne ſeroit-il donc pas de la derniere injuſtiſtice d'exiger pour les dignités, la naiſſance ou les places, des ſentimens qui ne ſont dûs qu'aux qualités perſonnelles que ces mots peignent à notre imagination. Je ne crains pas d'être contredit par un noble du premier vol, comme vous, Milord, qui êtes un modèle accompli de toutes les qualités qui doivent caractériſer la vraie nobleſſe; mais en vous rendant

Digitized by Google

juſtice, Milord, je me garderai bien d'en dire autant de tant d'autres nobles Anglois. Je ſuis avec autant de déférence que de ſincérité, &c.

LETTRE XI.

Je ſuis charmé, Milord, que vous ayez goûté mes réflexions; je rends hommage comme vous au *Monarque accompli*, c'eſt un ouvrage profond de politique & de morale; c'eſt un véritable code de l'humanité. Telle eſt auſſi la juſtice qu'on lui rend aſſez univerſellement. Vous me preſſez bien vivement, Milord, pour que je vous faſſe paſſer les réflexions que je vous ai promiſe ſur les vices du gouvernement Britannique. Ce n'eſt pas un petit ouvrage, Milord; d'autant plus que je m'attends à eſſuyer bien des objections & des contradictions de votre part. Je me flatte néanmoins de réuſſir à vous deſſiller les yeux, & vous arracher même l'aveu que vous

Digitized by Google

vous rangez de mon avis ; c'eſt dans cette douce confiance que je ſuis, Milord.

LETTRE XII.

POUR me conformer à vos deſirs, Milord, je me hâte de vous ſatisfaire, & j'entre en matiere ſans autre prélude que la priere de vouloir bien me ſuivre avec un peu de patience & de bonté. Pour cet effet, permettez que je remonte à l'origine de votre gouvernement. N'eſt-il pas vrai, Milord, que Guillaume, Duc de Normandie, ne pouvant s'aſſurer de la fidélité des Seigneurs Normands qui l'avoient aidé à faire la conquête de l'Angleterre, qu'en les enrichiſſant des dépouilles des vaincus, leur donna de grandes terres ; mais auſſi, que, portant dans ſon nouveau Royaume les loix & le gouvernement auxquels les Seigneurs de ſon Duché étoient accoutumées, il fut trop jaloux de ſon

Digitized by Google

pouvoir pour ne pas établir une subordination plus exacte que celle qui étoit observée auparavant en Angleterre comme en France. Vous n'ignorez pas, Milord, que les principales causes de la foiblesse des successeurs de Hugues Capet, provenoient uniquement de ce que leur autorité ne s'exerçoit que sur des vassaux immédiats, que peu de fiefs relevoient directement de la couronne, & que ces Souverains n'avoient de relation précise qu'avec un petit nombre de Seigneurs; vous vous rappellerez, en conséquence, Milord, que ces vassaux des Rois de France avoient pour la plûpart des forces trop considérables pour qu'ils pussent être forcés à s'acquitter exactement des devoirs auxquels les obligeoient leur foi & leur hommage; & ce fut pour éviter des inconvéniens si grands & si importans, que Guillaume jugea à propos de partager sa conquête, en la divisant en un très-grand nombre de baronnies, qui releverent toutes de lui. Ce fut ainsi

ainſi que tous les Seigneurs de l'Angleterre devinrent ſes vaſſaux immédiats, & que tous le reconnurent pour leur Suzerain direct ; & c'eſt par ce moyen, bien digne de remarque de votre part, Milord, qu'aucun d'eux en particulier ne ſe trouva point aſſez puiſſant pour oſer meſurer ſes forces avec les ſiennes. A cette ſage précaution, Guillaume ajouta celle encore d'inſcrire, dans les Chartes d'inveſtiture qu'il leur en fit délivrer, les conditions auxquelles il conféroit ces fiefs, & s'y réſerva particuliérement quelques droits de Juſtice & d'inſpection. Quoique cette précaution fut naturellement une amplification de frein à leur égard, il n'étoit cependant pas aſſez fort, aſſez puiſſant pour reprimer entiérement l'indocilité des Seigneurs vaſſaux ; ils pouvoient encore ſe révolter ſans doute ; mais du moins ne pouvoient-ils pas aſpirer à la même indépendance qu'affectoient les Seigneurs trop puiſſans qui relevoient du Roi de France. C'eſt

Digitized by Google

pour cela que les Barons d'Angleterre, faisant des remontrances à Henri III, sur ce qu'il révoquoit les deux célèbres Chartes que *Jean-Sans-Terre*, son pere, avoit données à la nation, & que lui-même avoit juré d'observer, l'Evêque de Wincheſter, Miniſtre de ce Prince, leur répondit; „ que les Pairs d'Angleterre portoient „ leurs prétentions bien haut, & s'en „ faiſoient beaucoup accroire, s'ils „ vouloient ſe mettre ſur la même „ ligne que les Pairs de France; mais „ qu'il y avoit une extrême différence „ entre les uns & les autres „.

Les choſes ont bien changé dès-lors, Milord, de l'aveu même d'un écrivain Anglois, puiſque c'eſt aux Pairs de France, qu'on peut véritablement dire aujourd'hui qu'ils s'en font beaucoup accroire, s'ils prétendoient comparer leur autorité à celle des Pairs d'Angleterre.

Seconde Section.

Vous ſçavez, Milord, que les Sei-

Digitized by Google

gneurs Normands favoriſerent toutes les vexations du nouveau Roi, d'abord pour le mettre en état de faire de plus grandes largeſſes, mais principalement pour s'autoriſer eux-mêmes de ſon exemple à vexer les habitans de leurs terres; mais, Milord, une expérience journaliere nous prouve que tout prend fin, qu'il y a un terme à tout; dès qu'il ne reſta plus rien à piller, on ſentit la néceſſité de recourir aux loix, & d'établir un certain ordre pour affermir des fortunes élevées par des rapines. Qu'en arriva-t-il, Milord, c'eſt que l'avarice qui avoit uni les vainqueurs, les diviſa bientôt tous. Les Princes étoient perſuadés qu'ils avoient trop donné, & que leurs conceſſions avoient été exceſſives: les vaſſaux, au contraire, ſe croyoient lezés, & trouvoient n'avoir pas à beaucoup près aſſez reçu. Il en réſulta un mécontentement qui n'étoit pas moins grand chez les vaſſaux, qu'il pouvoit l'être chez le Prince, & comme les ſucceſſeurs de

Digitized by Google

Guillaume ne tarderent pas long-tems à déployer le desir d'abuser de leurs forces, & qu'ils agirent même avec une hauteur dont la fierté des Seigneurs de fiefs dût beaucoup souffrir, ils devinrent bientôt suspects à la nation ; mais comme les Barons étoient trop foibles, chacun en son particulier, pour résister à l'autorité royale, il leur étoit naturel de se réunir & de faire corps ; c'est aussi ce qu'ils firent ; &, par un contraste assez singulier, dans le tems même que les Rois de France combattoient successivement contre différens Seigneurs, & les mettoient aux prises les uns avec les autres, dans l'espérance de les abattre les uns après les autres, en profitant de leurs divisions ; il arrivoit, au contraire, qu'en Angleterre les Rois ne pouvoient tirer aucun avantage de la politique par laquelle Guillaume avoit voulu se rendre puissant, en ne formant que des fiefs peu considérables. Il est même vraisemblable, que, pendant le tems que durerent toutes ces

Digitized by Google

diviſions, les naturels du pays favoriſerent le parti des Barons, & lui donnerent même des ſecours ; ſans quoi, s'ils ne l'avoient pas fait, pourquoi trouveroit-on dans les diverſes Chartes que les Seigneurs firent ſigner à Jean-Sans-Terre, des articles qui établiſſent les priviléges de Londres & de pluſieurs autres villes, en tempérant même l'empire des Barons ſur leurs ſujets ; car, dans ces tems d'uſurpations, les mœurs & les principes des Grands ne les portoient pas plus qu'aujourd'hui à diminuer leurs droits par généroſité ; c'eſt ce que vous n'ignorez pas, Milord.

Troiſieme Section.

Les droits du Roi & des Barons étoient, comme vous ſavez, Milord, fixés & déterminés dans la grande *charte* & dans la *charte des forêts*, de même que les immunités de la nation. Mais, par une ſuite naturelle de la coutume vicieuſe de ce ſiecle d'igno-

Digitized by Google

rance & de barbarie, plus on avoit de raiſons de ne pas compter ſur les loix & ſur les traitées, & moins on prenoit de précautions & de meſures, pour en aſſurer l'exécution. Conſéquemment à cela, tandis que les ſucceſſeurs de Jean-ſans-terre ne s'occupoient que du ſoin de violer les deux chartes que la néceſſité lui avoit arrachées ; la nation toujours inquiette ne ceſſa jamais de ſe plaindre & de demander par ſes menaces la réparation des torts qu'on lui avoit faits. Une choſe, Milord, qui mérite d'être particuliérement obſervée, & que comme moi vous voudrez bien, s'il vous plaît, ne pas perdre un inſtant de vue ; c'eſt que l'hiſtoire de l'Angleterre nous préſente par tout, que le germe & l'ame de tous les grands évènemens qu'on y voit, proviennent preſque abſolument tous de cette oppoſition d'intérêt. Vous voudrez bien me diſpenſer, Milord, d'entrer à ce ſujet dans de plus grands détails, convaincu comme je le ſuis que ces détails vous

Digitized by Google

ſont beaucoup plus familiers & mieux connus qu'à moi. Je me contenterai donc de vous faire remarquer à cet égard, que ce ne fut pendant longtems qu'un flux & reflux de guerres, faites ſans habileté, & de traités conclus & ſignés ſans bonne foi, qu'on ne pouvoit appeler alors, comme aujourd'hui, que des menſonges politiques. Il réſulte donc néceſſairement de ce conflict perpétuel, que la nation toujours agitée, parce qu'elle ne fut jamais contente de ſon gouvernement, en chercha toujours un meilleur ſans ſavoir où le trouver; & je ne vois pas que l'Angleterre ait retiré d'autre avantage de ſes premiers troubles, que celui d'avoir conçu pour la grande charte ce reſpect, qui, loin de diminuer, s'eſt conſervé d'âge en âge, ſans que les plus longues diſtractions & les plus grandes erreurs politiques ayent pu éteindre, pas même altérer, ce ſentiment précieux, ſi je puis m'exprimer ainſi, puiſque c'eſt toujours cette grande charte qui a ſervi

Digitized by Google

dès-lors, & qui ſert encore de bouſſole à la naton, qui, véritablement, lui doit le gouvernement dont elle jouit encore aujourd'hui.

Je ne puis cependant vous diſſimuler, Milord, que, quoique la nation Angloiſe ait de fortes raiſons pour ſe tenir colée avec tant d'attachement à cette grande charte, je ſuis cependant bien éloigné de la regarder comme le modèle & le chef-d'œuvre de la politique. Je rends juſtice aux Anglois; ils ſe ſont toujours réunis pour défendre courageuſement leur liberté, quand ils l'ont vûe dans quelque danger; ils ne ſe ſont même jamais laſſés de combattre pour l'aſſurer: mais il ſemble qu'ils auroient dû s'inſtruire par leurs ſuccès comme par leurs diſgraces.

Je conviens, à la vérité, qu'ils n'étoient pas loin d'en recueillir le fruit, lorſqu'ils s'occupèrent du ſoin de donner une forme réguliere à leur gouvernement; mais, malheureuſement, les prétentions oppoſées des maiſons de Lancaſtre & d'Yorck faiſant ou-

blier les queſtions de la prérogative Royale, il arriva qu'on ne s'occupa plus que des droits particuliers de quelques princes, qui s'emparoient du trône les armes à la main. L'eſprit patriotique fit alors place à l'eſprit de parti. Les deux factions eurent pour leurs chefs une complaiſance dangereuſe, en leur permettant tout pour les faire triompher de leurs ennemis, ou pour les affermir ſur le trône.

Les Rois en profiterent pour franchir les bornes preſcrites à leur autorité, ils s'arrogèrent de nouvelles prérogatives ; c'eſt ainſi qu'inſenſiblement, & ſans même s'en appercevoir, les Anglois ſe diſpoſoient en quelque ſorte à ſupporter le deſpotiſme de Henri VIII : remarquez bien, Milord, que ſous le regne de ce prince, il y avoit bien une charte, il y avoit bien un parlement : il ſemble donc que les volontés du Monarque devoient être ſoumiſes à la reviſion des deux chambres aſſemblées avec appareil, & ſans la ratification

desquelles aucun règlement ne pouvoit avoir force de loi. Cependant, Milord, y a-t-il un seul peuple dont l'histoire présente une suite de bassesses, de cruautés, de tyrannies & d'atrocités plus effrayantes & plus épouvantables que la vôtre à cette époque.

Quatrieme Section.

Je sais, Milord, que les grandes affaires de l'Europe auxquelles l'Angleterre prit part, l'empêcherent de s'occuper alors des affaires domestiques. Cela joint aux querelles de Religion, occasionnées par la nouvelle doctrine de Luther, forma une révolution dont il résulta deux partis, pour le moins autant animés l'un contre l'autre que l'avoient été la *Rose blanche* & la *Rose rouge*; partis, qui furent tous les deux également disposés à sacrifier la cause publique à leurs intérêts particuliers, si nous devons en croire Rapin Thoiras, dont vous voudrez bien, Milord, que je mette sous vos yeux ce qu'il dit à cette occasion.

Digitized by Google

„ Comme Henri VIII tenoit „ une eſpèce de milieu entre les no- „ vateurs & ceux qui étoient attachés „ à l'ancienne doctrine, perſonne ne „ pouvoit ſe perſuader qu'il put de- „ meurer long-tems dans cette ſitua- „ tion ; ceux qui ſouhaitoient la ré- „ formation, craignoient ne pou- „ voir mieux faire que de lui com- „ plaire en toutes choſes, afin de „ pouvoir le porter par dégrés à la „ pouſſer plus avant ; tout de même „ les partiſans de l'ancienne religion, „ voyant de tels commencemens, „ craignoient qu'il n'allât plus loin, & „ que leur réſiſtance ne lui fît plutôt „ achever ſon ouvrage. Ainſi, chacun „ des deux partis s'efforçant de le „ mettre dans ſes intérêts, il en ré- „ ſultoit pour lui une autorité, dont „ aucun de ſes prédéceſſeurs n'avoit „ joui, & qu'il n'auroit pu uſurper „ dans d'autres circonſtances ſans „ courir riſque de ſe perdre „.

On ne peut diſconvenir que ce fu- rent les mêmes cauſes qui favoriſerent

Digitized by Google

les entrepriſes d'Edouard & de la Reine Marie, qui, en défendant avec chaleur la religion qu'ils profeſſoient, étoient bien ſûrs d'avoir pour eux un parti conſidérable qui les protégeoit, & leur permettoit de faire de nouvelles entrepriſes, ſouvent même contraires aux loix. Les anciennes mœurs ne ſubſiſtoient plus, & les ſoins de la liberté & du gouvernement étoient d'autant plus négligés, que les Anglois commençoient à s'occuper ſérieuſement du commerce & des établiſſemens qu'ils formoient dans le nouveau monde. On crut enfin reſpirer après les regnes trop durs qu'on avoit éprouvés, & contre leſquels on s'étoit contenté de murmumurer; on ſe crut même trop heureux d'obéir à Eliſabeth, princeſſe auſſi jalouſe de ſon autorité qu'aucun tyran, mais aſſez éclairée, pour ſçavoir que la puiſſance ſe perd elle-même, ſi elle ne s'établit pas avec les plus grands ménagemens. En effet, ce furent la prudence & le courage d'Eliſabeth qui la firent reſpec-

Digitized by Google

ter : les Anglois étoient sans doute bien loin de prévoir alors, que cette princesse s'arrogeoit certaines prérogatives dont ses successeurs abuseroient immanquablement ; ou si, du moins, ils le prévirent, ils crurent sans doute que ces prérogatives étoient nécessaires pour l'affermissement de la tranquillité publique, dans un tems ou l'Angleterre étoit en proie au fanatisme de quelques citoyens, qui ne respiroient que le trouble, & qu'elle avoit affaire au dehors à des ennemis très-puissans. La nation Angloise, jusqu'au regne de Henri VIII, n'avoit combattu que pour le choix de ses tyrans. Il est vrai, & j'en conviens franchement, qu'en même-tems qu'elle en faisoit choix, elle se préparoit a les combattre un jour, à les punir, ou à les chasser. Je rends justice, Milord, à votre nation ; elle a connu la première l'injustice & le néant du pouvoir ecclésiastique, les limites de l'autorité royale, & les abus du gouvernement féodal. Si les Rois

Digitized by Google

d'Angleterre ſe ſont crus long-tems abſolus, c'eſt parce que tous ceux de l'Europe l'étoient. Jacques I, prince foible, & qui craignoit par conſéquent de voir échapper ſon autorité de ſes mains, attachoit un pouvoir ſans limites à la monarchie, de la meilleure foi du monde. Il avoit puiſé dans la lecture de quelques théologiens, cette héréſie politique dont il faiſoit ſes délices, *qu'il ne tenoit ſon autorité que de Dieu;* il s'en croyoit le vicaire, bien perſuadé qu'on ne pouvoit mettre des bornes à ſa puiſſance ſans commettre un ſacrilege. Votre Roi d'aujourd'hui, Milord, n'auroit-il point peut-être la même façon de penſer ? C'eſt le reproche qu'une partie de l'oppoſition lui a fait plus d'une fois publiquement ; & ce pourroit bien ne pas être tout-à-fait ſans fondement.

Souffrez, Milord, que je mette à cette occaſion ſous vos yeux un trait particulier du *Monarque accompli*....

„ La ſouveraineté, y eſt-il dit, réſide

„ originairement dans le peuple, & „ dans chaque particulier par rapport à „ soi-même; c'est donc le transport & „ la réunion de tous les droits particu- „ liers dans la personne du souverain, „ qui le constitue tel, & qui produit vé- „ ritablement la souveraineté. Il n'est „ donc pas vrai qu'un gouvernement, „ qui réside tout entier dans la main „ d'un seul, ne peut avoir pour loi „ fondamentale que la volonté d'un „ seul..... Il est faux que Dieu soit „ la cause immédiate de la souverai- „ neté: ce sentiment n'a de fonde- „ ment que dans l'adulation & dans „ la flatterie, par laquelle, pour ren- „ dre l'autorité des souverains plus „ absolue, on a voulu la rendre entiè- „ rement indépendante de toute con- „ vention humaine; d'où il résulte „ que tout Monarque qui prétend ne „ devoir rendre compte de sa con- „ duite qu'à Dieu seul, vomit un blas- „ phême qui outrage Dieu & les hom- „ mes, & dégagé sur le champ ses su- „ jets du serment de fidélité, ou qui,

Digitized by Google

„ plutôt, les armes contre lui ; parce „ que, dans ce moment, il ravit tou- „ tes les portions de liberté qui lui „ étoient confiées ; il uſurpe le dépôt „ ſacré de chaque particulier, pour ne „ lui laiſſer que des fers & des chaî- „ nes. „

Si je ne me fais pas illuſion, je ſoupçonne fort que les vérités frappantes & allarmantes, pour les Tibere & les Nèron, que je viens d'étaler, fixeront avec juſtice toute votre attention. En attendant le réſultat de vos réflexions, je ſuis, Milord.

LETTRE XIII.

Je vous demande bien pardon, Milord, ſi je ne vous fais pas paſſer ſur le champ les éclairciſſemens que vous me demandez ſur l'origine des ſociétés & ſur le pacte ſocial ; cela m'écarteroit trop de mon ſujet : n'auriez-vous point peut-être quelque intérêt ſecret à n'être pas éclairé ſur les

Digitized by Google

vices de vos conſtitutions nationales, Milord! Je vous ſoupçonnerois preſque d'être royaliſte : ſi je ne ſavois pas parfaitement que vous regorgez, en quelque maniere, de biens & de richeſſes, je ſerois tenté de croire que vous viſez à être corrompu par votre Monarque ; vous m'entendez, Milord ; quoi qu'il puiſſe en être, il faut que vous avaliez la pillule ; daignez donc me ſuivre, je vous prie, & ne perdez pas de vue ce qui a précédé la queſtion que je développe, & qui me paroît devoir piquer ſûrement la curioſité de vos compatriotes ; je vais donc reprendre, Milord, le fil de mes idées.

Cinquieme Section.

Pour donc revenir ſur mes pas, Milord ; je crois vous avoir fait remarquer que Jacques I ſe croyoit deſpote en toute plénitude de pouvoir ; & qu'il ſe regardoit comme le vicaire de Dieu ſur la terre, de la meilleure

Digitized by Google

foi du monde ; j'ajouterai même qu'il manifesta cette idée avec une telle franchise, avec une simplicité tellement aveugle, qu'elle ne lui laissa pas même assez de défiance sur ses prétentions, pour s'apprêter à les appuyer d'avance par la force ; & qu'il fut enfin si bien entretenu dans cette illusion par son clergé & ses propres courtisans, qu'il persévéra jusqu'à la mort dans cette héréſie politique. Jacques I mourut donc plein d'estime de lui-même & de sa puissance, mais mépriſé de la nation Angloise, qui avoit reconnu la foiblesse d'un prince qui n'avoit sçu qu'apprécier ses forces, sans avoir l'énergie d'en faire usage. Permettez à présent, Milord, que je vous fasse remarquer qu'elles furent les causes qui favoriserent les progrès du despotisme de ce foible Monarque. En remontant aux tems qui précéderent son regne, nous voyons que les Anglois, distraits, occupés par les querelles des prêtres, par de nouveaux plaisirs, & peut-être principalement

Digitized by Google

par le luxe, ne s'occupoient point de leur liberté avec cette chaleur, avec cette inquiétude pour l'avenir, qu'ils y apporterent dans la ſuite. Ils n'avoient encore alors aucune idée nette des principes du droit naturel, & de la nature des loix ; ils étoient même fort peu inſtruits de leurs antiquités ; ſe laiſſoient mollement gouverner par des exemples & des uſages ; & ne ſe doutoient pas même que l'injuſtice & l'audace des derniers princes pourroient un jour, ſous le nom de prérogative, devenir des titres pour leurs ſucceſſeurs. Une choſe incroyable même, & que vous aurez peine à combiner, Milord ; c'eſt que, par la diſpoſition des eſprits, ce furent bien la faibleſſe même & la timidité de Jacques I qui favoriſèrent les progrès du deſpotiſme ; mais ce furent elles auſſi qui l'empêcherent ſans doute de ſe fixer à quelqu'une de ces entrepriſes hardies & tranchantes, qui auroient probablement retiré les Anglois de leur aſſoupiſſement. Je crois

devoir, Milord, vous faire remarques, que ſi les querelles de religion avoient beaucoup contribué à étendre la prérogative royale, elles ne tardèrent pas non plus à réparer tous les torts qu'elles avoient fait à la liberté. Une nouvelle ſecte, compoſée d'hommes auſtères & rigides, voyoit avec indignation, dans l'Egliſe d'Angleterte, ces reſtes de la hiérarchie & des cérémonies de la religion romaine, que la Reine Eliſabeth y avoit laiſſé ſubſiſter. En conſéquence, les presbitériens, uniquement occcupés du ſoin de ſe vanger de la haine que le Roi leur témoignoit, firent naître un nouvel eſprit dans la nation Angloiſe. Un des effets de cette vengeance fut de joindre des queſtions de politique aux queſtions de théologie. En effet, ils portèrent alors des regards inquiets juſques ſur la conduite du prince, oſèrent lui demander quel étoit le titre de ſes droits, & eurent la hardieſſe de les diſcuter. Mais il eſt indiſpenſable de remarquer, Milord,

Digitized by Google

que jamais les presbitériens n'auroient réussi à lever le voile mystérieux sous lequel se cachoit la majesté royale, non plus qu'à remplir le cœur de leurs compatriotes du bel enthousiasme de la liberté, s'il n'avoient retiré de la poussiere des archives cette *grande charte*, qu'on ne connoissoit plus que de nom, & qui, cependant, avoit servi pendant si long-tems de loi fondamentale aux Anglois. Je conviens bien, Milord, que de simples raisonnemens n'auroient pu frapper que très-foiblement les esprits; mais la vue de la grande charte exalta les ames; on fut généralement indigné de voir combien tous les ordres de l'Etat avoient dégénéré: on n'envisagea plus le Monarque que comme un ennemi domestique, qui avoit soustrait à la nation de quoi aggrandir son autorité particuliere, pour étendre son pouvoir aux dépens de chaque Anglois. Bientôt on. rendit à *l'ancienne charte* toute son autorité, & chaque citoyen put y lire,

apprendre ce qu'il devoit être. Qui pourroit croire, Milord, ce que vous ne manquerez pas d'obſerver ſans doute? Que les communes ignoroient depuis long-tems leur pouvoir; qu'elles en étoient même ſi peu inſtruites, que quand les parlemens étoient prolongés au-delà d'une ſeſſion, le chancelier ne faiſoit aucune difficulté d'appeler par ſes lettres de nouveaux membres à la place de ceux qu'il jugeoit arbitrairement hors d'état de s'y rendre. Mais après un peu d'étude de la grande charte, il ſurvint bien des changemens; on força la cour à renoncer à cette prérogative uſurpée; les communes s'établirent les ſeuls juges de la validité des élections, & s'arrogèrent en ſus le droit de punir les juges mêmes à la pourſuite deſquels on oſeroit arrêter un de leurs membres, & tous ceux qui ſe feroient chargés de l'exécution d'un pareil arrêt. Bientôt après on vit du plus mauvais œil la cour de *haute commiſſion* établie par Eliſabeth; cette

Digitized by Google

cour tyrannique dont les juges, nommés par le Roi, décidoient arbitrairement de toutes les affaires ecclésiastiques : on murmura hautement contre certaine juriſdiction portant le titre de *chambre étoilée*, compoſée de juges tirés du conſeil du prince, & qui exerçoit un pouvoir purement arbitraire dans les matieres civiles ; cette tyrannie, qui s'exerçoit ſous le maſque illuſoire, mais dangereux de la juſtice, révolta tous les eſprits ; & ce tribunal odieux fut détruit. C'eſt ainſi, Milord, que votre nation s'éclaira ſur le paſſé ; voilà ce qui la rendit plus ſourcilleuſe, plus circonſpecte ſur l'avenir ; & ce ne fut plus dès-lors avec la même complaiſance, la même facilité qu'auparavant, qu'on accorda des ſubſides. Enfin, la véritable époque de la liberté Angloiſe, fut le bill paſſé l'an 1624, qui donnoit à chaque citoyen la liberté pléniere de faire tout ce qu'il jugeroit à propos, pourvu qu'il ne fît tort à perſonne. Dès cette mémorable époque, le citoyen ne dut

plus répondre de ſa conduite qu'à la loi, & la loi ne fut plus ſoumiſe, ni à la prérogative royale, ni à aucune autorité quelconque. Je ne finirois plus, Milord, ſi je deſcendois dans le détail de tous les établiſſemens, de toutes les loix & de tous les réglemens que firent les Anglois pour rapprocher leur conſtitution de *la grande Charte*; mais je ne puis me diſpenſer de vous faire obſerver, que, ſans le zèle des presbitériens à prêcher, à étendre leurs opinions théologiques, il eſt à préſumer que cet eſprit de liberté, qu'ils avoient inſpiré pour ſe venger d'un gouvernement qui leur étoit oppoſé, n'auroit produit qu'une efferveſſence paſſagere: oui, Milord, il eſt probable que, ſans leurs principes politiques, il n'auroit réſulté de leur haine contre l'épiſcopat & contre les cérémonies ſuperſtitieuſes de l'égliſe Anglicane, que des guerres inutiles; & que le fanatiſme eut fait répandre le ſang à grands flots, ſans avoir cimenté l'érection d'un gouvernement

Digitized by Google

vernement auſſi reſpectable que ſage.

Sixieme Section.

Je ne puis trop vous le répéter ; Milord ; votre nation doit une reconnoiſſance infinie aux *puritains* ; cette ſecte formée des plus ardens presbytériens, qui, ſans ménagement pour les Evêques & pour le Monarque, viſerent également à la deſtruction de l'Epiſcopat & à l'anéantiſſement de la Royauté. Vous avez lu, cela n'eſt pas douteux, Milord, l'hiſtoire de la maiſon Stuart par M. Hume, l'un de vos hiſtoriens philoſophes : n'y avez-vous pas remarqué, Milord, que le fanatiſme & la liberté ſe prêtent toujours une force mutuelle ; que l'un ſe ſoutient conſtamment par l'autre, & que ſans ce ſecours réciproque, les Anglois ne ſeroient jamais parvenus à recouvrer leur liberté.

Rappellez-vous, Milord, les événemens de cette guerre mémorable, qui ne fut terminée que par la mort

Digitized by Google

tragique de Charles I, ce Roi de la Grande-Bretagne, à qui Cromwel fit trancher la tête sur un échaffaud : époque qui devroit faire trembler jusques sur le trône votre Monarque d'aujourd'hui, s'il étoit assez heureux pour raisonner philosophiquement. Oui, Milord, je le répéte, la fin tragique de l'infortuné Charles, & la tyrannie de Cromwel.... Quelle matiere aux retours les plus sérieux sur lui-même ! Quelle leçon pour lui & pour tous les Princes qui se laissent enivrer par la fortune ! mais quelle leçon encore pour les peuples ; pour cette partie malheureuse de l'humanité, presque toujours opprimée par ceux qui devroient n'avoir d'autres loix que de la défendre. Vous vous imaginez, Milord, qu'autant en pend à l'oreille des braves Américains qui ont secoué le joug de votre gouvernement : vous aimez à vous persuader qu'ils gémissent déjà sous le sceptre de fer du *Congrès*, & que ce sceptre s'appésantissant toujours de plus en plus, leur

fera regretter un jour les fers & les chaînes que leur préparoit la mere patrie. Quelle erreur, Milord! & que je ſuis loin de croire & de prévoir l'ombre même d'une choſe pareille. Croyez bien, Milord, que jamais les habitans des colonies Angloiſes, n'auroient penſé à ſecouer le joug de la mere-patrie, s'ils n'avoient pas éprouvé que celle-ci tendoit à les ſucer juſqu'à extinction, & ne les avoit réduit à la triſte alternative de végéter dans les fers & dans la derniere des miſeres, ou d'armer leur bras pour défendre leur vie, leurs biens & leur liberté. Eh! comment pourroit-on prétendre que des peuples ſi cruellement tourmentés, puſſent aimer un joug qui les écraſe? Comment eſpérer qu'ils ſe puiſſent croire liés par l'intérêt ou par des devoirs avec de ſi durs oppreſſeurs? Quoi! Milord, au premier murmure que leur ont arraché la miſere, le déſeſpoir & l'oppreſſion; le parti miniſtériel aura crié à l'infidélité, à la révolte, à la rébellion; il

aura couvert leurs champs d'armées destinées à les détruire par le fer & par le feu ; à la suite des ordres les plus attroces, ils auront été égorgés comme des agneaux, ou aura bû leur sang, on l'aura versé à grands flots, & la plainte même pourroit leur être interdite. Non, Milord, vous ne me ferez jamais croire que vous n'êtes pas trop raisonnable pour ne point convenir qu'on a forcé ces pauvres malheureux à combattre en déséspérés, & à ne céder la victoire aux auteurs de leurs maux, qu'au prix du sang & des larmes de leurs tyrans, disons mieux, de leurs cruels bourreaux. Et je ne sçaurois assez le répéter à toutes les nations opprimées : " Peuples mal-
„ heureux ! pour qui l'on forge des
„ fers d'une trempe si dure & si par-
„ ticuliere ; sachez au besoin égorger
„ les monstres qui dévorent vos subs-
„ tances ; ou si la fortune vient à trom-
„ per votre valeur, prenez, du moins,
„ si bien vos mesures, que vous ne
„ périssiez pas sans vengeance. Com-

„ battez en déſeſpérés, & ne cédez la
„ victoire aux auteurs de vos maux,
„ qu'au prix de leur ſang, & qu'après
„ avoir porté dans la plupart des mai-
„ ſons de ces hommes barbares, bien
„ des ſoupirs, du deuil & des larmes.
„ Vous, braves inſurgens de l'Amé-
„ rique! exterminez donc vos tyrans,
„ & que telle ſoit déſormais votre
„ deviſe : *Salus populi ſuprema lex*
„ *eſto.* Les Rois trembleront devant
„ vous, & vous ne tremblerez de-
„ vant perſonne. „

Je ne crois pas me tromper, Milord; mais j'ai bien des raiſons de préſumer que la guerre allumée par le parti miniſtériel de votre nation contre les inſurgens, continuée, pouſſée avec tant d'attrocité, ſe terminera immanquablement par la fin tragique de votre Monarque : ne vous le diſſimulez point; la plus ſaine partie des Anglois, celle qui réfléchit le plus, & qui n'eſt pas en petit nombre, gémit de s'appercevoir que la voix de la liberté ne peut plus ſe faire entendre

Digitized by Google

à la Cour Britannique. Eſt-il cependant rien de plus frappant, rien de plus manifeſte? Peut-on s'empêcher de voir qu'à la faveur de la préſente guerre, l'eſprit petit & tyrannique de votre Monarque fantaſtique, dominé par des Miniſtres étourdis, qui ont vendu juſqu'à préſent à beaux deniers comptant le ſang de leurs freres: peut-on, dis-je, ne pas s'appercevoir, que le génie étroit de votre Roi apprête des fers à la nation Angloiſe, viſe au deſpotiſme, fait répandre de ſang-froid le ſang de tant de vos fiers inſulaires & d'un ſi grand nombre d'inſurgens, & qu'il ne ſe promet pas moins, pour récompence de ſes nobles entrepriſes, que l'aſſerviſſement des Grands de l'Angleterre, dont il a déjà ſubjugué le plus grand nombre par ſes guinées, & l'abrutiſſement total, enfin, du peuple Anglois. Je ne puis vous diſſimuler, Milord, qu'il me paroît que le dénouement de cette tragédie ſera indubitablement marqué par quelque fameux attentat; je

Digitized by Google

n'en prévois pas les ſuites ; mais, en fait de politique, vous ne l'ignorez pas, quand on a une fois les données, il n'eſt pas auſſi difficile que le croit le vulgaire, de produire la ſolution des problêmes. Vous me taxeriez d'imprudence ſi je parlois plus clairement ; la fin de cet article vous donnera ſans doute beaucoup à penſer, Milord.

Septième Section.

Quoi que il puiſſe en arriver, Milord, je fais bien des vœux pour le bonheur de votre nation ; mais j'en fais beaucoup auſſi pour que l'amour de la liberté produiſe en Angleterre des effets auſſi merveilleux, qu'à l'époque où la nation Angloiſe aſſura la ſienne en ſacrifiant Charles I à l'hypocrite Cromwel. Vous vous rappellerez, Milord, que l'enthouſiaſme de la liberté fit alors de tels progrès, que ni les malheurs de la guerre, ni même le rappel du ſoutien de la maiſon

Digitized by Google

Stuart, proclamé aux cris de joie du peuple Anglois, ne furent pas capables de l'étouffer jamais. Ce fut envain que Charles II convoqua, en son propre nom, cette assemblée du Parlement, où celui-ci eut la bassesse de se déclarer coupable de révolte & du crime de leze-Majesté; ce fut envain que ce Parlement déclara que nuire au Roi, le déposer, ou prendre les armes contre lui, étoit un crime de haute trahison; ce fut envain que ce même Parlement affecta de reconnoître qu'aucune des deux chambres, ou les deux réunies, ne possédoient aucune autorité indépendamment du Roi; l'autorité arbitraire n'en fut pas moins sappée jusques dans ses fondemens. A cette époque, encore, la nation n'osoit avouer ni désavouer ses représentans; les Républicains étoient forcés de se taire, mais ils ne pouvoient, mais ils ne vouloient plus s'assujettir qu'à des loix conformes *à la grande Charte*; frémissant de colere dans le secret, ils attendoient le mo-

Digitized by Google

ment d'oſer ſe montrer & de faire face.

Le grand nombre de ſectes que nourriſſoit l'Angleterre dans ſon ſein, ne voyoient toutes, les Catholiques exceptés, qu'avec les yeux de l'indignation, ſur le trône, un Prince dont la religion leur étoit ſuſpecte, puiſque c'étoit la confeſſion Romaine qu'on le ſoupçonnoit d'avoir embraſſée. Toutes ces têtes échauffées, tous ces enfans du fanatiſme en délire, étoient déſeſpérés que le Duc d'Yorck, ſon héritier préſomptif, eût l'audace d'en faire publiquement profeſſion. Les mœurs s'altéroient & ſe dégradoient. Charles II faiſoit figurer à ſa Cour des vices qui n'étoient propres qu'à faire des eſclaves. Les partiſans de l'ancienne liberté gémiſſoient en ſecret, & ne pouvoient ſe conſoler que par l'eſpérance que la religion produiroit tôt ou tard une nouvelle révolution. Les converſations journalières rouloient ſur cette intollérance cruelle, qu'on reprochoit depuis plus d'un

ſiecle à l'égliſe Romaine. Les indépendans, les Presbytériens, les Epiſcoſpaux avoient le même intérêt de ne point obéir à un Roi Catholique ; mais heureuſement pour le Prince, tous ces ſectaires étoient diviſés par leurs anciennes haines, & n'oſoient ſe fier les uns aux autres. Cependant, ſi la Cour avoit eu la prudence de les tenir ſéparés, la politique plus adroite des Républicains eut celle de les réunir ; alors chaque ſecte ſe crut intéreſſée à favoriſer la révolution qu'on méditoit dans le ſecret. Dans ces circonſtances, Jacques II, entouré d'amis imprudens & de catholiques emportés, ſe laiſſoit aller preſque journellement à de nouvelles injuſtices ; il ne s'appercevoit point qu'on ne les ſouffroit avec une patience ſimulée, que pour l'encourager à en commettre de plus grandes, le rendre toujours plus odieux, & hâter ainſi ſa perte.

Le moment où ce prince ſe flattoit & comptoit de toucher au pou-

Digitized by Google

voir absolu, fut celui où le prince d'Orange, à qui l'on avoit promis & destiné la courronne, fit une descente inopinée en Angleterre pour l'en chasser.

Que de révolutions, Milord! je vous laisse le soin d'en rechercher & la cause & l'esprit.

Huitième Section.

Nous arrivons enfin, Milord, à l'époque de l'établissement d'une liberté moins agitée. Le parlement assemblé le 22 janvier 1689 déclara; que *le prétendu pouvoir de dispenser des loix ou d'en suspendre l'exécution par l'autorité royale, sans le consentement du parlement, étoit contraire aux loix & à la Constitution* D'ANGLETERRE. On enleva à la courronne le droit qu'elle s'étoit attribuée de créer des commissions ou des cours de justice, & il fut ordonné que, dans les procès même de haute trahison, on ne prendroit les jurés que parmi les membres des communautés. La cou-

Digitized by Google

ronne faiſoit ci-devant, ſous prétexte de quelque prérogative royale, toutes ſortes de levées d'argent, qu'elle prévoyoit que le parlement auroit ſûrement refuſées : on ſe hâta de les proſcrire, & l'on arrêta que déſormais le Roi n'en pourroit faire aucune que pendant le tems, & de la maniere que le parlement l'auroit ordonné. Tout Anglois fut autoriſé à préſenter des *pétitions* au Roi ; on déclara contraire aux loix toute pourſuite ou tout empriſonnement à ce ſujet ; il en fut de même de toute levée ou entretien d'une armée dans le royaume, en tems de paix, ſans le conſentement de la nation. On aſſura la liberté de l'élection des membres du parlement. On ordonna que les diſcours & les débats du parlement ne ſeroient ni recherché ni examinés par aucune cour, ni dans aucun autre lieu que dans le parlement même. Il fut défendu d'exiger des cautionnemens exceſſifs, d'impoſer des amendes exorbitantes, ainſi que d'infliger des

Digitized by Google

peines trop dures. Telle eſt Milord, ce que l'Angleterre appelle ſa loi fondamentale. Il eſt indubitable que voilà des bornes bien clairement preſcrites à l'autorité royale, & que ſi le prince les reſpecte, la nation ſera très-véritablement, très-certainement libre. Mais, Milord, voudriez-vous avoir la bonté de me dire quel garant a la nation que le prince obéira invariablement à la loi. Je n'ignore pas que pluſieurs écrivains célebres, & particuliérement l'illuſtre auteur de l'Eſprit des loix, dont je reſpecte l'autorité avec la vénération qui lui eſt due, on prodigué des éloges à votre conſtitution nationale. Mais ſouffrez que je vous diſe, Milord avec toute la franchiſe que vous me connoiſſez, que l'état actuel de la conſtitution Angloiſe, cet objet des hommages de l'illuſtre Monteſquieu, eſt dans un période de violençe qui ne ſauroit être de longue durée encore. Oui, Milord, plus j'emploie d'attention à examiner votre conſtitution nationale, & plus je me

perſuade que l'ouvrage de la liberté n'y eſt qu'ébauché. Trois puiſſances, me direz-vous ſans doute, le Roi, la chambre-haute, & les communes ſe tiennent en équilibre, ſe temperent mutuellement, ſe balancent reſpectivement, ſans qu'aucune puiſſe abuſer de ſes forces. Mais je vous dis, moi, Milord, que cet équilibre prétendu des pouvoirs n'eſt qu'une chimere; que cette balance entre les trois puiſſances, ou plutôt la faculté qu'elles ont d'éprouver des chocs réciproques, juſqu'à ce que la prépondérante renverſe & écraſe les autres, eſt le fruit des circonſtances & non pas d'une ſageſſe combinée, ou d'un choix réfléchi. Dites-moi, Milord, quelles ſont les meſures que les Anglois ont priſes pour mettre le gouvernement à l'abri de toute atteinte de la part du Roi? Ne diroit-on pas au contraire, qu'ils n'ont rien négligé pour donner au prince toute la puiſſance en vertu de laquelle il pouvoit ſe flatter de devenir plus puiſſant en-

Digitized by Google

core. Ne pourroit-on pas ajouter même, qu'ils ne gênent ſes paſſions que pour les irriter davantage. Je vous le demande, Milord; ſi l'équilibre des différens pouvoirs eſt véritablement établi ſur de juſtes proportions, pourquoi donc ces allarmes toujours renaiſſantes de la nation ? Pourquoi ces plaintes continuelles contre le miniſtere, toujours accuſé de trahir ſon devoir; ce qui, Milord, n'arrive en effet que trop ſouvent. Je vous ai prévenu que vous deviez vous attendre à des vérités allarmantes; en conſéquence, Milord, je ne crains point de vous dire que le gouvernement de l'Angleterre eſt ſi propre par lui-même, tend avec une telle facilité au deſpotiſme, que la moindre circonſtance favorable à ce ſyſtême, donne à l'autorité arbitraire tout le pouvoir, toute l'aiſance de s'y gliſſer très-facilement, ſans même rien changer dans les formules extérieures; tellement que le tyran le plus abſolu pourroit prendre la place du Roi le

plus gêné, sans que la nation pût s'appercevoir de la moindre différence entre les titres, les procèdés, les pouvoirs de la veille, & ceux du lendemain.

Le fondement du gouvernement Anglois est tellement despotique, qu'il est de principe en Angleterre, que le Roi est toujours innocent; qu'on ne peut le citer devant aucun tribunal; & que la loi ne peut prononcer aucun jugement contre lui; il est donc, rien n'est moins douteux, pour le moins aussi infaillible que le Pape.

Un autre principe encore consacré en Angleterre; c'est que le Roi ne peut faire mal, qu'il ne peut jamais faire tort à ses sujets, & que les ministres seuls peuvent être coupables des méprises ou des usurpations de la couronne; mais, Milord, ne falloit-il donc pas, en conséquence, mettre le Roi dans l'heureuse impuissance d'être coupable? Ne falloit-il pas diriger toutes ses passions vers le bien public?

Digitized by Google

écarter de ſa perſonne toutes les tentations poſſibles; empêcher, ſur-tout, qu'il n'eût des intérêts différens de ceux de ſes ſujets? Tel étoit, Milord, le ſeul moyen de fermer la porte à tous les abus qu'entraîne l'impunité. Je ſens bien que vous me direz que les miniſtres de votre Roi répondent de ſa conduite ſur leur tête; qu'ils ſauront bien le contenir dans le devoir. Vous ne manquerez pas d'ajouter que vos inſulaires ont bien tranché la tête à un de leurs Rois; mais, Milord, ont-ils jamais pendu aucun miniſtre d'Etat? du moins que je ſache, car je n'en connois aucune anecdote dans toute votre hiſtoire.... Or, dites-moi, je vous prie, quand un prince ne connoît point de juge, combien ne lui reſte-t-il pas des moyens pour ſauver ſes complices & tous les inſtrumens de ſon ambition? Eſt-il donc préſumable que ſes miniſtres ne ſerviront pas toutes ſes paſſions, puiſqu'ils en attendent leur fortune? En un mot, Milord, quelle force, quel crédit ne

doit avoir un Roi qui a ſous ſes ordres une milice toujours ſubſiſtante, dont il diſpoſe; ſur-tout s'il poſſéde des revenus immenſes, avec leſquels il achettera des amis; &, ſur-tout, s'il peut diſtribuer des charges, accorder des honneurs, donner des dignités, moyens par leſquels il corrompra inévitablement la vertu, les loix, la juſtice. Les Rois, dans d'autres monarchies, peuvent être corrompus; ils corrompent en Angleterre; c'eſt eux-mêmes qui y font le métier de corrupteurs. Un écrivain philoſophe & politique [M. Hume] a ſoutenu que cette corruption étoit néceſſaire pour arrêter la pente du gouvernement vers la démocratie, & que le peuple deviendroit trop puiſſant en Angleterre, ſi le Roi n'achetoit pas les communes. Je reſpecte l'autorité de cet homme célebre, qui connoiſſoit bien, ſans doute, la conſtitution de ſon pays; je rends certainement hommage à ſes talens, mais je ne ſaurois, Milord, me ranger à ſon avis.

Digitized by Google

Neuvieme Section.

Je ſuppoſe pour un moment, Milord, que votre conſtitution nationale n'ait aucun de cette eſpece de vices qui ramenent la principale autorité dans les mains du Roi; ne ſuffit-il donc pas à ſa puiſſance de convoquer, d'ajourner, de ſéparer & de caſſer à ſon gré le parlement, pour qu'il n'y ait aucun équilibre réel entre lui, la chambre haute & les communes? Que de choſes! Milord, le Roi peut ſans le parlement, & celui-ci, au contraire, ne peut rien ſans le Roi: où donc eſt, Milord, cette balance à laquelle vous attribuez ſi gratuitement tant d'effets ſalutaires? Le Roi peut bien ſuſpendre l'action du parlement; mais le parlement ne ſauroit, n'a aucun moyen de contraindre le Roi à donner ſon conſentement aux bills qu'on lui propoſe: quelle eſt cette égalité, Milord, je vous le demande? Du moment, donc,

Digitized by Google

que ces puiſſances ſont inégales, la plus conſidérable ne doit-elle pas augmenter tous les jours ſes droits ? Qui pourroit l'en empêcher ? Je conviens avec vous, Milord, qu'on ne peut contraindre les Anglois d'obéir à une loi qu'ils n'auroient pas faite, & cela par une ſuite de la forme de leur gouvernement ; mais ne trouvez-vous pas auſſi que les Anglois ne ſont pas du-tout maîtres d'avoir une loi qu'ils deſireroient ; convenez-donc, Milord, que ce n'eſt jouir que d'une demie liberté.

Pourriez-vous m'expliquer, Milord, comment il peut n'être pas pernicieux à un Etat, que la puiſſance légiſlative, qui doit en être l'ame, ſoit ſubordonnée à la puiſſance exécutrice. Permettez-moi de ſuppoſer un moment, que George III, votre Roi, portât aujourd'hui atteinte à la liberté nationale, ſoit en ne convoquant pas le parlement, ſoit en l'achetant, pour en faire le miniſtre de ſes volontés : je vous le demande, Milord,

Digitized by Google

par quelle voie légale pourroit-on s'opposer à ses entreprises ? Si les Anglois n'en ont point d'autre que des *pétitions*, des *adresses* ou des prieres, n'est-ce pas un vice énorme dans leur gouvernement ; vice qui en causera tôt ou tard la ruine ? Et si les Anglois n'employent pas la force, ne seront-ils pas enfin subjugués par un prince opiniâtre, rempli de bravoure & de courage, mais qui ne joindra à ces qualités que le talent malheureux de ne point entendre raison. Qu'en devra-t-il résulter ? Qu'on se familiarisera avec les abus, & qu'on est bien près de tolérer de grands maux, quand on en souffre de petits. Ne faudra-t-il pas, pour avoir recours à la force, exciter une sédition, une révolte, une guerre civile ? Et pour venir au secours du gouvernement, ne nefera-t-il pas d'une nécessité inévitable de violer une des loix les plus sacrées de la société, d'armer les citoyens les uns contre les autres, & d'abandonner témérairement l'Etat au sort toujours

incertain des armes ? N'eſt-il pas du dernier ſurprenant, Milord, que les Anglois, qui reprochoient depuis ſi long-tems & ſi ſouvent à leurs Rois, d'avoir des intérêts contraires à ceux de la nation, leur ayent abandonné une partie de la puiſſance légiſlative? N'eſt-il pas plus ſurprenant encore, qu'ils n'ayent pris aucune meſure efficace pour contenir la puiſſance exécutrice dans les bornes qui lui ſont preſcrites, & pour l'obliger à obéir aux loix avec la même docilité que les citoyens ? Jacques I offrit, en 1624, aux Communes, que les ſubſides qui lui ſeroient accordés, fuſſent remis à des commiſſaires du parlement, qui ſeroient chargés d'en faire l'emploi, ſans qu'ils paſſaſſent par ſes mains. Pourriez-vous me dire, Milord, pourquoi l'offre de ce prince ne devint pas une loi conſtante & perpétuelle, quand on réforma le gouvernement après la révolution de 1688 ? Les Anglois, ſur la fin du dernier ſiecle, ignoroient-ils le

pouvoir de l'or & de l'argent sur les hommes ? Ignoroient-ils donc que tout citoyen, soudoyé par le Roi, se croit son serviteur, & se regarderoit comme le très-humble serviteur de la nation, si la nation lui payoit de riches salaires par les mains d'un membre des communes ? Le parlement porta un bill, l'an 1640, pour se rendre triennal ; il ordonna que tous les trois ans, le chancelier, sous peine d'amende, enverroit le 3 septembre les lettres de convocation ; qu'à son défaut, douze pairs pourroient y suppléer ; qu'en cas de silence de leur part, les scherifs, les maires & les baillifs donneroient des ordres pour l'élection, & que si ces officiers manquoient à leur devoir, les électeurs s'assembleroient eux-mêmes, & procéderoient au choix de leurs députés : par le même bill, le parlement, quand il seroit assemblé, ne pouvoit être ajourné, prorogé & dissous pendant l'espace de quinze jours, sans le consentement de ses membres. Vous sentez de reste,

Digitized by Google

Milord, les reproches qu'on peut faire à ces loix ; & vous conviendrez ſûrement qu'on pouvoit en établir de meilleures & de plus ſages, pour aſſurer l'indépendance de la nation. Mais, ſans m'étendre là-deſſus, je me bornerai à vous demander, Milord, par quelle raiſon le parlement négligea de rétablir, en 1689, une loi qui étoit dans ſes archives, & qui, ſans être, auſſi parfaite qu'elle pouvoit l'être, auroit cependant favoriſé la liberté, & rendu la puiſſance exécutrice moins entreprenante. Vous me direz peut-être, Milord, que les Anglois ont probablement découvert qu'il leur étoit plus avantageux d'avoir un parlement ſeptenaire que triennal, mais je ne ſçaurois vous diſſimuler qu'il m'eſt impoſſible de deviner qu'elles purent être leurs raiſons. La philoſophie leur auroit-elle donc découvert quelques nouveaux principes dans le droit naturel ? Quant à moi, je ne puis pas concevoir qu'une nation, qui ſe vante de diſpoſer du trône à ſon gré,

de

Digitized by Google

de faire ſes loix, & de n'avoir point de maître, trouve raiſonnable d'être privée de la liberté de ſe tenir aſſemblée quand elle le juge à propos. On ſçait que le parlement avoit demandé, en 1641, que le Roi ne fît plus de nouveaux pairs ſans le conſentement de deux chambres, moyen ſûr de tempérer la prérogative royale, qui ôtoit au Monarque la facilité de ſe faire des créatures & des partiſans, en flattant l'ambition des citoyens ; tandis que, créées par la nation, ces dignités tournoient à ſon avantage & non pas uniquement à celui du Monarque. Je ſerois bien curieux de ſçavoir, Milord, pourquoi les réformateurs du gouvernement ne daignèrent rien prononcer alors ſur un article de cette importance. Je ſens bien que vous allez me répondre qu'il falloit, à cette époque, ménager le prince d'Orange qui commandoit une armée étrangere, & qui auroit pu jouer ſi facilement le rôle de Cromwel, s'il s'étoit vu réduit à ne porter qu'un vain titre.

Digitized by Google

Je vous l'accorde, Milord, pour ne pas entrer dans une discussion qui m'écarteroit trop de mon sujet. Mais dans la suite, quand on fut assuré que Guillaume III n'auroit point de postérité; quand le parlement régla l'ordre de la succession; quand, après la mort de la Reine Anne, il plaça la maison d'Hanovre sur le trône; n'étoit-ce pas le moment? Ne pouvoit-il donc pas alors établir à son gré la forme du gouvernement? Pourquoi négligea-t-il de réparer ses fautes précédentes? & pourquoi ne profita-t-il pas d'une circonstance si favorable, pour porter les loix les plus avantageuses à sa liberté? Etoit-ce par ignorance, Milord? rien n'est moins vraisemblable. Ne fut-ce point infidélité? Un petit nombre d'hommes ne trahirent-ils pas alors leur patrie, pour faire leur cour à la maison d'Hanovre qui devoit régner? Ah! Milord, rien n'est plus sûr & plus vrai.

Digitized by Google

Dixième Section.

Convenez avec moi, Milord, que dans l'ancienne Albion, dans ce ſanctuaire du patriotiſme, défendu & nourri par les formes républicaines, la liberté n'eſt qu'un fantôme impoſteur, une ombre illuſoire qui ne peut en impoſer qu'à la multitude ignorante & livrée à de vains préjugés. En effet, Milord, peut-on appeler libre & vraiment républicain, le pays où un prince héréditaire, irrévocable & légalement infaillible tient dans ſa main tous les moyens de corrompre & de ſubjuger ceux qui l'entourent; où le même prince commande arbitrairement les troupes, diſpoſe à ſon gré de tous les emplois, & nomme à tous les bénéfices; où il n'impoſe pas, à la vérité, les taxes, mais il a l'autorité de les faire percevoir, une fois qu'elles ſont établies; où les miniſtres ſont diſpenſés de rendre compte de l'emploi qu'ils en font; où, enfin,

Digitized by Google

distribuant à propos une partie de la levée de l'année précédente, ce souverain est sûr d'obtenir des représentans de la nation, le droit de lever l'année suivante le tribut qu'il convoite ? N'êtes-vous pas forcé de convenir encore avec moi, Milord, que la liberté n'exista jamais dans un pays, où le peuple est gouverné par des hommes qui ont commencé par le corrompre lui-même, pour fixer son choix sur eux, par des hommes qui, ayant acheté de lui en détail le droit de soumettre ses priviléges, sont disposés à les revendre à cette main même qui tient d'eux les moyens de fournir aux prix qu'ils jugent à propos d'y mettre ; y a-t-il quelque liberté, Milord, dans un pays où l'argent est le seul Dieu qu'on adore véritablement ; où les champions les plus zélés de la nation, ne le sont que jusqu'à l'instant où le Ministre sait les rendre muets, en leur fermant la bouche par un baillon doré ; où tous les Démosthènes du parlement se trouvent indisposés

dès que la cour vient tenter leur désintéressement par une charge, par quelque titre, ou quelque pension; où l'on voit presque tous les jours l'orateur *Wig* de la veille devenu le lendemain un ardent *Tory*, parce qu'il a été corrompu à force d'argent. Peut-on, Milord, faire valoir le beau mot de liberté dans un pays, où le droit même de respirer l'air est taxé, où la disproportion des fortunes est portée à un excès qu'elle n'atteignit jamais dans Rome même, victorieuse de toutes les nations de l'univers? Eh! quelle liberté y auroit-il dans un pays où les vices & l'or de l'Asie fluent par-tout sur tous ses rivages; où la frugalité originelle apparente n'est plus un préservatif contre les recherches du luxe le plus rafiné, & où, enfin, la cherté des jouissances en irrite de plus en plus le desir & le goût?

Permettez, Milord, que je vous communique ce que j'ai entendu sortir de la bouche de plusieurs de vos compatriotes, qui connoissoient très-

bien la conſtitution & les mœurs de leur iſle, & qui n'étoient pas gens à ſe laiſſer éblouir par ce que les hommes appellent la proſpérité de l'Etat. S'il faut les croire, Milord, le plus grand ennemi qu'ait aujourd'hui la conſtitution Angloiſe, c'eſt la vénalité que les richeſſes, le luxe & l'avarice y ont introduite. Ce n'eſt point par des coups d'éclat, ce n'eſt point par des actes de violence que cette corruption des mœurs domeſtiques prépare, attiſe, fomente une révolution; cette révolution ne rompra pas avec fracas les reſſorts du gouvernement; non, Milord; par un art plus perfide elle ne fait que les rouiller, s'il eſt permis de s'exprimer ainſi, & les carier. C'eſt ainſi que, par une action ſourde, inappercevable, elle intimide la raiſon, elle flatte les paſſions, elle rend inſenſible au bien public. Qu'en réſulte-t-il inévitablement, Milord? La liberté auroit-elle encore quelques charmes pour des citoyens dont l'ame eſt avilie & dégra-

Digitized by Google

dée ? Erreur, triſte erreur ! ils préférent mille fois les chaînes de l'eſclavage, & la cauſe déplorable de ce mal n'eſt que trop manifeſte. Déchirons le voile, Milord, & convenons que les Anglois, ennuyés d'un des plus grands biens que nous tenions de la nature, du bonheur immenſe de jouir d'une douce mais agréable médiocrité, l'ont abandonnée pour courir à corps perdu après un autre fantôme de bonheur. C'eſt ce dont je vais vous entretenir, Milord ; car ce point mérite une diſſertation particuliere.

Onzieme Section.

Les mortels ne ſont la plûpart malheureux que parce qu'ils dédaignent avec ſtupidité le bonheur que la nature a mis ſous leurs mains, le plus à leur portée. Ils courent follement après les chimeres que leur préſentent leurs paſſions ; ils cherchent avec peine & loin d'eux ce qu'il trouve-

roient ſûrement au-dedans deux-mêmes, s'ils ſavoient, s'ils vouloient connoître le prix de la médiocrité, de cette ſituation heureuſe, tranquille, qui a la vertu particuliere & ſûre de tempérer & de régler les paſſions qui agitent & troublent le cœur de l'homme; qui nous apprend à nous ſatisfaire à peu de frais, & par-là même à ne point rendre un homme incommode & ſuſpect à un autre homme.

Tout Etat aſſez ſage pour ſe contenter de la médiocrité, peut & doit exiſter éternellement. Eſt-ce là, Milord, le ſiſtême des Anglois? Ah! combien ils s'en écartent, Milord; combien ils en ſont éloignés! A force de vouloir, au contraire, accroître leurs richeſſes, augmenter leur puiſſance, étendre leur domination, ils ſont parvenus à ne plus conſulter que leur avarice, leur cupidité, leur ambition. Qu'eſpérer, Milord? qu'attendre, de ces diverſes paſſions, qui donnent conſtamment des eſpérances

Digitized by Google

ſi trompeuſes & des maux ſi certains?

L'anéantiſſement, Milord, & la flétriſſure de la nation Angloiſe. Rien n'exiſte, il eſt vrai, qui ne prouve que nous naiſſons tous avec des paſſions qui nous entraînent au vice & que par conſéquent tout Etat a une tendance inévitable à la corruption qui le conduit à ſa fin. Je n'ignore pas, Milord, que l'hiſtoire n'en donne que trop d'exemples ; qu'aucun peuple juſqu'à préſent n'a pû y réſiſter ; mais s'enſuit-il de-là qu'aucun peuple ne pourra faire ce qu'aucun peuple n'avoit encore fait. N'eſt-il pas vrai, Milord, que ce n'eſt point la faute de la nature, ſi nous dévoyons nos paſſions de l'uſage & de la fin pour leſquels nous les avons reçues ? Concentrées dans de certaines bornes, dans celles que la ſageſſe que la pudeur ſavent leur aſſigner, elles donnent de l'activité à la vertu & allègent le poids de notre exiſtence. Mais ſi on les irrite, mais ſi l'on ſe livre aveuglément à leur fougue, elles détruiſent les in-

Digitized by Google

dividus, elles détruiſent même les Etats. Si les loix nous égarent, c'eſt la faute du légiſlateur; & c'eſt bien encore ſa faute, ſi le gouvernement qu'il a inſtitué ne conſerve pas toujours ſa premiere force & ſa parfaite intégrité.

Sparte ſortant des mains de Licurgue, ſembloit devoir ſe promettre une exiſtence éternelle. C'eſt ainſi que j'en aurois préſumé, & ſans doute auſſi vous même, Milord, par la connoiſſance de ces loix. Pourquoi, cependant, après ſix ſiecles de proſpérité, ſe relâcha-t-elle de l'attention qu'elle devoit porter ſur elle-même? pourquoi n'épia-t-elle pas continuellement les ruſes & les artifices des paſſions pour les prévenir? Dès auſſi-tôt qu'une plaie légere eut entamé les mœurs & les loix, pourquoi les Spartiates la négligerent-ils? pourquoi la laiſſerent-ils s'envenimer? s'il ne tenoit qu'à eux d'y appliquer un remede efficace, pourquoi la déchirerent-ils? s'il étoit aiſé d'étouffer le

Digitized by Google

germe d'avarice que leur donnèrent les dépouilles de *Mardonius*, ne pouvoient-ils donc pas ſans peine reprendre leur premiere vertu ? Ah ! Milord, le terme fatal pour Lacédémone étoit ſans doute arrivé ; mais ne pouvoit-on pas le retarder, le ſuſpendre, le parer ? Après la guerre du Peloponneſe, même, époque où les Spartiates commençoient à découvrir les vices des autres Grecs, étoit-il donc impoſſible que ce peuple s'apperçut qu'il renonçoit aux inſtitutions de ſon légiſlateur ; n'y avoit-il plus de moyens de lui faire ſacrifier à ſa ſûreté ſa vengeange, ſon avarice & ſon ambition ? Pourquoi ne s'éleva-t-il point un ſecond Licurgue qui l'arrachât une ſeconde fois à ſes vices ? N'eſt-il pas préſumable ? n'eſt-il pas même ſûr, que loin d'affoiblir les loix, le tems les auroit, au contraire, rendues plus précieuſes & plus reſpectables aux citoyens ? Sparte a péri, Milord ; & ce ne fut point préciſément parce qu'il étoit de ſon eſſence de ſe diſſoudre,

Digitized by Google

mais parce que de mauvais Magistrats, faux politiques, l'immolèrent à leur avarice & à leur ambition, au moment même qu'ils pouvoient la sauver du naufrage : vous m'entendez, Milord, Si l'impartialité de la législation ; si l'obéissance des Magistrats aux loix & celle des citoyens aux Magistrats ; si la conduite prudente & courageuse d'un peuple à l'égard des étrangers rendent un état plus heureux & plus florissant : convenez aussi, Milord, que c'est la maniere dont il use des instrumens du bonheur, qui décide de sa durée plus ou moins longue. Cet état est sûr de la continuité de son existence, aussi long-tems qu'il n'abusera pas de la sagesse de ses loix ; je veux dire, Milord, qu'il ne doit rechercher que la prospérité à laquelle la nature lui permet ou plutôt lui ordonne d'aspirer ; voilà ce qui consolidera de jour en jour son gouvernement : mais s'il vient à violer l'ordre prescrit à cet égard par la nature, s'il s'égare, s'il fait un mauvais emploi de ses

Digitized by Google

c mauvais Magi
l'immolèrent
mbition, aveu
roient la fau
'entendez, M
le la législatio
lagistrats aux l
s aux Magistra
ente & courag
égard des étra
plus heureux &
nez aussi, Mil
ere donc il ut
bonheur, qui d
is ou moins long
le la continuité de
long-tems qu'il
sagesse de ses loi
rd, qu'il ne doit
prospérité à laqu
met ou plutôt lui
; voilà ce qui consti
jour son gouverne
vient à violer l'ord
gard par la nature,
n mauvais emploi de

forces de sa sagesse & de son bonhe
ses loix s'affoibliront, ses mœurs se
praveront ; &, au milieu de sa pr
périté même, on entreverra, on
couvrira la cause prochaine de sa rui
jettez, Milord, un coup d'œil sur
gouvernement de Cartage ; ne fu
pas à peu près établi sur les mêm
principes que celui de Lacédémon
le partage de la puissance publique
étoit tel, qu'il sembloit qu'on ne
eraindre ni la tyrannie, ni l'anarch
Les citoyens étoient unis, & l
union les faisoit respecter ; le trav
de leurs mains & la récolte de le
champs suffisoient à leurs besoins : q
faut-il de plus aux hommes ? M
malheureusement cette républiqu
qui n'étoit pas entiérement dégag
des préjugés & des passions de Ty
se dégoûta du bonheur solide, m
peu brillant, il est vrai, dont elle jou
soit. Elle ne put résister à l'attrait
la grande fortune que lui offroit
situation ; elle ouvrit son port au co
merce, accumula des richesses

Digitized by Google

lui donnèrent de l'orgueil ; & , se sentant une sorte de supériorité sur ses voisins, elle en abusa, elle fit des conquêtes. C'est dès ce moment que Carthage, déchirée par tous les vices qui marchent à la suite de l'avarice & de l'ambition, vit anéantir dans son sein l'autorité des loix ; c'est dès-lors que les cabales, les factions, les partis y décidèrent de tout, & que, ne pouvant plus se corriger, elle trouva sa ruine au milieu de ses richesses & de ses triomphes.

A quoi l'Egypte dut-elle sa perte? Ne fut-ce pas à l'ambition de Sésostris ? Cette contrée ne fut-elle pas heureuse & florissante tant qu'elle se contint sagement dans ses limites. Cyrus fut le Sésostris des Perses. Il conquit de vastes provinces ; mais, du moment que la Perse fut maîtresse de l'Asie, elle fut accablée sous le poids de sa fortune ; & le Persan devint alors autant esclave & aussi lâche qu'il avoit été libre & courageux. Ne voit-on pas avec le cœur oppressé par la

Digitized by Google

douleur, quand on parcourt l'hiſtoire Romaine, que cette république fameuſe ne faiſoit ſervir la ſageſſe de ſes loix & de ſes inſtitutions qu'à contribuer à ſa propre deſtruction. N'y lit-on pas avec un ſentiment pénible, que chacun de ſes triomphes eſt un nouveau pas qu'elle fait vers ſa décadence ? N'eſt-on pas irrité qu'elle ne ſe ſerve de ſes vertus que pour acquérir des vices ?

Quel terrible exemple, Milord, pour les nations ambitieuſes, que celui qui nous eſt offert par la république Romaine dans tout le cours de ſon hiſtoire. L'ame n'eſt-elle pas confondue, altérée, quand elle voit ce coloſſe de puiſſance & de grandeur, Rome, & tous les empires qui obéiſſoient à ſes loix, tombant ſous le joug de quelques-uns de ſes citoyens, ſans qu'on puiſſe attribuer un événement ſi extraordinaire, à aucune autre raiſon qu'à l'ambition qu'elle avoit eu d'étendre ſon empire ſur le monde entier. Liſez, Milord, & voyez : les

Digitized by Google

Monarques les plus puiſſans, tel que fut Xerxès chez les Perſes; tels que furent Claude, Néron, Caligula chez les Romains, n'ont-ils pas été les derniers des hommes? On ne ſauroit aſſez le répéter, pour le bien des nations, pour celui même des ſouverains; plus un empire eſt grand & plus le prince paroît petit & incapable. Et pour faire une application de cet axiome à la puiſſance Britannique, ne ſeroit-ce point là, Milord, la raiſon pour laquelle votre nation dit ſi peu de bien du Monarque qui vous tyranniſe. Je ne balancerois cependant pas un inſtant à me condamner à cet égard, à convenir que j'ai tort, ſi Carthage, ſi l'Egypte, ſi la Perſe, ſi Rome avoient pu former de grands Empires, ſubjuguer leurs voiſins, avoir de grandes richeſſes, & conſerver en même tems les mœurs, les loix & le gouvernement qui les avoient rendues capables de faire des choſes ſi grandes & ſi difficiles; j'aurois tort encore, Milord, ſi ces puiſ-

Digitized by Google

ſances avoient en quelque moyen de de ne pas ſe laiſſer enivrer par le poiſon de leur proſpérité ? s'il leur avoit été poſſible de vaincre des peuples riches ſans s'enrichir de leurs dépouilles, & d'acquérir des richeſſes ſans préférer l'argent, le luxe, à la pauvreté, à la ſimplicité ; à la tempérance. Après de tels exemples, Milord, ne craindrez-vous point comme moi, quand vous aurez mûrement réfléchi ſur les expoſés frappant que je viens de ſoumettre à vos regards étonnés, ne ne craindrez-vous point, dis-je, qu'il n'en ſoit de vos fiers inſulaires comme des Carthaginois, qui, après avoir gagné ſucceſſivement la bataille de Trazimène & celle de Cannes, ne finirent que par tout perdre, & ſe virent réduits à ne pouvoir ſe ſervir de leurs vaiſſeaux que pour fuir devant des guerriers chez qui la charge d'Amiral étoit alors un titre ſans fonctions. Que de vérités, Milord, étonnamment allarmantes pour votre nation ; & je n'ai cependant pas tout dit encore.

Digitized by Google

Douzieme Section.

Ah ! Milord, n'eſt-ce point la vérité même; l'Angleterre ne nous offre-t-elle point en ce moment le tableau d'un corps hydropique, ſoutenu par deux jambes, dont la premiere ne tient plus au tronc que par un fil prêt à rompre, tandis que la ſeconde annonce déjà les ſymptômes d'une gangrêne qui doit bientôt en opérer la ſéparation? Quoiqu'il en ſoit, Milord, ſoit que je me ſois laiſſé aller à une très-grande erreur, ſoit que je n'aie parlé que trop juſte, permettez-moi de paſſer en revue les reproches que l'on fait à votre gouvernement. Plus d'un écrivain vous a fait, dans ces derniers tems, celui d'avancer qu'il n'y a point de peuple dont l'hiſtoire préſente une ſuite de baſſeſſes; de tyrannies, d'attrocités plus épouvantables.

Voyons, Milord, ſi cette accuſation ne ſe trouve point plus que juſ-

Digitized by Google

tifiée, plus que prouvée par plus d'un exemple. Le parlement de votre nation n'adopta-t-il pas, ne créa-t-il pas autrefois une loi qui ordonnoit chez vous, que tout accusé, attaqué pour crime, seroit jugé sans pouvoir demander à se justifier, sans qu'il fût même besoin de discuter les preuves? Et Cromwel, auteur de cette jurisprudence, n'en fut-il pas lui-même la victime, après avoir été le favori du Monarque dont on ne captivoit les faveurs qu'à ce qrix ?

N'a-t-on pas passé également autrefois dans votre parlement un bill, qui prononçoit peine de mort contre tout homme qui, " ayant connois-„ sance des désordres d'une Reine, „ n'en donneroit pas avis à la cour en „ toute diligence; contre toute fille „ recherchée par le monarque, qui, „ ayant eu quelques foiblesses, n'en „ avertiroit pas le Roi, s'il la vouloit „ épouser; & enfin, indistinctement, „ contre toute personne qui, sachant „ que le Roi se préparoit à se marier

„ à une fille qui ne seroit pas vierge, „ balanceroit à en faire sa déclara- „ tion ? „

N'a-t-on pas ratifié autrefois dans votre parlement la défense, non-seulement de rien dire, mais même de rien imaginer contre le Roi & la Reine ? N'est-ce pas aussi par acte du parlement, qu'Anne de Boulen expira sur un échaffaud, sous le fer d'un bourreau.

Ne fut-ce pas à-peu-près dans le même tems, que le parlement statua *qu'on eût à obéir désormais à une simple déclaration du Roi ou du Conseil de régence, pendant une minorité,* AVEC AUTANT DE SOUMISSION QU'A UN ACTE ÉMANÉ DU PARLEMENT.

Combien de fois, enfin, n'est-il pas arrivé dans votre isle, Milord, qu'avec des actes du parlement, les sujets se sont vus ruinés par des banqueroutes royales & par des impôts, tandis que les églises étoient pillées par les courtisans ? N'étoit-ce pas encore, Milord, avec des actes émanés

Digitized by Google

du parlement, qu'on dreſſoit ces échaffauds, où les mères des héritiers du trône alloient expier le malheur d'avoir donné de l'amour aux plus abominables des tyrans ? N'eſt-ce pas encore, Milord, ſous les yeux mêmes du parlement & par ſon ordre, qu'on alluma les buchers où la main d'un inflexible deſpote, déjà teinte de ſang, précipitoit également les catholiques, les héritiers, les prêtres, les guerriers, les magiſtrats, les femmes, les enfans ; en un mot, toutes les victimes immolées à la fureur & à la rapacité du tyran ?

Je vous le demande, Milord, & j'atteſte votre ſincérité ; les annales de l'Orient contiennent-elles aucune criſe auſſi horrible d'aviliſſement, aucun ſpectacle plus effrayant ? Après avoir fini d'égorger avec le fer, ne poignarda-t-on pas par l'autorité des loix ? Vos anciens tyrans n'ont-ils pas égorgé avec l'épée de la juſtice ? N'avoient-ils pas toujours des formes prêtes à conſacrer leurs attentats ? Si ces

Digitized by Google

loix inhumaines ſont déſavouées aujourd'hui, ſont-elles toutes révoquées ? L'organe que leur a donné la ſanction, eſt-il donc détruit, anéanti ? Eh Milord ! qu'il reparoiſſe un Henri VIII, & l'on entendra bientôt de cette bouche eſclave, conſacrée en apparence aux droits des peuples ; ſortir le tonnerre infernal qui prononça tant de fois, pour lui plaire, tant de proſcriptions contre des milliers de malheureuſes victimes : voilà de terribles vérités, Milord.

Treizième Section.

Après l'expoſition que je vous ai faite des attrocités trop ſouvent répétées en Angleterre, ſouffrez, Milord, que je vous faſſe quelques obſervations ſur les loix Angloiſes. — Monteſquieu dit, dans ſon immortel ouvrage : » que les loix qui condamnent un » homme à mort, dans quelqu'affaire » que ce ſoit, ſur la dépoſition d'un » ſeul témoin, ſont fatales à la li-

Digitized by Google

» berté. » Et votre Blakſtone s'écrie à cette occaſion, que c'eſt porter les *choſes un peu loin* : « Il y a, dit-il, » des crimes dont la nature exclut la » poſſibilité d'avoir plus d'un témoin ; » mais faut-il pour cela qu'ils reſtent » impunis? » Ne trouvez-vous pas, par-contre, Milord, que ce n'eſt pas le cas de punir? autrement la juſtice dégénéreroit en aſſaſſinats. N'eſt-il pas déjà bien terrible que le concours de deux hommes ſuffiſe pour arracher juridiquement l'honneur, la vie même, à un troiſième? Mais au moins, y a-t-il pour l'accuſé, dans cette formalité, la reſſource d'oppoſer l'un à l'autre, d'en éluder le concert par des queſtions imprévues, de tirer parti des réponſes du premier, pour engager le ſecond dans des éclairciſſemens redoutables au menſonge? La loi & la juſtice, Milord, ne lui doivent-elles donc pas ces ſecours ; & n'eſt-ce pas la certitude qu'il en feroit uſage, qui les a ſans doute déterminées à ſe décider d'après une accuſation qui a ſubi

cette épreuve ; mais elle n'a plus lieu, elle devient impossible, cette même épreuve, quand le jugement se rend sur la foi d'un seul adversaire ; & c'est bien là pourquoi tous les peuples policés ont consacré cet axiome de la jurisprudence romaine, *testis unus, testis nullus*. Je ne puis vous le dissimuler, Milord ; je suis tout-à-fait scandalisé de voir votre Blakstone reprouver un axiome dont la nécessité est si manifeste. Non, Milord, tout crime dont la nature est de ne pouvoir être prouvé que par un témoin, ne doit point être puni ; car le tribunal où un seul témoignage suffit pour justifier un arrêt de mort, sera facilement amené à regarder une présomption comme une preuve. Vous devez sentir, Milord, quelles conséquences affreuses peut avoir cette manière de procéder. S'il y a quelque danger d'être jugé sur la déposition de deux témoins, à combien plus forte raison deviendra-t-il imminent à l'être sur la déposition d'un seul. Convenez, Milord, qu'il est bien fâcheux,

Digitized by Google

fâcheux, cruel même, que, dans certains cas, dont peut-être la loi n'auroit pas dû prendre connoiſſance, une ſeule dépoſition, dépoſition ſuſpecte peut-être à tous égards, puiſſe motiver un arrêt de ſupplice, & que le principe, que, *plus un crime eſt difficile à prouver, moins on doit l'être ſur la preuve*, ait prévalu à Londres comme dans quelques autres tribunaux. Il eſt bien conſolant, à la vérité, que la publicité de l'examen offre la cauſe & les moyens de défenſe du criminel, aux ſpectateurs les plus impartiaux; comme il eſt bien ſatisfaiſant pour des cœurs ſenſibles, de voir le magiſtrat attentif en Angleterre à ſe déclarer le protecteur de l'accuſé, à le ſoutenir contre la frayeur, à le précautionner contre les mépriſes, à faire, enfin, valoir ce qui le juſtifie, comme à encourager ſes efforts contre ce qui le charge; je me hâte de rendre ici juſtice à votre nation, Milord. L'adminiſtration de la procédure criminelle, dans votre iſle, mérite

l'hommage & l'admiration de tous les hommes.

Cependant, Milord, malgré la douceur de votre juriſprudence, malgré les ſoins, les égards mêmes des juges pour les coupables, ceux-ci ſont traités avec plus de cruauté réelle qu'en France, & c'eſt ce que je vais vous démontrer. Un accuſé n'eſt inſtruit, en France, de ſon jugement, que le matin même du jour où il doit ſubir la peine; par-là ſes tourmens ſont abrégés, la juſtice ne ſe fait pas un jeu de ſes douleurs; l'eſpérance ſemble ne devoir l'abandonner qu'à l'inſtant où il va être retranché de la ſociété. Les exhortations du miniſtre eccléſiaſtique produiſent dans l'ame du patient une diſtraction preſqu'auſſi efficace; il n'a, pour ainſi dire, pas le tems de ſentir l'horreur du ſupplice.

A Londres, au contraire, à l'inſtant où il eſt condamné, il connoît ſon ſort; &, cependant, ſon exécution eſt différée d'une ſeſſion à l'autre, c'eſt-à-dire, à ſix ſemaines; ainſi,

Digitized by Google

après lui avoir ôté l'espérance, on lui conserve la vie comme pour lui faire mieux sentir les angoisses de la mort, que sans doute il a sans cesse devant les yeux pendant ce long intervalle de tems. Ne semble-t-il pas, Milord, que par cette marche, la loi ait voulu repaître le malheureux de cette torture de l'esprit plus cruelle, plus inhumaine que celle du corps, qu'il est vrai qu'elle a abrégée : mais n'en résulte-t-il pas qu'elle ne livre sa victime à la mort, qu'après avoir laissé le plus impitoyable des bourreaux, l'imagination, déchirer son cœur en détail ; en épuisant, pour la tourmenter, ce que l'idée d'une destruction inévitable, & dont le moment est fixé, peut avoir de plus affreux? Ne trouvez-vous pas comme moi, Milord, que la loi Angloise joint même, sur cet article l'inconséquence à la cruauté ; & c'est cependant, Milord, le crime du vol, le simple vol, qui est soumis à cette cruelle prolongation de supplices.

Digitized by Google

Ne vous ſemble-t-il pas, qu'en conſéquence, la punition du meurtre, genre de délit plus abhorré dans votre iſle que par-tout ailleurs, y ſoit conſidérablement adoucie, puiſque le tems en eſt abrégé, & que l'aſſaſſin eſt exécuté vingt-quatre heures après ſa condamnation. Il en réſulte néceſſairement que la loi prodigue ſon indulgence en Angleterre pour le crime le plus grave, tandis qu'elle déploye toute ſa rigueur contre un attentat infiniment moindre : qu'en penſez-vous, Milord ? Pouvez-vous en diſconvenir ?

Mais, s'il exiſte des contraſtes ſinguliers dans la juriſprudence criminelle Angloiſe, je ne trouve pas qu'en matiere civile, la loi montre beaucoup plus d'égard pour les perſonnes. Sur la moindre réclamation d'intérêt, par exemple, le premier mouvement de la juſtice eſt chez vous un décret de priſe de corps. A la ſimple dénonciation d'une dette, même ſuppoſée, c'eſt à la liberté du prétendu débiteur

Digitized by Google

que la loi attente. Je conviens que le créancier est soumis à la formalité d'un serment ; mais, je vous le demande, Milord, pourquoi multiplier aussi indiscrettement cette foible ressource ? n'est-ce pas la rendre vaine ? Attacher à une cérémonie, sur laquelle il est si facile de s'étourdir, la certitude du succès, n'est-ce pas faire naître la tentation du parjure ? Je m'attends bien que vous me direz, Milord, qu'en donnant caution, le défendeur redevient libre : mais cette facilité, qui, réellement, est une faveur, peut aussi dégénérer très-souvent en très-grande injustice.

Supposons, Milord, qu'un homme dérangé dans ses affaires, peu connu, peu aimé, se trouve dans ce cas malheureux ; croyez-vous qu'il trouvera facilement, qu'il puisse même trouver quelqu'un d'assez bienfaisant, pour être sa caution ? C'est ce qui n'est pas à présumer, Milord ; & l'on se croira en droit d'en conclure que la demande intentée contre lui

Digitized by Google

eſt légitime & réelle. Quelle abſurdité! quel cruel délire! Convenez-en, Milord. Quoi! ſi cet infortuné ne trouve pas la protection qui peut ſeule déſarmer la loi, le voilà donc condamné à gémir dans les fers, d'une ſeſſion à l'autre; & une répétition, une prétention fauſſe va mettre le déſordre dans ſes affaires, & combler ſa ruine. Vous répondez à cela, Milord, que le déſordre eſt puni, que le prévaricateur eſt châtié. Voilà qui eſt fort bien; mais ſon châtiment devient-il une indemnité pour celui qui a été victime de ſa ſcélérateſſe. Ce fauſſaire eſt livré au pilori, à l'indignation publique. Mais ſon ennemi en a-t-il moins ſubi l'humiliaiton des fers, la dépenſe de l'écrou, les dangers & la perte de l'abſence, & toutes les ſuites déplorables qu'entraîne preſque néceſſairement dans une famille la cataſtrophe qui la prive ſubitement de ſon chef? Convenez, Milord, que la juriſprudence criminelle & civile eſt encore bien imparfaite chez

vous, & que les progrès de la rai
ſont à-peu-près auſſi lents dans vo
iſle que chez la plupart de vos voiſi

Quatorzieme Section.

Il eſt tems, à préſent, Milord,
promener auſſi nos regards ſur l'
duſtrie Angloiſe. De bonne foi, M
lord, n'y a-t-il rien à rabattre de
que la renommé en publie dans
tranger ? Eſt-il bien vrai que la
tion Angloiſe ait une ſupériorité ſi
cidée, ſi marquée ſur la nation Fr
çoiſe, en fait d'induſtrie ? J'oſe ſou
nir, moi, d'après des obſervate
dont il n'eſt pas permis de ſoupç
ner la partialité, qu'il n'eſt auc
genre dans lequel les ouvriers de
Tamiſe ſoient ſupérieurs à ceux
ſont établis ſur les bords de la Sei
de la Somme, ou de la Meuſe ; je
bien plus, Milord, c'eſt qu'il y a b
des genres où les ouvriers Anglois
pourroient pas ſoutenir le parall
avec les ouvriers François. Croy
vous, par exemple, Milord, qu'

yeux des connoiſſeurs les plus éclairés, mais vraiment impartiaux, les draps de Van-Robais & de Sédan ne pourroient pas ſoutenir la comparaiſon avec tous ceux qui ſe fabriquent en Angleterre. Il en eſt de même des ouvrages d'acier, de clincaillerie, & de tant d'autres qui ſe fabriquent à Londres & dans le reſte de l'Angleterre, il n'atteindront jamais à la perfection qu'on admire dans les ouvrages du même genre, travaillés par des artiſtes François. Quant aux dorures, aux ſoiries, à l'argent orfévré, & généralement dans tout ce que exige un goût fin & recherché, vous ſavez, Milord, que c'eſt à l'étranger que vos Anglois ſont eux-mêmes forcés de s'adreſſer; vous ne me nierez pas, par exemple, que les Angloiſes ont pour les étoffes, les gazes, les rubans venus du dehors, la même fureur que les Pariſiennes ont pour celles de toutes ces frivolités que les paquebots introduiſent en France par *contrebande*. Je m'attends bien que

vous me direz, Milord, que dans ce qui regarde la manipulation de l'acier, son éclat, la fineſſe de ſon poli, le brillant, l'excellence de la trempe, ces divers objets offrent à l'œil & à l'uſage dans l'Angleterre ſeule, ce qu'on ne trouve nulle part ailleurs. Vous ajouterez à cela, qu'on a pouſſé divers genres de gravure à Londres à un point de perfection qui ne peut être égalé, pas même imité, dans aucune autre ville d'Europe.

J'en conviens, Milord; mais cet avantage n'eſt dû qu'au prix exceſſif qu'on y met. Si l'on payoit, les ouvriers François, à Paris, auſſi généreuſement qu'on paye tous les ouvriers à Londres, je ſuis ſûr qu'ils réuſſiroient mieux encore; parce qu'ils joindroient la délicateſſe & le goût du génie, la fertilité des idées, à la perfection de la main-d'œuvre. Une preuve inconteſtable de cet allégué, c'eſt que les artiſtes les plus habiles dans pluſieurs arts, tels que la peinture, la gravure, &c. ſont

étrangers, & ſe trouvent à Londres; parce que c'eſt le ſéjour où les talens ſont payés le plus chérement: mais ce qui diſtingue véritablement les ouvriers Anglois, c'eſt la pareſſe & l'indiſcipline, que la légiſlation ſemble encourager, au lieu de les réprimer; d'abord, parce qu'elle ne proſcrit pas les aſſemblées ſéditieuſes dans leſquelles ils forment des aſſociations, pour tyranniſer les chefs des fabriques, & par conſéquent le public; enſuite, parce que, quand on porte des loix pour mettre une barriere à cette tyrannie, c'eſt contre les maîtres & non contre les ouvriers qu'elles ſont dirigées. Si, par exemple, il eſt défendu aux tailleurs, ſous peine de priſon, de donner à leurs garçons plus de 18 ſols par jour de ſalaire, il ne l'eſt pas, à ces mêmes garçons, d'en exiger 40, s'ils veulent. N'eſt-il pas viſible que cette ſeule opération nous préſente à la fois une police défectueuſe, & une loi toujours violée. Immédiatement après le premier moment accordé à

la ſurpriſe, les obſervateurs déſintéreſſés conviennent de toutes les vérités dont je viens de donner le détail, & ſi je trouve quelques contrediſans, ce ne ſeront que certains Anglomanes, qui ne veulent ſoumettre leur barbe qu'à des raſoirs d'acier fondu, qui veulent ſe faire les ongles avec des ciſeaux de Londres, & qui s'en font beaucoup accroire, quand ils peuvent dire qu'ils ont une épée du petit Dunkerque; ſans ſavoir qu'il n'y a point d'acier fondu, & ſans s'imaginer que les trois quarts des ferrailles brillantes dont les boutiques ſont remplies à Londres, viennent la plupart d'Allemagne, & ſouvent même de Paris.

Quinzieme Section.

On a publié avec enthouſiaſme, Milord, qu'un marbre, à Weſtmunſter, eſt le ſceau de la gloire & le prix des talens en tout genre. Voltaire l'a dit; on l'a cru, & on l'a répété avec

Digitized by Google

emphaſe d'après lui : mais, oſe-t-on bien donner pour des vérités un fait dont voici tout le myſtere ? Le droit de ſépulture accordé dans l'égliſe de Weſtmunſter, n'a rien de bien glorieux ni de bien flatteur, rien même qui ſoit le moins du monde le fruit de l'eſtime publique. Il n'eſt perſonne à Londres, ni même ailleurs, qui, avec de l'argent, ne puiſſe aſpirer à repoſer dans cette fameuſe abbaye, auprès des Monarques de la Grande-Bretagne. Le chapitre de Weſtmunſter accorde la permiſſion de ſe faire enterrer dans ſon égliſe, à quiconque vient lui offrir des guinées : c'eſt l'argent qu'apporte le vivant, & non pas le nom du mort, qui ouvre à la vanité le champ de ces petites apothéoſes. Si *Newton*, *Shakeſpear*, *Congreve*, ont des mauſolées à Weſtmunſter, ils ont pour aſſociés des bourgeois, & des bourgeois dont la renommée n'avoit jamais franchi le quartier, pas même la maiſon qu'ils habitoient. Il s'en faut bien, d'ailleurs, que le

Digitized by Google

faſte royal s'adouciſſe ſur ce théâtre de la mort, & que les particuliers y partagent avec les reſtes des ſouverains, l'eſpece de gloire qu'on attache à un tel mêlange : il n'y a point de lieu, au contraire, où la ſéparation ſoit plus frappante; les portes-ſceptres, encore énorgueillis d'une grandeur dont l'activité s'eſt évanouie, repoſent dans une enceinte fermée par une barriere inſurmontable. Le public ne peut repaître ſa curioſité que des épitaphes du vulgaire, qui lui ſont abandonnées. Ce n'eſt que par des protections & beaucoup d'argent, qu'on peut pénétrer dans le ſanctuaire où la Majeſté royale a choiſi ſon azile, en murmurant contre la cupidité du chapître qui lui donne de ſemblables voiſins. Vous le ſavez, Milord, mieux que perſonne, l'ombre de Newton & celle de Shakeſpear, errent comme tant d'autres dans la nef, & l'approche du chœur leur eſt interdite, comme à toutes les autres, parce que le mépris & l'inſolence en gardent la porte.

Digitized by Google

Il n'eſt donc que trop vrai, Milord, qu'on n'a rien moins que du reſpect pour le génie, dans votre iſle, & que l'envie y eſt tout au moins auſſi active que par-tout ailleurs. Entre nous, Milord, votre nation n'a-t-elle pas à ſe reprocher d'avoir laiſſé mourir Milton & Butler dans la plus affreuſe miſere ? Ces deux hommes célebres de l'Angleterre ne furent-ils pas réduits, comme Plaute, à un travail journalier & pénible, pour ſoutenir une vie accablée de tous les maux qui accompagnent l'indigence ? On prétend, même, que ſi Newton eſt parvenu dans ſa vieilleſſe à un poſte lucratif, il n'en fut redevable qu'aux charmes d'une niece docile, qui, avec moins d'efforts lui valut cette fortune, cette aiſance heureuſe à laquelle il ne ſeroit jamais parvenu, ni par ſa philoſophie, ni par la découverte des loix qui dirigent l'univers, ni enfin par ſes travaux du cabinet.

Ceux qui ont examiné de près vos inſulaires, Milord, &, parmi ceux-là,

il faut compter ſûrement plus d'un voyageur éclairé, philoſophe, prétendent que la plupart de vos compatriotes ſont en tout genre d'une ignorance extrême, & d'une indifférence incroyable ſur tout ce qui ſe paſſe dans la république des lettres. On poſe encore en fait, qu'il n'y a pas un artiſte célèbre en Europe, pas un ſçavant diſtingué, qui puiſſe ſe flatter que ſa réputation ait franchi le pas de Calais; on aſſure que les paquebots ſe chargent volontiers de paſſagers & de marchandiſes, mais jamais de renommées. On prétend même, que ſi de Voltaire fut connu, accueilli à Londres, c'eſt qu'il y fit un long ſéjour; c'eſt qu'il a prodigieuſement exalté les Anglois dans ſes ouvrages: on ajoute à cela, que ſi quelques philoſophes françois ſont connus à Londres, ce n'eſt que de quelques individus, qui vont en tems de paix promener leur ennui à Paris, & y dépenſer leurs guinées. Hors de ce cercle, qui eſt fort étroitement circonſcrit,

la nation Angloiſe ne ſoupçonne pas même l'exiſtence d'aucun ſçavant diſtingué de la France, & bien moins encore celle des ſçavans des autres pays ; elle vit ainſi dans la plus complette ignorance de l'exiſtence des écrits, & du nom même des écrivains célèbres qui honorent les nations chez qui les fit naître la nature, & qui contribuent à éclairer ce ſiècle, & à l'illuſtrer. Et vous voudrez cependant bien remarquer, Milord, que les François ſont conſidérablement plus empreſſés à faire connoître la littérature Angloiſe ; car, tous les jours, ils traduiſent dans leur langue les ouvrages Anglois qui paroiſſent, fuſſent-ils des plus médiocres. Les *Nuits* d'Young, l'Hiſtoire de Charles-Quint, & tant d'autres ouvrages, quel bruit n'ont-ils pas fait en France? N'y ont-ils pas été accueillis avec tous les honneurs qui leur étoient dûs ? Et par contre, Milord, par une ſingularité inconcevable, les pièces du théâtre François ne peuvent être tranſplan-

tées, & prendre goût dans votre isle, qu'avec des additions ou après des mutilations qui les rendent absolument méconnoissables & ridicules.

Seroit-il donc vrai, Milord, qu'aux gazettes près, les Anglois, en général, lisent très-peu; que nombre de vos compatriotes ne lisent pas même les productions nationales; que leur genre de vie est incompatible avec des études profondes & suivies; qu'il n'y a pas de peuple en Europe, chez qui la journée de labeur commence plus tard & finisse plutôt, dans toutes les conditions, dans tous les ordres; qu'il n'en est aucun chez qui les professions de toutes espèces soient plus aisées à remplir; que tout se fait à l'aise, & toujours par des intermédiaires, autant que possible. Tel est, du moins, le jugement que portent sur votre nation la plupart des Suisses, qui ont séjourné long-tems à Londres; tous, Milord, se réunissent, tous sont d'accord sur ce point; je ne sçais pas même si je n'ai point lu quelque chose de

Digitized by Google

ſemblable dans des feuilles périodiqnes. On convient, en général, que les mœurs Angloiſes ſont un obſtacle invincible à la culture de l'eſprit, au développement des talens, & aux progrès de l'inſtruction; cela n'eſt-il pas trop bien fondé; qu'en dites-vous, Milord?

Continuation du même ſujet.

Si, Milord, une perſécution éclatante eſt preſque toujours, en France, le ſort des talens fiers & ſupérieurs, on prétend que, par contre, une indifférence obſcure en eſt la mort en Angleterre, s'ils ne ſont pas accompagnés de cet eſprit d'intrigue & de ſoupleſſe, & de tous les petits manéges littéraires qui conduiſent à ſe faire un nom. On reproche, en général, aux Anglois, d'affecter du mépris pour toutes les productions qui ne ſont pas de leur terroir; c'eſt probablement une ſuite de celui qu'ils ont pour toutes les autres nations. S'il en eſt

Digitized by Google

ainſi, Milord, pouquoi toutes les autres nations ne leur rendroient-elles pas un juſte & fidèle réciproque ?

Ne ſeroit-ce point là, peut-être, Milord, ce qui a ſi fort aigri quelques eſprits, ce qui a ſi vivement ému la bile de quelques critiques amers, qui, à les entendre, ne trouvent rien de plus pitoyable que la littérature Angloiſe; qui ne voyent rien de plus plat, rien de plus mal digéré, que leur éloquence civile, religieuſe ou politique, que leurs plaidoyers & leurs ſermons; rien de plus extravagant que leurs productions théâtrales, de ſi ridicule que leurs harangues au parlement. Voilà, Milord, quels ſont les reproches qu'on fait à votre littérature, je vous laiſſe à prononcer, moi qui connois la profondeur de votre génie, la délicateſſe de votre jugement, ſi ces reproches ſont mal fondés; daignez donc, Milord, décider ce point, & juſtifier votre littérature nationale; de mon côté, je me hâterai, d'après les éclairciſſemens que j'attends de

vous, de tromper le public. N'eſt-il pas plus que ridicule, dit-on, par exemple, que les Anglois, bouffis d'orgueil, & bourſoufflés d'une morgue pédanteſque, non-ſeulement s'affichent pour être les rivaux des littérateurs François, comme leurs flottes le ſont de notre marine, & qu'ils prétendent ſe targuer d'une ſupériorité, qu'ils ſont bien loin de poſſéder dans tout ce qui tient à l'eſprit, à la vigueur de l'ame & à l'énergie du langage.

" Peut-on s'empêcher, dit-on, avec
„ aſſurance, peut-on s'empêcher d'ob-
„ ſerver que le théâtre Anglois n'a ja-
„ mais réuſſi qu'en Angleterre ; que,
„ pour cela ſeul, il doit être déclaré
„ inférieur au théâtre François, ainſi
„ qu'au théâtre Italien, parce que
„ dans cette eſpece de combat litté-
„ raire, c'eſt aux étrangers à pronon-
„ cer ſur la véritable ſupériorité, puiſ-
„ que c'eſt eux qui forment le par-
„ terre, ce tribunal redoutable, de-
„ vant lequel chaque nation vient pré-
„ ſenter ſes pieces & ſes acteurs ſur la

Digitized by Google

„ grande ſcene de l'Europe; c'eſt à
„ leur empreſſement à adopter les
„ productions de l'une, à leur froi-
„ deur, à la négligenee qu'ils mettent
„ à rechercher celles de l'autre, que
„ doit s'attribuer cette haute préfé-
„ rence, qui peut ſeul décerner la cou-
„ ronne; puiſque ne pouvant être con-
„ duits dans leur choix que par la ſen-
„ ſation de plaiſir qu'ils éprouvent, leurs
„ jugemens ne peuvent point être
„ ſuſpects. Le théâtre auquel ils don-
„ nent la préférence, vaut donc in-
„ conteſtablement mieux que celui
„ qui ne plaît qu'aux citoyens de l'au-
„ teur. Il ſemble que cela ſeul devroit
„ terminer l'eſpece de doute où l'on
„ ſemble être encore entre les ſcenes
„ de Paris & de Londres. Ne ſeroit-il
„ pas facile de juſtifier cet arrêt, rendu
„ d'un commun accord par l'Europe
„ entiere; mais il faudroit alors tou-
„ cher aux autels de Shakeſpear; &
„ jamais l'arche du Seigneur fut-elle
„ plus redoutable pour les irrévérends,
„ que la renommée de ce dieu du théâ-

Digitized by Google

„ tre Anglois pour ſes compatriotes ;
„ ce n'eſt pas du reſpect, ce n'eſt pas
„ un hommage que ſes dévots exigent
„ des François ; c'eſt un culte d'autant
„ plus difficile, qu'il doit être abſo-
„ lument fondé ſur la loi. Les Fran-
„ çois n'entendent rien de ce dragma-
„ turge adoré. Ils demandent qu'on
„ le traduiſe, & les Anglois répon-
„ dent qu'on ne ſçauroit traduire Sha-
„ keſpear. (*a*)

„ On demande qu'on en donne au
„ moins une idée. Les Anglois aſſu-
„ rent que cela eſt impoſſible ; qu'il
„ eſt plus libre dans le choix des ex-
„ preſſions que le vent ſur l'océan,
„ pour le dire à ſa maniere. Que ſon
„ dialogue eſt tantôt en ver s blancs,
„ tantôt en vers rimés, tantôt en
„ proſe ; que tantôt il n'a qu'un mot
„ ou deux à la place d'un vers blanc,

(*a*) Diſcours ſur Shakeſpear & ſur M. de Voltaire, par M. Baretti, Secrétaire de l'Académie Royale Britannique.

Digitized by Google

ois pour ſes cont
as du reſpect, c
age que ſes devo
ois; c'eſt un cult
ile, qu'il doit ê
ndé ſur la loi. L
ndent rien de c
ré. Ils demand
, & les Anglois
n ne ſçauroit trad

)

ande qu'on en d
idée. Les Anglo
ela eſt impoſſible
re dans le choix d
ue le vent ſur l'
e à ſa maniere. Q
t tantôt en ver
vers rimés, tantô
tantôt il n'a qu'un
a place d'un vers

· Shakeſpear & ſur M. de
etti, Secrétaire de l'Acad

» & tantôt, ce n'eſt qu'un mot
» deux à la place d'un vers : que
» langue Angloiſe ſe ſoumet à to
» cela ſans broncher (*b*).

» Si l'on ſe haſarde à en eſſuy
» quelques repréſentations, on
» trouve un mêlange plus abſurde
» des yeux *François* que toutes l
» rêveries de la *Fleur des Saints*,
» du *Talmud*. On y eſt choqué p
» des perſonnages qui offrent l'app
» rence la plus extravagante, tels q
» le monſtre de la tempête, & autr
» Les Anglois prétendent fermer
» bouche aux François, en jurant q
» cette imagination eſt le chef-d'œ
» vre de l'eſprit humain; que le méri
» de Shakeſpear eſt d'avoir enfanté pl
» ſieurs caracteres dont on n'a jam
» eu l'idée en France, ni ailleurs (c
» que celui de Caliban, entr'autre
» ne peut être trop admiré (*d*). N
» faut-il pas avoir la cervelle bi

(*b*) Même Diſcours, page 23.
(*c*) Même Diſcours, page 69.
(*d*) *Ibidem*, page 7

Digitized by Google

„ poëtique, pour inventer un tel
„ homme, & le rendre tout-à-fait
„ vraiſemblable, malgré l'impoſſibi-
„ té de ſon exiſtence ?

„ Figurez-vous, ajoute-t-on, une
„ ſorciere ſcélérate, tranſportée pour
„ le reſte de ſes jours dans une petite
„ iſle déſerte, & laiſſée à la merci du
„ ſort. Elle eſt actuellement groſſe de
„ de l'eſprit malin. A ſon arrivée dans
„ l'iſle, elle accouche d'un garçon,
„ qu'elle nourrit pendant un certain
„ tems : elle meurt bientôt, & le lai-
„ ſe là tout petit : cependant il ne pé-
„ rit pas, mais à l'aide de ſon inſtinct,
„ il trouve moyen de conſerver ſa vie
„ comme tout autre animal : c'eſt à
„ cette créature-là que Shakeſpear a
„ donné de la raiſon & de l'amour ;
„ mais, quel amour ! quelle raiſon !
„ ni plus ni moins que devoit en
„ avoir un monſtre né des œuvres
„ d'un eſprit malin & d'une ſorciere
„ des plus méchantes. Que d'idées
„ neuves ! que de ſentimens uniques !
„ puiſés, diſent les Anglois, *dans le*

plus

Digitized by Google

„ *plus grand vrai de la nature.* Ce
„ morceau eſt-il bien propre à don-
„ ner aux François une idée bien avan-
„ tageuſe de Shakeſpear ? Si ſon ta-
„ lent conſiſtoit en effet dans la force
„ des penſées, dans l'énergie des ca-
„ racteres, ne devroit-il pas être très-
„ facile à traduire ? Les écrivains à
„ qui cette épreuve eſt funeſte, ou
„ qui ôtent l'envie de la leur faire ſu-
„ bir, ſont ceux dont les petites gra-
„ ces, les mignardiſes locales péri-
„ roient ſous la main du copiſte (*e*).

„ La liberté dans les arts n'eſt pas,
„ & ne doit pas être, une licence ; un
„ dialogue coupé, déſordonné,
„ comme on repréſente celui de Sha-
„ keſpear, doit à chaque inſtant cau-
„ ſer une ſurpriſe tout-à-fait déſa-
„ gréable à des oreilles délicates ; un
„ habit compoſé de morceaux de dif-
„ férentes couleurs eſt ſupportable

(*e*) Ce n'eſt que par préjugé, ou par une mépriſe des mots, que l'on dit Tacite difficile à traduire.

„ dans des foires, ou dans des mas-
„ carades, qui en ſont une eſpece;
„ mais qu'on ne s'aviſe pas de s'en
„ parer pour une fête auguſte. La bi-
„ zarrerie n'eſt un mérite en aucun
„ genre; ce n'en eſt un d'imaginer
„ des caracteres nouveaux, des ſitua-
„ tions nouvelles, qu'autant que les
„ uns & les autres ſont dans la natu-
„ re. Si l'admiration étoit le prix des
„ enfantemens monſtrueux, dans les
„ lettres, il y auroit peu de produc-
„ tions auſſi révérées que le petit pou-
„ cet & la barbe bleue, que le Cali-
„ ban en particulier, dont les An-
„ glois ſont un ſi magnifique éloge.
„ N'eſt-ce pas le fruit de la démence
„ la plus outrée, la plus baſſe & la
„ plus contradictoire, tout à la fois;
„ ſes ſentimens ſont-ils donc puiſés
„ dans le grand vrai da la nature,
„ puiſque ſon exiſtence eſt impoſ-
„ ſible, que cet être phantaſtique eſt
„ d'une ſtupidité morale qui révolte
„ autant que ſa groſſiereté phyſique,
„ & que ſon caractère abject & bru-

„ tal eſt directement oppoſé à l'origi-
„ ne que lui ſuppoſe le caprice de ſon
„ auteur, car le fils d'une ſorciere &
„ d'un eſprit malin devroit avoir, ce
„ me ſemble, quelque choſe d'aërien;
„ pourquoi donc Shakeſpear en a-t-il
„ fait moins d'un demi-homme,
„ tandis qu'il devroit être une eſpèce
„ de demi-Dieu. Que dites-vous à
„ cela Milord ?

„ Paſſons maintenant aux acteurs
„ qui animent le théâtre ? En appré-
„ ciant les pièces, il eſt naturel de
„ rendre compte de la déclamation
„ qui les ſeconde, des beautés illu-
„ ſoires & paſſagères qu'elle peut y
„ ajouter. La retraite de David Gar-
„ rick a occaſionné les plus vifs re-
„ grets. A entendre les Anglois, il
„ n'eſt aucun perſonnage, qui, dans
„ le paſſé, & probablement dans l'ave-
„ nir, puiſſe lui être comparé. L'en-
„ thouſiaſme pour ce *Roſcius* de la
„ Tamiſe eſt à un point, dont peut-
„ être jamais aucun homme vivant ne
„ s'eſt vu l'objet. Ceux qui ne l'ont

„ pas entendu, & sur-tout les étran-
„ gers, voudroient s'en faire une
„ idée d'après les comédiens qui le
„ remplacent dans ses rôles. Ceux-ci
„ étant tous ses contemporains, ayant
„ été témoins de ses succès & de la
„ méthode à laquelle il les a dus, ayant
„ joué avec lui long-tems, n'est-on
„ pas fondé à croire qu'ils ont retenu,
„ ou moins de mémoire, quelques-
„ unes de ses inflexions, quelques-
„ uns de ses gestes. Par-tout, & en
„ tout genre, les hommes vraiement
„ originaux ont fait des élèves, infé-
„ rieurs sans doute à leur maître,
„ mais dont l'imitation même servile
„ en retrace la maniere. Les Anglois
„ ne permettent pas aux étrangers de
„ juger de David Garrick d'après ce
„ principe : pour les mieux accabler
„ de l'admiration qu'ils lui prodiguent
„ ils préférent d'abandonner à leur
„ critique tous leurs acteurs du jour ;
„ & pour lui faire plus d'honneur,
„ ils outragent sans scrupule tous ses
„ camarades : la distance entr'eux &

Digitized by Google

„ lui, disent ces admirateurs, est in-
„ finie. Ce comédien, si on les en
„ croit, est le Melchisédeck du théâ-
„ tre; comme il n'a pas eu de pere,
„ il ne laisse pas de postérité „. Ce
n'est pas moi qui parle, Milord; j'es-
père que vous ne vous offenserez pas.

Pour passer ensuite du mérite du théâtre Anglois à ce qui regarde l'éloquence en général; voyons, Milord, si votre nation y trouvera de quoi racheter les ridicules de son théâtre? Que de détails satisfaisans vous espérez voir éclore sous ma plume! Un Jésuite à robe courte, l'oracle du palais de Thémis, dans le tems que le sénat du royaume gémissoit dans le plus affreux exil; un littérateur fameux qui a exhalé sa bile à son gré parmi vos atrabilaires compatriotes; martyre cependant de la vérité, quoiqu'esclave des travers & des caprices de son imagination exaltée; le fameux Linguet, en un mot ce phénix des beaux esprits, va remplir vos espérances, combler vos vœux & faire

Digitized by Google

éclater ſa reconnoiſſance pour cette nation humaine, qui l'avoit accuilli naguères d'une maniere ſi diſtinguée.

Ecoutez la Sybille, Millord, aſſiſe ſur le trépied ſacré; déja elle trépigne, déjà elle éprouve tous les grands mouvemens qui annoncent les vérités importantes dont on n'accouche qu'avec peine, qu'on ne produit qu'avec douleur.

De l'Eloquence Angloiſe.

„ On demandoit à Ciceron, quelle „ étoit la principale partie de l'Ora- „ teur? *habitus*, répondit-il ou le „ *débit*: la ſeconde, *habitus*; & la „ rroiſieme, *habitus*; réponſe à la- „ quelle le nom de l'auteur doit don- „ ner le plus grand poids, & dont „ l'expérience a confirmé la juſteſſe „ dans tous les ſiècles: ſi le véritable „ Orateur eſt celui qui perſuade en „ parlant, il eſt certain que la vérita- „ ble éloquence, pour les grandes „ aſſemblées, eſt celle du débit. La

Digitized by Google

„ raiſon, la méthode, l'élégance, la
„ clarté, la force, l'enchaînement des
„ preuves ſont pour le cabinet. En
„ public, une voix ſonore, adroite-
„ ment maniée, des geſtes qui ajoû-
„ tent à l'expreſſion ſans annoncer
„ trop l'art qui les dirige, une cer-
„ taine onction qui faſſe croire que
„ l'on eſt perſuadé ſoi-même de ce
„ que l'on dit; voilà le grand ſecret
„ de régner ſur les eſprits; c'eſt par ces
„ deux portes que l'on parvient ſûre-
„ ment juſqu'à l'ame, & ce ſont cel-
„ les dont les Anglois n'ont pas en-
„ core trouvé la clé. On ne trouve ni
„ au bareau, ni dans la chaire, ni
„ même au parlement, rien qui ap-
„ proche de cette idée que nous don-
„ nent, de l'éloquence, les maîtres
„ dont elle faiſoit à Rome ou à Athè-
„ nes, la fortune & la gloire.

„ Dans la chaire, une lecture froide
„ & morne; au bareau, une lecture
„ monotone & glacée même, ou des
„ interpellations bruſques, découpées
„ ſuivant le cas; au parlement, une

Digitized by Google

„ affluence tumultueuſe, ſans étude,
„ ſans grace, j'oſerois même dire ſans
„ méthode ; plus d'attention à faire
„ du bruit qu'à le juſtifier ; plutôt des
„ alluſions malignes ou des ſorties in-
„ décentes, que des raiſons perſuaſi-
„ ves ; une chaleur qui tient de l'em-
„ portement, & dont tout étranger eſt
„ ſingulièrement ſurpris, quand on
„ lui interprête le texte dont elle eſt
„ l'accompagnement ; voilà ce qui ca-
„ ractériſe l'éloquence angloiſe, &
„ ce qui frappe d'étonnement, dans
„ un pays où cette carrière eſt comme
„ dans l'ancienne Rome, le chemin
„ des honneurs ; dans un pays où le
„ talent de la parole ne connoît ni
„ gêne, ni ſcrupule, ni entraves ; où
„ il s'applique aux plus grands objets
„ qui puiſſent élever l'eſprit humain ; où
„ il trouve, ſoit dans l'eſtime publique,
„ ſoit dans les récompenſes de la cour,
„ tout ce qui peut l'encourager. Or,
„ à qui de ceux d'entre les hommes,
„ qui liſent, qui parlent & qui n'ont
„ jamais réfléchi, ces obſervations ne

Digitized by Google

„ ſeroient-elles pas frappantes? Il
„ faut convenir que les Anglois ſont
„ auſſi bien organiſés pour l'éloquence
„ que les autres peuples, que la lenteur
„ de leurs progrès dans ce genre, vient
„ d'une éducation vicieuſe, de leurs
„ mauvais uſages, & de la ſingularité
„ de leurs loix; parce que l'éducation
„ pédanteſque & mélancolique des
„ univerſités étouffe les germes du
„ talent, au lieu de les développer;
„ parce que leurs mœurs bornant la
„ profeſſion d'avocat à une ſeule claſſe
„ d'hommes, comme celle du prédi-
„ cateur, & n'exigeant de chacune ni
„ travaux, ni effets, tandis que leurs
„ loix ont réduit leurs procès civils à
„ de ſimples combats de procédure,
„ & les inſtructions criminelles de la
„ part des conſeils en jeux d'eſprit,
„ en fades plaiſanteries & en efforts
„ de ſubtilité, elles ont été au parle-
„ ment Anglois les ſéminaires où ſe
„ formoient à Rome les Athlètes,
„ qui devoient un jour ſe produire
„ dans le ſénat ou la tribune; on s'é-

Digitized by Google

„ puiſeroit envain pour chercher des „ raiſons plauſibles d'un fait inconteſ- „ table, on n'en obtiendroit pas plus „ ſon pardon de ces gens, qui s'ima- „ ginent qu'il y a de l'éloquence par- „ tout où l'on prononce le nom de „ liberté.

„ Quant à la religion, les Anglois „ ont été de tout tems les plus ſuperſ- „ titieux de tous les peuples, comme „ les plus intolérans. Ci-devant, en „ Angleterre, la proſcription du pa- „ piſme, & la peine de mort pronon- „ cée contre ſes Miniſtres, n'étoient „ ſuſceptibles ni de modification, ni „ d'adouciſſement : il ſuffiſoit qu'un „ prêtre catholique fut convaincu d'a- „ voir exercé quelqu'une de ſes fonc- „ tions, pour être dévoué & conduit „ au gibet ; n'étoit-ce pas là une loi „ attroce ? Si, depuis peu, on a fait „ paſſer un bill en faveur des papiſtes, „ on ſçait auſſi les attrocités & les bar- „ baries commiſes par les fanatiques „ & les enragés qu'avoit ſoulevés le „ ſcélérat lord Gordon, à qui l'on s'eſt

Digitized by Google

„ contenté de faire peur, & qui s'étoit
„ rendu coupable du dernier ſupplice.
„ Si l'on venoit à examiner ce qu'à
„ produit en Angleterre la nullité des
„ religions, ſuite néceſſaire de leur
„ multiplicité; la diſſolution des liens
„ civils, fruit inconteſtable de cette
„ nullité; la licence effrénée d'un peu-
„ ple cruel, attroce & indomptable,
„ que rien ne contient; dès qu'on a
„ briſé ces liens imperceptibles, qui
„ ſuppléent, par la conſcience, aux
„ règles de l'honneur, & qui don-
„ nent Dieu pour témoin des ac-
„ tions que l'on peut dérober à
„ la connoiſſance des hommes; la
„ défiance qui en réſulte entre les
„ individus; le peu de ſécurité d'un
„ maître dans ſa maiſon, d'un
„ pere dans ſa famille, de tout hom-
„ me, qui, n'ayant avec ſes ſubor-
„ donnés d'autres rapports que l'in-
„ térêt, & d'autre caution de leur fi-
„ délité que la crainte du châtiment
„ légal, tremble toujours d'être la
„ victime de leur cupidité dès qu'ils

„ pourront s'y livrer avec l'expérience „ de l'impunité. „

Que ce tableau eſt frappant, Milord ! qu'il eſt lugubre, qu'il eſt rembruni ! Cependant il a vu le jour à Londres, au milieu même de la nation Angloiſe, ſans qu'aucun individu ait oſé réclamer contre ſa publicité ; il ſemble au contraire que le peuple Anglois y ait ſouri : ce qu'il y a de bien certain, c'eſt que les plus ſages de votre iſle y ont applaudi. Ce tableau eſt donc fidèle, Milord : que d'horreurs !

Diverſes obſervations, au reſte, ont rendu ces faits monſtrueux moins étonnans de la part des Anglois que de tout autre peuple de l'Europe. Un Suiſſe de ma connoiſſance, aſſez philoſophe pour être bon obſervateur, avec qui je ſuis fort lié, & qui ne demeure pas loin de chez moi, a remarqué, & fréquemment, que ceux de ſes compatriotes, qui, après un long ſéjour en Angleterre, y ayant amaſſé des guinées, reviennent enſuite dans

Digitized by Google

leur patrie pour y jouir de ce qu'ils ont acquis avec la baſſeſſe & la ſoumiſſion dans laquelle on les tient à Londres, ſont inſupportables eux-mêmes par l'attrocité de leur égoïſme ; il a trouvé, bien vu, que rien n'eſt plus dégoutant que la dureté, que la groſſiereté de leurs mœurs ; qu'ils ſont ſans égards pour leurs égaux, ſans humanité pour leurs ſemblables, barbares avec leurs inférieurs : une ame de boue & des goûts dépravés font qu'ils infectent tout ce qui les approchent ; ce qui, dans ces contrées, inſpire une juſte horreur contre ces gueux enrichis.

Joignez au tableau qu'on vient d'expoſer, Milord, une eſquiſſe de cet attachement minutieux à des pratiques de diſcipline qu'une piété éclairée modifie ou abroge ſuivant les circonſtances, telle qu'eſt l'obſervation étroite de la célébration du dimanche à Londres, de cette triſteſſe morne par laquelle ils ſe diſtinguent alors ; que tout ce qui s'appelle jeux publics

Digitized by Google

y interdit ces jours là avec une ſévérité rigoureuſe ; que la police ſévit même contre les amuſemens innocens de l'intérieur des maiſons, à moins que vous ne vouliez en excepter l'uſage libre, ces mêmes jours, des maiſons publiques de débordement. Hors, donc, la liberté des bordels, une véritable inertie judaïque s'empare chaque dimanche de la nation Angloiſe, & jamais la race de Jacob ne marqua ſon ſabbat par une immobilité plus ſcrupuleuſe que celle qui glace, le ſeptième jour de la ſemaine, les habitans de toute la Grande-Bretagne ; puiſque ce jour là, vous le ſçavez, Milord, il eſt même défendu aux Anglois de ſiffler.

Quatorzieme Section.

Que d'autres reproches ſanglans on fait encore à votre nation, Milord ! Eſt-il bien vrai que les ravages commis par les Eſpagnols dans la découverte du nouveau monde, au ſeizième ſiècle, ont été ſurpaſſés par les An-

Digitized by Google

glois, dans l'Indoſtan, au dix-huitième ſiècle, & que les circonſtances de ces barbaries modernes ſont plus atroces encore & plus épouvantables que celles des anciennes? A la lecture de ces horreurs, on ne peut que gémir ſur la cruauté monſtrueuſe, ſur l'avarice infernale qui ont déjà fait couler tant de ſang humain ſur l'aveuglement qui y perpétue les maſſacres. On peut donc articuler nettement que l'Angleterre ne doit ſa brillante exiſtence, dans le milieu de ce ſiècle, qu'aux fautes de ſes voiſins; qu'elle a joui d'une criſe, plus encore que d'une époque de gloire; mais que la même criſe lui ſera funeſte: puis qu'avant peu, par le cours ſeul des choſes, il faut de néceſſité qu'elle redevienne ce qu'elle eſt par la nature, puiſſance tout au plus du ſecond ordre en Europe, avec une influence très-bornée dans les autres parties du monde. Vérités fâcheuſes, cruelles mêmes, pour votre nation, Milord, mais qui n'en ſont ni moins conſtantes ni moins ſenſibles.

Digitized by Google

L'Angleterre, fixée par la nature de son sol, par celle de sa situation, au commerce, aux entreprises paisibles du négoce, a presque toujours embitionné l'éclat destructeur de la guerre & des conquêtes. Malheureusement pour elle, la fortune à paru favoriser cette maladie ravageante.

L'intrigue, les besoins de Guillaume III, le préjugé, fondé peut-être, des prétentions de Louis XIV à la monarchie universelle, précipiterent l'Angleterre dans des guerres, que les talens du Duc de Malboroug & de quelques autres hommes supérieurs, rendirent, vers la fin du règne du Monarque François, plus glorieuses qu'utiles. Dans ces derniers temps, un ministre fatal à la marine de France, a laissé celle des Anglois sans barriere en Europe & aux Indes. Alors elle a inondé le globe entier; les mers des deux Hémisphères furent dès-lors couvertes de ses vaisseaux. Telle étoit l'époque où la puissance Britannique eut dû se fixer des bor-

Digitized by Google

nes à elle-même, & montrer pour la premiere fois aux hommes étonnés, une puiſſance prépondérante & modérée ; mais, Milord, votre nation ne ſut pas ſe ſouſtraire à la foibleſſe d'être ſubjuguée par l'ivreſſe des ſuccès.

La manie des conquêtes gagna la nation Angloiſe ; & l'eſprit de conquête amena la dureté envers les colons éloignés. Loin d'imiter la ſage politique des Romains, qui n'établiſſoient dans la grande famille de la république, qu'un rapport de protection de la part de la mere patrie, de reconnoiſſance & d'attachement de celle des enfans, les Anglois ont voulu ſoutenir, s'arroger les relations de la dépendance à l'autorité. Aſſez aveugles pour ne pas voir que des amis libres & zélés valent mieux à mille & cinq cent lieues que des ſujets indociles & mécontens, ils ont cru augmenter leur force en aſſerviſſant l'Amérique : ne conſultant ni les tems, ni les circonſtances, ils ont voulu traiter

Digitized by Google

ces établiſſemens, devenus adultes & capables de ſubſiſter par leurs propres forces, comme ils les avoient traités dans leur premiere enfance : au lieu d'un traité d'alliance & de commerce, ils ont voulu leur impoſer un joug plus humiliant encore qu'onéreux ; & comme la vanité produit plus de révolutions encore que l'intérêt, la perte d'un continent immenſe a été le prix de l'oppreſſion méditée par ces fiers inſulaires. Les choſes ont été portées ſi loin, Milord, que la victoire même ne rendra pas l'Amérique à votre couronne. Suppoſez pour un moment, admettons même que la force parvienne à la ſoumettre & la réunir à l'empire Britannique, que feroit ce membre bleſſé, mutilé, que l'accabler par ſa peſanteur, par l'immenſité des dépenſes néceſſaires pour le contenir. Ce ne ſeroit donc qu'à force d'or & de troupes que le pavillon Anglois ſeroit maintenu ſur toutes les rives du nouveau monde, & de ſemblables poſ-

Digitized by Google

ſeſſions ne ſont-elles pas la ruine du propriétaire ?

Du côté de l'Inde, Milord, que d'horribles exploits un hiſtorien ſincère auroit à raconter !

Les complices du Lord C., ces héros plus inhumains que les chevaux même dont Hercule fit juſtice en leur faiſant dévorer leur maître, quel principe les pouſſoit ſur ces rives déſolées? quel prétexte les armoit contre des hommes paiſibles, coupables uniquement d'être riches & foibles ?

Les ſucceſſeurs des Cortès étrangloient les Caciques, mais les compagnons du Lord C. fuſilloient les Rajais. Les premiers livroient les Américains nuds à des dogues furieux ; mais les ſeconds dévouient les Indiens aux horreurs de la faim. Du haut des magaſins, dont l'or ſeul pouvoit ouvrir la porte, & où ils avoient renfermé la ſubſiſtance de toute une province, ils encourageoient la mort à hâter ſes ravages, afin de rendre plus lucratif l'empreſ-

Digitized by Google

ſement du reſte de ces peuples exterminés & mourans, à obtenir à grands frais de quoi ſubſtanter leur déplorable exiſtence. Ceux-là employent des ſupplices cruels & honteux pour arracher aux anciens poſſeſſeurs d'une terre maudite, la révélation de leurs tréſors ; mais c'eſt à ceux-ci qu'eſt due l'invention d'une culotte remplie de rats, de lézards, d'inſectes plus mordans que vénimeux ; & ce ſont des femmes qu'ils ſoumettoient à ce genre de torture dont les annales de l'enfer n'offriroient pas d'exemple. Que dites-vous à cela Milord ?

Si les abominations commiſes par les Anglois en Amériques, ont moins éclaté que celles dont Cuba, le Mexique & le Pérou ont été les affreux théâtres, c'eſt que les plus récentes n'ont point trouvé de Las-Caſas pour les révéler, c'eſt que tous les témoins en étoient les complices. Les auteurs des ces raffinemens de cruautés, étoient Milord, des officiers fiers d'une éducation polie, parvenus par degrés aux

Digitized by Google

emplois dont ils faiſoient un ſi horrible abus, & dont les premieres années s'étoient paſſées dans l'aiſance à l'étude des loix, de la juſtice & de l'humanité.

Voici, Milord, une prédiction dont l'accompliſſement eſt plus proche que vous ne penſez peut-être. Ce qui devoit arriver un jour arrivera bientôt : c'eſt l'époque où les peuples aſſervis, devenus enfin auſſi courageux & terribles à force de tourmens, qu'implacables par le reſſentiment des barbaries qu'ils ont éprouvées, vangeront leur longue patience par un maſſacre général de leurs impitoyables oppreſſeurs ; époque où ces derniers, comme déja ils ſemblent s'y préparer, donneront à leurs eſclaves le ſpectacle conſolant d'une deſtruction expiatrice de leurs forfaits. L'or arraché aux Mogols ſera pour ces brigands le ſang de *Neſſus*. En corrompant les ames, il portera dans leurs veines un feu ſéditieux ; percés mutuellement de leurs propres traits, ils

Digitized by Google

périront sur ces côtes étrangères, aux acclamations des habitans dont ils auront été si long-tems la terreur & le fléau. Alors, Milord, que deviendra l'Angleterre, dépourvue des deux sources qui entretiennent aujourd'hui ses richesses & sa fierté? Si les yeux de l'Europe s'ouvrent, si tant de nations outragées, si tant de pavillons avilis, si tant de puissances bravées se réunissent, quel rempart opposeroit à une ligue universelle, un peuple dont toutes les démarches semblent avoir eu pour but de la nécessiter. Venise étoit moins riche, moins orgueilleuse, moins puissante au seizième siecle, quand les potentats de l'Europe se réunirent pour en partager les dépouilles. Elle en fut sauvée, parce que l'imprudence agitoit alors tous les trônes, parce qu'un délire inconcevable de perfidie, d'avarice, de crédulité, de trahison, régnoit dans tous les conseils; mais si les discussions tant réitérés sur les forces, les prétentions & les ressources soit de

Digitized by Google

l'Angleterre, soit des autres Etats, exaltent enfin une tête véritablement politique, & que, dans un tems où le scrupule n'est plus un obstacle aux usurpations, les puissances de la terre viennent à se dire, brisons le sceptre de cette *Rome des mers*, que deviendra la fiere Albion, Milord ? Je l'ignore absolument. Attendons les événemens.

LETTRE XIII.

Je me flatte, Milord, que vous pardonnerez la hardiesse du tableau que je viens d'exposer à vos yeux, en faveur de la pureté de mes intentions. C'est à vous à apprécier les vérités fâcheuses & allarmant espour votre nation que vous avez arrachées à ma plume : malgré les justes préjugés qu'elles inspirent contre vos fiers insulaires, il faut cependant que je rende justice à la nation Angloise & à son gouvernement. Mon cœur n'aspire qu'à rendre hom-

Digitized by Google

mage à sa sagesse, à la douceur de sa jurisprudence criminelle jusqu'à l'exécution; mais j'ai cru devoir vous faire observer ce qu'elle peut avoir de défectueux. Je conviens, Milord, que, par-tout où la législation n'est pas subordonnée au besoin de corrompre, par-tout où les gémissemens de l'humanité ne sont pas étouffés par les cris de l'ambition, ils sont entendus & accueillis dans votre isle, & même avec un empressement aussi honorable que salutaire. On ne peut qu'admirer la tranquillité de votre pays, & particulièrement de Londres, avec tant de motifs de troubles qui paroissent enfanter obstacles sur obstacles pour les prévénir; on est également émerveillé de cette paix intérieure, maintenue sans police, sans violence, sans cet appareil de terreur & de guerre qu'on croit indispensablement nécessaire dans d'autres nations; assurément, Milord, cette paix fait beaucoup d'honneur aux mœurs & aux caractères de votre nation; elle prouve même,

Digitized by Google

même, avec énergie, combien en général tous ſes membres ont de confiance dans la loi, qui les protège ſeule ; & que cette confiance ne peut être fondée que ſur la conviction intime qu'elle ſera impartialement exécutée Ce n'eſt pas encore là l'unique point où la légiſlation Angloiſe mérite les plus grands éloges, il y en a une infinité d'autres ; je ne ne ſçaurois me diſſimuler, Milord, qu'une nation ne joue pas un rôle comme celui que la vôtre ſoutient en Europe depuis plus de deux ſiècles, ſans une force réelle, & ſans un mérite effectif qui s'appuye, qui repoſe ſur une baſe ſolide.

Le caractère diſtinctif de votre nation eſt un préſent de la nature, que rien ne peut étouffer ; tandis que les loix, qui changent à chaque minute chez vos voiſins, ne font que modifier leurs vices, & manifeſter leurs ridicules & leurs travers ; tandis que ceux qui gouvernent chez ces mêmes voiſins, avec un ſceptre de fer, réuniſſent tous leurs efforts pour capti-

Digitized by Google

ver indistinctement la pensée de tous ceux qui respirent sous leur tyrannie; & il faut observer, Milord, que tout gouvernement, qui prive les particuliers de la liberté de communiquer leurs pensées, est un gouvernement ignorant, injuste, criminel, barbare, mal-intentionné, qui sent lui-même son illégitimité & sa tyrannie. Le premier droit de l'homme est celui *d'être;* le second c'est celui de penser. O! braves Anglois, peuple de philosophes! oui, vous êtes vraiement le seul peuple libre de l'Europe, puisque vous avez seul la liberté de la presse. C'est donc du sein de votre isle fortunée que doivent partir les foudres de la vérité, pour confondre les fots & les méchans, & pour instruire l'univers; soyez toujours en garde contre l'infâme génie qui a conspiré contre la liberté & le repos de l'Europe; craignez qu'il ne s'insinue dans votre gouvernement; continuez d'opposer des barrières insurmontables à l'erreur & au despotisme. Puissiez-vous toujours

fiers insulaires, forger en paix les foudres sacrés de la vérité & l'arme puissante du ridicule & de la critique; déchirez, braves républicains, avec courage, arrachez même le masque affreux des tyrans qui dévorent le reste du globe; éclairez leurs perfides projets & leurs trames! Que tous les cœurs honnêtes & généreux, que tous les hommes qui chérissent la liberté & qui en sentent le prix, s'unissent à mes vœux & à votre courage, Anglois magnanimes! pour foudroyer le despotime, la tyrannie, & la superstition, cette fille triste & cruelle de l'ignorance.

Oh! fier Albion, puisse-tu ne jamais oublier que la nature t'appelle à la mer, au commerce & à la liberté! Vous voyez, Milord, combien j'aime, combien je me délecte à rendre justice au mérite réel & effectif; c'est pourquoi je compte fièrement sur votre estime, & que vous me croirez sans réserve, &c.

Digitized by Google

que ſi je ne ſçavois pas apprécier les hommes à leur juſte valeur, il y auroit de quoi me dépiter; puiſque le ſentiment intérieur de ma conſcience m'aſſurant que je n'ai fait que du bien, l'on ne m'a fait que du mal. Diſpenſez-moi de tout détail, à cet égard, Milord; indépendamment de *l'Infandum regina jubes* de Virgile, je ſens bien que tout ce que je puis faire mieux, c'eſt de m'étourdir ſur ma cruelle deſtinée. Par contre, Milord, je vous engage ma parole d'honneur, de conſacrer tous mes momens de loiſir à travailler les textes que vous m'avez preſcrits, à les travailler, dis-je, avec toute l'application dont je ſuis capable, ſoit pour ne pas être l'écho de ceux qui ont écrit avant moi ſur les matières que vous voulez que je vous éclairciſſe, ſoit pour ne rien répéter de ce qui ſe trouve déjà ſi bien touché, ſi bien diſcuté dans le *Monarque accompli*; &, pour cet effet, je me bornerai à l'explication d'un petit nombre de vérités, qui, verſées dans

une ame auſſi généreuſe, auſſi noble, germeront, j'en ſuis ſûr, dans votre cœur; & je ne doute pas un inſtant, Milord, qu'elles ne produiſent un jour des fruits très-ſalutaires à votre patrie. C'eſt dans cet eſpoir flatteur que je ſuis, &c.

LETTRE XV.

Vous me demandez, Milord, pourquoi le fameux Linguet, cet Avocat des Néron & des Caligula fut obligé de quitter ſa patrie; & pourquoi, enfin, on lui fait paſſer un petit quartier de ſéminaire à la Baſtille, où il jure, prie, tempête, s'allarme, pleure, gémit, & ſiffle. Si l'on en croit ce héros de la littérature françoiſe, cet ennemi de la philoſophie & des philoſophes, ce détracteur fameux des talens diſtingués, cet Ariſtarque moderne dont la fonction ſublime étoit de calomnier le mérite le plus univerſellement reconnu; ſi l'on en croit, dis-je, cet écrivain impartial, ſuivant

Digitized by Google

lui, mais si peu suivant le sentiment général, il fut obligé de quitter sa patrie par la suite d'une noire & odieuse cabale des Avocats ses confreres, par une conséquence du peu d'énergie, de la honteuse foiblesse même, du parlement de Paris : mais voyons jusqu'où l'on peu compter sur la véracité de cet homme. Le Ministère de France, indigné de voir les personnages les plus distingués par l'étendue de leurs connoissances, indignement calomniés ; de voir des hommes du plus grand mérite qui ont éclairé leurs compatriotes & illustré leur patrie par des productions immortelles, audacieusement outragés, sacrifiés à la malignité du public, par une plume venale & mensongère ; le Ministère François, dis-je, a cru devoir s'assurer de la personne de cet écrivain téméraire, acharné contre le mérite, vendu aux prêtres, & dévoré par l'ambition frénétique de se faire un nom à quelque prix que ce fût. N'est-ce donc pas avec beaucoup de raison que la sagesse du Ministère

Digitized by Google

François a mis dans l'heureuſe impoſſibilité de décrier la vérité, & de déshonorer la littérature, un libelliſte odieux qui en étoit devenu l'opprobre : il eſt donc enfin renfermé ce critique impudent, cet homme de mauvaiſe foi, qui, armé par la plus baſſe jalouſie, ſe plaiſoit à déclarer la guerre aux grands talens, à déchirer les ſavans les plus diſtingués, & à les immoler à la riſée de cette portion trop nombreuſe du public que le vrai mérite offuſque. Convenez, Milord, que des écrivains de cette trempe, & d'un ſi affreux caractere ne peuvent être regardés que comme les ennemis des ſciences, des lettres, des progrès, même, de l'eſprit humain ? Avouez que ce ne ſont que de vils complices de l'ignorance jalouſe, de l'impoſture inquiette, de la tyrannie allarmée, qui, pour dominer ſur la terre, voudroient y faire régner une nuit éternelle ? Je vous le demande, Milord ; eſt-il une occupation plus infâme que celle d'amuſer le public, aux dépens

Digitized by Google

des citoyens qui s'efforcent à l'éclairer, qui le ſervent utilement, & qui méritent toute ſa reconnoiſſance? La critique eſt ſans doute néceſſaire; mais, pour être vraiment utile, elle doit être juſte, inſtructive, polie; telle eſt celle qui éclaire, qui porte le flambeau de la vérité dans l'erreur; mais il ne lui eſt jamais permis de dégénérer en ſatire offenſante & perſonnelle, ſatire toujours inhumaine, & par conſéquent toujours puniſſable. C'eſt à ces écrivains qui abuſent de leurs talens, à ces auteurs qui proſtituent leur plume, que pourroit s'appliquer cette malédiction de Démocrite quand il s'écrioit; *malheur à vous, qui, des graces pudiques & vierges, n'avez ſu faire que de viles proſtituées.* En effet, Milord, que peuvent penſer les gens du grand monde quand ils voyent les hommes de lettres ſi mal-adroitement occupés à ſe détruire les uns les autres, à contrarier les efforts de la raiſon, qui tâche de détromper le genre humain, de

Digitized by Google

le tirer de ſes folies ? Quelle horreur ! quoi, tandis que le philoſophe emploiera ſes veilles à chercher, à préſenter des principes évidens, un bel eſprit déclamera contre la vérité, parce qu'elle lui paroît trop triſte, contre la morale qu'il traitera de lugubre, contre la ſageſſe enfin qu'il aura trouvé trop ſévère : quoi ! au mépris de l'auguſte vérité, une autre tête légère pourra ſe livrer à exagérer l'incertitude de nos connoiſſances, & conſoler ainſi la ſottiſe, en l'aſſurant que les eſprits les plus cultivés n'en ſavent pas plus que les autres ; d'autres encore jettent du ridicule ſur les découvertes les plus utiles : les ouvrages profonds ſeront regardés comme ténébreux, comme les productions d'une métaphyſique obſcure & de quelques cerveaux creux & exaltés. Enfin, Milord, les vérités les plus intéreſſantes demeureront enſeveliesdans l'oubli, ſielles ſont dépurées de ce faux brillant auquel le vulgaire attache le plus grand prix. Et ne ſeroit-ce point par une ſuite de cette fa-

talité déplorable que l'Avocat du Duc d'Aiguillon, c'eſt preſque le caractériſer, dans l'ivreſſe de lui-même, oſoit annoncer au public, dans ſes feuilles éphémères, qui ſont tombées dans l'oubli avec l'écrivain ; ne ſeroit-ce pas, dis-je, par une ſuite de cette fatalité, que Linguet prétendoit perſuader le public, que l'immortel M. d'Alembert n'étoit qu'un apprentif en mathématique ; que les INCAS de l'illuſtre Marmontel, n'étoient qu'une miſérable capucinade ; que la ville entiere de Paris n'avoit pas le ſens commun, de s'amuſer à l'*Amant Bourru*, que les hommes ſont bien malheureux de n'être plus condamnés à gémir dans les fers de l'eſclavage ; que les Etats ſont bien à plaindre de n'avoir plus de Jéſuites ; que tous les Potentats de l'Europe devroient ſe réunir pour établir le Pape ſouverain de toute la terre ; que tous devroient reconnoître à genoux, ſa ſuzeraineté & l'adorer ; que les ſoldats devroient tous être autant de Janiſſaires. Ajoutez à cela,

Digitized by Google

Milord, que cet honnête écrivain avoit la modestie d'annoncer de la meilleure fois du monde au public, qu'il étoit l'homme le plus désintéressé qui existât sur le globe ; tandis qu'il anathématisoit, tandis qu'il foudroyoit dans ses feuilles, l'Imprimeur *Heubach* de Lausanne, homme très-estimé, qui les imprimoit en Suisse. Ah ! la belle ame, Milord, que l'ame de Linguet.

Vous qui savez, Milord, mieux que personne, avec quelle bonté, quelle honnêteté, quelle distinction il fut accueilli dans votre isle ; vous avez pareillement vu comment il s'est empressé de faire éclater sa reconnoissance. Si par hazard sa lecture échappa ou fut soustraite à votre curiosité, je vous envoye sur un papier séparé la copie exacte & fidèle, faite mot-à-mot du tableau qu'il a donné de la Grande-Bretagne, de son gouvernement & des mœurs de vos compatriotes : oseroit-il bien dire que c'étoit l'amour de la vérité qui conduisoit sa

Digitized by Google

plume ? & pourrez-vous le croïre, Milord ? C'eſt avec la même ame, & à peu près ſans doute de la même manière, qu'il s'eſt plu à rendre juſtice au mérite univerſellement reconnu du célèbre & immortel d'Alembert, aux talens ſupérieurs du fin & délicat Marmontel, & à tant d'autres littérateurs françois du premier vol, que l'enragé Linguet a déchirés avec cette complaiſance intérieure, cette ſatisfaction ſecrete que doit éprouver un eſprit infernal, quand il peut diſtiler à ſon gré, contre des génies ſupérieurs, le venin ſatyrique de ſon bavardage empoiſonné : quelle belle ame ! que l'ame de l'Avocat des Néron ; qu'en penſez-vous, Milord ? tout ceci me conduit à placer ſous vos yeux, Milord, un avis bien utile, bien eſſentiel même ſuivant moi, aux progrès de la raiſon, comme auſſi, bien favorable à l'honneur des gens de lettres.

Digitized by Google

AVIS

Aux Littérateurs & aux Savans.

SAVANS, Gens de Lettres, ô vous! hommes vraiment illuſtres, qui travaillez au bonheur des nations; ceſſez abjurez entre vous ces querelles déshonorantes qui ne peuvent amuſer que la malignité de vos envieux. Réuniſſez-vous, liez-vous étroitement pour faire rougir l'ignorance, le vice & les folies qui déſolent la terre, & qui s'oppoſent à la félicité ſociale. Mais, en tonnant contre les travers, contre les erreurs des hommes, ménagez leur amour-propre. Il n'eſt, croyez-moi, aucun autre moyen de rendre vos leçons efficaces, & de hâter les progrès de la raiſon: &, particulièrement, gardez-vous bien de bleſſer ceux que vous voulez guérir, en leur arrachant le maſque qui fait leur illuſion.

Philoſophes illuſtres! apôtres de la

Digitized by Google

vérité, martyrs du fanatisme & de l'hypocrisie, votre fonction est de méditer l'homme, de lui découvrir à lui-même les replis de son cœur, de rendre sensible aux yeux de l'esprit l'évidence de la raison, de cette raison précieuse, émanation de la divinité, sans laquelle il ne peut jouir du bonheur. Orateurs! que votre éloquence, assaisonnée des démonstrations de la vraie philosophie, arrache l'homme à ses erreurs, à ses penchans vicieux; qu'elle l'attendrisse sur lui-même, qu'elle produise dans son cœur cette compassion douce, cette humanité tendre, qui le conduisent à l'affection qu'il doit à ses semblables.

Historiens! vous qui faites passer à la postérité le tableau de ses devanciers, que les recherches avérées, approfondies du sage, conduisent votre pinceau fidèle; que les couleurs de l'éloquence donnent de l'ame & du mouvement à cette peinture intéressante des vicissitudes humaines. Poëtes! réglez votre verve sur les lu-

Digitized by Google

mières de la sagesse, sur la force de l'éloquence, & sur les leçons de l'histoire, pour orner la vérité des charmes dont l'imagination est capable de l'embellir : ne prostituez jamais vos talens à des chants frivoles & dangereux, qui, trop souvent, n'ont pour objet que de rendre le vice aimable, que d'inspirer du mépris pour la vertu.

Erudits & sçavans ! mettez des bornes à vos recherches pénibles ; cessez de fouiller une antiquité ténébreuse, pour n'y découvrir que des choses inutiles à la société.

Penseurs profonds ! ayez le courage de vous affranchir d'une métaphysique tortueuse ; désabusez-vous ; les instans précieux de la vie se perdent dans ce labyrinthe inextricable, où vous ne pouvez que vous égarer, dans lequel, veuillez m'en croire, plus vous vous enfoncerez, & moins vous pourrez reconnoître vos erreurs, *irremeabilis error* : portez plutôt la subtilité de votre génie sur des objets conformes à notre nature, qu'on puisse

Digitized by Google

ſaiſir, & dont il puiſſe réſulter quelqu'avantage pour l'humanité. Et vous, phyſiciens, naturaliſtes, médecins, renoncez pour jamais aux vaines hypotheſes ; ne ſuivez que l'expérience ; c'eſt de l'enſemble des faits qu'elle ſeule peut vous fournir, que vous pourrez former un ſyſtême ſûr & vraiment utile au genre humain.

Juriſconſultes ! ſoyez dociles aux leçons de la philoſophie, réconciliez-vous avec la raiſon, qui ne ceſſe de vous crier qu'il faut abandonner les ſentiers bourbeux de la routine ; développez d'une manière claire & préciſe ce qui règle entre les concitoyens les obligations des perſonnes & les diſpoſitions des biens ; rendez ſenſible la manière dont ont y ajoute la ſaction des peines, pour contraindre les réfractaires, & réprimer les offenſeurs ; mais dégagez-vous des liſières de l'autorité ; c'eſt dans la nature même que vous devez chercher des loix conformes à notre être ; & c'eſt là, là ſeulement, que vous trouverez cette

Digitized by Google

juriſprudence vraiment morale, cette juriſprudence juſte, ſimple, facile, dont les peuples ont un beſoin ſi urgent.

O vous ! jeunes littérateurs, qui cherchez la renommée, perſuadez-vous bien qu'elle n'eſt autre choſe que l'affection & l'eſtime publiques ; & que ces ſentimens ne ſont dûs qu'à la vérité, à l'utilité, à la vertu. Rien n'eſt plus louable, ſans doute, que de vouloir ſe faire conſidérer par des talens vraiment capables de contribuer au bien de l'humanité : mais, ſachez que l'homme de lettres manque ſon but dès qu'il n'eſt point utile ; or, il ne peut être utile qu'autant qu'il préſente aux hommes des vérités dignes de les intéreſſer. Il n'eſt pas douteux que des riens brillans ſous des expreſſions pompeuſes, que des productions agréables, que des ouvrages éphémeres peuvent avoir des ſuccès momentanés, mais plus ſouvent, encore, leur réputation factice n'eſt dûe qu'à la cabale, à des intrigues, à des

Digitized by Google

menées, à des bassesses, à la co
plaisance ; & le fantôme d'une
nommée pareille sera bientôt écli
mais la gloire solide, la considéra
permanente, l'immortalité, enf
ne sont réservées qu'aux ouvrages s
des, dont le genre humain peut
tout tems recueillir les fruits précie
Tout homme, qui dans ses produ
tions n'aspire qu'à plaire à son siecl
qui ne s'occupe que de sa fortun
fera passer bien difficilement son no
à la postérité. Respectez donc, ô je
nes littérateurs ! les fonctions honor
bles que vos talens vous font embra
ser & remplir au milieu de vos con
citoyens ! Respectez-vous vous-
mêmes ; souvenez-vous de votre
propre dignité ; consultez votre gloi-
re, & vous vous éloignerez infailli-
blement de la bassesse & de la flatte-
rie, qui vous aviliroient au yeux d'un
public jaloux de vos prérogatives.

Quelle, enfin, que soit la route
où vos talens vous engagent, que
chacun de ceux d'entre vous, qui

franchi
redouta
e ; ô s
pposez
omme
e la s
ers, l
vous
ecles
z don
disc
e la r
er,
euses
passe
de la
la su
volt
pro
tan
vo
ti
v
r

Digitized by Google

franchi les degrés qui conduisent redoutable sanctuaire de la littéra-e ; ô savans ! qui que vous soyez, opposez-vous toujours l'utilité de omme, le bien public, les intérêts e la société, le bonheur de l'uni-ers, la gloire de votre patrie. C'est vous à éclairer votre siecle & les ecles à venir par vos leçons. Bannis-ez donc, ô hommes utiles ! bannissez discorde qui retarderoit les progrès e la raison ; je ne puis trop le répé-ter, que vos ames nobles & géné-reuses s'élevent fort au-dessus des bassesses de l'envie, & des petitesses de la vanité : n'affectez jamais l'air de la suffisance, il n'est rien de plus ré-voltant : qu'on n'ait jamais à vous re-procher ni la jactance, ni le charla-tanisme : laissez au public le soin de vous louer.

N'oubliez jamais que votre modes-tie, votre retenue, votre politesse & vos mœurs pourront seules forcer le public à vous pardonner vos talens, vos bienfaits & votre supériorité. Si

Digitized by Google

Linguet avoit suivi de telles maximes, il ne seroit pas condamné à gémir sous les redoutables verrouils de la Bastille; il jouiroit, au contraire, d'une réputation brillante & méritée, fruit glorieux des lauriers qu'il auroit cueillis dans le vaste champ de la littérature; il seroit honoré, révéré, chéri; chacun se seroit empressé de payer à ses talens le juste tribut de ses hommages. Je vous le répete, ô hommes de lettres, il n'est pas d'autres moyens que ceux que je viens d'indiquer, pour mériter l'amour, l'estime & les suffrages de ses contemporains, & faire passer à la postérité un nom que la véritable gloire accompagne.

FIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google